

Les Barbaresques

Jacques Heers



tempus

collection tempus

Jacques HEERS

LES BARBARESQUES

La course et la guerre
en Méditerranée
XIV^e-XVI^e siècle

PERRIN

www.editions-perrin.fr

DU MÊME AUTEUR

en poche

1492-1530, la ruée vers l'Amérique : les mirages et les fièvres, Bruxelles, Complexe, La mémoire des siècles n° 222, 1992.

La première croisade : libérer Jérusalem, 1095-1107, Paris, Perrin, tempus n° 12, 2002.

La cour pontificale au temps des Borgia et des Médicis, 1420-1520 : la vie quotidienne, Paris, Hachette Littératures, Pluriel, 2003.

Louis XI, Paris, Perrin, tempus n° 40, 2004.

La ville au Moyen Age en Occident : paysages, pouvoirs et conflits, Paris, Hachette Littératures, Pluriel, 2004.

Gilles de Rais, Paris, Perrin, tempus n° 93, 2005.

Esclaves et domestiques au Moyen Age dans le monde méditerranéen, Paris, Hachette Littératures, Pluriel. Histoire, 2006.

Chute et mort de Constantinople, Paris, Perrin, tempus n° 178, 2007.

Fêtes des fous et carnavals, Paris, Hachette Littératures, Pluriel. Histoire n° 8828, 2007.

Chute et mort de Constantinople, Paris, Perrin, tempus n° 178, 2007.

Les négriers en terres d'islam, Paris, Perrin, tempus n° 198, 2008.

Secrétaire générale de la collection : Marguerite de Marcillac

© Perrin, 2001 et 2008 pour la présente édition
Perrin, un département d'Édi8

12, avenue d'Italie
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
www.editions-perrin.fr

La bataille de Lépante, détail de la fresque de Giorgio Vasari, XVI^e siècle,
Vatican. © Photo Scala, Florence

EAN : 9782262065935

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

tempus est une collection des éditions Perrin.

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.



Sommaire

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Du même auteur](#)

[Copyright](#)

[Introduction](#)

[I - Avant les frères Barberousse](#)

[En Occident : le temps des Maures](#)

[De Barcelone à Gênes : cités marchandes, victimes ou complices ?](#)

[Rebelles et forbans](#)

[Nations en guerre, la course](#)

[Chrétiens contre musulmans : razzias, chasse aux esclaves](#)

[Les négoces de Barbarie](#)

[La course malgré les trêves](#)

[Les Turcs maîtres de la mer en Orient](#)

[Les émirs pirates](#)

[La guerre et les conquêtes](#)

Les comptoirs et les îles de Venise en péril

Rhodes, dernière place forte des Chrétiens

L'Égypte conquise et soumise

II - Les Barberousse et les Turcs, d'Alger à Toulon (1516-1555)

En Afrique, les corsaires maîtres du jeu

Aroudj, Alger et Tlemcen (1516-1518)

L'autre Barberousse : Kheir ed-Din, seigneur de la mer (1518-1530)

L'Italie menacée (1530-1535)

L'alliance française : le grand jeu

Les ambassades (1520-1536)

La flotte ottomane dans Toulon (1543-1544)

La honte pour rien (1544-1555)

III - La vraie victoire de Lépante

Le siège de Malte (19 mai-11 septembre 1565)

La Sainte Ligue (1566-1571)

Le 7 octobre 1571

Les chants de gloire

La paix, sans rien conclure (1571-1581)

IV - L'Afrique des corsaires

Les témoignages : guerriers et religieux

Villes et États des corsaires

Alger, la grande

Rues, marchés et palais

Hommes et peuples

La guerre sur terre et sur mer

Les janissaires

Les raïs. Piraterie et razzias

Barbaresques ou Turcs ?

Les présides espagnols

L'occupation. Murs et défenses

Peupler ? coloniser ?

La misère, l'échec

V - Les esclaves

Aux origines

Rome, la tradition

La guerre, pourvoyeuse de captifs

La traite en Afrique et en Orient

Travaux et peines

Femmes servantes et désordres domestiques en Italie

Esclaves maures dans le royaume d'Aragon

L'Afrique, la géhenne

La course et la guerre

Les bagnes

La femme captive, la séduction et la honte

L'évasion, l'aventure inutile

Échanges, rachats, rançons

La frontière d'Andalousie

Les finances. bons et méchants trafics

Tromperies et mauvais hasards

La charité : le pape et les religieux

VI - Frayeurs et propagande

La mer dangereuse

Tours de guet et jeteurs d'alarmes

Au péril de la mer

Guerre et légendes

Les Chrétiens, champions de la foi

Les Barberousse et autres figures de proue

L'homme du roi de France, héros de pacotille

[*Turqueries à tous vents*](#)

[*Apprendre à aimer les Turcs*](#)

[*La belle Mauresque et le corsaire galant*](#)

[*De Boccace à Cervantès*](#)

[*En France : la turcomanie, mal du siècle*](#)

[*Pour les libertins*](#)

[*Moralistes et esprits chagrins*](#)

[Conclusions](#)

[Chronologie](#)

[Cartes](#)

[Notes](#)

[Bibliographie](#)

[Index](#)

Introduction

Parler des « Barbaresques » à propos des corsaires d'Afrique du Nord et des « États barbaresques », des royaumes d'Alger et de Tunis, s'est imposé dans l'usage courant, mais ne se justifie en aucune façon.

Si, pendant très longtemps, de la conquête arabe jusqu'au ^{xvi}e siècle et même au-delà, les Chrétiens, voyageurs, marchands et religieux désignaient bien le Maghreb sous le nom de « Barbarie », le nom de « Barbaresques » leur était inconnu. Ils disaient et écrivaient les « Maures » ou les « Sarrasins », plus rarement les « Africains ».

Le terme « Barbaresques » est apparu dans les années 1500 en Italie, dans le sens très général de peuples dits « barbares », sans référence particulière à l'Afrique. Peu employé, il ne s'est maintenu que peu de temps et est revenu plus tard, sous la plume de nombreux auteurs et dans les dictionnaires puis dans le langage commun pour, alors, nommer effectivement et exclusivement les habitants de la « Barbarie », notre Afrique du Nord. Dès lors, marins et négociants, agents des États, romanciers et dramaturges ne parlèrent plus que des corsaires *barbaresques* et des États *barbaresques*^{1, *}.

C'était, sciemment ou non, forger de fausses images. Les royaumes ou plutôt les gouvernements d'Afrique et leurs corsaires n'avaient, depuis bien des décennies, plus rien de *barbaresques*. Leur histoire, dès les premières années 1500, s'inscrivait exactement dans celle de l'empire ottoman, de son expansion au-delà des mers, de ses entreprises contre Rome et contre l'Occident chrétien. Les capitaines, dits *barbaresques*, notamment les plus célèbres d'entre eux, les deux frères Barberousse dont les exploits ont défrayé de sinistres chroniques et entretenu tant de légendes, n'étaient pas des Maures d'Afrique, mais, tous ou presque tous, des Turcs et des Chrétiens renégats. Les guerriers, les janissaires tout particulièrement, venaient du Levant méditerranéen, des pays

conquis par les Turcs dans les Balkans, et les équipages des navires, les rameurs des galères, étaient, pour les plus nombreux, des esclaves, chrétiens eux aussi, capturés en mer ou sur les côtes d'Espagne et d'Italie.

Chrétiens et Musulmans, lors des courses et des razzias, ne cherchaient pas seulement à ramener du butin mais à tuer ou à ramener des captifs, esclaves. Cette guerre, parfois inspirée par l'idée d'une guerre « sainte », plongeait les familles et des villages entiers dans l'affliction et la misère.

Maîtres de l'Afrique du Nord, après de longues et sanglantes campagnes lancées de Kairouan (de 670 à 710), puis vite conquérants de la péninsule ibérique (de 710 à 716), des îles Baléares, de la Sicile et d'une partie de l'Italie méridionale, les guerriers de l'Islam n'ont pas vraiment fondé, en Barbarie, un grand empire, capable d'imposer sa loi sur terre et sur mer, mais plusieurs États plus ou moins indépendants du califat de Bagdad, opposés les uns aux autres par des querelles dynastiques et religieuses. Cet émiettement des pouvoirs, à certaines époques du moins, semi-anarchie ici ou là, laissait le champ libre, sur terre aux chefs des tribus nomades, sur mer aux corsaires.

Dès les années 800, les Musulmans (Berbères ou Slaves des Balkans islamisés ?), établis sur les côtes du Levant hispanique, près d'Almeria et de Denia, s'organisèrent en sociétés de pirates. D'autres brigands, que les Chrétiens nommaient les *Sarrasins*, partis d'Afrique du Nord, attaquaient les îles et les côtes d'Italie, jusque dans l'Adriatique où ils prirent Bari et, en 846, jusqu'à Rome, mettant à sac Saint-Pierre et Saint-Paul-hors-les-murs. Ils se retranchèrent dans plusieurs camps fortifiés : sur le fleuve Liri en Campanie, à *Fraxinetum* dans les Maures, près du golfe de Saint-Tropez. Excellents coureurs des montagnes, ces marins razziaient fort loin, jusqu'au pied des grands cols, dans les Abruzzes et dans les Alpes².

Pendant plus de deux siècles, les corsaires portèrent la guerre contre les grandes cités chrétiennes. Les « Africains » prirent d'assaut la ville de Gênes en 933 et forcèrent à nouveau l'entrée du port trois ans après, en 936, à la tête de deux cents voiles. Les Chrétiens ne reprirent l'avantage que bien plus tard, lorsqu'une flotte de bâtiments armés à Gênes, Pise, Amalfi, Salerne et Gaète s'empara de Mahdia, le plus tristement célèbre de ces nids de pirates (en 1087-1088). Ce fut la première des grandes croisades maritimes. Les nations d'Italie,

Pise et Gênes surtout, mirent toutes leurs forces dans la lutte contre l'islam (croisade d'Almeria, autre refuge de corsaires, sur la côte d'Andalousie, en 1146)³.

Dès lors, réduire les arsenaux et les armements de la course musulmane, en Espagne même et en Afrique, fut le premier souci des Chrétiens. La reconquête des îles et des terres ibériques ne venait qu'en second lieu. Ce n'est qu'en 1229, cent cinquante ans après le raid contre Mahdia, que Jacques I^{er} le Conquérant, roi d'Aragon et comte de Barcelone, soutenu par les flottes de Gênes et de Pise, s'empara de Majorque. Sans rémission, de 1232 à 1245, les expéditions parties des Baléares portèrent la guerre vers le Sud. Valence fut prise en 1237.

Rien n'aurait pu se faire sans d'abord abattre ou affaiblir les royaumes et les États corsaires des Musulmans. C'est bien la guerre contre Almeria, Mahdia et Bougie qui a conduit les Italiens à la maîtrise de la mer occidentale, et les rois et chevaliers d'Aragon à forger une sorte d'empire de la mer, face à l'Afrique. D'autres princes chrétiens ont suivi la même voie. Passé les premières entreprises, la croisade contre l'islam ne se limita plus ni à la Terre sainte ni à l'Égypte. L'expédition de Saint Louis contre Tunis, en 1270, fut, sur l'ordre du pape Clément IV, originaire du Languedoc, prêchée comme une croisade. Ce ne fut pas une expédition exclusivement française : nombre de seigneurs étrangers rejoignirent le roi de France : Castillans, Catalans, Flamands et Frisons. Alphonse de Poitiers amena un fort contingent languedocien, notamment des sénéchaussées de Beaucaire et de Carcassonne. Un siècle plus tard, Grégoire XI, le dernier des papes résidant dans Avignon (+ en 1371), puis Boniface IX réussirent encore à réveiller l'esprit de croisade, toujours contre l'Afrique. L'an 1389, les Chrétiens prirent Djerba et les îles Kerkennah, au large de Sfax. Succès certes sans lendemain et conquêtes vite perdues, mais qui témoignent de l'intérêt porté à l'attaque des ports et des refuges des corsaires africains ; Alphonse d'Aragon, le *Magnanime*, avant même de l'emporter à Naples contre les Angevins, descendants de Charles d'Anjou, arma, en 1432, une flotte forte de cent bâtiments à seule fin d'assurer contre les Sarrasins la protection des côtes de Sicile, puis de les poursuivre et de les capturer.

Plus à l'ouest, Portugais et Castillans considéraient, eux aussi, que la reconquête de leurs pays sur les Musulmans devait, tout naturellement, s'accompagner d'entreprises en Afrique, dans une *Barbarie* alors de plus en plus

divisée, affaiblie par les conflits entre les rois maures et les attaques des tribus de l'intérieur, arabes ou berbères. L'Empire almohade, fondé au XII^e siècle par des chefs berbères venus du Sud marocain et qui s'étendait de l'Atlantique à Kairouan, s'était effondré dans les années 1230, laissant place, après de sombres temps d'anarchie, à trois royaumes résolument hostiles les uns aux autres. Les Hafsides, membres de la prestigieuse famille almohade, s'étaient proclamés califes à Tunis. Des chefs nomades, les Beni Abd-el-Wäd, tenaient Tlemcen. Les Mérinides, autre tribu du Maroc, depuis toujours ennemis des Almohades, s'emparèrent de Fez en 1248. Dans les années 1280, ces Mérinides assiégèrent Tlemcen et dressèrent, sous les remparts de la cité, un vaste camp retranché, la *Mansourah* (« la Victorieuse »), ceinte d'une muraille de pisé, enrichie de palais et d'une grande mosquée. Tlemcen tomba en 1337.

Ces États d'Afrique n'appuyaient leur pouvoir que sur des bases étroites, aléatoires : non plus sur un mouvement de rénovation religieuse, non plus sur l'idée d'une guerre sainte entraînant de vastes confédérations de peuples, mais sur des familles princières d'audience limitée, en guerre contre leurs voisins, souvent engagées en de durs combats pour la succession au trône. Des États incapables de soumettre les nomades qui ravageaient les cultures, assiégeaient les cités où les habitants osaient à peine se montrer sur les remparts et devaient enterrer leurs morts les armes à la main. Incapables aussi de résister aux attaques des Portugais et des Espagnols puis à celles des Turcs, tous conquérants, qui usèrent bien sûr de leurs divisions, offrant aux uns et aux autres leur appui et leur protection, et affirmant ainsi leur suzeraineté.

Les Portugais ont très tôt conquis des villes fortes et d'importantes enclaves en Afrique. Une flotte conduite par le roi João I^{er} et ses fils prit Ceuta en 1415. Arrêtés quelque temps après la désastreuse bataille de Tanger (en 1437) où l'infant Ferdinand fut fait prisonnier par les Maures (il mourut à Fez en 1443), ils s'emparèrent de Tanger en 1471. Ils enlevèrent de force un nid de corsaires sur le site de la ville actuelle de Casablanca et imposèrent tribut aux chefs de Safi et d'Azemmour.

Les Castillans, victorieux des Musulmans à la bataille de Las Navas de Tolosa en 1212, firent de Séville, prise en 1246, un arsenal et un grand port, base de leurs expéditions en Afrique. Avant même d'attaquer le royaume musulman de Grenade, le roi de Castille, Alphonse XI, allié à son beau-père Alphonse IV de

Portugal, s'empara de Tarifa, à l'extrême pointe de l'Andalousie, que tenaient encore les Mérinides, et, en 1340, à la bataille dite *des Quatre rois* (Castille et Portugal d'un côté, Grenade et Fez de l'autre), remporta un tel butin, pièces et lingots, que le prix de l'or s'effondra dans toute l'Espagne. Trois ans plus tard, Castellans et Portugais, toujours unis, menèrent une armée qui rassemblait un grand nombre de chevaliers français (avec Gaston de Foix et Philippe d'Évreux), anglais (avec Henry de Lancastre) et allemands, soutenue par de fortes escadres catalanes et génoises, au siège d'Algésiras. La ville tombée, ce fait d'armes fut, chez les Chrétiens, célébré comme l'avaient été autrefois les victoires en Terre sainte, pour la délivrance de Jérusalem. Le contrôle du détroit échappait aux Musulmans.

Pourtant, à l'intérieur, dans la péninsule Ibérique, la *Reconquista* marquait le pas : elle fut un long temps freinée, compromise même, par les querelles dynastiques, par la guerre civile de 1362 à 1369 – entre Pierre le Cruel et Henri de Trastamare – et par les tentatives des Castellans d'annexer le Portugal, jusqu'à la bataille d'Aljubarrota qui, en 1385, assura la victoire et l'indépendance du royaume de Portugal. La guerre contre Grenade ne reprit vraiment que vers 1460. Les Chrétiens remportèrent des succès, bénéficiant parfois de l'aide de chefs et de princes musulmans évincés, hostiles à leur roi. En 1469, le mariage de Ferdinand d'Aragon avec Isabelle, reine de Castille en 1474, permit d'unir les forces des deux couronnes. Malaga tomba en 1487, le port d'Almeria, arsenal et refuge des corsaires, en 1489. Les Rois Catholiques entrèrent dans Grenade conquise le 6 janvier 1492.

Pendant cette « guerre de Grenade », menée durant une bonne vingtaine d'années par les rois de Castille, les princes et les chefs corsaires d'Afrique, ceux de Tlemcen et du Maroc en particulier, ravitaillaient par mer les Musulmans. Ils leur apportaient de l'armement, des chevaux, des munitions, des grains, et accueillaient les fugitifs. Du roi de Grenade et de ses fidèles ils recevaient, en échange et pour paiement de leurs services, de la soie, des fruits, des céramiques et surtout nombre d'esclaves chrétiens, capturés soit en mer, soit sur terre, au-delà de la frontière. Ce n'étaient pas de minces conquêtes et l'on sait que ces captifs, enfermés dans les prisons de Malaga ou de Grenade, occupés aux travaux des champs ou de la ville (consistant à monter l'eau des puits à la ville de Ronda, notamment), se comptaient par centaines, et se firent de

plus en plus nombreux au fur et à mesure que la guerre et les chevauchées s'étendaient.

Les raids lancés du Maghreb n'ont cessé de se multiplier et de s'aggraver. Les Africains attaquaient les villages et les terres des Chrétiens, pillaient et brûlaient, emmenaient des captifs ; comme toujours, ils fournissaient armes et munitions aux *Morisques* d'Espagne et entretenaient leurs espoirs de s'affranchir du joug royal. Les révoltes dans les montagnes de l'ancien royaume de Grenade, porteuses de graves alarmes jusque dans certains faubourgs et quartiers des cités, provoquèrent de rudes contrecoups : répressions rigoureuses et mobilisation des forces armées pour poursuivre et attaquer les Musulmans au-delà de la mer, jusqu'en Afrique⁴.

Au printemps 1505, les corsaires de Mers el-Kébir lancèrent des raids dévastateurs sur la côte d'Ibérie, notamment contre Malaga, Elche et Alicante. Le 9 septembre de la même année, Diego Fernandez de Cardona, marquis de Comares, mit le siège devant leur port et l'emporta, six semaines plus tard (le 23 octobre) ; il y fit élever une forteresse. Pedro Navarro enleva, tout à l'ouest, dans la zone d'influence marocaine, le Peñon de Vélez (en 1508), et, après quatre années de furieux combats, lors d'un ultime assaut, la ville d'Oran, le 17 mai 1509, faisant 8 000 prisonniers, et laissant 4 000 défenseurs tués sur le terrain. L'armée espagnole occupa Bougie sans presque combattre. Tout à fait à l'est, Tripoli résista longtemps : « Les habitants se défendirent de rue en rue, maison par maison, avec le courage du désespoir ; il y eut plus de 5 000 tués. » Et l'entreprise contre Djerba se solda par un piteux échec (en 1510)⁵. Dès l'année suivante, pourtant, plusieurs villes portuaires demandèrent à payer tribut et se mirent sous la protection du roi d'Espagne : Dellys, Cherchell, Mostaganem. Alger accepta de livrer, toujours à Pedro Navarro, le principal des îlots qui contrôlaient l'accès de son port ; les Espagnols y dressèrent une solide forteresse, le Peñon, capable de résister aux plus dures attaques⁶.

En Orient, la mer offrait aussi des refuges comme à l'infini, simples rades et chantiers de fortune : sur les côtes de l'Albanie et de l'Épire, dans le sud du Péloponnèse, tout particulièrement dans les parages des « trois doigts », caps de funeste réputation (le cap Malée, le cap Tenare, le cap Akritas), dans les golfes de Messénie et de Nauplie, dans la Propontide (mer de Marmara), les baies de la

presqu'île de Cyzique, aux abords de Chypre et de toutes les îles de l'Égée. Les pirates ne craignaient rien, accueillis en maints lieux, pour faire relâche, réparer leurs vaisseaux, vendre au grand jour quelques prises, se rencontrer et négocier des accords. Pour le Vénitien Marino Sanudo Torcello (1270-1343), historien qui fit cinq voyages dans le Levant et offrit au pape Jean XXII des cartes de la Terre sainte, l'île de Négrepont (l'Eubée), possession vénitienne, servait de refuge aux pirates venus de tous les horizons : les Espagnols, Catalans, Provençaux, ceux des Rivières de Gênes et de Pise, ceux du royaume de Sicile et de Venise et de la Slavonie, et les Lombards installés dans l'Égée⁷.

Certains ne songeaient qu'à se soustraire à leurs créanciers : aventure ordinaire, assez commune pour inspirer, en Occident même, quelques auteurs bien avertis des mœurs du temps. Landolfo Rudolfo d'Amalfi, héros de l'une des nouvelles du *Décameron* de Boccace, ruiné par de malheureuses spéculations à Chypre, s'empara d'un navire, et, pirate tristement célèbre dans l'archipel grec, amassa en un rien de temps une fortune fabuleuse, jusqu'au jour où deux grosses nefes génoises le prirent en chasse et mirent fin à ses exploits⁸. Ces forbans, aux origines parfois incertaines, ne se faisaient pas volontiers connaître et ne tenaient aucune place dans la hiérarchie des pouvoirs.

D'autres, au contraire, capitaines d'aventure, conquérants en quête de fortunes hasardeuses, se risquaient à d'étonnantes expéditions, allant s'établir au plus lointain des mers : jusqu'aux bouches du Danube ou du Dniestr en mer Noire, jusque dans les plus reculées des vallées du Caucase. Certains, plus assurés de leurs clans et de leurs appuis, dynastes heureux, Vénitiens dans les Cyclades, Génois dans le nord de l'Égée, régnaient en maîtres sur plusieurs îles ; ils y imposaient leur loi, soumettaient les habitants, Grecs presque tous ; ils y amenèrent des colons, mais vivaient, pour une bonne part, du produit de leurs rapines. Les Gattilusii, *condottieri* et capitaines venus autrefois de Gênes, pirates en plus d'une saison, possédaient plusieurs îles et quelques comptoirs sur la côte turque. Mytilène leur offrait deux magnifiques abris naturels, les golfes de Kalloni et de Vera. Chassés par les Turcs, en 1453, de leurs possessions du littoral anatolien et de plusieurs îles voisines, ne gardant plus, à grand mal, que la grande île, plus brigands que jamais, ils lancèrent leurs flottes dans toutes les directions. Giuliano Gattilusio fit, à grands fracas, irruption dans le port de Chio et s'empara des gréments et des appareils d'un navire chypriote. Son père,

Batista, fut condamné par un tribunal d'arbitrage génois à déboursier près de 6 000 ducats : il avait arrêté sur sa route le bâtiment d'Antonio Doria qui venait de quitter Alexandrie ; il dut encore payer 4 000 ducats pour un navire capturé entre Gênes et Tunis. Robert Sturmy de Bristol, premier Anglais à tenter de ramener directement des épices d'Orient, fut, avec ses trois vaisseaux, surpris sur le chemin du retour par ce même Batista ; il perdit tout, corps et biens⁹.

Les exilés politiques, chassés d'Italie, cherchaient par la course et les brigandages dans l'Orient lointain le moyen de tenir leur rang ou, tout simplement, de survivre. Dans les années 1325, plusieurs galères des Gibelins de Gênes attaquèrent des galées formées en convois, et razziaient, ici et là, sur le littoral ; ils allèrent en mer Noire, bravant les tempêtes d'hiver, jusqu'à Sinope où, attirés dans un piège, ils furent tous massacrés. Autre rebelle génois, Ambrogio Spinola, moins audacieux, s'en tenait à la côte ionienne de la Grèce, entre le comptoir vénitien de Modon et l'île de Corfou.

Les chevaliers catalans, laissés sans solde par la paix signée, en 1302, entre Frédéric d'Aragon et Charles II d'Anjou, s'étaient rassemblés sous la bannière de Roger de Flor, ancien templier, chef mercenaire, homme de mer riche déjà d'une forte réputation de meneur d'hommes. Cette « Compagnie catalane » guerroya d'abord, à la solde des Byzantins, contre les Turcs en Anatolie. Victorieux, ils s'installèrent à Gallipoli puis ils rompirent avec Constantinople, infligèrent une lourde défaite à l'armée des Grecs lancée à leur poursuite et s'emparèrent, en 1311, d'Athènes. Ils y régnèrent en maîtres jusqu'en 1388, lancèrent d'audacieux raids dans l'Orient méditerranéen, ramenant de nombreux captifs de toutes origines, vendus comme esclaves à Athènes ou à Thèbes¹⁰. Ces Catalans recherchaient des alliances, se faisaient largement payer, ou se payaient eux-mêmes sur le terrain. En 1426, le roi Janus de Chypre les appela pour lutter contre les « Sarrasins » d'Égypte débarqués en force ; ils les chassèrent sans trop de mal, mais firent régner une vraie terreur dans l'île, n'épargnant personne. Assurés d'un bon ravitaillement, de plusieurs ports, d'arsenaux, de chantiers et de marchés pour vendre leur butin, ils attaquaient les îles et les côtes, très loin de leurs bases. Les marchands ne pouvaient s'aventurer dans l'Égée sans se placer sous leur protection et naviguer de conserve avec leurs bâtiments.

Venise et Gênes se livraient dans le Levant la même guerre qu'en Occident. Les Vénitiens amenèrent sur leurs nefes et sur leurs galères les Croisés francs,

Bourguignons et Flamands surtout, qui s'emparèrent de Constantinople en 1204. Ils connurent leur heure de gloire, imposant comme patriarche latin un de leurs prêtres et, pour empereur en Orient, Baudouin, comte de Flandre, contre le comte de Montferrat, soutenu par les Génois qui furent nombreux à abandonner la ville, leur comptoir et leurs négoes. Mais à Nicée, grand carrefour du trafic caravanier, ville refuge pour les officiers et les religieux, les Grecs désignèrent un autre empereur qui menaça les Latins et ne leur laissa en Asie qu'une mince frange littorale. Le 25 juillet 1261, cet empereur de Nicée, Michel VIII Paléologue, déjà brillant vainqueur, en 1259 à Pelagonia en Macédoine, d'une coalition menée par le prince latin d'Achaïe et le roi de Sicile, Charles d'Anjou, entra dans Constantinople. Les Génois lui avaient prêté main-forte et, sur le coup, se virent récompensés par d'importants privilèges fiscaux dans les ports de l'Empire, notamment en mer Noire. Ils prirent de force le palais vénitien de Constantinople et, par la suite, fondèrent dans la cité impériale, de l'autre côté de la Corne d'Or, la ville de Pera, génoise ou presque, dotée de nombreux avantages et d'une sorte d'autonomie, peuplée d'artisans, de négociants et de marins.

A la guerre de 1294-1299, qui vit, près de l'île de Curzola, dans l'Adriatique, la victoire des Génois sur les Vénitiens, firent suite, en Orient – Catalans et Grecs prenant partie pour les uns ou pour les autres –, plusieurs guerres ouvertes entre les deux nations, qui mobilisèrent de fortes escadres, telle la guerre de Tenedos (1377-1381). Les capitaines des navires marchands n'hésitaient jamais à saisir l'occasion d'une belle capture. En novembre 1403, deux gros bâtiments génois guettaient, pour les piller au passage, les galées vénitiennes au retour de leur périple en mer Noire. En 1432, ce fut au tour du « podestat » génois de s'inquiéter : il interdit à ses navires de passer les détroits dans les temps où le convoi des Vénitiens était annoncé.

Contre les crimes en pleine mer ou sur les côtes du Levant, les Communes ne pouvaient ni instruire et recueillir les témoignages, ni mettre la main sur les coupables et sévir. Les marins vénitiens de la *galea di Romania*, au retour de La Tana, en mer Noire, avaient assailli une petite cité de Dalmatie et tué plusieurs habitants ; ils ne furent condamnés qu'à des peines légères. Le patron d'un navire vénitien et deux de ses marins prirent à leur bord, comme passagers, à Porto Pisano, plusieurs Tartares, sujets des Génois, pour les conduire à Caffa, et,

en chemin, les vendirent comme esclaves ; ils ne restèrent que quelques mois en prison et n'eurent à payer qu'une amende de cinquante livres¹¹.

De tout un chacun, tout était à craindre. En 1444, une flotte bourguignonne, lancée en Orient pour soutenir les croisés qui avançaient par terre dans les Balkans, fit peser de lourdes menaces sur les navires et pas seulement sur les Ottomans. L'un des officiers, Giacomo di Biglia, fit alliance avec Giovanni Fertuna, pirate et rebelle génois. Ils menèrent d'une folle audace leur course jusqu'aux plus lointains rivages de la mer Noire, jusqu'au comptoir génois de Caffa, en Crimée, et jusqu'à Trébizonde. Fait prisonnier, Biglia devait être mis à mort. Mais les Génois se contentèrent de vendre le navire avec sa cargaison ; les marins et leur chef furent libérés dès que les Bourguignons eurent quitté la mer Noire. Philippe le Bon obtint même, au terme de longs échanges de lettres, récriminations et expertises, 7 000 ducats de compensation¹².

Les cités maritimes d'Italie perdaient hommes et vaisseaux. La recherche et la diffusion des nouvelles et le maintien des bâtiments de garde en mer demandaient autant d'énergies et de capitaux que l'organisation des convois marchands. Les trafics subissaient de lourds dommages : retards, annulations des départs, frets, primes d'assurances beaucoup plus élevées, et, sur des circuits pourtant mis en place depuis longtemps, cargaisons de plus en plus faibles. Au grand déplaisir des négociants qui calculaient leurs manques à gagner, les patrons devaient rester à l'ancre pendant de longs jours, parfois même des semaines, à l'abri dans un port, plutôt que de se risquer à prendre le large.

Les armateurs ne respectaient plus les délais spécifiés dans les contrats d'affrètement et perdaient de l'argent. Les marchands devaient se loger, entreposer et garder intactes leurs cargaisons. Les notaires avaient fort à faire pour recueillir les plaintes ou témoignages. Les juges des « Offices de la mer » ou de la Commune siégeaient pendant de longs jours pour démêler de vraies embrouilles, définir les responsabilités et évaluer les pertes. Les nouvelles de ces retards couraient vite, des échelles du Levant jusqu'en Italie et en Provence. Cela n'étonnait plus. On prenait note et l'on tentait de spéculer sur les délais, sur la façon dont les marchés réagiraient. Ces avatars donnaient grand prix aux premiers informés, aux hommes en mesure de vérifier et d'interpréter les rumeurs. Novembre 1394, perplexité d'un négociant d'Avignon, qui avertit ses associés de Toscane : « Par lettre reçue de Montpellier, nous apprenons que

certaines pèlerins espagnols seraient arrivés là, venant du Sépulcre (de Jérusalem). Ils disent qu'ils s'étaient embarqués à Rhodes, sur la nef de Guillaume Pons de Narbonne et avaient rejoint, sans nulle mauvaise rencontre, Famagouste. Mais, en ce lieu, les marchands entendirent parler de corsaires et décidèrent de passer l'hiver ; les pèlerins prirent place à bord d'autres navires. Nous ne savons pas si c'est là une nouvelle lancée en l'air. Cela nous paraît un grand événement que cette nef soit arrivée à Famagouste et, qu'avec le temps qu'il a fait, et qu'il fait encore, elle n'ait pas pris le parti de partir. Dites-nous si vous n'en avez pas entendu parler¹³. »

Qui avait pris la mer, qui était resté au port ? Rumeurs ? Peut-être simples manœuvres pour faire monter les cours des épices ? Les négoce du Levant, objets de tant de soins, enjeux de dures compétitions entre les Latins demeuraient soumis aux incertitudes et aux avatars. Et les deux grandes « nations » maritimes, qui se disaient, l'une la *Sérénissime* (Venise), l'autre la *Superbe* (Gênes), ne pouvaient y porter remède. Enfin, plus grave peut-être, les bons marchands, ceux qui avaient pignon sur rue, qui tenaient leurs comptes et payaient les droits de douane, devaient supporter la concurrence des clandestins qui, eux, négociaient directement avec les pirates qui débarquaient leurs prises à l'improviste, sur des rivages où les agents du fisc ne pouvaient pas même se montrer, et encore moins enquêter après coup.

En Égypte, les héritiers de Saladin (+ 1193) et leurs guerriers, anciens esclaves, les Mamelouks, puis ces mêmes Mamelouks, maîtres du Caire à partir de 1250, n'armaient pas souvent pour la course. Sous leurs règnes, la guerre sur mer entre Chrétiens et Musulmans ne prit jamais la même ampleur ni un tour aussi dramatique qu'en Occident. Mais, en Anatolie, la conquête ottomane marqua l'avènement d'un nouvel empire turc, appuyé sur de fortes implantations humaines enrichies par de grandes vagues d'immigrations : non plus comme autrefois, au temps des premiers sultanats turcs et des émirs seldjoukides, raids de cavaliers souvent sans lendemain, mais une conquête lente et patiente, une colonisation sévère, une mise en ordre administrative et religieuse assurant une totale maîtrise tant des populations indigènes que des conquérants.

Les Ottomans ne pouvaient laisser les Francs dominer les mers en Orient. Sans relâche, ils leur opposèrent des flottes de plus en plus nombreuses, sous le

commandement de chefs pirates, puis des émirs corsaires, puis des amiraux de leur sultan. Constantinople tombée en 1453, ce fut au tour de plusieurs comptoirs génois et vénitiens, puis de Rhodes, puis de l'Égypte des Mamelouks.

L'offensive des Turcs en Occident, vers la « Barbarie », s'inscrit dans cette suite de conquêtes, dans cette guerre sainte à vrai dire, comme un épisode de l'expansion d'un empire qui ne devait connaître aucune limite.

En 1516, des chefs de guerre venus d'Orient, les frères Barberousse, fils d'un Chrétien fait prisonnier par les Turcs en Albanie et converti à l'islam, s'emparèrent de plusieurs cités du Maghreb. Commence alors la dure, sanglante, inexpiable conquête des royaumes des Maures par les Turcs, leurs janissaires et leurs corsaires. Cette emprise et cette soumission firent de la course non plus l'affaire de quelques aventuriers, cantonnés à Djerba et à Alger, mais une entreprise d'État, décidée, encouragée par le sultan, par ses troupes, ses arsenaux et ses finances. Tout se décidait à Constantinople, à la cour ou au harem. Les Turcs étaient à Alger et partout en Méditerranée, devant Nice et, alliés du roi de France, dans Toulon pour un long hiver ; à chaque saison, ils débarquaient leurs hommes par centaines, parfois par milliers, sur les côtes du Latium et du royaume de Naples, Campanie, Calabre et Sicile. Ni piraterie ni simples courses en mer, hasardées, en quête de bonne fortunes, mais opérations de large envergure, préparées à Constantinople, rassemblant plus d'une centaine de galères, pour soutenir de grandes entreprises. Les Ottomans se lançaient à la conquête de la Méditerranée occidentale et projetaient d'envahir l'Italie. Les corsaires « barbaresques », les raïs, non capitaines d'aventure mais chefs de troupes, amiraux d'escadres, firent la guerre, une guerre totale, aux Chrétiens, sur mer et sur terre.

Les attaques de l'Islam contre le roi d'Espagne, contre le pape, les chevaliers de Malte et Venise se sont poursuivies, quasiment sans répit, pendant trois quarts de siècle, jusqu'à la victoire de la Sainte Ligue à Lépante, en 1571, qui fut célébrée en Italie et en Espagne comme une délivrance. Les Turcs conclurent avec le roi d'Espagne des trêves, bientôt reconduites d'année en année. Dix ans plus tard, en 1581, s'établit ainsi une paix de fait, sans que les conditions d'un accord aient été définies.

L'année 1581 marque bien une rupture dans l'histoire des Barbaresques. La guerre sur mer, certes, se poursuit : les Turcs attaquent l'île de Crète en 1644.

Venise perd Candie en 1669 mais, en 1694, l'amiral vénitien Francesco Morosini remporte une éclatante victoire sur les Ottomans et ses troupes occupent la Morée (le Péloponnèse). Cependant ces grands déploiements d'escadres et grands affrontements se limitent à l'Orient, à la mer Égée où Venise, reprenant la politique qu'elle voulait imposer au lendemain de Lépante, s'efforce de défendre ses anciennes possessions. Le sultan, toujours prêt à lancer ses armées sur terre, vers Vienne, renonce aux offensives sur mer contre l'Espagne ou l'Italie. Pour les Barbaresques, pour les raïs d'Alger ou de Tunis, une page est tournée. Ils ne s'engagent pas dans cette guerre orientale mais consacrent leurs moyens et leurs efforts à la course, arment pour d'audacieux coups de mains, pour des razzias, sans songer à d'ambitieux desseins. La course des Barbaresques et les corsaires de l'Islam font encore, pendant très longtemps, régner la peur en Méditerranée. Les prises de mer n'ont pas cessé et les captifs, esclaves en Afrique, furent toujours aussi nombreux. Mais la menace d'invasion, brisée net en 1571, n'est plus.

Retracer l'histoire des Barbaresques pendant seulement trois quarts de siècle, de 1510 à 1580, pour une bonne part règne des deux frères Barberousse, c'est porter attention aux années de leurs plus brillants succès, alors qu'ils tenaient en échec toutes les flottes de la Chrétienté en Occident, qu'ils menaçaient les côtes d'Italie, et pesaient, par leur alliance avec le roi de France, d'un poids considérable sur l'équilibre des forces dans l'Europe entière. C'est aussi tenter d'analyser les raisons et circonstances d'une telle fortune et, nécessairement, évoquer d'abord l'histoire des maîtres pirates, rebelles ou chefs de clans en Occident et dynastes des îles, chevaliers de Rhodes, émirs et amiraux des Turcs en Orient.

* On trouvera les notes en fin d'ouvrage.

Chapitre premier

Avant les frères Barberousse

En Occident : le temps des Maures

DE BARCELONE À GÈNES : CITÉS MARCHANDES, VICTIMES OU COMPLICES ?

Rebelles et forbans

En Italie, en Espagne et en Provence, l'image des mauvais vents et des noires fortunes, des bâtiments pris dans la tempête, perdus corps et biens loin de toute terre, hantait les marins, les marchands et les pèlerins. Ils ne s'embarquaient jamais pour un long voyage sans rédiger leur testament, entendre la messe et se recommander à Dieu. Les capitaines et les rescapés, les courtiers et les notaires leur parlaient aussi des navires jetés à la côte, assaillis par une troupe d'hommes hostiles qui exploitaient chaque malheureux hasard de façon si brutale que les infortunées victimes ne pouvaient qu'offrir une rançon. Au printemps 1432, Jacques Cœur s'était embarqué sur la *Sainte-Marie-Saint-Paul*, galée armée par Jean Vidal de Narbonne. Ils allèrent à Beyrouth puis à Alexandrie. Au retour, ils firent naufrage en Corse, près de Calvi, où les habitants se saisirent d'eux, de leurs biens et de leurs vêtements jusqu'à leurs chemises, les laissant à demi nus, avant de les enfermer, les uns dans une grotte, les autres dans de sombres cachots. Vidal resta quatorze mois captif, le temps de faire parvenir 800 ducats d'or. Les coupables ne furent ni poursuivis ni condamnés. Des années plus tard,

après d'interminables enquêtes, estimations des dommages et démarches tant en cour d'Aragon qu'auprès des prud'hommes de Montpellier, les victimes virent la couleur de quelque argent, pris sur un fonds de garantie et sur le produit des taxes levées à cet effet sur le négoce¹⁴.

Le 7 mai 1470, Anselme Adorno, noble génois, en route vers la Terre sainte, prit place, avec son fils et cinq compagnons, sur une grosse nef de près de sept cents tonnes, « bien pourvue de bombardes, d'arcs et de javelots, et montée par un équipage de cent dix hommes pour résister aux ennemis turcs et aux pirates ». Véritable forteresse, comme toutes les nefs de Gênes, réputée imprenable, invulnérable, ce navire était si haut sur l'eau, si lourd, qu'il pouvait tout écraser sur sa route et ne craignait nulle rencontre. Les hommes de mer, pourtant, se méfiaient à chaque escale. En Sardaigne, le gros navire ne pouvant entrer dans le port d'Alghero, les pèlerins y allèrent sur des chaloupes. Mais, alors qu'ils se préparaient à regagner leur bord, les voici poursuivis par des pirates qui leur coupent la route. Alerté, le capitaine génois leur envoie deux barques montées de quatre-vingts hommes armés et fait donner ses canons. « Dans le vacarme des bombardes qui tiraient, et au son des trompettes », ils réussissent enfin à rejoindre leur nef, échappant de justesse à ces pirates scélérats¹⁵. Ces mêmes scélérats les attendaient partout, au long de leur route, en Afrique puis en Orient.

En pleine mer, toute rencontre faisait craindre le pire. Les notaires de Pise et de Gênes, sur leurs bancs dressés sur les places publiques ou sur les quais, près des môles, des entrepôts, dans les sombres boutiques des marchands, ne cessaient d'instrumenter pour évaluer les pertes, recevoir les témoignages des négociants ou des marins venus conter des fortunes de mer. Ils enregistraient les procurations en faveur d'hommes habiles à négocier, à récupérer une part des marchandises, exiger puis obtenir des dédommagements. Par dizaines, s'alignaient ces actes réduits à quelques formules usuelles tant l'affaire était devenue, depuis des lustres, simple routine. Chacun s'appliquait à décrire les biens volés, nature et poids, à dire leur valeur et les circonstances de la capture : date, lieu, nom ou, du moins, origine du forban. Et, souvent, d'accuser des pirates de Fréjus, de Toulon, de Cassis et même de Marseille¹⁶.

Quelques entrepôts construits à la hâte, fragiles baraquements abandonnés aux premiers bruits, alimentaient en troncs d'arbres, en corderie et en voilerie des arsenaux précaires où ces hommes armaient et tiraient au sec, pendant l'hiver,

une ou deux « fustes » légères. Lancées par beau temps, elles croisaient tout près, le plus souvent au simple abri d'un cap tout proche. Le chef, au soir d'une capture, débarquait ses prises à l'abri des contrôles sourcilleux. De là, c'était routine ordinaire que de les faire passer, par une ou deux caravanes de mulets, jusque sur des marchés où tout demeurait libre d'identifications et de poursuites. Allez donc y voir clair ! Comment s'y reconnaître ? Piraterie de pauvres, à la petite semaine, qui ne pouvait s'en prendre qu'aux faibles.

D'autres, vrais seigneurs de la mer, croisaient au large sur une des grandes routes marchandes, et ce haut brigandage, à l'encontre de celui des petites gens, prit un tour résolument politique. Alors que les besogneux, au lendemain d'une expédition hasardée, rentraient dans le rang et regagnaient leur village, ces capitaines demeuraient pour longtemps hors la loi, rebelles, exilés et proscrits, en quête d'aventures. Nous sommes tellement persuadés de l'excellence du système « communal » dans les « villes marchandes » de l'Italie, occupées seulement, nous dit-on, à de tranquilles négoce, que nous avons peine à imaginer les luttes sanglantes, inexpiables, que se livraient les factions (Guelfes, Gibelins, Blancs, Noirs...), dans chacune de ces cités, pour la conquête du pouvoir. Ces luttes atroces menaient à l'insolent triomphe de l'un des partis et à l'anéantissement de l'autre : maisons et palais pillés, incendiés, rasés, les chefs massacrés sur place, leurs cadavres traînés dans la rue, ou contraints à l'exil, sans merci, sans rien pouvoir prendre avec eux. Les proscrits n'avaient souvent d'autre ressource que dans le métier des armes, capitaines d'aventure voués à l'errance : ou *condottieri* au service des princes, ou pirates de la mer. En Méditerranée, la piraterie, connu du XIII^e au XV^e siècle un dramatique essor du seul fait de l'exil politique¹⁷.

Les brigands s'accrochaient à leurs repaires, forteresses défendues par leurs vassaux et leurs séides. L'an 1387, Marie, veuve de Louis I^{er} duc d'Anjou et comte de Provence, céda à Balthazar Spinola, noble génois en exil, la seigneurie de Brégançon. Il en fit le port d'attache et le refuge d'une flotte de pirates qui arrêtaient les navires, portant de rudes coups au ravitaillement et aux finances du comté de Provence. Ses méfaits couraient la nouvelle. Les marchands mettaient en garde leurs associés, tentaient de connaître ses allées et venues. Les Marseillais, lourdement affectés dans leurs échanges avec l'Italie, essayèrent en vain d'extirper ce nid de rebelles. La reine Marie lança un pressant appel aux communautés et « nations » maritimes pour armer des vaisseaux contre ces

malfaiteurs. En vain... Il fallut composer. Spinola et le Conseil de Marseille traitèrent d'égal à égal pendant des semaines. Finalement, les brigands ne quittèrent Brégançon, navire après navire, que pour retourner à Gênes où les attendaient d'autres fortunes, plus ordinaires et peut-être, à tout prendre, plus fructueuses. De rebelles, ils revenaient maîtres du jeu politique et des affaires. Mais, pendant plus de dix ans, un véritable État pirate avait défié toutes les forces navales de la Méditerranée¹⁸.

Deux Toscans, alors qu'ils se trouvaient sur la barque d'Estève Michel, furent, le 18 juin 1393, « à l'heure de demi-tierce », attaqués par une galère et une galiote de deux Corses de Bonifacio, « sujets et bannis de Gênes ». Ils leur prirent leurs vêtements, le gréement et les livres. La même année, Pierre Michel, frère d'Estève, parti d'Arles, fut pris « dans les mers d'Hyères » par une « gondole » et mené de force sur une nef (« elle se trouve souvent dans ces parages et on la dit être des Génois »). Ils lui arrachèrent jusqu'au fourneau de cuisine, le dépouillèrent jusqu'à la camisole et lui firent subir de longues tortures pour savoir s'il n'avait pas caché un objet de valeur. Un autre frère Michel, Barthélemy, avait, lui aussi, perdu sa barque, capturée par des pirates qu'il pensait être de Gênes. Tous trois sont allés à Tarascon supplier Marie d'Anjou de leur accorder des lettres de marque contre Gênes et Savone pour les indemniser des dommages « qu'ils ont reçus maintenant pour la troisième fois... » Chacun les encouragea de bonnes paroles et leur fit dire qu'ils trouveraient moyen de se faire payer¹⁹. Sans plus.

En tout un siècle, au cours de ce *Quattrocento* si fertile en péripéties, la ville de Gênes n'eut à célébrer les funérailles que d'un seul de ses doges ; les autres furent tour à tour chassés, contraints de se retrancher dans leurs fiefs de la montagne ou de courir l'aventure sur mer. Paolo Fregoso, archevêque et doge tout ensemble, chassé par une révolte des rues, abandonna la partie en 1464 : exil et belle carrière de pirate. Ce tyran, démagogue et turbulent, fut sans doute le plus tristement célèbre des seigneurs de la mer génois. Il s'empara de plusieurs grosses nefs ancrées dans le port et, pendant des mois, fit main basse sur les navires qu'il rencontrait, ceux de Gênes les premiers. Il trouvait en Corse, à Bonifacio surtout, son quartier général, des refuges inviolables, disposait de plus de cinq cents hommes et se faisait aider par son lignage. Armateurs et marchands perdaient des dizaines de milliers de ducats. Il fallut armer une grosse escadre de

nefs appuyées par des galères de combat. Cerné près des côtes de la Corse, il perdit ses plus gros bâtiments, mais réussit à gagner l'île, puis à reprendre les armes et, pendant quelques années encore, à vivre, mais chichement cette fois, du produit de ses rapines²⁰.

Nations en guerre, la course

En l'an 1423, une escadre armée à Barcelone prit Marseille de haute lutte. Les hommes coulèrent les navires ancrés dans le port, incendièrent les entrepôts et les maisons, emportèrent un immense butin et ne laissèrent que ruines derrière eux. Hommes d'affaires en fuite et négoce cassés net, Marseille se relevait à peine lorsqu'un second assaut, repoussé de justesse, jetait encore, huit ans plus tard, l'effroi. Les Provençaux et les Génois leurs alliés en rendaient tous les Catalans, tous les sujets mêmes du roi d'Aragon, directement responsables et les notaires écrivaient uniment : « ces chiens de Catalans ».

Audinet, capitaine d'une galiote de Marseille ou de Port-de-Bouc, attaqua en plein jour le port et la ville de Rosas en Catalogne, au cours de l'été 1451. Trois ans plus tard, il s'empara de plusieurs barques de pêcheurs au large des côtes, au vu des habitants et, l'année suivante, associé à un Grimaldi de Gênes, il força par un rude coup d'audace l'entrée du port de Barcelone, prenait une caravelle juste arrivée de Majorque et, plus au sud, débarquait ses hommes face aux murailles de Salou, l'emportait au prix de corps à corps sanglants et livrait la ville au pillage²¹.

Dans les années 1450-1460, les Florentins prétendaient s'approvisionner en grains, en sel et en vins, et exporter leurs draps en toute sécurité. Vains espoirs ! Les scribes de leur *Signoria* ne cessèrent de protester à tous vents et d'exiger des réparations. Le 8 juillet 1454, lettre au doge de Gênes : un citoyen de Florence s'est vu, sur une barque de Livourne, dépouillé de ses biens, livres, vêtements, bagues et argent, par une galère d'un Grimaldi de Monaco²². Le 11 septembre 1455, lettre aux Consuls de Nice : des blés, appartenant à la compagnie des Neroni de Florence, pris entre Sardaigne et Corse par Melchione de Grimaldi²³. Deux ans plus tard, en 1457, les voici, après tant d'autres, victimes d'un célèbre corsaire qui, originaire de la rivièrre ligure mais soucieux de ne pas trop compromettre ses amis ou parents génois, se faisait appeler d'un nom de guerre, *Scarinxo*. Il s'est emparé d'un bâtiment de Pise qui portait

pour 6 000 ducats d'or de fromages, de beurre et de grains chargés à Palerme, et les a fait vendre à Savone et à Gênes²⁴. Le 18 novembre 1461, lettre à Filippo Tornabuoni, capitaine des galées d'Orient : « Nous savons que, ces temps-ci, croisent en mer, entre Naples et Gênes, plusieurs corsaires *di male affare*, entre autres *Scarinxo* qui, avec douze bâtiments ou plus, a déjà causé de grandes pertes à nos marchands. Nous envoyons un messenger à Modon avec ordre de lever les hommes d'armes qu'il pourra trouver. Vous, Tornabuoni, capitaine, prenez soin d'éviter les parages dangereux, là où l'on risque de vous surprendre et attendez, à Messine, les deux galées chargées d'hommes et d'armes que nous envoyons en renfort²⁵. » Et, trois jours plus tard, longue lettre, une de plus, au doge génois : « *Scarinxo* est des vôtres, vous ne pouvez l'ignorer ; il s'enhardit de plus en plus et a vendu en Afrique des draps florentins pris en mer sans même en changer les marques. Vous en êtes certainement informé car nous ne cessons de vous écrire et nous ne pouvons croire que vous ne puissiez l'atteindre ; vous devriez lui interdire vos côtes, vos ports, vos marchés et lancer de graves menaces contre tous ceux qui l'aident²⁶. »

A Gênes, comme ailleurs, le doge et les conseils pouvaient-ils vraiment agir ?

Pendant de longues années, ces captures en mer, encouragées par les nations, en tout cas jamais sanctionnées, ont lourdement pesé sur les pratiques ordinaires du négoce, du simple ravitaillement en vivres aux grandes entreprises vers l'Orient. Devant les consuls des cités s'élevèrent cent protestations. Les plaintes accablaient les chancelleries, les procédures encombraient les offices. Nul n'était à l'abri d'une surprise et, faute de l'emporter au terme d'une longue et insupportable action en justice, de la ruine.

CHRÉTIENS CONTRE MUSULMANS : RAZZIAS, CHASSE AUX ESCLAVES

Les négoce de Barbarie

Personne ne retient plus la thèse avancée dans les années 1830 par Henri Pirenne, qui affirmait que les conquêtes musulmanes avaient brutalement rompu les liens entre Orient et Occident, ruiné d'un coup et pour plusieurs siècles le commerce en Méditerranée. Tout contredit ce schéma. Les navires d'Italie, de Provence et d'Espagne ont toujours jeté l'ancre dans les ports de Syrie ou

d'Égypte et dans ceux du monde byzantin, pour charger à pleins bords condiments et drogues, fruits exotiques et soieries. Plus modestes ou, pour mieux dire, moins spectaculaires, moins prestigieux et rarement montrés à leur juste valeur, les trafics des blés, du sel, des vins, des laines et des cuirs suscitaient d'importants échanges, aux infinies ramifications qui, plus que les épices ou la poursuite de lointains mirages, firent la fortune des grandes nations maritimes. Celle de Venise sur le sel, celle de Gênes sur les grains et le sel, celle de Barcelone sur les bois et les toisons, puis les draps. La mer Tyrrhénienne n'était pas qu'un lieu de passage pour des navires de haut bord, pressés de gagner l'Orient et d'en rapporter de mirifiques chargements d'épices.

L'image d'un commerce méditerranéen enrichi par les négoce de produits rares, acquis à prix d'or sur de lointaines échelles, est à revoir. Le goût de l'insolite, le plaisir du rêve et la fascination de l'exotisme nous maintiennent dans l'erreur. La mer intérieure était, en Occident même et donc sur de courtes distances, parcourue par des routes innombrables, diversifiées à l'extrême, constamment modifiées au gré de la demande, du succès de telle ou telle exploitation et, plus encore sans doute, des circonstances politiques, conflits ou trêves : un réseau d'une telle densité et si complexe qu'il défie toute description. Les Italiens de Gênes et de Pise, les Provençaux, les Catalans plus encore, ramenaient des ports de l'Afrique du Nord des grains, des cuirs, des laines et de l'or. Tout l'or venait alors du Soudan, plus exactement d'une région située, loin à l'intérieur des terres, dans la haute vallée du fleuve Sénégal. Les Noirs y exploitaient, à faible profondeur, des gisements de poudre d'or que des marchands arabes ramenaient aux ports du Maghreb au prix d'un long parcours caravanier. Les Catalans et les Italiens l'achetaient à Tenes, à Oran ou à Tunis contre de la vaisselle de cuivre, des coquillages (les *couries*) et des perles de verre coloré dont Venise s'était fait une spécialité. Pour les habitants des villes de la côte, en Afrique, et pour les caravaniers ou les nomades du désert, les marchands chrétiens offraient des toiles et des draps de laine de haute qualité, de Toscane ou d'Angleterre, généralement de couleur bleue. Ces échanges n'avaient rien d'un commerce de pacotille, tout au contraire : négociants, facteurs et courtiers demeuraient attentifs aux exigences d'une clientèle qui affirmait ses goûts et jouait de la concurrence. Les commis qui ne savaient choisir convenablement les textures et les teintes se voyaient rudement rappelés

à l'ordre. Ce n'était pas non plus un simple trafic « colonial » hasardé en des terres où l'on se gardait de tout, sans jamais ni se fixer ni s'attarder. Les marchands mesuraient certes les risques et ne pouvaient ignorer que les conflits avec les agents des douanes pesaient certainement plus lourd qu'ailleurs, mais ils estimaient à leur juste valeur les profits qu'ils pouvaient en retenir.

L'incessant va-et-vient des bâtiments chrétiens, de tous tonnages et de toutes natures, entre les deux rives de la mer ne connaissait ni saisons, ni itinéraires balisés, ni protections particulières des Etats. Laissés à l'initiative et à la responsabilité des individus ou des sociétés, les échanges s'appuyaient sur de nombreuses ententes privées, sur des complaisances ou des complicités et, la plupart du temps, sur des facteurs et des commis installés à demeure. Le moindre marchand de Gênes, de Pise ou de Barcelone, vendant, bon an mal an, quelques pièces de draps, pouvait tenter lui-même l'aventure ou se confier à un ami pour qu'il lui rapporte des pièces d'or ou lui achète des laines et des grains. Certains associés s'installaient dans l'intérieur pour prospector les marchés, obtenir de meilleurs prix et contrôler les échanges. En 1460, un Génois, Quilico Imperiale, établi à Stora, sur la côte, possédait aussi une maison à Constantine²⁷. A la même époque, plusieurs acheteurs de grains, et non des moindres, tels le facteur de la société d'Emmanuele Grimaldi et Benedetto di Negro, vivaient à demeure dans ce petit port de Stora²⁸.

Une compagnie génoise avait obtenu l'affermage des madragues pour la pêche aux thons à Sousse²⁹. Une société, génoise elle aussi, beaucoup plus importante, véritable consortium aux multiples ramifications, exploitait les pêcheries de corail situées près de Bône, à Mers el-Kharez (Marsacarès, La Cale)³⁰. Cette affaire considérable valait au roi de Tunis un revenu de 20 000 pièces d'or par an. Ce corail s'exportait, soit brut, soit façonné en boutons ou en chapelets, vers les ports du Levant, vers Beyrouth surtout, d'où les marchands arabes l'expédiaient en Chine. La société traitait avec plusieurs dizaines de patrons de barques qui, de la Riviera ligure, apportaient leurs cordes, leurs filets, leurs tonneaux de vin et demeuraient sur les bancs pendant la saison. Les Génois y avaient une véritable colonie protégée des pirates par des bastions et par des tours de guet : église, habitations pour les commis et pour les ouvriers, magasins et ateliers, quais rudimentaires³¹.

Ces deux compagnies fondées par deux ou trois marchands qui, forts de leur connaissance du pays et de leurs relations avec les officiers du roi de Tunis, avaient obtenu des sauf-conduits puis des privilèges, enfin le droit d'imposer un monopole, se sont vite développées, au point de peser à Gênes tant sur les affaires que sur la politique. Les premiers participants, souvent deux frères ou deux amis associés depuis longtemps, avaient prospecté puis contrôlé le marché, installé des facteurs en plusieurs ports d'Italie et d'Espagne et, naturellement, en un second temps, fait appel à des financiers. Appelées communément compagnies *a carati*, leur capital, d'abord divisé en vingt-quatre parts, fut bientôt subdivisé jusqu'à de petites fractions, négociables, vendues ou échangées, leurs cours régulièrement cotés en place publique de Gênes. De telle façon que de nombreux habitants de la ville, petites gens même, s'intéressaient directement à l'exploitation de ces monopoles en terre d'Afrique. Une autre société *a carati* avait, elle, affermé le contrôle du commerce de la soie et des fruits, notamment des raisins secs, dans le royaume musulman de Grenade³².

Les navires catalans ou génois, ou même provençaux, visitaient plusieurs escales l'une après l'autre, de Honein, port de Tlemcen, à Tripoli. Les Génois, pour leur part, mirent au point un itinéraire très particulier et très souple que leur système fiscal moins contraignant que d'autres leur permettait de maintenir. Chaque année leurs bâtiments joignaient directement l'Angleterre ou la Flandre à l'Orient, sans remonter vers le nord, donc sans faire examiner leurs cargaisons à Gênes et sans payer de taxes. De Cadix puis de Malaga, les navires gagnaient le Levant en longeant la côte d'Afrique du Nord, multipliant les ancrages au gré des indications données à Southampton ou à Bruges par les marchands. C'était, dans la langue des notaires, aller *per costeriam* ; nous dirions « faire la côte ». Les armateurs, les négociants et les scribes des douanes s'y référaient communément pour rédiger leurs contrats ou tenir leurs livres. Le patron du navire multipliait les arrêts, dans le moindre port, parfois au large de la côte, cherchait des contacts, s'informait sur les prix et sur la concurrence. Il sollicitait des acheteurs, prenait en retour les monnaies d'or. Les draps anglais, qui valaient une fortune, étaient cédés au détail, souvent pièce par pièce, coupon par coupon³³.

De ces relations d'affaires entre Chrétiens et Musulmans, les marchands maures de « Barbarie » n'étaient ni absents ni forcément réduits à de petits

trafics négligeables, limités aux échanges de ville à ville, de souk à souk, tout juste pour écouler, tant bien que mal, les produits du sol et de l'artisanat. Eux aussi armaient pour le commerce outre-mer et entretenaient des lignes de navigation régulière d'un pays à l'autre, notamment de Malaga à Tunis et Alexandrie. Dans les années 1420, le roi d'Aragon prit à sa solde des espions qui, à Tunis, devaient le renseigner sur les départs des navires et sur leurs cargaisons³⁴. En juin 1453, ordre fut donné à deux patrons catalans « de courir le long des côtes de Barbarie pour tenter d'y surprendre le convoi de bateaux marchands musulmans qui a l'habitude, à cette époque, de longer le littoral, d'Alexandrie à Tunis³⁵ ». Les négociants maures, soucieux de vendre en pays chrétiens, tournaient aisément la loi coranique, nettement affirmée pourtant par les docteurs de Kairouan au XII^e siècle, qui leur interdisait d'aller, quels que soient les besoins de leur pays et de leur clientèle, commercer dans une terre soumise aux Infidèles. Ils achetaient des parts des navires chrétiens ou montaient à leurs bords, portant, dans un sens – vers l'est – de la soie de Grenade, et dans l'autre sens du lin d'Égypte, du coton de Syrie et d'Égypte, des plumes d'autruche, des esclaves et de l'or. Les marchands et artisans des communautés musulmanes du royaume de Valence obtenaient régulièrement du roi d'Aragon des sauf-conduits valables un an ou deux pour se rendre dans le royaume de Grenade ou en Afrique, jusqu'à Tunis même. C'étaient soit de petites gens, du monde rural, qui emportaient avec eux des draps, des cuirs dorés, de la céramique de Manissès et de Paterna, des chaudrons de cuivre, soit des représentants de grandes familles, tels les Ripoll, Bellvis ou Xupis qui entretenaient des facteurs en plusieurs comptoirs d'Afrique³⁶.

Aussi voyait-on les grands navires italiens, génois au premier chef, prendre très souvent à leur bord, sur le littoral africain, des négociants maures avec leurs esclaves et leurs marchandises. En 1457, Vinciguerra de Vivaldi, patron d'une grosse nef, chargea, pour le compte du roi de Tunis, des grains, blé et orge, des balles de laine, des cuirs, des nattes de roseaux tressés et des tonnelets d'eau de rose, pour Tripoli. Un marchand maure, accompagné de trois captifs maures, un homme et deux femmes, tenait les comptes. Vivaldi toucha, à Tripoli, pour fret, la somme considérable de 600 doubles d'or ; il lui en resta 400 après avoir payé son équipage. Deux ans plus tard, nous sommes à Chio où Leonardo de Maris, patron d'une nef de 14 000 cantares (660 tonnes métriques) passe contrat avec

dix-huit Musulmans (neuf de Tripoli, cinq de Tunis, quatre de Grenade), propriétaires d'un lot de sacs de lin qu'ils veulent vendre à Tunis. Le fret est fixé à trois ducats par sac pour Tunis, deux ducats s'ils doivent, par mauvais temps, s'arrêter à Sousse et seulement un ducat et demi si le voyage prend fin à Tripoli. Leonardo leur réserve six belles chambres de son navire. Il fournit l'eau, le bois pour leur chauffage et ne leur fait rien payer pour leur passage, ni pour leurs domestiques et commis, ni pour leurs tonneaux d'eau de rose ; il leur avance de quoi payer leurs dettes. L'affaire portait sur au moins trois cents sacs de lin, soit sur un fret d'environ mille ducats d'or, et liait ces hommes pour longtemps : de Chio, le navire allait d'abord sur la côte d'Anatolie et y demeurait sept semaines, avant de prendre le large vers l'Occident. Si bien que les Maures devaient vivre à bord pendant plus de trois mois³⁷.

Sur une nef, de Gênes, dit un pèlerin chrétien en route vers la Terre sainte en 1470, se trouvaient « une centaine de Maures, hommes et femmes », des marchands qui avaient avec eux un chargement d'huile, des pèlerins qui se rendaient à La Mecque et aussi des Juifs. On fêtait sur ce navire trois jours par semaine : le dimanche pour les Chrétiens, le samedi pour les Juifs et le vendredi pour les Maures³⁸.

La course malgré les trêves

Plutôt que de courir à de terribles épreuves de force, les princes et les villes des deux rives de la mer s'efforçaient de négocier. Pierre le Cérémonieux, roi d'Aragon, tenta de maintenir la paix avec le roi de Tunis, dont il exigeait d'ailleurs, très régulièrement, le paiement d'un important tribut. Les instructions données en juillet 1376 à Pere de Manresa, ambassadeur mandé à Grenade pour établir la paix, portaient sur huit points très explicites. Six ans plus tard, cette « paix de Grenade » fut solennellement proclamée « par criées publiques comme à l'accoutumée », par le *baile* général du royaume de Valence³⁹. D'un côté comme de l'autre de la Méditerranée, on multipliait les ambassades. Secrétaire du roi René d'Anjou, Michel Fabre s'embarqua en 1473, avec une petite suite mais un grand nombre de cadeaux, sur la *Sainte-Marie-Sainte-Barbe*, et demeura quatre années à Tunis. Il se fit recevoir à la cour et entretint des relations fort utiles dans l'entourage du roi. Les premiers accords ne portèrent que sur la livraison d'animaux, chevaux « arabes », girafes, lions et quelques fauves, mais

d'autres prévoyaient l'octroi de sauf-conduits et de garanties réciproques. En 1478, le « truchement des Maures de Bône » résidait à Aix-en-Provence⁴⁰.

Pourtant, ces accords entre Chrétiens et Musulmans ne se maintenaient pas sans risques et funestes hasards. Course ou piraterie, provocations, représailles, qui aurait pu dire ?

Catalans et Aragonais, gens de Barcelone, de Majorque et de Valence surtout, faisaient de la piraterie une arme de guerre. Les proclamations royales, affirmant haut et clair l'interdiction absolue des actions hostiles contre les sujets des rois de Grenade et de Tunis, se heurtèrent à de vives oppositions, clamées ou sournaises. Le roi fit poursuivre les briseurs de la trêve et de la paix, les menaça de ses foudres, exigea la restitution des prises. Il donna l'ordre d'appréhender les corsaires, de saisir leurs biens et ceux de leurs garants. Les gouverneurs récalcitrants, peu empressés ou complices, s'exposèrent aux rigueurs de la justice royale (*ira regis*), condamnés à de lourdes amendes. Mais, dans le même temps, les rois autorisaient les courses contre les Barbaresques reconnus ou renommés pirates et sur les profits, percevaient le *quint* royal. Sur soixante-trois prises en une seule campagne contre les Maures, ou de Grenade ou d'Afrique, les officiers du fisc en ont retenu treize : neuf pour la Couronne et quatre pour l'amiral. Bien évidemment, ces permis royaux « *per cursum facere contra sarracenos* » ou « *per cursum in partibus Barbariae* » ou même « *per piratam facere contra sarracenos* » n'étaient pas accordés très aisément. Ceux qui en bénéficiaient s'engageaient à ne jamais s'attaquer aux bons et loyaux sujets des princes du Maghreb, mais uniquement aux pirates, à leurs navires, à leurs arsenaux, à leurs repaires. Ce n'étaient que bonnes paroles : à Majorque, grand carrefour de routes, île aux confins des deux mondes, la course accaparait une part importante de l'armement maritime. Les pirates savaient où et quand frapper, comment demeurer inconnus ou impunis⁴¹. La mer leur offrait au long des routes cent et cent refuges, dans les moindres coins du littoral à l'écart des grands périple des galères.

Courir aux Sarrasins ne fut pas le fait de maîtres forbans, grands capitaines, souvent rebelles, que les princes et les villes affirmaient ne pas connaître, mais de bons sujets du roi ou de la Commune, nullement en marge. Certains mêlaient volontiers commerce et brigandage. A razzier et enlever hommes et femmes sur le littoral africain, en dehors des grands centres urbains, ils ne risquaient pas

grand-chose. Les rois de Tlemcen et de Tunis, déjà en proie aux querelles dynastiques, devaient sans cesse faire face aux rébellions des tribus et aux émeutes provoquées soit par des usurpateurs, soit par des tribuns, meneurs de foules. Les villes s'enfermaient à l'abri de leurs murailles et contrôlaient mal le plat pays, livré aux nomades, aux Bédouins que les Chrétiens, assez mal informés, nommaient des Arabes. Les marchands des grandes cités de Barbarie hésitaient à voyager sur les routes. De Tunis, ils gagnaient Le Caire plus volontiers par mer, « par peur des Arabes de Barca » (les Monts de la Barca). En 1465, les Bédouins assiégèrent Fez d'assez près : « Les habitants subissaient, de ce fait, de graves tourments et, par suite des désordres, les marchands et les caravanes avaient cessé de circuler. » Un groupe de négociants de Tlemcen ne vit d'autre issue « pour tromper les bandits que de se déguiser en lépreux, le corps couvert de boue et de poussières ; ils arrivèrent sans encombre, et pourtant c'était tout juste si les oiseaux eux-mêmes pouvaient passer, vu la façon dont sévissaient les Bédouins⁴² ».

Les Chrétiens, surtout les Catalans et les Génois, en profitaient, assurés de ne rencontrer que de faibles résistances. Les patrons des navires qui longeaient de près la côte pouvaient, ici et là, lancer un raid contre un bourg de pêcheurs ou contre des paysans dans leurs champs. Autre bonne fortune : les Bédouins venaient volontiers leur vendre leurs prisonniers, Maures des cités, capturés sur les routes.

Certes, princes et gouverneurs musulmans d'Afrique tentaient de sévir, arrivaient parfois à donner l'alerte et à rassembler à temps une petite troupe pour mettre les pirates en fuite et en prendre quelques-uns. Des corsaires chrétiens furent en 1464, sur une plage du royaume de Tlemcen, attaqués par les habitants des villages et par des gardes accourus en hâte. Quelques-uns réussirent à mettre à la voile et à gagner la haute mer mais onze d'entre eux furent pris, six pendus sur le coup et cinq, « qui, paraît-il, avaient de la fortune », mis à rançon⁴³. Ces captures, malgré tout, demeuraient trop rares pour décourager les brigands et rassurer les malheureux exposés à ces durs hasards. Sur la côte, la crainte restait vive, obsessionnelle, inspirant des récits plus dramatiques les uns que les autres et nombre de légendes. Un voyageur génois, celui-ci de parfaite compagnie, notait, en 1470, que, près de Monastir, émergeaient deux écueils rocheux de la forme de fustes ou de galères. Les Maures disaient que deux navires de

Chrétiens étaient entrés dans le port pour piller et capturer les habitants. Mais les marabouts se rendirent sur la plage et ordonnèrent qu'ils soient changés en pierres et ils le furent sur-le-champ⁴⁴.

Les rois de Tunis et de Tlemcen écrivaient pour se plaindre de ces marins d'Aragon qui, jusque dans les ports, pillaient les navires à quai. Deux corsaires capturèrent deux *lenys* à Tunis et firent quatre prisonniers à Sousse. D'autres avaient mené leurs trois bâtiments dans le port de Tenes, brûlé une barque et, à terre, pris quinze hommes dont les gardiens du port. Bernet de Vilagent de Barcelone, patron d'une galiote de seize bancs et Johan Funya de Majorque, patron d'une autre de neuf bancs, s'engagèrent par contrat, devant notaire, à naviguer de conserve pour, dans les eaux d'Afrique, faire la course aux Barbaresques⁴⁵. Les Grenadins, plus proches, plus exposés, souffraient davantage. En une seule sortie, deux pirates s'emparèrent d'un navire de Malaga chargé de vins, d'un autre, de fort tonnage (une *coca*), appartenant à deux Musulmans de Valence qui portait des grains vers Malaga, et d'un autre encore d'Almeria ; au total : quinze esclaves vendus à Ibiza. Le ravitaillement, la prospérité même et la force de résistance du royaume de Grenade, où l'on avait abandonné les cultures vivrières pour la vigne, les arbres fruitiers et la canne à sucre, et qui, dès lors, dépendait de plus en plus des expéditions de blés d'Afrique, s'en trouvaient gravement compromis et ces attaques, que les rois d'Aragon et de Castille prétendaient désavouer, répondaient peut-être à une intention politique. Certains, au Conseil royal de Castille, pensaient sans doute qu'un tel blocus devait préparer puis favoriser la conquête.

Pendant toutes ces années, en Aragon, quelques nobles et quelques armateurs se sont maintenus sur le pied de guerre sans tenir compte des instructions royales. Une flotte mit à sac, en 1421, l'île de Kerkennah, ramenant au retour de nombreux captifs, marins et charpentiers, chaudronniers et maîtres calfats⁴⁶. Le patron Nicolas Pia, de San Feliu de Guixols, et le capitaine Jaime Carbó reçurent mission de naviguer « en corsaires sur les côtes de Barbarie ». En deux voyages, ils ne firent qu'une seule prise mais le procès-verbal de la vente aux enchères fait tout de même état de vingt-sept articles : armes, vêtements, cuirs, joncs, paniers de dattes surtout, vendus en 95 lots différents à des marchands et « épiciers » de Barcelone⁴⁷. Les Castellans lancèrent à leur tour, de Palos, de Huelva ou de Puerto de Santa Maria, des expéditions sur les côtes de Barbarie, tout d'abord à

l'ouest, au Maroc (contre Mazagan, Ceuta, Safi) puis, très loin de là, jusque vers Tunis. Leurs prises généraient un important mouvement commercial par la vente, plus ou moins clandestine, des marchandises, et par le rachat, à prix souvent élevé, des captifs maures par leurs familles d'Afrique. Les comptes de la ville de Cadix, pour l'année 1485, entre février et décembre, signalent huit captures de navires, dénombrant deux cents prisonniers, énumérant aussi, dans le moindre détail, un étonnant butin de blé, farine, cuir, poisson, suif et graisse, huile et cire ; au total, pour plus d'un million de maravédis. Ces corsaires d'Andalousie, de plus en plus dangereux, armaient des caravelles qui portaient une soixantaine d'hommes d'armes et plusieurs barques : « Les hommes descendaient à terre dans les ports et sur les plages d'Afrique, prenaient des captifs, incendiaient et pillaient des localités qui n'étaient pas fortifiées⁴⁸. » Le *Mémorial sur la guerre du Maroc*, rédigé en 1505 par le cardinal Cisneros, décrit minutieusement les préparatifs de ces lointaines expéditions hasardeuses qui mobilisaient, pendant des jours et des semaines, navires, vivres, armes, instructions, commandement. Les hommes se présentaient d'eux-mêmes : « Il n'est pas nécessaire de les solder ; ils seront aussi nombreux qu'on le voudra car ils le sont chaque fois qu'ils partent en chevauchée. » Tout était prévu, les lieux où porter l'assaut parfaitement indiqués, répartis entre la « Barbarie du Levant », de Bougie à la pointe de Tétouan, et celle du Ponant⁴⁹. Premiers pas vers la conquête de places fortes ?

En Afrique et dans le royaume de Grenade, les habitants, villageois et pêcheurs, dès qu'ils le pouvaient, rendaient coup pour coup. Pour les Chrétiens, la moindre avanie tournait à la catastrophe. Les lettres du roi d'Aragon aux princes musulmans disent tout au long, an après an, les angoisses et les malheurs des marins victimes du mauvais temps, jetés sur les côtes d'Afrique. En avril 1471, un patron de Collioure et les six hommes de sa petite barque chargée de vin furent pris, corps et biens, sur une grève. La même année, une *nau*, gros bâtiment de Barcelone, perdant son mât et ses voiles, fit naufrage ; l'équipage se sauva à la nage, tenta de gagner l'Espagne sur une barque de pêcheurs, mais, entraînés par le courant, incapables d'aller contre, tous furent pris, enchaînés, jetés en prison. Dix ans plus tard, un *panfil* de Valence, qui revenait d'Afrique, chargé de blé, de poivre de Guinée (la malaguette), de cire, de peaux de bœufs et

de quarante-six faucons, s'échoua en pleine nuit sur le littoral de Grenade. Arrivèrent deux navires armés par le caïd d'Almeria et, sur terre, une foule d'hommes à pied et à cheval. Les marins réussirent à s'enfuir dans les montagnes, risquant l'aventure, mais un Juif, passager sur ce navire, fut fait prisonnier et un autre massacré. Dans ce pays encore, un bâtiment chrétien fit relâche dans le petit port de Vera sans autre intention que d'y commercer : un matelot fut tué, trois autres gardés prisonniers et vendus sur le marché aux esclaves de Grenade⁵⁰.

Plus personne ou presque ne tenait compte des trêves ou des paix, renouvelées et proclamées à grands renforts de cris publics. Le roi de Tunis donna l'ordre de rendre leurs biens aux marchands d'une galiote catalane naufragée dans le port de Bône, mais le gouverneur de la ville, approuvé par les habitants, n'en fit rien, confisqua les draps et fit mettre à mort ou vendre comme esclaves les Chrétiens, équipage et marchands. Une galée de Valence qui, prise par la tempête, s'était réfugiée dans la rade de Bougie, fut saisie sur le coup et l'alcalde fit emprisonner neuf des marchands descendus à terre⁵¹.

Les corsaires musulmans d'Afrique, que l'on ne disait pas « barbaresques » mais « sarrasins », n'étaient nullement des officiers des rois de Tunis ou de Tlemcen, pas même des hommes soumis à leur autorité, mais des chefs de guerre, capitaines et aventuriers, maîtres de repaires qui échappaient à leur contrôle. Dès le début du printemps, ils attaquaient les côtes de Provence, ne s'en prenaient pas encore aux gros navires ni aux villes enfermées dans de puissantes murailles, mais guettaient les barques de pêche ou celles chargées de grains, embarcations sans défense ou presque. Ils dressaient leur camp, pour quelques semaines, au fond d'une calanque et, vers l'intérieur, couraient sur les routes et dans les champs pour capturer marchands et paysans. Marseille veillait, faisait tendre une chaîne en travers du port, entretenait des vigies à Notre-Dame-de-la-Garde, dans l'île de Riou, et interdisait aux pêcheurs de sortir la nuit. Les officiers du comte de Provence et les consuls des villes se communiquaient des nouvelles de la moindre approche. En mars 1395, d'Avignon, un marchand toscan écrivait, vraiment bien informé, que les galères des Maures étaient, pour l'heure, près de Majorque. Chacun redoutait qu'elles n'aillent ensuite « dans les eaux de Marseille, comme c'est toujours l'habitude en cette saison⁵² ». L'année suivante, à la même époque, une flotte sarrasine fit de nombreux captifs sur le

littoral entre Hyères et Marseille, tous emmenés comme esclaves⁵³. En 1320, des pirates d'Afrique avaient, près de la côte, pris un navire qui menait des pèlerins au sanctuaire de Montserrat ; tous furent mis aux fers et conduits enchaînés dans Bougie pour y être vendus.

Les vigies des tours de guet, dans l'île de Majorque, donnaient l'alarme plus d'une fois par an. Mais les Maures débarquaient par surprise, surtout de nuit, trompant les surveillances ; ils attaquaient les maisons ou les hameaux isolés, tuant les hommes, embarquant femmes et enfants et, s'ils le pouvaient, les récoltes. Un pauvre homme, petit compagnon artisan de Barcelone, expliquait qu'il avait quitté Lloret, village de pêcheurs, « par crainte que les Maures ne le prennent car il y a là quelques maisons mal gardées qu'un jour ou l'autre les Maures ou autres mauvaises gens mettront à sac⁵⁴ ». Plus tard, les corsaires s'enhardirent et lancèrent des raids de plus en plus audacieux contre des ports et des cités mieux gardés : en 1393 contre Syracuse où l'évêque fut fait prisonnier ; puis contre Agde (en 1406), Capri (1428), Malte (1429) et l'île d'Elbe (1443)⁵⁵. En 1447, une flotte de Tunis débarquait des guerriers à Benidorm, dans le royaume de Valence ; ils razziaient la ville et ses environs, prirent le large avec, à leurs bords, des centaines d'hommes et de femmes. En 1456, une autre flotte, de huit à dix bâtiments, prit plusieurs barques des Chrétiens dans les mers des Baléares et fit 85 prisonniers⁵⁶.

Bougie était alors le siège d'une vaste société de piraterie, sous le commandement d'un *amiral*, vrai seigneur de la mer, nommé Mohammed ben Ali Mahdi. Entreprise solide, parfaitement structurée en plusieurs compagnies d'armement qui rassemblaient des bailleurs de fonds, armaient des galères rapides et des fustes légères, recrutaient des équipages et, au retour, répartissaient le butin, esclaves et marchandises, au prorata des capitaux engagés. Il en allait de même sur la côte du royaume de Tlemcen, sous la conduite d'un renégat d'origine catalane, Berthomeu Perpinya, et surtout à Alger, qui supplanta définitivement Bougie dans les années 1460. C'est d'Alger que sont parties la flotte qui, en 1472, attaqua les côtes de Toscane et celle qui, en 1475, débarqua à Fréjus ; puis encore, en 1503, l'escadre de seize fustes, portant cinq cents hommes qui, à Cullera, à quelque quinze lieues au sud de Valence, tuèrent sur place trente habitants, et emmenèrent les autres, brûlèrent l'église et prirent ciboires, croix et chasubles⁵⁷.

Alger, pourtant, manquait de moyens et de chefs assurés de solides appuis, capables de faire de la course non plus une aventure plus ou moins clandestine, à courtes vues, soumise aux hasards, limitée à des captures sauvages, mais une industrie d'État, appuyée sur des ressources considérables. Les frères Barberousse, corsaires turcs, fils d'un renégat chrétien qui, dans le Levant méditerranéen, avaient déjà remporté de grands succès contre Grecs et Latins, s'y installèrent en 1516, et la chasse aux navires chrétiens comme les razzias sur les côtes prirent alors une autre allure.

Les Turcs maîtres de la mer en Orient

LES ÉMIRS PIRATES

Les Ottomans franchirent les détroits en 1350 et, en 1366, firent d'Andrinople leur capitale, premiers pas vers l'invasion des Balkans. Victorieux des Serbes à Kosovo (1389) puis d'une croisade menée par Sigismond de Hongrie et Jean de Nevers, fils du duc de Bourgogne, à Nicopolis en 1396, ils échouèrent devant Belgrade en 1440 mais prirent Constantinople treize années plus tard, en 1453.

La conquête des routes de la mer, destinée à assurer leurs liaisons, interdire l'arrivée de secours des Chrétiens et préparer des expéditions vers l'Italie, fut soumise à de grands hasards, non le fruit de lourds engagements ni de chocs décisifs mais d'une multitude d'actions se succédant au fil des ans, de coups de main d'abord sans lendemain, de raids sauvages et de captures en mer : il s'agissait en fait d'une guerre larvée où ne s'affrontaient d'abord que des chefs corsaires et des pirates de tous rangs.

Sur les côtes de l'Anatolie, les Turcs aménagèrent quelques arsenaux creusés dans le roc, à Alania en Cilicie, à Mentecheh en Ionie, face à l'île de Samos. Aidés par des marins grecs ou albanais convertis à l'islam, ils armaient des bâtiments très légers, d'une dizaine de rameurs au plus, et, dans les îles de la mer Égée, attaquaient les villages de pêcheurs pour en ramener des captifs.

En 1326, déjà, le doge de Venise mettait en garde les officiers de la flotte vénitienne et les « bayles » des colonies d'Orient contre les Turcs « qui tiennent en maîtres toute l'Asie Mineure et, rapides, vont infecter, ruiner, les îles de la Romanie, principalement celles qui appartiennent à la principauté de Morée⁵⁸ ».

Plus d'un siècle avant les frères Barberousse, les chroniqueurs et les poètes de cour, à la solde des émirs ottomans d'Anatolie, chantaient déjà les exploits des seigneurs de la mer, héros de la guerre sainte contre les Chrétiens. Ces gestes s'inspiraient de très anciennes épopées composées par les *ozan*, poètes de cour des premiers sultans turcs seldjoukides. Leurs auteurs recueillaient les récits des marins, des guerriers et des prisonniers, contaient les exploits des combattants de Dieu lors des luttes contre Byzance, des courses en mer et des razzias.

Le *Destan d'Urnur Pacha*, long poème de plus de deux mille vers, est l'œuvre d'un homme qui, en 1462, avait pris part à la campagne de Mehmet II contre l'île de Mytilène et, sur terre, à l'expédition de Bosnie. Pour prix de ce travail, il reçut tout un village. Il chante et louange les vertus, la force et le courage, l'audace et la cruauté d'un émir invincible qui, un siècle auparavant, mettait le feu, pillait, tuait, enlevait femmes et enfants, sur les terres de « ces chiens de mécréants⁵⁹ ».

Le héros, Umur, né en 1309, l'un des cinq fils de l'émir d'Aydin, reçut de son père le gouvernement de la ville de Smyrne. En 1327, il lança une flotte d'au moins soixante-quinze navires sur Ténédos, Gallipoli, Chio et Samothrace. L'année d'après, cette fois avec une seule grande galère et sept autres plus modestes, il porta la guerre contre les grandes îles proches de la côte d'Anatolie, Chio et Samos notamment. C'est là qu'il vit surgir à l'horizon cinq grosses coques (de Byzance ? de Gênes ? de Venise ?), immenses, hautes sur l'eau : « On aurait pris chacune pour une énorme montagne, leurs hunes étaient comme des forteresses, les coques portant des ennemis sans nombre. »

Heureux hasard, le vent, brusquement, vint à tomber et les neufs des Chrétiens demeurèrent immobiles, offrant des proies faciles aux archers des Turcs, montés sur des navires légers, rapides, habiles à se dérober et prompts à l'attaque. Pendant deux jours, « ils tuèrent sans relâche les chiens de cette coque, la surface de la mer était rouge de sang ». Trop peu nombreux pour tenter l'abordage, les compagnons d'Umur abandonnèrent ensuite le combat, victorieux, heureux d'un tel carnage, sans faire de butin mais laissant les gros vaisseaux désarmés :

« Leurs voiles et leurs hunes, étaient, à cause des flèches, comme des hérissons. »

Seigneur et corsaire, Umur menait au combat des hommes d'élite, vrais guerriers de l'Islam, rappelant sans cesse, en de longs discours, que « le prophète de Dieu avait mené cette guerre, que c'était de cette manière qu'il punissait les mécréants » et que ce serait honte pour lui d'y renoncer. En 1339, il menaça le Pirée et Athènes, puis multiplia ses attaques sur le littoral de la Morée jusqu'à Argos, jusque sur les Cyclades, possessions de la famille vénitienne des Sanudi, puis encore, très loin de là, au pays des Albanais, avant de revenir enfin dans Almyros, son refuge, au pied de la montagne du Pélion, chargé de merveilleux butins : « Riches et pauvres furent remplis de joie par ses présents. Tout le pays d'Aydin fut comblé de richesses et de biens et la gaieté régna partout. Agneaux, moutons, oies, canards et rôtis, et le vin coulait. » A son frère, « il donna en cadeau nombre de vierges au visage de lune, chacune sans pareille entre mille ; il lui donna aussi de beaux garçons francs pour qu'il dénoue les tresses de leurs cheveux. A ces cadeaux il ajouta, cet homme de si bon renom, de l'or, de l'argent et des coupes innombrables ». La cinquième part du butin, « part de Dieu », allait aux orphelins, aux pauvres et aux voyageurs. C'était la guerre sainte : le pacha corsaire ne faisait grâce à personne : « Il coupa beaucoup de têtes, fit couler le sang... Il tua alors avec sa lance soixante-dix Francs, personne ne restait plus, sur son passage, pour le combattre et, ceux qu'il frappait de son épée, il envoyait leur âme aux enfers. » Lui ne buvait pas et implorait le seigneur devant le Coran.

Pour éviter les détroits gardés par les Grecs, il réussit à faire passer en mer Noire ses vaisseaux (trois cents, dit le poème !) sur un long chemin de bois, parada tout près de Constantinople et mena ses hommes piller les villes et les ports, vers le nord, jusqu'aux bouches du Danube. Ils prirent Kili (Licostomo) et firent la course aux habitants qui s'étaient enfuis dans les montagnes et dans les forêts : « Ils capturèrent beaux garçons et belles filles sans nombre au cours de cette chasse et les emmenèrent. Ils mirent le feu à tous les villages. »

Byzance, qui faisait régulièrement appel à des chefs de guerre de toutes sortes – Normands, Slaves, Turcs même...–, le prit à son service. Umur Pacha, craint comme le diable sur les mers d'Orient, rencontra l'empereur Andronic III à Qara Borum (Nouvelle Phocée), en face de l'île de Chio, et reçut cette île pour

prix de son aide (en 1336). Un peu plus tard, l'empereur Jean VI Cantacuzène l'engagea à la tête d'une flotte et d'une troupe de mercenaires. Ensemble – le poète ici s'émerveille : « l'empereur et son fils, soumis comme des esclaves, accompagnaient le pacha », ils firent la course dans le nord de l'Égée. Pendant plusieurs années, avec ses frères et parfois de conserve avec un autre corsaire turc, Suleyman Bey, et même avec un chef pirate bulgare, Mumcila, il ne cessa de combattre partout où Jean VI se voyait menacé.

Contre lui, le pape Clément VI prêcha la Croisade, appelant les chevaliers du Christ non à reconquérir Jérusalem ou à renforcer les défenses de Constantinople mais à poursuivre, cerner dans ses retranchements et abattre ce chef pirate, alors allié des Grecs. Partis d'Occident, les croisés attaquèrent Smyrne, s'emparèrent de l'une des forteresses qui défendaient la ville le 28 octobre 1344 mais, quelques mois plus tard, furent mis en déroute dans un combat où plusieurs de leurs chefs trouvèrent la mort⁶⁰. En juin 1346, une nouvelle expédition livra encore bataille sous les murs de Smyrne. Vainqueurs, les Francs ne réussirent pourtant pas à se maintenir et, dès le mois d'août, levèrent l'ancre⁶¹. Ces deux croisades, que nos livres généralement ignorent, toutes deux menées contre l'émir de Smyrne, montrent clairement que la papauté et certains princes prenaient conscience des graves dangers que représentaient déjà ces seigneurs turcs de la mer, brigands et conquérants.

Umur Pacha, le héros du *Destan*, mourut, frappé d'une flèche alors qu'il tentait de reprendre les forts tenus encore par les Francs devant Smyrne, en mai ou juin 1348⁶². D'autres, dont la légende n'a pas retenu les noms, prirent le relais, aussi dangereux, toujours présents. Trois navires turcs, de vingt rameurs chacun, croisaient, en 1399, fort loin de l'Anatolie, dans le golfe de Patras et prélevaient régulièrement des taxes sur les bâtiments qui passaient par là, sans qu'aucun parti de Chrétiens ne se fasse voir. En 1402, les Turcs envoyèrent par le fond la galère vénitienne qui desservait les îles de Tinos et de Mykonos ; à la même époque, toujours bien renseignés, ils suivaient de près les allées et venues des navires de guerre vénitiens en Crète, pour porter l'attaque là où ils ne risquaient rien.

Au fil du temps, au fur et à mesure qu'ils prenaient possession d'autres îles de la mer Égée, les Ottomans n'ont cessé de renforcer leurs flottes. Chaque victoire leur donnait accès à des ports mieux situés aux carrefours des routes

marchandes, à des arsenaux mieux équipés, et, surtout, leur permettait de recruter des hommes qui, pendant très longtemps, sous la conduite des Latins, avaient acquis, pirates intrépides, une grande expérience de la course. En 1462, Mytilène tomba en leurs mains et ils prirent sans mal la suite des dynastes latins, les Gattilusii de Gênes, gardant leurs équipages, prenant ensuite à leur solde nombre de marins, capturés dans les îles, en Grèce ou en Albanie et convertis à l'islam.

Les frères Barberousse seront du nombre, et c'est dans cette île de Mytilène, haut lieu de la piraterie des Génois pendant plus d'un siècle, que ces corsaires si célèbres dans toute la Chrétienté, héros de tant de hauts faits et de méfaits, feront leur apprentissage de la course, armeront leurs premières galères de combat, avant de se lancer vers l'ouest à l'assaut de terres lointaines.

LA GUERRE ET LES CONQUÊTES

A partir des années 1450, la guerre sur mer ne fut plus, pour les Turcs, seulement aventures de corsaires, captures et razzias, mais, comme pour le siège de Constantinople en 1453, engagements de flottes considérables, de plus d'une centaine de galères, capables de porter des milliers d'hommes.

Constantinople vaincue, profanée et peuplée de foules d'immigrés venus d'Anatolie, le sultan, ses capitaines et leurs troupes enthousiastes crièrent leur hâte d'attaquer les Latins dans toute la Méditerranée et de prendre Rome. Ils espéraient, avant tout, les chasser de leurs possessions dans le Levant. En 1462, ils prirent donc Mytilène, en 1468 Trébizonde où s'était maintenu, pendant plus de dix ans, un empereur byzantin de la famille des Paléologues.

Aucune île, aucune terre n'était à l'abri. Alerté par les populations apeurées, pressé de renforcer les défenses au long des côtes, le roi de Chypre mit en place un système de tours de guet qui reprenait celui établi autrefois par les Byzantins, en multipliant les postes de garde. Les vigiles communiquaient par des colonnes de fumée durant le jour et par des feux la nuit : « A chaque demy mille, il y avait deux villageois qui avaient la charge, ayant du feu auprès d'eux et du bois, s'ils voyaient quelque navire s'approcher de l'isle, de faire autant de feux qu'il en venait. Après le soleil couché, toutes les sentinelles étaient obligées, si elles

découvraient quelque chose, de faire le feu qui durait l'espace que l'on dirait six patenôtres⁶³. »

Les comptoirs et les îles de Venise en péril

Venise surtout souffrait des raids et des exactions. L'Adriatique, que la *Sérénissime* proclamait « golfe de Venise », était de plus en plus menacée, exposée aux incursions tant des Turcs maîtres de l'Albanie et du Péloponnèse que des pirates dalmates. Les « Illyriens », célèbres et redoutés déjà aux temps des Romains – Tite-Live : « *gentes Illyriorum latrociniis maritimi infames* » –, que les Vénitiens appelaient *Uscochi*, avaient mis sur pied une compagnie forte au moins d'un millier d'hommes, protégée par un secret sévèrement gardé. De Signa, près de Fiume, dans un pays sans forêts ni cultures mais inaccessible de l'intérieur, ils écumaient la mer, le long du littoral, jusqu'aux approches de Raguse, montés sur de petites embarcations très légères, les *brazzere* – de l'île de Braza –, dont les six à huit rameurs étaient changés toutes les heures pour courir plus vite. Dans leurs nids de corsaires, en tous points comparables à ceux d'Afrique, ils accueillaient les réfugiés des provinces conquises par les Ottomans, les transfuges des villes d'Italie et même des déserteurs de la marine vénitienne : tous ces hommes se « faisaient *Uscochi* ». Ils se disaient, bien sûr, ennemis des Turcs mais, en fait, s'en prenaient surtout aux navires chrétiens, disposant d'un réseau d'espions qui les renseignaient sur les départs, les routes des navires, et sur leurs cargaisons. Venise arma contre eux d'abord des barques, puis des fustes, enfin des galères, mais toutes furent attirées dans des pièges et perdues⁶⁴. Durazzo, possession vénitienne, s'en trouvait comme paralysée, exsangue. Il fallut renforcer la flotte de l'Adriatique.

En 1415, des Ottomans attaquèrent les galères vénitiennes près de l'île de Tenedos ; celles qui avaient pu s'échapper furent retenues, pendant vingt-six jours, dans la Corne d'Or, à Constantinople, assiégées, bloquées sur place. Une coque, poursuivie dans la mer Noire trois jours durant par trois pirates turcs, réussit à se réfugier dans la rade de Samastro et y demeura quatre jours, jusqu'à ce que ces pirates, peu persévérants, abandonnent la partie⁶⁵. La Seigneurie accablait le « capitaine général du Golfe » (c'est-à-dire de l'Adriatique), en fait amiral de la flotte du Levant, de mises en garde et d'instructions : ordre de se rendre dans la mer Égée car un grand nombre de navires turcs « infectent les

passages de l'Eubée ». Des rumeurs persistantes affirmaient la présence des fustes des pirates dans les mêmes eaux : ordre fut donné de leur faire la chasse et de rétablir la sécurité, « si nécessaire aux marchands » ; ordre au capitaine Silvestro Morosini d'attaquer les Turcs dans les parages de Modon, de Négrepont et jusqu'à Thessalonique ; ordre, enfin, de se porter à l'entrée des détroits, à la rencontre des gros navires vénitiens de retour de Constantinople⁶⁶. Venise finit, pour cette flotte d'Orient, par armer jusqu'à six et même dix galères, portant chacune cinquante « épées » et cinquante arbalétriers. Les vigies, les observateurs et les espions demeuraient sans cesse en éveil, mais il fallait trop de temps pour réagir et prendre des décisions. Les ordres arrivaient trop tard. Comptoirs et colonies furent appelés à construire et à entretenir leurs propres vaisseaux, ainsi à Tinos, à Mykonos, à Coron et à Modon. En Crète, depuis longtemps centre du dispositif, on arma, chaque année, quatre galères de garde qui s'ajoutaient à celles de Venise même : deux rejoignaient la flotte du capitaine du Golfe, une allait vers l'Eubée, la dernière restait disponible pour la défense de Candie et de la côte nord de l'île⁶⁷.

Devant la montée des périls, Venise prit sur ses finances pour armer non plus seulement des galères, certes très rapides mais aussi trop légères, trop vulnérables, mais des « coques de guerre », sans doute semblables à celles qui, de Beyrouth ou d'Alexandrie, ramenaient de pleines cargaisons de coton. Ces grosses nefs, à trois ponts et deux châteaux fortifiés, en poupe et en proue, très hautes sur l'eau, à trois grands mâts et immense voilure, montées par cent ou cent cinquante hommes d'armes et porteuses de plusieurs bombardes, écrasaient tout sur leur erre et ne craignaient aucune mauvaise rencontre. En 1406, les ouvriers des arsenaux travaillèrent, pendant plus de quatre mois, à construire deux coques, portant chacune quatre bombardes, dix arbalétriers et cent hommes d'armes. Quatre ans plus tard, les Vénitiens, pour la première fois en plein hiver, en lancèrent trois autres, avec encore chacune quatre bombardes de 600 pieds de portée, cent cinquante hommes d'armes, médecins, chirurgiens et barbiers⁶⁸.

Dans la mer Égée, la *Sérénissime* voyait ses îles ravagées, dépeuplées, routes et terres à tous coups exposées. Ni les comptoirs du Péloponnèse, Coron et Modon, ni les îles, ni même la Crète, noyau central de l'empire, escale privilégiée, n'étaient épargnés, toujours sous la menace de razzias. Protéger de telles étendues de côtes, aux mille abris cachés, aurait demandé des moyens

considérables. La Crète étant victime de pillages du fait des *Asapi* (ou *Assapi*, nom donné à certaines troupes des Ottomans), le gouverneur de l'île ordonna, en 1398, d'armer une galère « *ad damnum dictorum Turcorum et Asaporum* ». Il mit aussitôt en garde : « *et possunt esse Asapi tam Christiani quam Turce et alia nationis*⁶⁹. » A Coron, on mit les récoltes à l'abri dans des châteaux, loin du port, et le Sénat finit par admettre que, dans les îles de Tinos et de Mykonos, il devenait impossible de percevoir les taxes sur les animaux domestiques, puisque la majeure partie des troupeaux avait été enlevée par les Turcs⁷⁰.

En 1470, les garnisons vénitiennes de Négrepont opposèrent une résistance acharnée et ne cédèrent qu'au second assaut, attaquées par les hommes débarqués de quelque trois cents galères. Les Latins qui vivaient dans l'île furent massacrés sur-le-champ et des milliers de Grecs vendus à l'encan, sur les marchés aux esclaves. Caffa, comptoir génois en mer Noire, tomba cinq ans plus tard. Ne demeuraient alors chrétiennes dans le Levant que les grandes îles, Rhodes, Chypre, Chio et la Crète.

Rhodes, dernière place forte des Chrétiens

Chassés de Terre sainte, les Hospitaliers, chevaliers de l'ordre militaire de Saint-Jean de Jérusalem, avaient conquis l'île de Rhodes en 1310, arrachée aux Turcs après un siège de deux ans, grâce au concours d'un pirate génois, Vignolo de Vignoli. Ils en firent un nid de corsaires, et, « soldats de la foi », aidèrent les Chrétiens à résister aux assauts des Ottomans, rendant coup pour coup, razzia pour razzia.

L'île vivait, jour et nuit, des temps d'alarme : « Nul n'ose habiter et cultiver la terre que dans le voisinage des cités et des châteaux... Le sol, fécond et fertile, pourrait produire toutes sortes de fruits, mais ces ennemis exécrables n'y laissent rien pousser. Une nuit, le bruit se répandit à travers les rues qu'un grand nombre de trirèmes et de fustes turques se trouvaient à proximité. Cette rumeur fit prendre les armes à toute la population...⁷¹ »

Dieu, les saints et les anges protégeaient les Chrétiens menacés, martyrs ou héros. A Patmos, possession de ces chevaliers, les habitants affirmaient ne pas craindre les Turcs, car les ennemis qui les attaquaient ou les maltrahaient ne pouvaient jamais quitter les lieux sans être blessés, par la vertu de saint Jean Évangéliste qui, tout au long des siècles, ne cessait d'accomplir des miracles. On

contait l'histoire d'un serviteur des Hospitaliers qui, à Rhodes, voulut se faire passer pour chrétien, alors qu'il était venu pour espionner ; il avait à peine touché les reliques que « le saint prit dans ses mains celles du perfide et ne les lâcha pas ; le traître reconnut aussitôt son erreur et son péché⁷² ».

Les Hospitaliers, dans Rhodes, montaient la garde et faisaient aux Turcs, chaque jour, « une guerre aussi violente que juste ». Ils avaient une quinzaine de gros chiens qui couraient jusqu'à deux ou trois milles de la forteresse. S'ils rencontraient des Turcs, ils revenaient au château avec force aboiements pour avertir. Mais s'ils rencontraient des Chrétiens, esclaves fugitifs, ils leur faisaient fête et leur montraient le chemin⁷³.

Les chevaliers tenaient garnison dans les îles proches du littoral anatolien : à Simi – « dont les habitants sont si farouches et d'un si mauvais naturel que les Turcs, lorsqu'ils apprennent que des captifs chrétiens sont de Simi, refusent de les acheter »–, à Tilos – « où ils gardent leurs récoltes dans des fosses souterraines afin que tout ne soit pas pillé par les Turcs »–, à Astipalia, Khalki et Cos. Sur le continent, face à Cos, dans la ville de Bodrum, ils tenaient, avec cinquante chevaliers et cent hommes d'armes, la forteresse de Saint-Pierre et faisaient chaque jour des sorties dans le plat pays pour ramener des prisonniers. Ils engageaient des navires catalans, castillans, ou provençaux, qu'ils armaient pour la guerre, et poursuivaient les Turcs en de longues croisières : « Nous montâmes à bord d'un navire biscayen ou espagnol, chargé de troupes, de bombardes et d'autres armes. Le grand maître de Rhodes l'avait ainsi armé et expédié à bord quelques-uns de ses chevaliers dont son neveu, le grand prieur de toute la Pouille. Ce navire faisait la course contre les Turcs. Le patron les chercha pendant plusieurs jours, en sillonnant la mer de côté et d'autre, au prix de nombreux détours⁷⁴. »

Alors que les papes prêchaient la Croisade dans le désert, exhortant en vain les rois, les princes et les villes d'Occident à rassembler leurs forces pour attaquer les Turcs, ces corsaires de Rhodes, chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, menaient, eux, leur propre guerre, et se taillaient de flatteuses renommées. Constantinople tombée, ils furent, pendant longtemps, les seuls défenseurs ou les seuls recours des Chrétiens.

Cependant, dire que la lutte contre l'Islam et la défense des Chrétiens mobilisaient toutes leurs forces et inspiraient chacune de leurs entreprises, serait

mal comprendre ce qu'était, là et en ce temps, le métier de corsaire. Ils s'en prenaient autant aux terres franques de Morée, aux comptoirs vénitiens de Coron et de Modon, à la Crète même, plus lointaine, semant troubles et peurs paniques. Pour ramer sur leurs navires et combattre à leurs côtés, ils recrutaient les habitants, villageois et pêcheurs, des îles soumises à Venise. Les Grecs, qui refusaient de servir sur les galères vénitiennes, prenaient la fuite, se réfugiant parfois dans les terres des Ottomans, quitte ensuite à se retrouver sur un navire corsaire des Catalans. Et les Catalans acceptaient tous les hors-la-loi, les insoumis et les condamnés.

Sentinelles aventurées face aux Ottomans, les Hospitaliers s'assuraient de toutes sortes de soutiens, d'alliances, de compromissions, et ne se montraient pas très rigoureux dans leurs choix. Ils furent, souvent à juste titre, suspects de bienveillance envers de vrais forbans et tenus pour responsables des mauvais coups qui mettaient en péril les paix durement négociées avec les émirs turcs et sauvegardées tant bien que mal. Les Vénitiens, dont les trafics marchands dépendaient de ces trêves, finirent par les menacer de représailles. En 1437 puis encore en 1454, le grand maître de Rhodes dut s'engager à chasser de son île les corsaires. Il n'en fit rien et ses successeurs non plus.

Quelques semaines seulement après la prise de Constantinople, Mahomet avait exigé des chevaliers de Rhodes le paiement d'un tribut. En réalité, les deux partis ne songeaient qu'à gagner du temps et cette démarche, de pure intimidation, n'eut sur le moment aucune suite. Chargé de mission en Occident, le chevalier Pierre d'Aubusson obtint quelques bons subsides du roi Charles VII. En 1476, élu grand-maître, il entreprit de renforcer les murailles dans l'île, de sorte que le débarquement de l'armée ottomane – cent mille hommes au total, sous le commandement du renégat Michel Paléologue, descendant des empereurs de Byzance –, le 28 avril 1480, échoua piteusement. Les autres assauts se heurtèrent à une résistance acharnée des chevaliers et des habitants. Les femmes grecques et juives, les religieuses soignaient les blessés et réparaient les brèches des murs. Le 27 juillet, Paléologue rembarqua ses troupes en hâte et, dans sa retraite vers Constantinople, se fit surprendre par une escadre catalane perdant encore un grand nombre d'hommes et de navires.

Pendant quarante ans, les Hospitaliers se sont maintenus dans l'île, inviolée malgré les attaques des flottes ottomanes et le peu d'aide reçu des Chrétiens

d'Occident. C'est en 1520 que, sentant la menace plus précise et la détermination du sultan s'affirmer, le grand-maître de l'Ordre, Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, appela à l'aide l'un des grands spécialistes des ouvrages fortifiés, Martinengo, alors en Crète. Venise lui interdit de quitter son poste. Il s'enfuit, gagna Rhodes et apprit que les Vénitiens avaient confisqué ses biens. Les Turcs attaquèrent en force, le 24 juin 1522, avec 250 navires, 200 000 combattants dont un corps de 18 000 janissaires, et 60 000 pionniers. Ce fut, pendant six mois, une guerre de canonnades, de sapes et de mines. Le 1^{er} janvier 1523, Soliman, dont les troupes avaient subi d'énormes pertes, accorda une capitulation honorable : tous les chevaliers survivants et 5 000 Rhodiens quittèrent librement l'île, embarqués pour Candie, en Crète⁷⁵.

L'ÉGYPTE CONQUISE ET SOUMISE

En l'an 1480, le sultan fit jeter des milliers de guerriers sur les côtes de l'Italie du Sud, près d'Otrante. Ils enlevèrent la ville, qui fut réduite à néant, sa population massacrée, les églises et les palais détruits ou brûlés. Mais ce raid, pourtant bien préparé, qui prit les défenses par surprise, sema la terreur jusqu'à Rome même et fit craindre le pire aux Chrétiens, ne fut suivi d'aucune conquête en profondeur. Attaqués par des forces importantes et résolues, les janissaires rassemblèrent leurs survivants, embarquèrent leurs blessés et prirent la mer. Le sultan, ses vizirs et ses chefs de guerre en tirèrent leçon. Pouvaient-ils hasarder leurs forces et poursuivre de grands desseins en Occident sans d'abord étendre leur empire à toutes les terres de l'Islam en Orient ? Sans porter de rudes coups aux entreprises guerrières et aux trafics marchands des Chrétiens au Caire et à Beyrouth ?

Les Mamelouks d'Égypte et de Syrie, affaiblis par des querelles internes, conflits de succession et maints désordres, étaient, depuis déjà plus d'un siècle, en butte à de nombreuses attaques des Francs. L'idée d'une Croisade, non pour reconquérir la Terre sainte mais, comme au temps de Saint Louis, pour atteindre l'Égypte et la ruiner dans ses forces vives, inspirait encore quelques princes et chefs de guerre chrétiens lancés en de folles entreprises. En 1365, Pierre de Lusignan, roi de Chypre, s'empara d'Alexandrie à la tête d'une forte armée,

mais ses troupes, après avoir mis la ville au pillage pendant sept jours, s'étaient débandées, laissant le roi seul, secouru par un petit parti de fidèles. Les Chypriotes pourtant ne renoncèrent pas et, malgré les sévères mises en garde de Venise, menèrent encore raids sur raids.

Sur les côtes de Syrie et d'Égypte, dans le delta du Nil même, la crainte des corsaires et des pirates « francs » hantait paysans et pêcheurs. La moindre rumeur semait de grandes peurs, appelait à fuir, à se méfier des étrangers de passage, de tout mouvement insolite, aussitôt suspect. Les hommes évoquaient sans cesse les sinistres exploits des pirates chrétiens qui écumaient la mer, « commettant chaque jour autant de forfaits, de brigandages et de rapt qu'ils pouvaient. Ils attaquaient les navires des Maures et les Maures eux-mêmes sur la côte et tuaient ceux qui leur résistaient⁷⁶ ».

Les Chrétiens, notamment les Vénitiens, amenaient chaque année leurs galées et leurs nefes à Alexandrie ou à Beyrouth pour charger les balles d'épices et de coton. Mais les capitaines des navires et leurs marchands, tentés par la course, s'y comportaient parfois en vrais forbans. Dans les ports mêmes, ils s'emparaient des bâtiments, capturaient des hommes et volaient les balles de marchandises à leur portée. Dans l'hiver 1381-1382, les marchands de Venise et de Gênes furent emprisonnés, leurs biens saisis et leurs créances annulées. Gênes manda d'abord deux émissaires qui prirent place sur le premier navire en partance, puis, en mai 1383, toute une ambassade conduite par l'amiral Pietro Piccono. En vain : ce ne fut, tout au long de l'année, que temps de grande confusion. Les Chrétiens ne mettaient pied à terre qu'armés, prêts à combattre, et tiraient le fer au moindre malentendu. En représailles ou par précaution, le gouverneur d'Alexandrie faisait arrêter ceux que ses hommes pouvaient saisir. Les Francs, équipages des navires, marchands et commis, furieux, donnèrent l'assaut à Tineh, firent prisonniers une centaine d'habitants, qu'ils emmenèrent à Damiette pour que leurs familles puissent les racheter. De l'argent plus vite gagné qu'à négocier... Une escadre de Gênes, forte d'au moins dix galères, ayant pour capitaine Niccolo Maruffo, mit à sac Sidon, en Syrie, avant d'échouer, à deux reprises, devant Beyrouth⁷⁷. Les Catalans, venus vendre leurs draps, faisaient la course dans les eaux d'Alexandrie. Chassés en 1424, revenus après la trêve conclue en 1432, sourds aux ordres et objurgations, ils attaquèrent encore les bâtiments égyptiens en Égypte et en Syrie. L'on vit même le patron d'une nef

de Barcelone, navire marchand sans aucun doute, qui sortait du delta du Nil pour gagner la mer ouverte, aborder une galère égyptienne pour faire prisonniers les rameurs et les marins. Le sultan du Caire fit confisquer les marchandises sur le navire coupable et dans le fondouk des Catalans au Caire. Cela leur coûta 90 000 ducats⁷⁸.

Suspensions, conflits et représailles, les Chrétiens, fussent-ils animés des meilleures intentions, s'exposaient à de dures fortunes : ainsi les Vénitiens, dûment chapitrés pourtant par les commis et par les sbires de leur ville, les Génois, les Provençaux et les gens du Languedoc tout autant. Les hommes de Montpellier se plaignaient et demandaient aide au roi : « La ville a éprouvé grande perte de marchans et chevance en Alexandrie, ou sont esté prins aucuns marchans de ladicte ville avecques d'autres dudit pais, desquels les aucuns y sont morts et les ceux qui sont vifs ont esté prinsonniers audit lieu d'Alexandrie en orribles et dishumaines prinsons. Et puis les ont menés au Quayre, où ils sont en grande destresse entre lesdits Sarrazins, et oultre leur ont osté tout ce qu'ils avoient du leur, et ce qu'ilz portoient et avaient en commande des autres marchans, que monte à la somme de LX m. francs et oultre⁷⁹. »

Le roi de France, Charles VII, rétablit la paix. Lors du deuxième voyage des « galées de France », en 1447, Jean de Villages, grand commis de Jacques Cœur, conduisit une somptueuse ambassade et obtint pour les Français l'autorisation de visiter les ports de l'empire mamelouk. Le sultan Aboud Saïd Jacmac (1438-1453) le combla de présents : du baume, plusieurs plats, écuelles, flacons et jattes de porcelaine de Chine, des épices en grandes quantités ; du gingembre, des amandes et du sucre. Villages fit signer une trêve entre les Égyptiens et les chevaliers de Rhodes puis lever l'interdit prononcé contre les Vénitiens quelques années auparavant.

Les profits n'étaient plus aussi importants, ni aussi assurés qu'autrefois. Bien avant la découverte de la route maritime des Indes par les Portugais, l'empire des Mamelouks souffrait d'une lourde morosité économique : terribles épidémies – la peste de 1468 fit, dit-on, 200 000 victimes –, abandon des cultures, dévaluations capricieuses et imprévisibles du dinar égyptien, interventions et contrôles de l'État devenus insupportables. Les agents du fisc s'installaient en maîtres dans les ports de la mer Rouge, surveillaient les cargaisons et les prix, dépouillaient les marchands arabes, leurs commis ou leurs associés, de leurs

vêtements pour voir ce qu'ils auraient pu y cacher. Pour les négociants, les marins et les voyageurs, chrétiens comme musulmans, pour les Vénitiens même, plus nombreux et sans doute mieux acceptés depuis fort longtemps, débarquer à Alexandrie et gagner Le Caire était une aventure semée de maints obstacles, et, dans le meilleur cas, perte de beaucoup de temps et d'argent. « Les officiers nous rongeaient les os jusqu'à la moelle, nous tourmentaient sans cesse. A toute heure, pour ne pas dire à tout instant, survenaient de nouveaux agents, tant vrais que faux⁸⁰. » Les voyageurs et les historiens arabes parlent des malheurs de l'Égypte en ces temps de désordres, de corruption, de semi-anarchie sous le poids pourtant d'un appareil d'État de plus en plus contraignant, mais de moins en moins respecté. Tous montrent la faiblesse des industries et des échanges ; ils en rendent responsables les officiers incompetents, avides, tyranniques. Le sultan, disent-ils, les laisse s'enrichir au détriment de sa trésorerie. Ses mamelouks n'assurent, sur le littoral et dans le delta, qu'une paix précaire⁸¹. Les tribus nomades des Bédouins, venus pour la plupart de la Haute-Égypte, attaquent les caravanes les mieux gardées jusqu'aux approches des cités. D'Alexandrie au Caire, nul n'aurait songé à s'aventurer, ni par voie de terre ni par eau sur le fleuve, sans une forte escorte de cavaliers cantonnés dans le fort de Tineh, que le sultan Baibars (1260-1277) avait autrefois fait construire à l'est du delta⁸².

Entre les deux empires, entre les Ottomans et les Mamelouks, la guerre devenait inévitable. Les Turcs, vainqueurs des Chrétiens, ne cessaient, depuis la conquête de Constantinople, de montrer leur force et clamer leurs grands desseins. En 1470, pour célébrer la prise de l'Eubée (Négrepont), arrachée aux Vénitiens, une de leurs escadres, forte de vingt ou trente vaisseaux, ancrée à Alexandrie comme en maîtresse des lieux, menait joyeuse fête, à grand renfort de salves d'artillerie, de galères tournoyant dans le port, de danses et de chants de guerre, pour narguer, effrayer ceux qui se tenaient là, Égyptiens comme Chrétiens⁸³.

Le sultan de Constantinople, Sélim I^{er}, voulait la guerre. Il accusa les Égyptiens de pactiser avec les Perses, ses ennemis, de leur fournir des armes et de les aider en livrant passage à leurs troupes, à travers leurs possessions de la

haute Mésopotamie, dans la région de Sivas. Il leur contesta le droit de contrôler Médine et La Mecque⁸⁴.

Le sultan d'Égypte, Kansouh, partit du Caire, le 17 mai 1516, à la tête d'une immense armée, menée par trois magnifiques éléphants de combat, pour attaquer en Syrie. Les troupes de Sélim n'étaient ni plus nombreuses ni plus aguerries que celles des Mamelouks dont la réputation et les récits des exploits couraient tout l'Orient. Mais Sélim disposait d'une artillerie infiniment plus lourde : 800 pièces dont 150 grands canons, servis par des hommes depuis déjà longtemps expérimentés. A la bataille de Marj Dabik, le 23 août, au nord d'Alep, il l'emporta sans mal, aidé par la défection du gouverneur d'Alep, Khairbak, qui vint se ranger à ses côtés.

Kansouh mourut le soir même – l'on dit que ce fut d'apoplexie. Stupeur et effarement chez les Mamelouks : dans cet empire si bien structuré tout semblait désorganisé. Le Caire demeura quarante jours sans nouvelles. Un nouveau sultan ne fut désigné qu'au début octobre : Touman, qui était secrétaire d'Etat. Il tenta de reprendre l'armée en main, nomma de nouveaux chefs, de nouveaux gouverneurs. Il fit fondre nombre de canons, mais ne trouva pas assez de bons artilleurs, les Mamelouks refusant d'utiliser ces armes qui les auraient déshonorés. Il fallut engager et former à la hâte des Noirs, esclaves ou anciens esclaves.

A chaque combat, en Égypte où Sélim était venu à marches rapides – presque tous les combats se réduisaient à un duel d'artillerie –, les Ottomans eurent le dessus. D'autres émirs mamelouks trahirent. Le 23 janvier 1517, à Raidaniya, les janissaires emportèrent la dernière défense du Caire. Ils entrèrent dans la ville, la gagnèrent rue par rue, l'incendièrent et la pillèrent pendant trois jours. Touman s'était réfugié dans le désert et rassemblait encore une forte armée. Finalement, Sélim, dont les hommes envoyés pour proposer la paix avaient été tous massacrés, réussit à cerner les troupes égyptiennes les plus fidèles. Il fit égorger trois ou quatre mille Mamelouks et décapiter plus de soixante émirs. Touman, réfugié chez un chef arabe, fut par lui livré, et pendu le 13 avril 1517.

Seul maître de l'Égypte, le sultan ottoman y passa plusieurs mois. Il ne reprit le chemin de l'Asie qu'à la fin septembre, laissant Khairbak, le traître d'Alep, et de nombreux Mamelouks, qui représentaient encore une grande force, à de

nombreux postes de commande. De même en Syrie, qu'il confia, Alep exceptée, au Mamelouk Djanbirdi qui, lui, avait trahi Touman.

La mort de Sélim, en 1520, et l'avènement de Soliman donnèrent occasion et signal à des querelles et révoltes de tous genres, principalement en Égypte, pays devenu ingouvernable. Tout rentra dans l'ordre sous la botte du grand vizir Ibrahim, « le beau Grec », époux de la sœur de Soliman. Le 25 mars 1525, il entra au Caire suivi d'un somptueux appareil guerrier, accueilli en triomphe ; très vite, il réorganisa l'administration et l'armée. Ce fut, avec la fin du système mamelouk, la naissance d'une autre Égypte, province ottomane, gouvernée par un *beylerbey* nommé par Constantinople, la société du Caire, du moins l'aristocratie, étant complètement transformée par de nombreux mariages mixtes.

Chapitre II

Les Barberousse et les Turcs, d'Alger à Toulon (1516-1555)

En Afrique, les corsaires maîtres du jeu

Avant même l'occupation du Caire par les Ottomans, un de leurs corsaires, Aroudj, l'aîné des frères Barberousse, s'emparait d'Alger. La conquête du Maghreb par les Turcs, aussi brutale, aussi sanglante que celle par les Arabes autrefois, se fit, non par de lourdes armées de cavaliers, non par le gain de grandes batailles et par de longs sièges des villes, des places fortes et des nids de résistance, mais par d'innombrables expéditions conduites par des corsaires, chefs de bandes d'abord, puis de troupes parfaitement préparées aux durs combats, où les janissaires des Turcs tenaient la meilleure place.

Ces capitaines brigands, nouveaux venus en Afrique du Nord, avaient appris leur métier et fait leurs preuves dans le Levant méditerranéen, dans la mer Égée surtout, contre les chevaliers de Rhodes et contre les Vénitiens. Leurs fustes et leurs galères, dans les premiers temps, sortaient des arsenaux d'Anatolie ou de Constantinople. Leurs marins et leurs hommes d'armes étaient, pour beaucoup et souvent pour le plus grand nombre, originaires des Balkans – d'Albanie surtout – ou des îles génoises et vénitiennes soumises depuis peu : renégats ou pris de force et enlevés très jeunes, arrachés à leurs familles.

Le père des Barberousse, Jacob, Albanais fait prisonnier et converti à l'islam, s'était établi dans Mytilène ; il se maria et eut quatre fils : Ouich, dit aussi

Aroudj, Elias, Isaak et Kheir ed-Din (« le pieux » ou « le beau fruit de l'islam »), tous quatre marins et corsaires dès leur plus jeune âge. Elias fut tué lors d'un combat au large de l'île de Crète et Aroudj capturé par les chevaliers de Rhodes. La légende veut qu'il se soit enfui et ait gagné l'Égypte sur une barque de fortune, mais en réalité il fut, avec quarante autres, racheté au grand maître Pierre d'Aubusson par l'un des fils du sultan, gouverneur de la ville d'Aladia. Il prit alors, à Mytilène, le commandement d'une galère et, avec ses deux frères, Isaak et Kheir ed-Din, conduisit une flotte de plusieurs dizaines de voiles dans les eaux de Négrepont puis vers l'Occident.

AROUDJ. ALGER ET TLEMCEN (1516-1518)

« Peu de jours après son départ de Constantinople, il entra en pourparlers avec quelques-uns des Levantins et soldats d'équipage qu'il avait embauchés après les avoir reconnus pour d'anciens compagnons de piraterie. Il leur persuada qu'il y avait avantage pour eux tous à passer en Barbarie avec la galiote, et qu'ils feraient ainsi de grosses prises sur les terres des Chrétiens voisins. Les ayant séduits par l'espoir d'un grand profit, il se dirigea sans opposition vers Tunis. En chemin, repassant par Mytilène, il apprit la mort de son père et il emmena ses deux frères plus jeunes, très misérables, qui ne demandèrent pas mieux que de partager le sort de leur aîné⁸⁵. »

En 1502 ou 1503, les trois fils de Jacob, Aroudj, Kheir ed-Din et Isaak, que l'on appela plus tard les Barberousse (référence à la barbe de l'aîné, Aroudj), sont en Occident, dans l'île de Djerba, enlevée on ne sait trop comment : premiers pas d'une entreprise qui fit de ces hommes à peine arrivés du lointain Orient des capitaines et chefs de guerre redoutables. D'abord étrangers, auteurs de quelques coups hasardeux, vite à la tête de belles fortunes et d'une troupe de fidèles de plus en plus nombreux, ils se mirent au service des princes du Maghreb, auxiliaires, pourvoyeurs de richesse, ramenant, à chaque course en mer, navires, marchandises et esclaves. Auréolés d'un tel prestige, ils jouèrent des rivalités entre les rois, ou plutôt entre les prétendants lors des querelles de succession, prirent le parti des uns puis des autres pour, finalement, tous les abattre. Ils n'étaient pas seuls car ces Orientaux n'ont jamais rompu avec les

Turcs. Ils n'ont cessé de rendre compte au sultan, de faire valoir leurs exploits, d'envoyer des esclaves chrétiens et de riches présents. Ils en recevaient de l'aide, quelques galères peut-être, des hommes en tout cas.

Les trois frères, suivis au départ d'un petit nombre de compagnons – les « bœufs d'Anatolie » –, se trouvèrent, dès 1518-1520, à la tête de deux mille janissaires, envoyés par le sultan Sélim pour combattre les Maures : hommes redoutables, miliciens de la guerre sainte, que les gens d'Alger et de Tlemcen ne pouvaient supporter et accusaient de fumer l'opium ou le haschish et de boire le *maslach*, boisson enivrante. « Barberousse, qui était décidé depuis longtemps à faire ce que le roi [de Tunis] venait lui demander, avait alors sous ses ordres plus de mille Turcs qui, au bruit des grandes richesses et de la gloire qu'il avait acquises en Barbarie, y étaient accourus avec le même empressement que mettent les Espagnols à aller aux mines des Indes. Il espérait – ce qui arriva en effet peu à peu – qu'une fois affriandés par les pillages du Ponent, il en viendrait chaque jour davantage⁸⁶. » Ses troupes se payaient sur les habitants et semaient partout la terreur, acharnées à piller, à massacrer les vaincus.

Les victoires des Barberousse et leur mainmise sur les royaumes d'Afrique du Nord, au prix de bains de sang effroyables, ne furent, en fin de compte, qu'un épisode de l'expansion de l'Empire ottoman. Ces corsaires, capitaines bientôt capables d'affronter les armées et les flottes du roi d'Espagne, n'ont cessé de se dire grands officiers du sultan, tour à tour chargés de responsabilités à Constantinople, gouverneurs de provinces dans l'Empire ottoman, amiraux d'une flotte en Orient ou en Occident.

Maîtres de l'arsenal de Djerba et d'une flotte de plus en plus nombreuse, Aroudj et son frère cadet Kheir ed-Din se mirent d'abord au service du roi de Tunis⁸⁷. Leurs fustes et leurs galères s'ancraient à La Goulette, bien ravitaillées en vivres et en armes ; ils y recrutaient les équipages qui leur manquaient encore. Dans l'été 1504, près des côtes de la Maremma, ils prirent deux galères pontificales, puis la *Cavalleria*, navire espagnol, avec, à bord, une troupe de trois cents hommes d'armes et soixante nobles d'Aragon qui faisaient route vers Naples. « Les uns disent que le patron du navire, qui était esclavon, saborda lui-même son vaisseau et le laissa se remplir d'eau pour le livrer aux corsaires par trahison. Les vieux Turcs et les renégats content autrement la chose et disent que le navire avait beaucoup souffert de la tempête, qu'il était ouvert et crevé en

plusieurs endroits, que la chiourme et les soldats étaient inondés, ne pouvant quitter la pompe un seul instant sous peine de périr et que ce fut cette impossibilité de combattre qui mit l'équipage dans la cruelle nécessité de se rendre⁸⁸. »

Dans Tunis, étaient-ils des alliés, vassaux fidèles du roi maure ou déjà les véritables maîtres de la cité, recevant de Constantinople les ordres, les renforts, les récompenses ? Ils se sont lancés, jamais en repos, jamais découragés par de durs échecs, usant de trahisons et d'exécutions pour l'exemple, à la conquête des autres principautés du Maghreb. Et c'est là, lors de ces campagnes menées sans relâche pendant plus de dix ans, qu'ils ont, bien plus que pour leurs courses en mer, acquis cette renommée de grands chefs de guerre, aussi cruels que courageux. Aussi bons stratèges qu'hommes de terrain, le sabre en main, payant partout de leur personne, ils chassèrent d'Alger et de Tlemcen des souverains pourtant ancrés dans leurs cités, chefs de grandes tribus, soutenus par des populations qui se dressaient contre les Turcs venus de si loin, grossiers, barbares, maîtres arrogants sourds à tout accommodement.

Aroudj prit Djidjelli sans trop de mal. Au mois d'août 1512, répondant à l'appel du roi de Bougie chassé deux ans auparavant par les Espagnols et réfugié dans les montagnes, il arriva devant la ville avec douze galiotes, de nombreuses pièces d'artillerie et un millier de Turcs, bientôt rejoints par les trois mille Maures du roi. Au bout de huit jours de bombardements, la tour, principale défense de la place – dressée par Pedro Navarro –, était plus qu'à demi détruite lorsqu'un boulet de canon des Chrétiens emporta le bras gauche de Barberousse. Il se retira, car l'armée perdait courage et comptait ses morts. Il échoua à nouveau, en 1514, lors d'un autre assaut pourtant mieux préparé, incapable d'abattre la toute nouvelle tour construite près de la mer et menacé par l'arrivée de cinq navires espagnols expédiés en renfort, sous le commandement de Martin de Renteria. Pendant ce temps, l'un de ses compagnons, Cara Hassan, qui avait piraté à ses côtés pendant de longues années, s'était installé avec ses galères dans Cherchell, bien accueilli par les Maures et par les Musulmans immigrés en Afrique, venus de Grenade, de Valence et de l'Aragon. Barberousse profita de l'une de ses absences pour s'emparer de la ville et du port, exigea et obtint sa soumission, puis lui fit trancher la tête.

En 1516, Sélim Eutemi, roi d'Alger, reçut Barberousse en ami ; les habitants réservèrent une entrée triomphale à ses troupes. D'autres janissaires arrivèrent de plus en plus nombreux et, quelques semaines seulement après ces grandes fêtes, Aroudj s'empara du palais, de toute la cité, fit assassiner Sélim au hammam, puis torturer et tuer les compagnons de Zephira, sa veuve qui s'était donné la mort plutôt que de se soumettre. Les janissaires et les corsaires mirent la ville à sac, forcèrent les femmes, exécutèrent ceux qui faisaient mine de résister, dévalisèrent les maisons et les magasins. Leur chef ne fit rien pour apaiser leur rage de détruire et de tuer ; il les guidait par les rues et, en vrai tyran, obsédé par la peur d'un complot, s'entourait d'une suite de forbans, appliqués à découvrir les moindres suspects et procéder aux tueries sur la place publique. Alger était à lui⁸⁹.

A Tlemcen, les Beni Zyane, menacés par les rois de Tunis et de Fez, avaient, en 1512, traité avec le roi d'Aragon, libérant, pour prix de cette alliance, plusieurs centaines d'esclaves chrétiens ; ils lui offrirent vingt-deux chevaux arabes, un jeune lion et une poule d'or avec trente-six poussins du même métal. La mort de leur roi, Bou Sian (Abuter), à la fin de l'année 1516, ouvrit une grave crise de succession et Aroudj saisit l'occasion. Il assura d'abord son emprise sur la ville d'Alger, où demeurait un fort parti rebelle. Il fit arrêter, le vendredi, au sortir de la mosquée, une vingtaine des principaux conjurés, aussitôt décapités, puis fit exposer leurs corps et leurs têtes sur les murs, avant de les jeter à la voirie. Il se sentait alors assez fort, assez assuré de ses arrières, pour partir en campagne. Il réunit une immense armée, d'au moins un millier de Turcs et de janissaires, Albanais pour la plupart, plus des tribus de l'intérieur derrière leurs chefs, plus encore plusieurs centaines de Morisques d'Espagne. Dans l'été 1517, il remporta, dans la vallée du Chélif, une retentissante victoire et prit le port de Tenes. A quatre lieues au-delà d'Oran, son armée mit en fuite les guerriers du roi de Tlemcen qui, réfugié dans sa ville, fut massacré par les habitants. Barberousse fit mettre à mort ses sept fils et, comme à l'habitude, pendre leurs corps aux remparts.

La ville de Tlemcen, où les nouvelles des massacres et des viols dans Alger couraient toujours, plutôt que de se perdre, se prépara à l'accueillir. Les conseillers, les officiers et les serviteurs de la cour du roi furent montrés par les rues, jusqu'aux portes de la cité, sur des chars d'infamie, insultés, malmenés au

long du parcours, avant d'être livrés aux bourreaux, décapités ou noyés. Aucun ne fut épargné. Ceux qui avaient pu se faire oublier un moment et s'échapper s'enfuirent jusqu'à Oran où le gouverneur espagnol, le marquis de Comares, avait fait alliance avec Abou Hammon, neveu du roi de Tlemcen. Aroudj fit de grandes promesses aux habitants. Il s'empara des richesses de l'ancien roi, obligea tous ceux qui avaient pillé le palais à restituer ce qu'ils avaient pris, imposa de lourds tributs aux Maures de la ville et du royaume, fit de grands présents à ses partisans et consacra une notable partie du butin à faire renforcer les murailles de la cité et de la casbah⁹⁰.

Les Espagnols et les Maures allèrent ensemble attaquer, sur le chemin de Tlemcen, la forteresse (*Kalaa*) des Beni Rached, tenue par Isaak, frère d'Aroudj et de Kheir ed-Din. Isaak avait, pendant des années, assuré le recrutement d'aventuriers, pour le plus grand nombre originaires de Mytilène et d'Albanie. Il venait d'arriver en renfort à Tlemcen, avec un corps de janissaires, mais ne pouvait espérer aucun secours et trouva la mort lorsque les Maures, qui se disaient provoqués de façon insupportable par les Turcs de la garnison, massacrèrent ceux qu'ils pouvaient trouver.

Le capitaine espagnol Martin de Agote et Abou Hammon menèrent leurs troupes devant Tlemcen où Aroudj était déjà en butte aux émeutes, incapable de maintenir sous le joug une ville qui lui avait réservé un véritable triomphe mais ne se résignait pas à se voir gouverner par les Turcs. « Il profita d'une nuit obscure pour se sauver à l'insu des habitants avec ses Turcs et ses Andalous à cheval, en emportant le plus gros butin possible, et prit à grande vitesse la route d'Alger, pour mettre la vigilance de l'ennemi en défaut. » Mais il fut rejoint, à huit lieues de là, près de Debbou et d'une rivière nommée Huexda, par des Espagnols lancés à sa poursuite et tué sur place (mai 1518). Sa tête fut exposée à Oran, sur la grande porte de l'enceinte, avant d'être montrée aux tribus, et son corps cloué au mur, à Tlemcen, entre quatre torches qui brûlèrent longtemps, jour et nuit. L'Espagne célébra la nouvelle comme la fin d'un cauchemar, par de grandes fêtes, des actions de grâces, cavalcades et défilés. Le capitaine qui avait porté le premier coup d'épée, Fernandez de la Plaza, fut anobli, ses armoiries portant en images la tête du corsaire, son cimetière et sa bannière. Il fit don du manteau de cérémonie, la *capa de Barberojas*, au monastère Saint-Jérôme de Cordoue⁹¹.

L'AUTRE BARBEROUSSE : KHEIR ED-DIN, SEIGNEUR DE LA MER (1518-1530)

Des quatre frères, Kheir ed-Din demeurait seul. Il survécut vingt-huit ans à son aîné et c'est lui qui fut, pour la légende puis pour l'histoire, pour les auteurs qui chantaient les exploits de ces grands capitaines, maîtres de la mer, partout craints et toujours victorieux, le véritable Barberousse : en mémoire de son frère, il se fit teindre la barbe et les cheveux au henné. Bon capitaine, il infligea, sous les murs d'Alger, une dure défaite aux troupes de Charles Quint – 5 000 hommes – qui, sous le commandement de Hugo de Moncade, chevalier de Malte, s'étaient embarquées à Naples sur une flotte de trente vaisseaux, huit galères, quelques brigantins. Les Espagnols débarquèrent et livrèrent combat mais, éprouvés par une dure tempête qui avait décimé leurs navires, accablés sous les assauts des Turcs, des Maures et des Arabes des tribus, ils perdirent un grand nombre des leurs, tués sur place ou faits prisonniers. Moncade ne put s'échapper qu'avec une dizaine de vaisseaux, en bien piteux état, et quelques rescapés, le 20 août 1518⁹².

Pour en finir avec les Maures, toujours hostiles, Barberousse obtint du sultan Sélim deux mille autres janissaires qui, accueillis par 1 500 coups de canon tirés de la forteresse et des navires ancrés dans le port, furent engagés dans plusieurs campagnes en Kabylie. Cette guerre turque, guerre de conquête par les armes et par le sang, demeurait cruelle, inexpiable : persécutions contre les Maures et contre les Juifs, exécutions sommaires des notables, des chefs de tribus, des opposants de quelque renom.

Ce second Barberousse s'est, plus que le premier, fait craindre et glorifier comme chef pirate, seigneur de la mer, gouverneur d'un Etat qui tirait l'essentiel de ses ressources de la course et attaquait, non plus un ou deux bâtiments pris par hasard, mais de fortes escadres en ordre de combat. Dès 1514, il avait déjà, pour son propre compte, alors que son frère assiégeait Bougie en vain, mis la main sur plusieurs ports du royaume de Tunis, développé partout les arsenaux, remparé les murailles, notamment à Mahdia. Resté seul, il fit d'Alger sa capitale, centre d'armement et de recrutement, marché pour les prises et les esclaves. Il ne se fiait qu'à des compagnons fidèles, comparses depuis longtemps. Ces *cadi* (ou *caïds*), tous orientaux, certains musulmans de naissance, d'autres convertis de peu de temps, Géorgiens, Crétois, Albanais, formaient la seule aristocratie de la

ville, face aux Indigènes soumis à de lourdes contributions, aux malversations et vexations, aux confiscations arbitraires.

Barberousse et ses capitaines corsaires, les *raïs*, attaquaient la Sicile et les côtes d'Italie. En 1519, avec vingt-cinq galères, ils couraient dans les eaux de Provence, entre Toulon et les îles d'Hyères. En Afrique, ils prirent Collo (en 1521), poussèrent dans l'intérieur jusqu'à Constantine (1521) et mirent la main sur Bône (1522).

Le 21 mai 1529, le Peñon, puissant fortin des Espagnols dressé face à la ville d'Alger, qui avait tenu pendant quatorze ans contre tous les assauts, cédait sous le feu nourri des canons et des couleuvrines. Victorieux, Barberousse fit, sur-le-champ, devant ses janissaires, exécuter le gouverneur, Martin de Vegas. Les rescapés espagnols laissés en vie furent employés à reconstruire le minaret de la grande mosquée, abattu durant la bataille par des tirs d'artillerie. La même année, les Turcs remportèrent, à Formentera dans l'île de Majorque, une grande victoire contre la flotte de Portundo, chevalier de Biscaye, général des galères d'Espagne. Ils prirent sept vaisseaux et menèrent au bagne d'Alger le fils de Portundo et tous les capitaines des galères. Quelques mois plus tard, Barberousse les accusa de comploter et d'ourdir une rébellion ; il les fit tailler en pièces à coups de couteaux⁹³.

C'est alors que les Turcs d'Alger et leurs corsaires trouvèrent sur leur route un chef de guerre assez déterminé, assez audacieux et heureux dans ses entreprises, pour leur infliger de sérieux échecs. Né en 1466 à Oneglia, sur la Riviera ligure de Ponante, membre illustre de l'un des plus puissants lignages nobles de Gênes, Andrea Doria, déjà renommé pour quelques heureux coups de main contre les pirates qui menaçaient les villages de la côte et le ravitaillement de la ville de Gênes, se mit au service du pape, puis du roi de Naples pour protéger leurs États contre les attaques des corsaires musulmans. Gênes lui confia le soin, en 1503-1506, de reprendre la Corse des mains des seigneurs rebelles. Dix ans plus tard, capitaine d'une flotte où ses parents et ses fidèles clients se comptaient nombreux, il poursuivit les Turcs dans toute la Méditerranée et, en 1519, remporta sur eux, sur leurs galères qui revenaient d'une course au large de la Provence, une retentissante victoire, au sud de l'île d'Elbe, près de la petite île de Pianosa.

François I^{er} l'avait fait capitaine général de ses galères lors de la guerre contre Charles Quint. Mais en 1528, victime, disait-il, des envieux qui ourdissaient contre lui de sombres intrigues, ulcéré de ne pas voir ses mérites reconnus comme il le souhaitait, en fait surtout hostile aux projets du roi de France qui voulait garder Gênes et l'administrer à sa guise, il refusa de participer, aux côtés d'une flotte française, au siège de Naples, envoyant à sa place son cousin Filippino. Il passa dans le camp de l'empereur et renvoya au roi son collier de l'ordre de Saint-Michel. « Général de la mer » pour Charles Quint, comblé d'honneurs, futur prince de Melfi (en 1532), marquis de Tursi, chevalier de la Toison d'or, il libéra sa ville de Gênes où il fut accueilli par un véritable triomphe et appuya, sur mer, les Impériaux qui envahissaient la Provence. Surtout, héros de la foi chrétienne, champion de la guerre contre les Turcs, il leur portait, chaque année, de rudes coups. Il menait sans relâche ses vaisseaux, portant une vingtaine de canons, où les galériens, les uns condamnés pour crimes, les autres volontaires (les *bonavoglia*) génois, grecs et dalmates, ne devaient à aucun moment jurer le nom de Dieu, à l'attaque des ports et des arsenaux d'Afrique⁹⁴.

L'an 1531, les hommes de Doria débarquèrent à Cherchell : « On a dit, et des prisonniers chrétiens de ce temps-là m'ont affirmé à moi-même, que quelques-uns d'entre eux avaient écrit au prince (Doria) pour lui apprendre comme il serait facile de leur rendre la liberté et de détruire le môle à peine commencé⁹⁵. » Les assaillants s'emparèrent des galères ancrées dans le port et libérèrent quelques centaines d'esclaves. Peu après, faute de pouvoir conquérir Alger ou Tunis, ou l'un des repaires d'Afrique, il cessa de défier Barbaresques et Barberousse en Afrique pour attaquer, à l'est, les flottes et les garnisons du sultan. Il prit de haute lutte plusieurs places fortes du littoral dalmate et albanais, Coron, puis Modon.

Aussi Soliman, successeur de Sélim en 1520, menacé sur ses frontières orientales par les Perses Séfévides, signa-t-il la paix avec l'empereur (1530), appela Kheir ed-Din près de lui et lui confia le commandement d'une forte armée pour soumettre la Syrie rebelle. Richement doté, maître, à Constantinople, du magnifique palais d'Aya Sofia, acclamé puis courtoisé, le voici homme d'État, bien en place, l'un des chefs d'un parti même, puissant et influent pour ourdir des intrigues, au sérail et au harem. Barberousse fut, en ces années-là, l'un des

plus solides partisans du grand vizir Ibrahim et de son alliée, l'une des sultanes, l'esclave circassienne Gülbahar, contre le parti du chef des eunuques Amber Agha et de la sultane Roxane, fille d'un pope des bords du Dniepr, enlevée enfant et vendue à l'encan⁹⁶.

L'Italie menacée (1530-1535)

Dès lors, le dernier des Barberousse n'agit plus du tout en « Barbaresque ». Ses entreprises et aventures ne consistent plus à courir la mer Tyrrhénienne et ses ambitions vont bien au-delà de tenir sous sa férule les royaumes du Maghreb. Le voici directement au service du sultan, son bras droit et l'un des principaux acteurs, sinon le tout premier, de la lutte contre les rebelles dans l'empire, contre les ennemis dans les Balkans et, surtout, contre les Chrétiens en Méditerranée : réorganisation et commandement des flottes et des armées, recherche des alliances.

Lieutenant général de la marine, avec une pension de près de 2 000 ducats, il fit construire une nouvelle flotte, plus puissante que toutes celles que les Turcs avaient lancées jusqu'alors. Les bois venaient des forêts d'Anatolie, le fer de Bulgarie, le chanvre de Crimée et de Grèce, l'étoffe de Macédoine et le suif de Thrace. Ces chantiers armaient des galères, par dizaines en même temps, toutes à trois bancs, leurs coques protégées par des feuilles de plomb. Le 21 juin 1534, l'escadre de Barberousse levait l'ancre : quarante galères et 8 000 Turcs. Le projet, inspiré, dit-on, par Ibrahim, était d'enlever, pour le harem du sultan, Julie de Gonzague, veuve de Vespasien Colonna, seigneur de Fondi dans le Latium, femme célèbre parmi les princesses d'Occident (la « Schéhérazade de l'Italie »), mécène érudite, présidant à Fondi un cercle de philosophes, de poètes et d'artistes. Il attaqua Fondi de nuit. La légende dit que Giulia, éveillée par miracle, réussit à s'enfuir à demi nue. En fait, un récit plus précis et authentique montre qu'elle n'était pas, cette nuit-là, à Fondi, mais dans la ville voisine de Sperlonga où, avertie du débarquement des Turcs, elle quitta en toute hâte le

château, pieds nus et les cheveux au vent. Elle finit ses jours dans un couvent à Rome. Bien plus tard, une gravure du XIX^e siècle la montre encore, sur un fond d'hommes au combat, de hautes murailles et de lumières d'incendies, chevauchant, toute de blanc vêtue, l'épée à la main, un cheval noir lancé au galop, renversant sur sa route une cohue de guerriers armés jusqu'aux dents. Vingt mille janissaires débarquèrent près de Terracina et, dans Fondi, profanèrent les églises et les tombes des Colonna, enlevèrent femmes et enfants⁹⁷.

Revenu dans Alger après cette longue absence, fêté en héros, accueilli par des centaines de coups de canon, Kheir ed-Din ne songeait alors qu'à prendre Tunis où la mort, en janvier 1533, du roi Moulay Abou Abdallah, qui avait toujours résisté aux entreprises des Turcs, ouvrait une grave crise dynastique. Le plus jeune de ses fils, Moulay Hassan, fit massacrer ses frères (ils étaient vingt et un !) et montrer leurs têtes par les rues de la ville. Un seul d'entre eux s'échappa, Rachid. Celui-ci fit alliance avec Barberousse, qui s'empessa de rassembler des troupes de janissaires et de renégats espagnols, s'empara de Bizerte, de La Goulette et, enfin, au prix de combats acharnés – les morts se comptant par milliers –, de la Casbah de Tunis, le 28 novembre 1534. Les défenses de La Goulette renforcées, il fit pendre aux remparts deux cents rebelles. Mais Moulay Hassan appela à l'aide Italiens et Espagnols. Charles Quint fit rassembler une troupe de 25 000 hommes et une flotte de quatre cents bâtiments, sous le commandement du duc d'Albe, Ferdinand de Tolède. Ils quittèrent Barcelone le 31 mai 1535, bientôt rejoints par douze galères du pape et par la *Santa Anna*, grosse « carraque » des Chevaliers de Malte, et jetèrent l'ancre devant La Goulette, le 15 juin 1535. Charles Quint fit donner l'assaut le 14 juillet. La Goulette tombée, Barberousse voulut tout détruire dans la Casbah et faire égorger les quelques vingt mille esclaves chrétiens entassés dans la ville. Il y renonça mais fit tout de même miner les prisons.

L'armée espagnole livra une dure bataille dans la plaine et, vainqueur, l'empereur entra dans Tunis accompagné par Moulay Hassan qui, le 6 août, se reconnut son vassal. Il s'engagea à faire libérer les esclaves chrétiens encore en vie, promit de respecter le culte catholique dans la cité, d'accorder des licences pour commercer aux marchands espagnols, de verser chaque année un tribut de douze mille pièces d'or, plus douze faucons et six chevaux « moresques »⁹⁸.

En Espagne et en Italie, l'on croyait Barberousse mort au soir de la bataille, comme l'avait été son frère aîné en 1518, et la nouvelle provoqua de grands mouvements de liesse populaire, processions et actions de grâces (à Santa Maria la Blanca de Tolède et à Santo Domingo de Grenade). Dans plusieurs villes l'on donna, pour fêter la mort du tyran sanguinaire, des spectacles, pas tous du meilleur goût, des comédies, des ballets et des danses bouffonnes. A Majorque, un condamné à mort fut exécuté sur la place publique, affublé d'un lourd turban et d'une barbe rousse. En fait, Kheir ed-Din, voyant le sort des armes l'accabler, avait fui le champ de bataille, accompagné de quelques fidèles, et couru jusqu'à Bône. Bien vivant, il reprit l'offensive, alla bombarder Mahon, dans l'île de Minorque, mit la ville à sac et emmena tous les habitants prisonniers pour les vendre sur le marché des esclaves d'Alger (1535).

L'alliance française : le grand jeu

Trois ans plus tard, en 1538, François I^{er} s'engagea dans la lutte aux côtés des Turcs. Sous le commandement du baron de Saint-Blancard, une escadre française alla à la recherche de Barberousse, en Tunisie et, de là, dans les Balkans, pour lui demander assistance et mener avec lui la guerre. Au cours de l'hiver 1543-1544, la flotte ottomane prit possession du port et de la ville de Toulon, avant d'entraîner les Français dans un long périple, tout au long des côtes d'Italie, pour piller, razzier, raser les fortifications des villes et prendre des centaines, voire des milliers de captifs. Cette lamentable croisière s'acheva à Constantinople où l'amiral de France, le baron de la Garde, Paulin, négocia encore des accords.

Ces expéditions armées qui, à l'époque, frappèrent l'opinion et suscitèrent de fortes oppositions – d'autant plus qu'elles n'apportèrent rien de concret pour le royaume de France –, s'inscrivaient dans une politique menée depuis longtemps. L'alliance franco-ottomane date de 1520 : le roi de France cherchait alors un allié puissant pour, en Italie, faire face à l'empereur et poursuivre sa politique de

conquête ou de reconquête du Milanais. Pendant tout ce temps, il s'est employé par toutes sortes de moyens à gagner la confiance et l'appui du sultan : riches ambassades à Constantinople, de chargés de mission en Europe centrale pour dresser les princes et les nobles contre la Maison d'Autriche, envoi, à Alger, de renseignements et, surtout, de vivres, d'armes, de pièces d'artillerie.

LES AMBASSADES (1520-1536)

Vainqueur à Marignan – en septembre 1515 –, assuré, croyait-il, de garder Milan, François I^{er} avait rencontré le pape Léon X, promis solennellement de s'engager dans la Croisade et signé un traité d'alliance avec le roi d'Espagne Charles I^{er}. Mais, lit-on communément dans nos manuels, depuis l'élection de ce même Charles, dès lors Charles Quint, au trône impérial (juin 1519), il n'avait eu d'autre souci que de le combattre. Abandonnant tout projet contre les Turcs, il finit par s'entendre avec eux. Dès 1520, son ambassadeur, Guillaume du Bellay, fut mandé à Tunis pour convaincre les chefs corsaires de « susciter des difficultés à l'empereur dans son royaume de Naples⁹⁹ ».

Pendant son règne, cette alliance devint un tel engagement qu'elle a profondément marqué sa politique. Il se heurtait, en Italie, à de trop fortes résistances et ne pouvait l'emporter qu'en cherchant de forts appuis, hors de la péninsule. S'allier, comme le firent longtemps les rois de France avant lui, avec Florence ou avec l'une des principautés du nord de la péninsule, ne pouvait suffire. C'est pourquoi il n'est pas du tout certain que l'élection de Charles Quint comme empereur, ait, en quelque façon, modifié ses intentions ni même précipité ses démarches. La crainte de voir le royaume de France pris en tenailles, encerclé par les terres de l'ennemi, argument constamment repris par tant d'auteurs qui se répètent les uns les autres, ne fut pas souvent et même pas du tout évoquée à l'époque. Ce fut, semble-t-il, une invention ultérieure liée à une lecture des couleurs portées sur une carte, sans prendre en compte les difficultés, pour Charles Quint, de tenir en mains des possessions aussi dispersées. Fernand Braudel, puis Jean Dumont et, tout récemment, Pierre Chaunu ont fait un sort à cette hypothèse d'école toute simpliste : « L'hydre de la maison d'Autriche n'est que roman historique¹⁰⁰. » Le royaume de France

offrait, sans nul doute, une bien plus forte résistance aux attaques, aux tentatives de division et aux révoltes, que les territoires de l'empereur. La politique du roi ne fut pas dictée par le souci de protéger les frontières d'un royaume, qui n'étaient nullement menacées, mais par la volonté de conquérir des territoires en Italie.

Seul comptait l'accomplissement du rêve italien et cela passait par la recherche d'un allié capable d'opposer à l'ennemi un second front en Europe centrale et de l'attaquer sur ses côtes, en Italie ou en Espagne. Et qu'importait que cet allié fût turc, musulman, ennemi de la Chrétienté ? N'étaient-ce pas « calomnies que de vouloir prouver qu'un prince ne peut ny ne doit s'ayder de secours de ceux qui sont de contraire religion à la sienne ? » Et ses conseillers et hommes de plume à sa solde d'invoquer nombre d'exemples dans l'histoire de la Grèce, de Rome ou de l'Orient, exemples tous interprétés de curieuses façons et, pour quelques-uns, délibérément falsifiés¹⁰¹. Ils rappelaient aussi certains moments de l'histoire du royaume de France dans un passé pas très lointain : au cours des années 1450-1460, Charles VII, roi de France, et le roi d'Angleterre n'étaient-ils pas restés sourds aux appels des papes qui prêchaient la Croisade pour porter secours à Constantinople ? Régler leurs différends, poursuivre leur guerre leur semblait plus important, plus urgent. Refuser d'aller combattre les Ottomans, conquérants de Constantinople, fut alors fort bien admis. S'allier avec eux n'était que faire un pas de plus. Ce fut une alliance totale, sans réticences, sans limites. François I^{er} voulut oublier que les Turcs, eux, aspiraient à la conquête de toute l'Italie, qu'ils voulaient la soumettre à leurs armes et à leurs lois. Sélim avait juré de prendre Rome et d'en chasser le pape, comme son ancêtre, Mahmet II, avait pris Constantinople et chassé l'empereur byzantin.

Au moment où Charles Quint devait faire face, en Castille, à la révolte des *Comunidades*, le roi de France lançait contre la Navarre une armée de 12 000 fantassins et 30 canons, commandée par Lesparre ; un peu plus tard, l'amiral Bonivet, à la tête d'une troupe de Gascons et de lansquenets allemands, s'empara sans mal de Fontarabie (octobre 1521). Cependant, la défaite des *Comunidades*, battus et décimés par les troupes fidèles à la Couronne, enleva aux Français l'espoir de l'emporter. François I^{er} ne put mieux faire que de recueillir quelques rebelles en fuite, notamment un nommé Ricon qui, déjà,

l'avait, en secret, servi pour négocier une entente entre Lesparre puis Bonivet et les révoltés. Dès l'automne 1522, Ricon et son secrétaire Tranquilo entrèrent en action, ambassadeurs ou agents secrets du roi de France en Europe centrale, dans les Balkans, puis chez les Ottomans¹⁰².

Le roi soutenait le sultan lors de ses campagnes dans les Balkans et en Europe centrale. Par les missions de ses ambassadeurs, par les secours donnés aux ennemis de l'empereur, il a manifestement aidé les Turcs à s'emparer du royaume de Hongrie et n'a pas songé à les retenir sur la route de Vienne. Comme Rome, Budapest et Vienne devaient tomber si c'était là le prix.

Ricon ne cessait de parler, auprès du roi et d'un certain parti de conseillers, des moyens d'affaiblir la maison d'Autriche. Toujours prêt à courir les routes et prendre langue ici ou là, en Hongrie puis en Pologne, il réussit à débaucher Jean Zapolya, *voïvode* (gouverneur) de Transylvanie, et plusieurs nobles de Bohême. D'autres Français, hommes du roi, allèrent en Bosnie et en Croatie pour inciter les Turcs à envahir les terres de Ferdinand de Habsbourg, frère de Charles Quint, duc de Carniole et de Styrie : « Avoit icelluy roy de France pratique avec le comte Christophe de Frangebambre [Frangipani] ; tant avec quelque nombre de ses gens comme à l'aide des Turcz de Bosna, qu'est près de Croatie, il deust entrer en mes pais et me faire la guerre¹⁰³. » Ces Frangipani, ou Frankopan, famille croate dont les liens avec les Frangipani de Venise ne sont pas bien éclaircis, s'affirmaient ennemis des Habsbourg et recherchaient, eux aussi, des alliés. François I^{er} leur confia plusieurs actions diplomatiques, souvent complexes, pas toutes vraiment couronnées de grands succès. L'alliance franco-turque, encore secrète, s'affirmait. François I^{er} n'avait-il pas envoyé aussi des lettres « aux Maures d'Afrique » ?

La déroute de Pavie, le 24 février 1525, et la captivité du roi firent franchir le pas. Sa mère, Louise de Savoie, sitôt connues les tristes nouvelles, s'empressa d'envoyer une ambassade au sultan pour appeler à l'aide. Rien de secret cette fois : une suite de douze personnes (le nom du chef de mission demeure inconnu), chargées de somptueux cadeaux (un très gros diamant, une ceinture d'or, quatre chandeliers en or), plus un bon trésor de guerre : vingt mille ducats pour les frais et les persuasions, dix mille pour acheter des chevaux. Quelques semaines plus tard, Giovanni Frangipani apportait à Constantinople deux lettres, l'une de Louise, l'autre de François I^{er} lui-même écrite en captivité, en Espagne,

en décembre 1525¹⁰⁴. Toutes deux parlaient du prisonnier, maltraité, soumis à toutes sortes d'humiliations, atteint d'une maladie qui mettait ses jours en danger. En fait, il n'eut à subir ni outrages ni privations. Dès le 14 janvier 1526, par le traité de Madrid, il renonçait à ses droits sur l'Italie (Gênes et Milan), promettait de fournir des troupes à l'empereur pour la Croisade et se trouvait libre.

Il n'avait nulle intention de tenir ses engagements et ne le fit pas. Les Turcs attaquèrent en Hongrie et remportèrent, le 22 mars 1526, à Mohács, une victoire décisive sur le roi Louis II, tué sur le champ de bataille. Les chroniqueurs, sans exception, vénitiens ou turcs notamment, les ambassadeurs en poste à Constantinople et le grand vizir Ibrahim, grand maître d'œuvre de l'alliance, s'accordaient pour dire que les ambassadeurs français, leur insistance et leurs arguments ne furent pas pour rien dans la décision du sultan de porter la guerre en Hongrie. Frangipani qui, en avril, était retourné en France, se hâta de revenir auprès du sultan pour l'en féliciter. Le roi, bien sûr, tentait de se justifier, notamment auprès des princes allemands. Il prétendait n'être jamais intervenu et se défendit, un peu plus tard, là encore contre toute vraisemblance, d'avoir, en 1529, mandé Ricon auprès de Zapolya et payé 40 000 écus (ou même 100 000 ?) pour appeler les Turcs. Mais, le 8 septembre, lorsque les janissaires entrèrent victorieux dans Buda, Ricon était avec eux.

Cette même année 1529, lors du siège du Peñon d'Alger tenu par les Espagnols, Kheir ed-Din avait, de façon vraiment très opportune, « pris de force » plusieurs pièces d'artillerie sur des navires venus de France qui, comme par hasard, passaient par là. On ne manqua pas de rappeler, en Espagne, que, peu de temps auparavant, Barberousse avait envoyé de riches cadeaux au roi de France, des lions, des tigres et des singes, ainsi que des pur-sang arabes, de magnifiques pièces d'orfèvrerie et des soieries. Et d'affirmer que « la fonderie d'Alger devait se trouver quelque part en France »¹⁰⁵. Dès le début du mois de mai, un espion juif était venu dire à Oran qu'un navire français se trouvait dans le port d'Alger et que l'un des marchands enseignait aux corsaires la meilleure façon de s'emparer de la forteresse.

Soliman échoua devant Vienne et, levant le siège le 14 octobre 1529, songea de plus en plus à porter la guerre sur mer, à envahir l'Italie et mener enfin la grande offensive contre Rome. Il fit presser les armements par Barberousse et,

en mars 1531, envoya en ambassade en France Giorgio Gritti, frère de Luigi Gritti, gouverneur de Hongrie et fils d'Andrea, doge de Venise¹⁰⁶. L'alliance se renforçait. Barberousse devait semer la désolation en Italie, y fixer les troupes de Charles Quint, de façon que le roi de France, qu'il appelait tout bonnement le « bey de France », puisse occuper sans trop de hasards le Milanais.

Pendant plus de trois ans, de 1532 à 1533, ce ne furent que chassés-croisés de messagers : Ricon reçu au camp devant Belgrade en juillet 1532 ; ambassadeurs turcs amenant, en grande pompe, au Puy, plus d'une centaine d'esclaves français encore enchaînés, libérés en signe d'accord, le 16 juillet 1533 ; visite de Ricon à Barberousse en Afrique puis à Rhodes et à Alep pour rencontrer Ibrahim au printemps 1534 ; arrivée à Alger de deux bâtiments de France pour y débarquer douze excellentes pièces d'artillerie plus la poudre et le métal pour en fabriquer d'autres ; ambassade ottomane, arrivée en France sur onze magnifiques trirèmes, qui, à Châtellerault puis à Paris, proposa une « trêve marchande » à la mi-novembre 1534 ; ambassade, encore, de Frangipani.

Jean de la Forest, « gentilhomme du païs de la limagne en Auvergne, secrétaire du chancelier Duprat, cardinal et légat, eslevé dans les belles lettres avec Jean Lascari... estant secrétaire du Roy françois I, et chevalier de Malte¹⁰⁷ », quitta Paris en février 1535 avec son cousin Marcillac et Séraphin de Gose, homme de Raguse. A Alger, ils rejoignirent Barberousse qui les fit accompagner jusqu'à Constantinople : « Les uns disent qu'il ne porta aucuns présents, les autres assurent qu'il présenta un excellent orloge au grand seigneur¹⁰⁸. » Il y arriva le 13 juin, avec une flotte des Barbaresques, « en bien mauvais état » et un navire de Tunis qui portait des chevaux offerts au sultan. La Forest voulait le voir, parlait même de courir jusqu'à Bagdad pour le rencontrer mais, finalement, attendit son retour, logé dans une maison de campagne, de l'autre côté de la Corne d'Or, hors de Pera, « afin de n'être pas exposé, comme les autres Chrétiens qui habitent la ville, aux avanies des Turcs ». Il fit dire que le roi de France faisait armer trente-six galères, deux gros vaisseaux et plusieurs galions ; d'autres étaient attendus de Normandie et de Bretagne, pour porter la guerre contre les Génois.

En février 1536, La Forest obtint, par un accord ou traité que l'on appelle communément les *Capitulations*, des avantages fiscaux appréciables et la libération d'un certain nombre de captifs esclaves. On faisait mine de croire que

la bannière du roi de France serait dès lors la seule garantie contre les exactions des pirates et des agents des douanes. La véritable alliance franco-turque fut toujours passée sous silence ou présentée de façon allusive et incomplète, pour tout dire malhonnête. Aucune fausse note : les auteurs ne parlaient que des *Capitulations* et se gardaient d'évoquer les aides en navires et en armes. L'idée s'est imposée comme une vérité : le souci de protéger nos trafics d'Orient, trafics que l'on disait considérables, essentiels, dont certainement dépendait la prospérité de Marseille et même de tout le royaume, devait dicter la politique des rois de France et l'emporter sur toute autre considération.

Erreurs et falsifications : le commerce du Levant n'avait pas alors une telle importance. Les Français n'y tenaient pas un rôle de tout premier plan et les rois, depuis longtemps, manifestaient en cette affaire d'autres préoccupations, essentiellement politiques. Déjà, sous le règne de Charles VII, la propagande royale chantait la grande aventure des « galées de France » lancées par Jacques Cœur vers les lointaines escales du Levant, mais ce n'était, en réalité, que peu de chose : deux galées chaque année, un tonnage de quelque cinq cents tonnes, alors que Venise et Gênes armaient pour l'Orient chacune cinq ou six milles tonnes, entre galées et nef. De plus, ces galées de France n'allaient qu'à Alexandrie d'Égypte, tandis que les Italiens ancraient les leurs dans les ports de Syrie, à Constantinople et aux échelles de la mer Noire. Pour Charles VII, l'important n'était certainement pas de se poser en rival des nations maritimes d'Italie sur le plan de la marchandise, mais de conduire une action politique, une alliance avec le sultan d'Égypte qui, dès lors, ne voulait plus d'autre interlocuteur en Occident que lui, ni d'autre arbitre pour régler ses différends avec les Chrétiens. Charles VII prit même quelques contacts avec les Turcs. En 1456, il fit écrire au « grand Karaman » de Konya pour lui recommander ses galées de France qu'il voulait faire conduire jusqu'aux ports d'Aramon et de Selefkie¹⁰⁹.

LA FLOTTE OTTOMANE DANS TOULON (1543-1544)

De France, le baron de Saint-Blancard, vice-amiral de Provence, au commandement d'une escadre de douze galères, devait rejoindre les Turcs et les

supplier d'attaquer, avec une centaine de vaisseaux, toutes affaires cessantes, les Pouilles, la Sicile, puis l'Espagne. Le 15 août 1538, ayant « desployé la voile au vent des isles de Marseille », il passa par Toulon et par les îles d'Or. Dès lors, il lui fallut courir au plus vite, sans se faire voir par les galères du roi d'Espagne et des chevaliers de Malte ; ne faire relâche que sur des grèves, dans des îles désertes, à l'écart des routes ; ne prendre de l'eau qu'en des lieux inhabités, loin de toute garde et tout contrôle. Il s'« engouffra au gouffre du Fer, en vue des montaignes de l'isle de Corse, puis de la Sardaigne, prenant l'eau dans le sablon au bord de la mer » ; il « passa les îlots de Toro, Veau et Vache et planta l'ancre à l'isle de Zimbe, inhabitée, pour une nuict, où se senti ung vent de midy aussi chault comme s'il sortist ou passast par ung grand feu flambant ». Son intention était de rencontrer Barberousse près de Tunis. Il n'y était pas, occupé à guerroyer dans les eaux de Preveza, dans le golfe d'Arta, sur la côte d'Épire. Les Français le cherchèrent, allant d'abord au cap Bon où, pour s'attirer la sympathie des cavaliers maures, ils tentèrent de se faire passer pour des Espagnols. Mais « après qu'ilz (les Maures) eurent veu aucuns des nostres accoustez à la françoise et notamment ung qui portoit ungs brodequins et ung bonnet de Turc, avoit la barbe faite et les moxtusses longs, le voulurent frapper et se retirèrent sans vouloir se fier à nous ». D'autres Maures, à « Mahumette » [Hammamet] et à Monastir, ceux-ci partisans des Turcs, les reçurent, au contraire, à bras ouverts, « à force d'escopeterie, de courreries et volteries de chevaux ». Contre de la poudre, on leur fit présent de pain, moutons, bœufs et fruits. Puis, enfin renseignés sur la présence de Barberousse sur les côtes des Balkans, les Français levèrent l'ancre à nouveau et prirent la route d'Orient. Un temps contraire les retint pendant deux jours dans une île, dite « des Conilliers », où ils trouvèrent un grand nombre de lapins « qui se prenoient à la course d'homme et à coups de bastons ». Par Malte, Céphalonie et Zante, les voici enfin, le 10 septembre, à Preveza, port grand et beau, d'accès bien gardé, remarquablement défendu, où ils trouvèrent les Barbaresques et de nombreux navires chargés de biscuits pour l'armée du sultan. Un capitaine turc, « vestu de peau de loup, le poil dehors et le bonnet aussy », leur dit où aller pour atteindre enfin le camp¹¹⁰.

Saint-Blancard ne réussit pas à ramener avec lui ne fût-ce qu'une petite partie de la flotte ottomane. Mais, pour la première fois, les forces des deux pays s'étaient rencontrées ; les capitaines avaient échangé quantité d'informations,

puis formé ensemble des projets. L'alliance n'était plus seulement affaire de diplomates. Cela se sut et dans toute l'Europe la réprobation fut générale. L'empereur, le pape et les Vénitiens formèrent, contre les Turcs, la « ligue de Nice » (février 1538). François I^{er}, pris entre les partisans du sultan et d'autres conseillers qui, Montmorency à leur tête, criaient au scandale, louvoyait sans cesse. Il accepta de rencontrer Charles Quint à Aigues-Mortes, le 14 juillet 1538, mais se garda de s'engager et ne le paya que de belles paroles.

Le 27 septembre 1538, Barberousse, avec 122 voiles, mit en déroute, à Preveza, une grande flotte chrétienne arborant les pavillons du pape (36 galères), de Gênes (61 galères), du Portugal (50) et des Hospitaliers de Malte (10). Aucun bâtiment à fleurs de lys ne s'était montré. Les Français gagnaient encore du temps et donnaient le change. François I^{er} ne put refuser le passage à l'empereur, en route pour Gand. Ils se rencontrèrent à Paris, le 1^{er} janvier 1540, et Charles Quint fit dire ensuite, dans toute la Chrétienté, pour brouiller les cartes et inspirer méfiance aux Turcs, qu'ils s'étaient mis parfaitement d'accord : il ne serait plus question de guerre entre eux. Grande colère du sultan qui cria à la trahison, accabla le roi de France d'injures (« ingrat et de cervelle légère ») et, un moment, donna l'ordre de faire massacrer l'ambassadeur Ricon et d'autres Français avec lui. Ricon, pourtant, sut présenter ce simple « passage » de l'empereur en France comme un incident sans importance et gagner à sa cause, par de riches présents, de grands personnages bien en cour.

Loufty Pacha, beau-frère de Soliman, reçut « pour gagner sa faveur et affection devers les affaires du roy et l'endormir sur le passage de l'empereur par France, donné en diverses sortes de robes, tant de draps d'or que de soye, jusques à la somme de trois cents escuz d'or ». Mohamed, troisième pacha, eut, lui aussi, des robes, pour cent cinquante écus ; de même Rostan, « gendre du grant Seigneur et son dernier bascha, pour luy mieulx faire croire les escuses dudit passage de l'empereur¹¹¹ ». Les gens du roi travaillaient bien. L'orage passé, l'alliance s'en trouva confirmée. Ricon, aventurier venu d'Espagne et de si maigre condition, exilé de son pays en mal d'emploi et de protecteur, fut fêté en France comme un héros, comblé d'honneurs et de bienfaits.

Un peu plus tard, chargé de mission, non plus pour le roi mais pour le sultan, il se rendit à Venise, le 14 janvier 1541. Le doge et le Sénat refusèrent tout net de l'entendre et de quitter le parti de Charles Quint. Ils le firent savoir sans

détours, mais lui donnèrent tout de même une escorte de cinquante hommes, qui lui permit d'échapper aux poursuites et aux guet-apens des Impériaux. Il rejoignit sans encombre le roi à Blois et, dès le mois de juillet, reprit la route, une fois de plus, pour Constantinople. Lors de la traversée de l'Italie, embarqué sur le Pô, il fut arrêté par les hommes du marquis del Vasto, gouverneur du Milanais, et tué sur place, ainsi que son compagnon, Cesare Fregoso, qui, lui, se rendait à Venise. En France, la nouvelle de sa mort fut tenue secrète pendant deux mois. Certains pensaient qu'il était prisonnier et multipliaient les démarches pour le faire libérer. Le roi, pourtant, ne perdait pas de temps : il nomma un nouvel ambassadeur, Antoine Escalin des Aimars, dit le « capitaine Paulin » (ou Polin), qui, à son tour, tenta de convaincre les Vénitiens, échoua lui aussi, et rejoignit le sultan à Buda le 2 septembre 1541.

Partant pour Constantinople, en 1534, Kheir ed-Din avait laissé à Alger son fils adoptif, Hassan Agha, pris, à l'âge de neuf ans, lors d'une razzia sur les côtes de Sardaigne.

Le 23 octobre 1541, Charles Quint mena sa flotte – 516 voiles, 12 300 marins, 24 000 soldats –, au large d'Alger. « Deux jours avant leur venue, il y avoit eu une telle tempeste sur la côte que la mer estoit encore émeue, ce qui fut cause que l'on ne débarqua pas si promptement. » Les hommes campèrent sur les hauteurs de la ville, mais les pluies torrentielles, les maladies et les fièvres rendirent ces positions, trop vite acquises peut-être, intenables. On ne pouvait débarquer ni des troupes en renfort ni du matériel. « Jamais armée ne fut en plus pitoyable estat que celle de l'empereur fut alors, parce que les vivres qu'on avoit débarquez ayant esté consumez en trois jours, on ne sçavoit plus comment soutenir les soldats abatus de froid et de faim. » Ce fut un désastre. Les Espagnols, assaillis par des trombes d'eau, grelottant de fièvre, attaqués par Hassan Agha, qui réussit une fulgurante sortie, s'enfuirent en désordre vers le rivage, bousculés, taillés en pièces. Les survivants, protégés à l'arrière-garde par les Hospitaliers de Malte qui sacrifièrent un grand nombre de leurs chevaliers, firent retraite à grand-peine, dans des conditions épouvantables, jusqu'au cap Matifou, où ils retrouvèrent leur flotte, diminuée de 150 gros navires qui avaient été emportés par la tempête le 3 novembre^{[112](#)}.

Moins de deux ans plus tard, les Espagnols lançaient pourtant une autre offensive. Le comte d'Alcaudete, gouverneur d'Oran, avait déjà, en 1535, tenté de mettre la main sur Tlemcen. Il avait, alors qu'il ne disposait que de six cents hommes et de quatre pièces d'artillerie, obtenu du roi, Moulay Mohammed, la signature d'un traité, le 30 septembre, qui le faisait allié et vassal du roi d'Espagne : promesse de fournir des vivres et des bêtes de somme, de tenir Barberousse et tous les corsaires pour ses ennemis et de payer un tribut de 4 000 doubles d'or, de deux chevaux et de douze faucons. Mais cet accord ne fut jamais appliqué. En 1543, Alcaudete se rendit dans son domaine de Montemayor, en Andalousie, y réunit ses parents et ses fidèles, manda ses fils à Malaga et à Carthagène pour rassembler munitions et vivres : biscuits, vin, viande salée et huile. Les volontaires affluèrent par centaines et, sous les acclamations d'une foule nombreuse, douze vaisseaux levèrent l'ancre à Carthagène, le 10 janvier. Dispersés, à deux reprises, par deux fortes tempêtes, ils se retrouvèrent devant Oran, débarquant quelque mille deux cent fantassins et mille sept cents cavaliers. Moulay Mohammed lui offrit 200 000 ducats pour qu'il renonce, puis 400 000, mais il marcha vers Tlemcen, remporta deux batailles et, le 6 février, entra dans la ville. Ce fut pour la trouver abandonnée, déjà en bonne partie pillée. Les Espagnols firent peu de butin, s'acharnèrent pourtant, laissant Tlemcen ruinée pour des années. Au retour, son armée attaquée par des forces considérables, il perdit plus de deux mille hommes¹¹³.

Alger sauvée, l'armée espagnole d'Afrique mise à mal, les renforts d'Andalousie pour un temps épuisés, les Turcs pouvaient songer à maîtriser les routes de la mer et porter la guerre en Italie ou en Espagne, non plus par des coups de main audacieux, mais par des attaques en force, invasions et conquêtes. En avril 1543, Barberousse quittait l'Orient avec 110 galères et 40 galiotes. Paulin, ambassadeur de François I^{er}, l'accompagnait et demeura à ses côtés lors de sanglantes razzias dans les Pouilles, en Calabre et en Sicile. Les Turcs pillèrent Reggio abandonnée par sa garnison et firent prisonnier le gouverneur espagnol Diego Gaetan ; Barberousse emporta sa fille pour son harem.

Le roi de France, « ayant eu nouvelles que l'armée turquesque conduite par Barberousse devait bientôt arriver à Marseille pour son service », Sa Majesté délibéra d'envoyer un prince de son sang pour le recevoir « et estre en ladite armée, jointe à celle du levant ». Ce fut François de Bourbon, comte d'Enghien,

âgé de vingt-trois ans. Il fut reçu en grande pompe à Marseille, salué par d'innombrables coups de canon : « Le tonnerre y estoit si grand que les femmes grosses et les nourrices furent contraintes de se retirer dedans les caves¹¹⁴. » A la mi-juillet, la flotte turque entrait dans le port de Marseille, accueillie magnifiquement au nom du roi par Enghien, commandant d'une escadre de cinquante vaisseaux : fanfares, canonnades, acclamations, fêtes ordonnées par le roi qui fit livrer quantités de vivres. Les deux capitaines, Barberousse et Enghien, et une troupe sous le commandement de Paulin allèrent de concert mettre le siège devant Nice, possession du duc de Savoie. Barberousse fit ancrer sa flotte dans le port de Villefranche, prit la ville, la détruisit et la brûla. « De là, les Turcs, traversant pendant plus de deux milles des montagnes escarpées et sauvages, arrivèrent en plaine et mirent le siège devant Nice. Ils ouvrirent sur place un feu terrible, avec une forte artillerie que Barberousse avait fait transporter à bras d'hommes à travers les montagnes car la raideur des pentes n'avait pas permis d'autres moyens¹¹⁵. » Pendant plus de deux semaines, la ville fut bombardée sans relâche. Elle céda, après de durs combats, contre la promesse que les Turcs ne seraient autorisés ni à piller ni à enlever les habitants. Mais ils ne firent aucun quartier et donnèrent l'assaut à la forteresse, le château de la Rocca où les hommes de Simone de Cavoresso, chevalier de Saint-Jean qui avait connu les prisons des Barbaresques, s'étaient retranchés. Le duc de Savoie et le marquis du Guast, gouverneur de Milan, préparaient l'envoi de renforts.

Cependant Paulin et Barberousse ne s'entendaient pas et leurs troupes se querellaient au point de ne plus pouvoir se supporter : « Les Turcs se faschoient fort et tennoient des propos aigres et picquans mesmement losqu'on feust constraint de leur emprunter des poudres et des bales. » Si bien que « quoy voyant, Barberousse ne s'y voulust opiniâtrer davantage ; mais sentant l'hyver approcher, délibéra de faire voile devers Constantinople, aussi qu'il pensoit pas que son armée se pust surement tenir au port de Villefranche¹¹⁶ ».

Le 8 septembre 1543, les deux flottes levèrent le siège mais se séparèrent aussitôt. Barberousse fit enlever trois cents enfants et des religieuses dans les villages des environs d'Antibes, puis jeta l'ancre non dans la rade de Villefranche, comme le désirait le roi, mais dans les îles de Sainte-Marguerite, près de Cannes. Les Français voyaient leur allié les fuir et l'accusaient de

trahison ; d'aucuns disaient même qu'il avait pacte lié avec Doria : « Le corbeau ne crève pas les yeux du corbeau¹¹⁷. »

François I^{er} céda sur tout. Contre l'engagement de le servir au printemps suivant, il promit au chef corsaire tous les vivres dont il aurait besoin ; il lui fit dire qu'il « le feroit accompagner d'un si beau et brave camp et de telle force sur terre qu'il n'auroit à faire que tenir la mer sienne ; et après qu'il auroit faict service au dict sieur [le roi] il luy ayderoit de tel secours qu'il seroit advisé entre le dict Barberousse et le dict de la Garde [Paulin] pour le remettre en son royaume de Thunes [Tunis]¹¹⁸ ».

Pour l'hiver, le camp turc devait être dans Toulon et les Conseillers de la Ville prirent note de l'ordre du roi « de desloger et vuider la ville des personnes et biens tout incontinent, à payne de la hard [la pendaison] en désobéissance ». Le même jour, ils donnaient mission à maître Jacques de Roconi de plaider, auprès du gouverneur de Provence, « pour obtenir provision pour faire avaluer et saulver les fruitz de ladicte ville, tant olives que aultres ». Ils mandèrent aussi le seigneur de Pensin, consul, et deux notables, à Cannes et à Antibes, parler au comte d'Enghien et lui dire « qu'il n'estoit de besoing de bouger dudiet lieu que les enfants seulement et les femmes qui s'en vouldroient en aller ». Il était indispensable d'y laisser les chefs de famille et les artisans et « on y mettroit telle police que n'y auroit désordre ni inconvénién ».

Le 14 octobre 1543, deux cents galères turques s'ancrèrent dans la rade. Trente mille hommes envahirent la ville, tandis que Barberousse et les siens s'installaient dans une savonnerie, bientôt transformée en un palais fastueux. Six mois durant, jusqu'en avril 1544, Toulon ne fut qu'un « vaste caravansérail comme Constantinople » : la cathédrale Sainte-Marie-Majeure transformée en mosquée ; les tombeaux des nobles et des notables profanés, pillés. Les capitaines de l'escadre française et les corsaires de Barberousse fraternisaient, se rencontraient en d'interminables banquets, se montraient ensemble dans les rues, échangeaient leurs cadeaux tant pour les hommes que pour les femmes (celles de la noblesse provençale et celles du harem). Le gouverneur, Adhémar de Grignan, exigea que la monnaie turque ait cours, surévaluée, dans le pays, promettant, pour plus tard, des indemnités aux habitants trop lourdement spoliés. Il interdit de donner des sépultures chrétiennes aux esclaves chrétiens morts dans les prisons. Les hommes et les femmes capturés par les Turcs furent vendus à

l'encan aux îles d'Hyères. Les janissaires enlevaient des jeunes gens dans la ville et jusque dans les campagnes, à des lieues de là, pour les mettre à ramer sur les galères. Le bois manquait ; on abattait des arbres dans les collines. La ville était devenue « si stérile et de si peu de rapport qu'il serait impossible aux habitants d'alimenter quiconque¹¹⁹ ».

Les marins et les soldats du roi se trouvaient affaiblis, divisés par la présence dans leurs rangs de plusieurs chefs de guerre exilés, notamment des Florentins, tel Leone Strozzi, prieur des Hospitaliers de Capoue, capitaine d'une petite escadre de trois galères : la sienne, la *Colombe* de Baccio Martelli et la *Guidetta* de Guidetto ; tous nobles bannis par les Médicis¹²⁰. Ce parti florentin et le parti français (en fait plutôt provençal) s'opposaient et se cherchaient noise, à coups d'intrigues ourdies en secret, de libelles calomnieux, de vilaines manœuvres. Ni les uns ni les autres ne supportaient l'arrogance et, pour tout dire, la valeur des Turcs au combat : « Ils [les Turcs] mesprisoient fort nos gens ; si croy-je qu'ils nous battront à forces pareilles ; ils sont plus robustes, obéyssans et patiens que nous ; c'est qu'ils ne songent rien qu'à la guerre. Barberousse les faschoit fort et tenoit [sur nous] des propos aigres et piquans, mesmement lorsqu'on fu contrainct de luy emprunter des poudres et des balles¹²¹. »

Mais, le printemps venu, il fallut lever l'ancre et lancer enfin une attaque concertée. Affronter l'empereur en Italie ? Ou reprendre Tunis aux Espagnols ? Chacun tirait de son côté et l'alliance entre le Roi Très-Chrétien et le sultan fut vite compromise, puis réduite à rien, François I^{er} essayant affront sur affront, échec sur échec.

De Toulon, ses conseillers et lui-même ne cessaient d'entendre plaintes, récriminations, demandes d'aides et d'allègements fiscaux. Le Conseil de la ville avait chargé Paulin d'aller à Lyon puis à Paris, ou en tous lieux qu'il conviendrait, faire au roi « démonstrations des grandes affohèles en quoy ledit lieu de Toulon est à présent, tant par la gaste des oliviers qui sont journalièrement mangés par les estrangers, que en plusieurs autres fassons » ; lui dire surtout « les affoulements que endurent à présent les métayers, suyvant le mandement du roy, en logeant dans leurs maysons les Turcs, pour lequel logement sont contraincts habiter aylicurs et andurent beaucoup de travaulx » ; lui représenter tout cela et « obtenir lettres opportunes tant de exemption que aultres ». L'ambassade leur coûta la jolie somme de 125 écus d'or¹²².

Le roi les laissa patienter longtemps. Le 20 avril 1544, il consentit enfin à parler de la misère de Toulon. La ville, fait-il écrire, est environnée de hautes montagnes, « au moyen de quoy le païs des environs est si stérile et de si peu de rapport que seroit impossible auxdicts habitans eulx nourrir et alimenter, n'estoit le train et trafficq de marchandises ». Ce qui leur fut impossible, puisque « pour yverner et loger l'armée du Levant [aucune mention des Ottomans !] ils ont dû quitter leurs maisons et demeures, leurs ostant par ce moyen toute occasion de continuer ledict traficq de marchandises ». Il les exemptait de contributions et de tailles¹²³.

Corsaires et janissaires réclamaient leurs soldes, non de leur amiral mais des capitaines du roi : « Ils se sont eslevez et sont venuz aujourd'hui trois foys à mon logis criant que je les avoys amenez de Constantinople jusques icy et que je donnasse ordre de leur faire bailler leur paye car ilz ne sauroient de quoy vivre et ne s'embarquer autrement¹²⁴. » Barberousse se plaignait amèrement de n'être ni aidé ni considéré. Le roi tardait à lui envoyer des troupes pour la reconquête de Tunis. Paulin, toujours sur le front des palabres, de plus en plus orageuses, pris à partie, tentait de le calmer : « Je luy ay faict entendre la cause qui vous empesche ne le pouvoir accompagner ainsi qu'estiez délibéré, qu'est pour l'incroyable despense que Vostre Majesté a faict par le passé et faict joarnellement¹²⁵. »

Barberousse ne voulait plus guerroyer pour un allié si hésitant. Il ne songeait qu'à retourner à Constantinople où l'attendait un autre destin et écrivit au sultan pour qu'il le rappelle, le libère de cette entreprise où ses forces s'enlisaient. Il se saisit de la flotte française, forte alors de 52 vaisseaux, et ne laissa à Paulin, pourtant fait ces jours-là « marquis des îles d'Or » et « capitaine général de l'armée du Levant », d'autre choix que de le suivre partout où il irait.

Finalement François I^{er} négocia son départ, mais le paya très cher : 800 000 écus d'or, pièces d'orfèvrerie et draps de soie en grand nombre, plus vivres et munitions. « Il y avait à Toulon trente-deux trésoriers qui, trois jours durant, ne cessèrent de faire des sacs de 1 000, de 2 000, de 3 000 écus chacun, en y employant la plupart de la nuit. » Le roi avait, durant l'hiver, fait livrer 87 440 quintaux de pain et de biscuits¹²⁶. C'était loin du compte : il en aurait fallu près de 200 000. Barberousse en avait fourni une partie. Le Comtat Venaissin et Lyon furent soumis à des emprunts en nature, tous considérables.

De riches officiers et seigneurs, Leone Strozzi le premier, consentirent de gros prêts à fonds perdus¹²⁷.

Les gens de Toulon firent leurs comptes et examinèrent les rôles ou « parcelles des fournitures faictes aux officiers turcs jusqu'alors ». On avait tout noté, très soigneusement : « J'ai acheté un chevreau et l'ai donné à ce renégat qui demeure dans la maison de Louis Cochon, il coûte six gros ; j'ai donné deux chevreaux aux sous-baschis des gardes de Barberousse... Plus, j'ai fait venir trois cents oranges bigarrades [amères] le 25 mars, je les ai données à M. l'ambassadeur de Barberousse et à Gaffer-Agha... Plus, le 15 mars, j'ai fait venir 1500 pommes... Plus, j'ai donné un quartin d'huile à Moustaffa et aux sous-baschis portiers de la porte de Barberousse. » Et, dans un autre : « J'ai payé à Jean Julien de la Garde et à Pierre Viole, muletier, pour les bêtes, à raison de trois jours entiers, pour porter deux serviteurs de Barberousse et une charge de bagage¹²⁸. »

LA HONTE POUR RIEN (1544-1555)

Pendant ce temps, pour se refaire quelque peu, le *raïs* Salah, accompagné de plusieurs galères et hommes d'armes de France, pillait et razziait sur le littoral de la Catalogne. Ils mirent à sac plusieurs ports, non des moindres : Palamos, Ampurias, Rosa, Cadaquès. « Turcs et Français combattaient côte à côte, démolirent avec leurs haches d'acier dur les portes des maisons et y pénétrèrent pour en ressortir chargés de dépouilles¹²⁹. » Le 26 mai 1544, Barberousse quittait enfin la Provence, et les deux escadres, la sienne et celle de Paulin, baron de la Garde, prirent la route d'Orient. Une foule de gentilshommes français étaient à bord, les uns témoins navrés, d'autres animés d'un beau zèle. Ils n'allaient ni courir au plus vite, ni livrer de dures batailles aux Impériaux, mais porter le fer et le feu en Italie, dans les villages, les ports et les villes surpris ou incapables de se défendre. Partis des îles Sainte-Marguerite avec quatre-vingts ou cent galères chargées de lourdes pièces d'artillerie, les Turcs mirent plus de cinquante jours à gagner Reggio de Calabre, ne laissant rien debout de ce qu'ils pouvaient abattre et réduire en cendres, emmenant hommes, femmes et enfants, tous mis à la chaîne, entassés tant bien que mal sur les vaisseaux.

Jérôme Maurand, prêtre d'Antibes, aumônier des galères de France, a laissé une longue narration de cette triste aventure. C'est l'un des seuls, sinon le seul récit authentique d'un témoin qui, jour après jour, a vu de près les corsaires à l'œuvre¹³⁰. Le 7 juin, à Talamone, Barberousse, après avoir fait main basse sur tout ce qui demeurait à prendre, fit tirer hors de sa tombe le corps de Bartolomeo Peretti (qui avait, dit-on, eu l'audace d'attaquer Mytilène quelque temps auparavant) ; il fit exposer son cadavre affreusement mutilé, coupé en morceaux. Les tombes de ses officiers et de ses serviteurs furent, elles aussi, profanées, les corps mis en tas et brûlés sur la place publique. Cent cinquante Turcs coururent jusqu'à un château dans la montagne et en ramenèrent des dizaines de captifs, quelques hommes et femmes, des petites filles et des petits garçons en plus grand nombre. A Porto Ercole, Barberousse reçut la reddition des habitants, qui lui livrèrent trente hommes, contre la promesse d'épargner le port et la cité ; les trente furent bien « mis à la chaîne », mais les bombardes tonnèrent longtemps encore, « le château fut pris et saccagé, le feu mis aux quatre coins de la ville ; il n'y est resté qu'une maison intacte car le feu dura pendant trois jours ». Dans l'île du Giglio, il fit 632 captifs et « couper la tête à tous les principaux du pays ». Ses capitaines prirent de l'eau aux bouches du Tibre, mais ne se risquèrent pas à marcher contre Rome.

Dans le golfe de Naples, ils s'emparèrent d'Ischia et, au large de la Sicile, à Lipari, on leur offrit une rançon de 15 000 ducats ; ils en exigèrent 30 000, plus deux cents garçons et deux cents filles. Le siège dura dix jours, la ville, enfin soumise après d'incessants feux d'artillerie, mise à feu et à sac, tous ses canons portés sur les galères des Turcs. Les habitants devaient tous passer devant Barberousse : « Aux hommes et aux femmes décrépits, il donnait un rude coup. » Dans la cathédrale, les janissaires trouvèrent un certain nombre de vieillards, d'hommes et de femmes. « Ils les prirent, les dépouillèrent tout nus et les ouvrirent vivants ; et ils ne faisaient cela que pour prendre le fiel. Comme nous leur demandions pourquoi ils usaient de si grandes cruautés, ils nous répondirent que ce fiel avait une très grande vertu. Nous n'en obtînmes rien d'autre. »

Paulin, ambassadeur du roi de France, assistait à tout cela. Il tenta un moment de se justifier et fit offrir Talamone et Porto Ercole au pape, qui refusa. Il fit aussi savoir qu'il avait, de ses deniers, racheté un certain nombre de captifs.

Le 17 juillet, à Reggio de Calabre, il eut enfin licence de quitter la flotte turque et arriva le premier à Constantinople, le 10 août, espérant pouvoir se plaindre de Barberousse, lui nuire, obtenir sa disgrâce, et arracher au sultan la promesse d'une autre aide. Espoirs déçus. Barberousse regagna Constantinople avec un énorme butin, fruit de nombreuses razzias en Calabre, ses vaisseaux tellement surchargés qu'il aurait, en cours de route, fait jeter à la mer des centaines ou des milliers d'esclaves.

François I^{er} avait fait dire à Constantinople qu'il « n'entendrait jamais à paix ne à tresve avec l'Empereur que à ce ledict grand Turc ne fut consentant et compris ainsi ». Il signa pourtant avec Charles Quint le traité de Crépy, le 18 septembre 1544, et s'engagea à combattre les Ottomans. Mais il ne cessa, jusqu'à sa mort en 1547, de louvoyer, de se justifier par l'envoi d'ambassadeurs. Jean de Montluc fit à Venise son éloge et s'employa à montrer, au Sénat, que la France n'était en rien coupable. L'empereur n'avait-il pas, il y a de cela quelque dix ans, tenté de négocier avec le sultan ? Ne lui a-t-il pas offert « un grand tribut » pour qu'il épargne le royaume de Hongrie ? L'armée et la flotte du sultan n'ont fait de tort à personne. Tout au contraire, ils ont usé de courtoisie, donné passage à tous les vaisseaux rencontrés en mer sans rien exiger d'eux ; ils ont payé ce qu'il a fallu prendre pour nourrir leurs hommes ; jamais ni Turcs ni Chrétiens ne se sont si modérément comportés. Surtout, argument décisif : si cette armée turque n'avait pas été au service du roi, pour la défense de ses frontières, la Chrétienté eût été assaillie par elle et eût souffert des pertes infinies. « Donques, il a été plus utile à la chrestienté quelle aye esté employée pour servir à la majesté du roy que non pas si de soy-mesme elle, sans aucun frein, eust marché contre les chrestiens¹³¹. »

Kheir ed-Din ne demeura pas longtemps dans Constantinople. Il en partit en 1545, sans autre dessein que de faire la course et attaquer les places fortes des Espagnols. Il alla, en vain, croiser devant Bône puis tomba à l'improviste, dans l'île de Minorque, sur Mahon où il fit un butin comme jamais encore, emmenant, dit-on, six mille captifs. A nouveau de retour à Constantinople, il fit bâtir un grand palais et une superbe mosquée sur le Bosphore, dans le quartier de Buyukdéré, « au milieu d'une foule de palais, de mosquées et de beaux jardins qui ornent ce rivage sur une étendue de plusieurs milles et le rendent semblable aux délicieux environs de Gênes ». Il y mourut, l'an 1546, emporté par les

fièvres, « très regretté par les Turcs qui le tenaient en haute estime pour ses exploits¹³² ».

Le dernier des frères Barberousse mort, les *raïs* et les amiraux ne sont pas tous entrés de la même façon dans la légende, mais tous, Dragut, Piali Pacha, Salah Raïs, Euldj-Ali, ont servi le sultan dans ses entreprises pour garder ou reconquérir places fortes et royaumes, notamment en Afrique du Nord. En 1550, Hassan, le fils de Kheir ed-Din, roi d'Alger, infligea une lourde défaite aux troupes de Tlemcen et d'Abd el-Kader, chérif de Fez et du Maroc. L'année suivante, il fut rappelé à Constantinople, victime des intrigues du palais, notamment de Rostan, époux de la fille de Soliman, alors bien en cour, et aussi de l'hostilité des Français qui l'accusaient de leur être contraire et de n'en faire qu'à sa tête. L'ambassadeur de France, d'Aramon, voulait sa disgrâce ; en janvier 1552, il s'en félicite : « Suyvant le pronostic que j'ay faict par cy-devant du Roy d'Alger, ce Grand Seigneur le cognoissant tel que je l'ay autrefois deppainct, l'a démis dudit estat et remis à deux escus par jour pour son vivre¹³³. »

Le pacha d'Alger fut Caïd Saffa ; il ne régna que sept mois, victime lui aussi des querelles du sérail, remplacé, en avril 1552, par le corsaire Salah Raïs qui mena ses troupes loin vers le sud, prit Touggourt où il fit vendre à l'encan plus de dix mille habitants de tous âges. A Ouargla, que les habitants apeurés avaient déserté, il ne trouva que quarante chefs ou marabouts et des Noirs qui y étaient venus vendre leurs esclaves et se rachetèrent en versant 200 000 écus d'or¹³⁴.

Tunis et son roi maure pourtant résistaient aux Ottomans. Moulay Hassan s'y maintenait, soutenu par les Espagnols contre les partisans de son fils, Moulay Hamida. Avec l'aide d'Andrea Doria, en 1542, il avait repris aux Turcs ou aux corsaires Monastir, Sousse, Sfax et Kélibia – à l'extrémité du cap Bon. Deux ans plus tard, le fils mit en déroute l'armée de son père, le fit aveugler, s'empara de Tunis et se proclama roi sous le nom d'Ahmed Satan. En fait, il ne fit que donner le change pour conclure un accord avec le gouverneur espagnol de La Goulette¹³⁵. Tunis demeurait toujours en marge, ville incertaine et, pour les Turcs, ville à reprendre. Dragut tenta l'aventure mais échoua et perdit Mahdia ; Gafsa lui résista et il n'échappa aux galères de Doria, qui l'avait enfermé dans le lac intérieur de Djerba, que par une manœuvre désespérée, en 1551. Dès lors,

comme Barberousse quelque temps auparavant, il ne pouvait que rejoindre Constantinople.

Les opérations contre l'Italie et contre les îles rapportaient certes d'énormes butins, mais Constantinople répugnait à immobiliser ses flottes trop longtemps, même celles des corsaires d'Afrique. Deux étés de suite, en 1552 et 1553, deux escadres ottomanes, sous le commandement de Sinane puis de Dragut, firent encore route vers l'Occident, razièrent sur les côtes de Sicile et d'Italie du Sud, mais ne se montrèrent pas au-delà. De toute façon, il leur fallait de longues semaines pour aller du Bosphore à la Tyrrhénienne, et elles n'apportaient aux Français que de tardifs et maigres renforts.

De plus, cette fois encore, comme au lendemain du camp de Toulon, les alliés ne s'entendaient pas. Alors que Dragut, en Sicile, recevait des Maures qui lui parlaient d'une expédition contre le roi de Tunis, vassal des Espagnols, Paulin réussit à l'entraîner vers la Corse. Mais il changea vite d'avis ou reçut d'autres instructions. Une autre année, il se contenta de croiser dans l'Adriatique. Ces dérobades et ces retraites firent qu'en France l'on parla fort mal des Turcs. Chacune de leurs campagnes soulevait des concerts de plaintes. On disait qu'ils ne songeaient qu'à piller et que tous, Sinane et Dragut les premiers, s'étaient fait acheter par les Espagnols.

Le roi de France Henri II, pourtant, ne désespérait pas et pria Soliman, en 1555, de mener en Méditerranée, face aux Espagnols, une « guerre forte et royale ». Cette année-là, Salah Raïs, pacha d'Alger, assiégea Bougie que les Espagnols tenaient depuis l'an 1510. Il disposait d'une forte artillerie mais n'avait pu réunir une armée plus forte car, à ce même moment, Leone Strozzi, capitaine et chef d'escadre au nom du roi de France, venait d'arriver à Alger avec vingt-quatre galères et des lettres du sultan invitant Salah Raïs à fournir le plus de galiotes et de soldats qu'il pourrait rassembler pour venir en aide au roi de France Henri, qui soutenait de grandes guerres contre le roi Philippe II d'Espagne. En vertu de ces ordres, Salah Raïs lui donna vingt-deux galères ou galiotes bien munies d'hommes et d'artillerie¹³⁶. Leone Strozzi conduisit donc les Barbaresques d'Alger sur les côtes de Toscane et de Corse puis, trois ans plus tard, en 1558, les deux flottes allèrent ensemble piller Sorrente et Ciudadela, dans l'île de Majorque. Mais rien de plus : de retour à Toulon, les Turcs et leurs corsaires mirent la voile vers l'Orient¹³⁷.

Pour sa part, Dragut demeura longtemps à Constantinople et n'eut ensuite que le gouvernement de Tripoli, d'où ses troupes attaquaient sur mer les cheiks de Djerba et, sur terre, ceux de l'arrière-pays. Il occupa Kairouan en 1558 et se constitua, en Berbérie orientale, un nouvel État, appuyé sur de fortes contributions des notables dans les villes et des tribus de l'intérieur. Mais il ne réussit pas à s'implanter plus à l'ouest et à menacer Tunis¹³⁸. De son côté, Salah Raïs, maître d'Alger, enleva, en 1555, la forteresse du Peñon de Vélez et, l'année suivante, la place de Bougie.

Pour les Turcs, pourtant, le bilan politique et militaire de l'alliance avec les rois de France demeurait médiocre : de riches prises mais ni victoire retentissante ni conquête territoriale. Tunis restait aux mains des Espagnols.

Pour les Français, cette hasardeuse entreprise se soldait aussi par de bien maigres résultats, en fait à peu près nuls. Nombre d'officiers et de conseillers en prenaient conscience et ne manquaient pas d'exprimer d'amères regrets : « J'ai toujours ouy blasmer ce fait, et croy que nos affaires ne s'en sont pas mieux portées. Ce grand recours de Turcs arrivé, tout le monde pensoit que la terre ne fust assez grande pour eux. Voilà que c'est des choses qu'on n'a pas essayées¹³⁹. »

Chapitre III

La vraie victoire de Lépante

En 1555, Salah Raïs, pacha d'Alger, eu raison de Bougie après un siège de quatorze jours et d'intenses tirs de canons qui mirent à terre deux des principales défenses de la ville, le *Vergelette*, fortin situé à l'entrée du port, et le château construit à l'avant des remparts sur ordre de Charles Quint. Le gouverneur, Don Alonso de Peralta, qui n'avait plus ni vivres ni munitions et voyait toute résistance vaine, rendit cette ville que les Espagnols tenaient depuis près d'un demi-siècle. La capitulation stipulait que la garnison regagnerait l'Espagne avec ses armes et bagages et que tous les habitants seraient épargnés, autorisés à emporter avec eux leurs biens meubles. Salah fit tout de même un énorme butin, emmena captifs quatre cents hommes, cent vingt femmes et une centaine d'enfants¹⁴⁰.

Charles Quint avait abdiqué en 1556 et son fils Philippe II régnait en Espagne. Le roi de France Henri II songeait alors à faire la paix pour assurer ses défenses du Nord et de l'Est plutôt que de poursuivre, au prix de lourds sacrifices et d'alliances compromettantes, le mirage italien. Le 3 avril 1559, il signa le traité du Cateau-Cambrésis qui lui cédait Calais et les places fortes de la Somme contre l'engagement d'abandonner ses prétentions sur l'Italie. C'était, enfin, mettre un terme à ces « guerres d'Italie » qui, depuis trois cents ans, depuis la conquête, en 1260, du royaume de Naples par Charles d'Anjou, frère de Saint Louis, avaient, pour la poursuite de projets de plus en plus aventureux, mené la France à engager ses armées en des entreprises souvent désastreuses.

En Méditerranée, Philippe II lança ses vaisseaux contre les Barbaresques. Dès l'été 1559, l'escadre du duc de Medina Celi, vice-roi de Naples, aidée par plusieurs bâtiments des Chevaliers de Malte, occupa Djerba. Mais, surprise,

alors qu'elle quittait son mouillage, commandée par Piali Pacha, grand amiral de la flotte ottomane venu avec une centaine de galères et une forte armée, elle perdit dans la bataille trente navires et quelque cinq cents prisonniers. Medina Celi et Doria réussirent à grand-peine à s'échapper avec quelques bâtiments. Les Turcs reprirent Djerba, firent abattre les forts que les Espagnols avaient fait construire et emmenèrent, le 15 mars 1560, plusieurs milliers de prisonniers, parmi lesquels Don Sanche de Leïva, général des galères de Naples, et Don Béranger, général des galères de Sicile.

Le siège de Malte (19 mai-11 septembre 1565)

Les Chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, chassés de Rhodes par les Turcs en 1522, s'étaient d'abord réfugiés, tant bien que mal et sans pouvoir vraiment s'implanter, dans Messine. Charles Quint leur offrit, en toute propriété, l'île de Malte, celle de Gozo, voisine, et le gouvernement de Tripoli, sur la côte d'Afrique (acte du 4 mars 1530). Malte était alors une terre peu peuplée, sans grandes ressources, exposée aux fièvres à chaque mauvaise saison. Les Hospitaliers s'y installèrent le 26 octobre 1530 et se fixèrent dans le *Borgo*, vieille ville fortifiée qui dominait le grand port, protégée par le fort Saint-Ange. Ils firent de l'île le plus sûr bastion et avant-poste de la lutte contre les Barbaresques et contre les Turcs. Ils développèrent les arsenaux, armèrent pour la course, prêtèrent de grands secours aux flottes espagnoles et pontificales et s'employèrent à renforcer ou développer de façon considérable les fortifications de leurs cités et de leurs points d'ancrage.

Ils ne pouvaient ignorer les préparatifs des Ottomans qui, à chacune de leurs grandes croisières en Occident, à l'aller comme au retour, trouvaient leur île, leurs canons et leurs navires de guerre sur leur chemin.

Jean Parisot de La Valette avait pendant toute sa vie servi l'Ordre à Rhodes puis à Malte. Esclave chez les Barbaresques, libéré par un échange de prisonniers, il défendit Tripoli contre les assauts des Turcs (en 1551). Élu grand-

maître des Hospitaliers en 1557, il organisa la résistance de Malte. Tous les Hospitaliers résidant à l'étranger, ceux même demeurés en Orient, furent rappelés en hâte. La Valette, qui disposait de huit cents chevaliers de l'Ordre et de plusieurs milliers de Maltais entraînés à se battre sur les murailles, fit acheter d'énormes quantités de grains, qui furent entreposés dans les magasins du Borgo.

L'amiral Piali Pacha quitta Constantinople en avril 1565, à la tête d'une flotte de deux cents galères. Les Turcs, commandés par Mustapha Pacha, débarquèrent, les uns disent 28 000, les autres 40 000 hommes, le 19 mai 1565, dans les baies de Marsaxlokk et de Marsaskala, au sud-ouest et à l'ouest de l'île. Ils firent prisonnier le chevalier de La Rivière, commandant du petit parti qui tentait de les refouler mais qui succomba vite sous le nombre des assaillants. Ils le mirent à la torture pour qu'il leur livre le plan des défenses du *Borgo* et dise où ils trouveraient moins forte résistance. La Rivière, pour les tromper, leur parla du bastion de Castille, le mieux défendu de tous. Ils échouèrent lors de ce premier assaut qui aurait pu être décisif et tuèrent leur prisonnier sur le coup.

Le temps gagné permit aux chevaliers de se ressaisir. Les chefs de l'armada turque ne s'accordaient pas vraiment ni sur la façon de mener les assauts ni, surtout, sur le temps : les uns voulant attaquer très vite, avant l'arrivée des renforts chrétiens dont on parlait déjà, les autres insistant pour attendre leurs propres renforts, en particulier la flotte de Dragut. Ils prirent pourtant l'offensive contre le fort Saint-Elme qui commandait l'entrée du grand port. Construit depuis peu, ses défenses surtout tournées vers la mer, celui-ci semblait plus vulnérable et les batteries turques firent pleuvoir un vrai déluge de feu. Dragut arrive le 30 mai avec une vingtaine de galères et plus de mille guerriers. Pressé d'en finir avant le retour de la saison des tempêtes, il fait dresser d'autres batteries. En dix-huit jours, les Ottomans tirent 13 000 ou 15 000 coups de canon. Les assiégés, que les chevaliers cantonnés dans le Borgo ne peuvent secourir, ni en hommes ni en vivres, résistent, défendant chaque position jusqu'au corps à corps. « Au matin de 16 juin, Mustapha lance une vaste offensive. Une marée humaine hurlante, exaltée par une proche victoire, déferle alors sur les décombres des murailles mais, après six heures de lutte, subit, contre toute attente, un revers sanglant¹⁴¹. » Les Turcs ont, en cette attaque, perdu trois mille hommes. Ils échouèrent encore cinq jours plus tard, le 21 juin,

mais le 23 un ultime assaut, mené quatre heures durant contre une poignée de défenseurs, leur livra ce fort Saint-Elme. Ils n'y trouvèrent que neuf hommes encore en vie, tous grièvement blessés, les massacrèrent sur place et firent clouer leurs cadavres sur des planches jetées à la mer, pour que le flot les porte vers les murailles de la cité.

Les secours tardaient.

En France, « il se forma, pour aller à l'aide de Malte, une sorte de société secrète entre les gentilshommes avides de courir les aventures ». Au total, environ trois cents nobles et huit cents soldats. Mais, dit encore Brantôme qui les avait rejoints, « nous étions tous à nous et à nos vouldontez et à nos despens ». Leur capitaine avait, à ses frais, armé une compagnie de cinquante arquebusiers. Ils firent en sorte que ni le roi ni la reine n'en soient informés, « sachant bien que Leurs Majestez les empescheroient ». De fait, peu de temps après, « le Grand Seigneur [le sultan] s'en plaignit au roy qui, pour le contenter, nous banuyt tous et nous desavoua¹⁴² ». Partis malgré tout de Moulins, ils gagnèrent Lyon puis la Provence, Rome et Naples où ils s'embarquèrent sur une flottille de douze ou treize « paouvres petites frégates » qui les amenèrent, tant bien que mal, jusqu'à Messine puis à Syracuse. Parmi eux étaient plusieurs grands capitaines : Brantôme et son frère, le baron d'Ardelay, Timoléon de Cossé-Brissac, Joseph de Bonifas de la Mole, le comte de Montesquiou, Philippe de La Guiche qui fut plus tard grand maître de l'artillerie royale ; et aussi un bon nombre de Huguenots qui condamnaient l'alliance de la France avec les Turcs et voyaient clairement dans Malte et les Hospitaliers un sûr rempart contre les entreprises des Ottomans, le marquis de Resnel et Claude de Clermont Tallard, ami de Brantôme, étant du nombre.

Les Espagnols, en Italie, hésitaient. Le gouverneur de Sicile, Garcia de Tolède, se faisait prier, arguant du fait qu'il n'avait pas reçu du roi d'ordres assez précis et ne voulait prendre la responsabilité d'engager ses forces dans une aventure hasardée. Il se contenta d'envoyer un petit secours, de huit cents hommes, qui arriva le 29 juin, une courte semaine après la chute du fort Saint-Elme. Mais ce renfort, si modeste pourtant, suffit à redonner espoir aux assiégés. C'est le moment aussi où l'on apprit que Dragut, l'un des plus redoutés capitaines de la flotte turque, avait été tué d'un boulet de canon. Mustapha offrit aux Hospitaliers une capitulation honorable, leur laissant la vie sauve, leurs

armes et leurs galères, s'ils abandonnaient Malte, comme leurs aînés l'avaient fait naguère à Rhodes. On lui renvoya son ambassadeur. Peu après, il échoua dans son projet de prendre les défenses du *Borgo* à revers en faisant passer dans le grand port ses vaisseaux légers, en les tirant, à partir de l'anse de Pieta, à travers les pentes du mont Sciberra. Les chevaliers eurent vent du projet. De plus, il fut trahi par l'un de ses capitaines, Philippe Lascaris, renégat, descendant des empereurs byzantins, qui décida de rejoindre le camp des Chrétiens. Il se jeta à l'eau « et, en dépit de ses lourdes robes brodées, de son caftan et de ses armes », réussit à nager jusqu'au *Borgo*. Là, il donna l'éveil aux assiégés qui, en neuf nuits, dressèrent une longue et forte palissade tout le long du rivage de la presque île de l'Isla pour interdire le débarquement des bateaux. Les Ottomans attaquèrent pourtant, le 15 juillet, lançant leur flottille et plus de trois mille hommes, dans le vacarme assourdissant des tambours contre le flanc sud de l'Isla et le fort Saint-Michel. Quelques centaines seulement en réchappèrent.

A Messine, Andrea Doria venait d'arriver avec ses galères, bien décidé à brusquer le gouverneur. Finalement, Garcia de Tolède tint conseil et, pressé de tous, signa le 20 août 1565 les instructions destinées à l'amiral Alvaro de Sande et son maître de camp, Ascanio de la Cornia : soixante galères et quelques gros navires devaient conduire à Malte 9 000 hommes, presque tous de l'infanterie espagnole, les uns venus de Lombardie, les autres de Corse. Dix jours plus tard, Andrea Doria reçut ses propres consignes : préparer le débarquement, en poussant d'abord une reconnaissance dans le chenal de Gozo. La flotte espagnole lève l'ancre de Sicile le 4 septembre mais, prise dans une violente tempête près de Malte, revient au port... pour en repartir finalement deux jours plus tard, les troupes menaçant de se mutiner, leurs capitaines accusant Garcia de Tolède de trahison. Tous les hommes du « grand secours » débarquèrent dans le nord de l'île, le 7 septembre, prirent pied sans rencontrer de grande résistance et avancèrent en quelques heures jusqu'à Mdina. Les Turcs, affaiblis par un raid de cavalerie lancé aussitôt contre leur camp, depuis des semaines déjà décimés par les fièvres, se sentaient vulnérables, exposés à de dures attaques, sachant aussi que les pluies d'automne rendraient très difficile l'arrivée de renforts par mer. Dès le 8 septembre, le lendemain même du débarquement des Espagnols, ils commencèrent à se retirer tandis que les chevaliers reprenaient leurs positions perdues, en tout premier le fort de Saint-Elme. Mais Mustapha, averti sans doute

que ces secours chrétiens n'étaient pas considérables, fit revenir ses hommes à terre et marcha sur Naxxar, à l'ouest du Borgo, sur la route de Mdina. Découragés dès le premier engagement, ils se battirent mal, se replièrent vite, assaillis de tous côtés et perdirent beaucoup des leurs avant de pouvoir regagner les navires¹⁴³.

Le secours, si longtemps attendu, si longtemps incertain, avait sauvé l'île et cette victoire de Malte pouvait en faire espérer d'autres. Les chevaliers la célébrèrent par un grand service d'actions de grâces dans l'église de San Lorenzo, « et, passant devant le port, se fit une très belle et longue salve d'artillerie et escopetterie de galères, de galions et autres vaisseaux qui étaient là en assez bonne quantité... L'église était parée et tapissée de fort belle tente de tapisserie où étaient très bien portraits tous les grands-maîtres qui avaient été depuis leur institution¹⁴⁴ ».

Les pachas d'Alger, de Tunis, de Tripoli, et leurs alliés par la suite, ne cessèrent d'accuser les Chevaliers de Malte des pires forfaits et de crimes abominables. Ils les montraient vrais forbans, débarquant sur les côtes, terrorisant, tuant et pillant, ne songeant qu'à voler ce qui leur tombait sous la main. Accusations souvent reprises par plusieurs conseillers du roi de France et par quelques pamphlétaires qui leur prêtaient ou leur louaient leurs plumes. Malte, disaient-ils, n'était qu'un repaire de brigands qu'il aurait mieux valu rayer de la carte. Façon de justifier leur refus d'aider les chevaliers lors du siège de 1565.

A vrai dire, pour les Hospitaliers, les raids d'autrefois en Orient, alors que, de Rhodes, ils harcelaient régulièrement les Ottomans sur mer et sur les rivages d'Anatolie, appartenaient déjà à un lointain passé. Isolés, exposés chaque année aux attaques des Turcs, affaiblis, ruinés, leurs ports et leurs maisons détruits et leurs garnisons décimées après les terribles épreuves du siège, ils ne représentaient plus, et de très loin, la même force de frappe face à l'Islam. Mettre sur pied assez d'hommes et donner plusieurs galères pour se joindre à une flotte alliée, sous commandement espagnol, tenait du miracle. De leurs entreprises, rien n'est vraiment attesté que, précisément, leur participation aux ligues des nations chrétiennes¹⁴⁵.

La Sainte Ligue (1566-1571)

Chrétiens et Turcs s'armaient. Le pape et Venise rassemblaient leurs forces. En 1566, fut publié un projet d'alliance : « L'heure est venue pour la Chrétienté d'agir contre la puissance ottomane et de rassembler tous les princes chrétiens pour la combattre et l'anéantir. » Les alliés pensaient lever des taxes sur 300 000 paroisses et sur 150 000 couvents. Ils devaient frapper une monnaie commune, monnaie d'or à vingt-quatre carats.

Pie V mit toute une année à rassembler et à consolider la Sainte Ligue. Il appela d'abord Philippe II à engager ses forces (avril 1570) et finit, au prix de nombreuses ambassades de plus en plus pressantes, par obtenir l'accord des nations et États d'Italie : les vice-rois ou gouverneurs de Milan, de la Sardaigne, de Naples et de la Sicile, Venise et Gênes pourtant si souvent rivales, les ducs de Toscane, de Ferrare, Parme, Mantoue et Urbino.

Le cardinal Alessandrino, neveu du pape, se heurta auprès de Charles IX à un refus brutal et, à Rome, l'envoyé du roi de France demeurait sourd, se faisait sans cesse porter absent, tandis que François de Noailles, autre chargé de mission, mandé tout exprès, disait aux Vénitiens qu'ils avaient intérêt à ne pas se joindre à l'alliance. Si bien que la Sainte Ligue, solennellement proclamée à Saint-Pierre de Rome, le 25 mai 1571, se fit sans le « roi très-chrétien »¹⁴⁶. Tout au contraire : « Les Français portaient continuellement à Alger, sur leurs navires, toutes sortes de vivres et de munitions, informaient les corsaires de ce qui se passait en mer et chez les Chrétiens, les avertissaient du lieu de mouillage de leurs bâtiments et des passages où se trouvaient les navires de guerre pour qu'ils s'en méfient »¹⁴⁷. Ils soutenaient ceux qui se dressaient contre l'autorité du roi d'Espagne. La révolte des *Morisques* de Grenade, en 1562, fut largement aidée par les Barbaresques (« c'est dans une mosquée d'Alger que l'on rassembla des armes pour les révoltés ») et ces Maures et ces Turcs achetaient ou recevaient des provisions et des armements de France : « Ils sont venus à Marseille pour renouveler leur ravitaillement en biscuits, et embarquer poudre et salpêtre. » En 1563, Andrea Doria s'empara d'un navire français chargé de plomb, de munitions et de cottes de mailles pour Alger¹⁴⁸.

En France, l'opinion fut préparée par nombre de publications, récits de voyages ou d'ambassades, traités sur les mœurs et la religion, tous favorables aux Turcs : *Concordance du Coran et de l'Évangile* de Guillaume Postel (1543), *Observations sur le monde ottoman* de Pierre Belon (1553), *Cosmographie du Levant* d'André Thevet (1564), *Navigations et pérégrinations orientales* de Nicolas de Nicolay, cartographe du roi, ce dernier ouvrage publié à Lyon en 1568, illustré de 62 gravures des costumes turcs¹⁴⁹. Les ambassadeurs du roi et ses conseillers privilégiés étaient presque tous des hommes résolument hostiles au pape. Charles de Marcillac, archevêque de Vienne, demanda la réunion d'un Concile national alors que se réunissait celui de Trente (1545-1563). Jean de Montluc, allant à Constantinople, était passé par Vienne et ne manqua pas de dire aux Turcs « en quel état étaient les fortifications de l'empereur ». Évêque de Valence, il fut destitué par Pie V en 1566¹⁵⁰. Claude de Bourg signa les célèbres « Capitulations », accord commercial avec les Turcs et, enfin, François de Noailles, évêque de Dax, fut destitué comme « hérétique notoire » et, malgré cela, maintenu évêque par le roi¹⁵¹.

En 1568, les Turcs d'Alger et les Maures appuyèrent de toutes leurs forces une autre révolte des Musulmans du royaume de Grenade, s'engageant comme jamais encore pour fournir armes, munitions et hommes de troupes. Euldj'Ali rassembla 14 000 Turcs arquebusiers, 60 000 Maures et fit conduire 400 chameaux chargés de poudre et de fusils à Mazagan, près de Mostaganem, sur le golfe d'Arzew, pour préparer une attaque contre Oran et un débarquement sur la côte d'Andalousie. Il envoya quarante galiotes et les fit croiser devant Almería pour y attendre le signal du soulèvement. Mais, le complot découvert et un important dépôt d'armes saisi, la révolte, qui devait éclater lors de la semaine sainte, échoua. Quelques mois plus tard pourtant, en janvier 1569, six navires d'Alger débarquèrent encore des canons et des munitions près d'Almería. Une flotte de plus de trente galères et vaisseaux de transport chargés de troupes fut décimée par la tempête mais, en octobre, les insurgés retranchés dans les montagnes de Grenade reçurent tout de même des milliers d'armes à feu et un renfort de quelques centaines de janissaires. Le printemps d'après, en 1570, Euldj'Ali se disposait à prendre la tête d'une

expédition pour, enfin, aider les Morisques, lorsque parvint la nouvelle des préparatifs de Don Juan d'Autriche pour porter la guerre en Orient¹⁵².

Pendant ce temps, autre offensive, l'armée et la flotte ottomanes attaquaient l'île de Chypre et mettaient le siège devant Famagouste. Les Turcs, débarqués dans l'île en juin 1570, s'emparèrent sans trop de mal de Nicosie le 9 septembre. Aux approches de l'hiver, Piali Pacha rembarqua ses hommes et mit à la voile vers Constantinople mais, dès le mois de janvier 1571, une autre escadre, bien plus forte, amena près de deux mille hommes et de très nombreuses pièces d'artillerie. Les Ottomans subirent d'abord, en mer et au large, un rude revers et l'entreprise semblait bien vouée à l'échec lorsque les Turcs virent que la flotte vénitienne de Sebastian Venier tardait à s'engager davantage, attendant sans doute une autre escadre. Soumis à d'incessants bombardements, privés de vivres et n'attendant plus aucun secours, les assiégés, 8 000 hommes sous le commandement de Luigi Martinengo, résistèrent pourtant pendant onze mois et finirent par négocier une capitulation qui devait laisser la vie sauve à tous et permettre aux troupes, vénitiennes pour la plupart, de s'embarquer et prendre la mer vers l'Occident le 4 août. « Ces articles furent ratifiés par Mustapha, d'autant plus facilement qu'il ne les voulait pas tenir. » Il lança ses hommes au pillage, « fit mettre en liberté tous les Grecs et les Chypriotes qui estoient dans le camp et tuer plus de deux cents Chrétiens d'autres nations qui estoient sortis de la ville sur l'assurance de la trêve ; après quoy, il fit prendre tous ceux qui s'estoient embarquez et les mettre à la chaîne¹⁵³ ». Le gouverneur Tiepolo fut pendu et le *proveditor*, Marcantonio Bragadin, torturé et exécuté sur la place publique¹⁵⁴.

L'armada et les immenses armées ottomanes de 1571¹⁵⁵, mises sur pied au prix d'une dizaine d'années d'efforts, mobilisant les arsenaux et toutes les ressources en hommes et en matériaux, n'étaient évidemment pas sur mer dans le seul dessein de confirmer et renforcer les conquêtes en Orient ou en Afrique, ni même de poursuivre la course et ramener de merveilleux butins. L'Italie et Rome devaient tomber. En 1453, au lendemain de la prise de Constantinople, les Turcs mêlaient à leurs chants de victoire des cris de guerre : prendre, piller, soumettre Rome, autre capitale des Chrétiens, but suprême de la guerre sainte. Bien plus tard, en 1537, Soliman avait, à Valona, sur la côte d'Albanie, face à

Brindisi, rassemblé plus de cent mille hommes et ne cessait de leur crier : « A Rome ! A Rome ! » Seules les nouvelles des combats en Europe centrale l'en avaient détourné, appelant ses forces sur un autre front. Ce n'était que partie remise.

Ali Pacha, gendre du sultan, quitta Constantinople vers la fin septembre 1571. Il ravagea l'île de Corfou puis ancra sa flotte à l'entrée du golfe de Lépante. En Espagne, Philippe II avait enfin, au printemps de cette année, réduit à rien ou presque les révoltes des *Morisques* et se hâtait de rassembler hommes, navires et argent. Le pays s'engagea en un effort financier sans précédent¹⁵⁶. Le Conseil pour la Croisade recueillit 400 000 ducats de contributions volontaires et le clergé, grâce aux quêtes dans les paroisses, 300 000 autres ducats. Les arsenaux de Séville travaillaient jour et nuit.

A Barcelone, don Juan d'Autriche réunit deux armées, deux *tercios* commandés par Lope de Figuera et par Miguel de Moncade. Sa flotte rejoignit celle de Gênes – 47 galères –, et, à Naples, les 29 galères du marquis de Santa Cruz. C'est là, dans l'église de Santa Chiara, qu'Antoine Perrenot de Granvelle, cardinal, vice-roi de Naples, lui conféra l'étendard de la Sainte Ligue. Là aussi que Cervantès, qui avait déjà combattu dans la flotte de Marco Antonio Colonna lancée au secours de Chypre en 1570, s'engagea à nouveau le 15 septembre 1571, sur la *Marquesa*, capitaine Francisco de Santo Pietro¹⁵⁷. A Otrante, arrivèrent les 49 bâtiments d'Andrea Doria.

La flotte alliée fit d'abord escale à Corfou et s'ancra, près du golfe de Lépante, entre les châteaux de Morée et de Roumélie. Elle comptait, au total, 204 ou 208 galères, 6 ou 7 grosses galéasses, 100 bâtiments de charges et 80 fustes ou brigantins. En nombre, la supériorité des Turcs ne faisait aucun doute : 230 galères, plus rapides, plus maniables que celles des Chrétiens et, pour accompagner et soutenir chacune d'elles, une ou deux fustes, au total plus de 280 voiles. Dans chaque camp, environ 50 000 marins.

Pourtant, ces armées ne pouvaient en toute chose se comparer. Les Ottomans n'offraient pas un front uni. Ali Pacha, amiral en chef, paradait, faisait jouer ses musiciens et danser ses hommes, mais ne commandait réellement qu'à une centaine de galères. Euldj'Ali, roi d'Alger, en avait tout autant sous ses ordres et voulait en ramener le plus grand nombre en Afrique. Ses guerriers, loin de courir

jusqu'aux derniers engagements, le pressaient de ne pas les sacrifier en vain pour une entreprise de conquête où ils ne se sentaient pas directement intéressés.

Chez les Chrétiens, au contraire, le commandement fut confié au seul don Juan d'Autriche, fils bâtard de Charles Quint qui, pendant quatre années, avait mené la guerre aux Barbaresques et aux Turcs sur les mers d'Occident. Ce jeune chef, âgé de vingt-deux ans, se proclamait chargé d'une sainte mission, « ouvrier du destin ». Pour lui et pour ses proches, la guerre contre les Turcs, qui projetaient d'abattre Rome, ne s'inscrivait pas dans le jeu ordinaire de simples rivalités et d'ambitions territoriales ; elle se nourrissait de la certitude de servir Dieu et la Chrétienté. En aucune façon le roi Philippe et le sultan Sélim n'étaient des pièces sur un échiquier politique. Le précepteur de don Juan, Ambrosio de Morales, était l'ami de Juan Guèss de Sepulveda, fidèle conseiller du pape Clément VII, chapelain et confesseur de Charles Quint, auteur de l'*Exhortation à la guerre contre le Turc* (1530). Proche aussi de don Juan, Alejo Venegas avait écrit, avec Alvaro Gomez de Ciudad Real, en 1540, *La milice du prince de Bourgogne appelée Toison d'Or*. Cet ordre de la Toison d'Or, porté par les princes et les chevaliers bourguignons puis impériaux, ne se référait pas à la toison de Jason que les Argonautes allèrent ravir en Colchide, mais à celle de Gédéon, juge d'Israël, que Dieu aida à vaincre les Madianites et à tuer leurs deux rois. Le temps était maintenant d'abattre les Turcs et de sauver la Chrétienté.

Les chefs d'escadre avaient, sur mer, au cours de plusieurs grands engagements et de longues croisières, montré leur détermination et leur savoir-faire : Luis de Requesens, marquis de Santa Cruz, grand commandeur de Castille ; Andrea Doria ; Marco Antonio Colonna, capitaine général de la flotte pontificale ; Giustiniani, grand prieur de Messine pour les chevaliers de Malte. Les princes alliés se trouvaient tous là, payant de leur personne, à la tête de leurs hommes : Alexandre Farnèse, duc de Parme, Francisco della Rovere, duc d'Urbin, Paolo Orsini, duc de Bracciano, Ottavio Gonzague, comte de Molfeta, le marquis de Carrare et François duc de Savoie, qui fut tué au combat¹⁵⁸.

L'armée des Chrétiens rassemblait certes des hommes de diverses nations et origines, dont les intérêts ne se rencontraient pas forcément. La flotte de Don Juan comptait 15 galères d'Espagne, 30 de Naples, 10 de Sicile, 109 de Venise, 12 du pape, 3 de Malte, 3 de Savone et 27 de Gênes. De ces navires génois, trois seulement avaient été armés par la Commune et placés sous le commandement

d'officiers désignés par elle. Les autres portaient les noms et les armoiries de grandes familles de la cité : Doria en avait onze et les autres grands clans génois, les Negroni, Grimaldi, Lomellini et di Mare, trois ou quatre chacun. Mais tous les capitaines avaient pris conscience du danger d'aller à l'attaque en corps séparés, chacun luttant pour soi. Tous gardaient bonne mémoire du triste épisode de la déroute subie par la flotte alliée qui, allant au secours de Chypre, s'était séparée au point de voir les Vénitiens tirer d'un côté et les galères de Doria de l'autre. Le Sénat de Venise avait fait, sur cette malheureuse affaire, mener une rigoureuse enquête qui n'avait rien laissé au hasard. Il avait fait poursuivre et condamner durement les coupables d'un tel désastre et jeter l'amiral en prison.

Don Juan ne confia à aucune des nations alliées le soin de former à elle seule une escadre. Toutes furent constituées de galères venues de plus d'un pays. A l'aile droite, sous le commandement de Doria, il mit 22 galères de Venise, 6 espagnoles de Naples, 5 espagnoles de Sicile, 5 de Doria, 2 du pape parties de Civitavecchia, toutes portant, au gaillard d'avant, le même pavillon de couleur verte¹⁵⁹. Il fit de même pour les autres escadres : pour l'aile gauche, sous le commandement de Venise – 50 galères et 2 galéasses, aux pavillons jaunes –, pour la sienne qui tenait le centre – 70 galères et 2 galéasses, pavillons de couleur bleue à la hune – et pour celle du marquis de Santa Cruz, général des galères de Malte, maintenue en réserve et à l'abri – 31 galères, pavillons blancs à la poupe. Il avait sous ses ordres, sans compter la chiourme des navires, 7 000 soldats espagnols, 12 000 italiens, et 1 000 volontaires de toutes les nations. Il les répartit de telle façon qu'ils ne puissent former des corps trop solidaires, menant leur propre combat, et c'est ainsi qu'il fit embarquer 4 000 fantassins espagnols sur les galères de Venise.

Il avait, si la victoire leur était acquise, promis la liberté aux rameurs condamnés de droit commun et ces forçats allèrent au combat avec l'énergie du désespoir. Aurelio Scotti, Florentin condamné pour le meurtre de sa femme à ramer sur l'un des vaisseaux de Sicile, porte, dans son *Journal* publié quelques années plus tard, un vif témoignage de ces engagements des galériens à combattre pour la victoire : « Outre les promesses qui m'ont été données par mon capitaine, j'ai toujours eu confiance en la grâce de Dieu et de mon prince. Je me dis qu'il ne peut arriver qu'après la victoire nous n'obtenions pas ce qui nous a été promis. Pour plus de sûreté, j'ai d'ailleurs pris deux Mores comme

esclaves, et les ai conduits à ma galère : si ce n'est pas par le premier moyen, j'aurai peut-être ma liberté par cet autre¹⁶⁰. »

Les Turcs, au contraire, au dire même de leurs pachas, comptaient sur leurs navires autant d'esclaves chrétiens que de soldats. Ils avaient, au cours du printemps et de l'été, garni, en toute hâte, les bancs de rameurs « par une chasse impitoyable pour enrôler des hommes, chrétiens et musulmans, surtout en Grèce et dans l'archipel déjà très dépeuplé ». Leur amiral, Ali Pacha, n'ignorait rien de leurs mauvais vouloirs et de leurs désirs de fuir ou de se révolter à la moindre occasion. Le 28 septembre, dix jours donc avant la bataille, il avait ordonné « de coucher les esclaves chrétiens sur les bancs lors de l'abordage et d'abattre sur-le-champ ceux qui lèveraient la tête¹⁶¹ ». Ces Chrétiens esclaves, dès qu'ils le pouvaient, refusaient d'obéir aux commandements. Tous les auteurs de récits, capitaines et soldats, les montrent sautant sur leurs pieds et cherchant leur salut dans la fuite : « Par tous les moyens, ils favorisent la victoire des nôtres. En peu de temps, voilà qu'ils combattent¹⁶². »

Le 7 octobre 1571

Au petit matin du 7 octobre, les Chrétiens mirent près de trois heures pour se déployer à l'entrée du golfe, où les ennemis les attendaient : manœuvre difficile gênée par un violent vent contraire, exposée tout ce temps aux attaques et qui aurait pu coûter très cher. Ce coup hasardeux réussit. Les Turcs qui, eux, se trouvaient ancrés dans le golfe, ne firent rien pour contrarier leurs mouvements et se trouvèrent alors enfermés, incapables de gagner le large et de manœuvrer à leur aise. Malgré l'avis de plusieurs de ses lieutenants de ne pas combattre sur le moment et de se placer sous la protection des batteries des forts de la côte, Ali Pacha, fidèle sans doute aux ordres donnés au départ par le sultan, engagea toutes ses forces, sur tout le front. Euldj'Ali, à trois ou quatre galères pourtant contre une, échoua à déborder l'aile droite de Doria, mais, ensuite, parvint à s'enfoncer comme un coin entre les escadres chrétiennes de droite et du centre.

Rapide, léger, il se fraie un chemin dans les rangs ennemis pour les prendre à revers : « Il manœuvre sa galère comme le cavalier un cheval de cirque. Il vire et revire, fait tirer ses arquebuses et ses canons à droite puis à gauche¹⁶³. » Les galères de Malte, attaquées de toutes parts, sont criblées de boulets, de balles, de flèches. « Encerclée de sept vaisseaux ennemis, la *Capitaine*, que commande Giustiniani, ne saurait résister longtemps. Avant que les Turcs ne partent à l'abordage, presque tous les chevaliers sont tués ou grièvement blessés. L'ennemi les achève par une extermination générale ; il n'a plus rien à craindre de moribonds. » Ce fut, pour les Chrétiens, le plus dur moment de la journée : « Le son des trompettes, des cliquettes et des tambours devient terrifiant ; mais bien davantage encore le bruit des arquebuses qui résonne et le tonnerre de l'artillerie. Si déchirants sont les cris, si intense est cette clameur qui monte d'une multitude, que tout crépite horriblement, que l'on est pris dans un ahurissement d'épouvante... D'épaisses nuées de flèches, des nappes de feu artificiel volent ou planent dans les airs. Leur fumée épaisse s'étire comme une trame continue, qui obscurcit toutes choses ».

Don Juan fait donner l'escadre de Santa Cruz, tenue en réserve, hors de vue. Il arrête Euldj'Ali dans sa course, puis attaque les galères d'Ali Pacha, bientôt débordées, envoyées par le fond. L'étendard de la Sainte Ligue flotte au mât de la *Sultane*, navire de l'amiral turc qui fut tué lors de l'assaut ou, selon certains témoins, se donna la mort. « La mer, sur près de huit miles d'étendue, est entièrement recouverte non tant de mâts, d'antennes, de rames, fatras de pièces brisées, que d'une quantité infinie de cadavres. Les hommes sont fous, crient, hurlent, rient, pleurent. Cette incohérence d'innombrables et fantasques monstruosité les arrache d'eux-mêmes, les métamorphose, et les fait vivre en un monde étranger. Les Turcs, qui n'ont pu parvenir au rivage ou se jeter à l'eau, combattent encore. Quand ils n'ont plus d'armes, ils se saisissent de ce qui tombe sous leur main : ils jettent même des citrons et des oranges¹⁶⁴. »

Plutôt que de prêter renfort, soucieux de sauver les siens, Euldj'Ali abandonne la lutte et se sauve. Passant le long de la côte, derrière les navires turcs, protégé, il s'enfuit avec les trente galères qui lui restent vers le nord, les îles de Petrala et de Sainte-Maure, puis jusqu'à Modon. Dès lors, la victoire ne pouvait plus échapper aux Chrétiens, victoire totale et destruction de la flotte ottomane engagée ce jour-là.

Les Turcs ont perdu 50 galères, livrées aux flammes ou coulées, et 150 prises d'assaut, leurs capitaines et leurs équipages survivants faits prisonniers ; on brûla sur place une centaine de vaisseaux faute de pouvoir les tirer convenablement au large et les emmener. Ils laissèrent aussi, en ce combat de Lépante, 30 000 morts et 5 000 prisonniers, tandis que furent libérés plus de 15 000 captifs, espagnols ou italiens, accueillis dans de grands mouvements d'enthousiasme.

Les Chrétiens pleuraient 7 000 ou 8 000 morts. A eux seuls, les Vénitiens déploraient la perte de 2 300 *galeotti*, tués ou noyés lors du combat, et de 30 *nobili*, capitaines, dont 17 commandants de galères détruites par les assauts ou les boulets des Turcs.

Quelques jours plus tard, Marc Antoine Colonna fut chargé du « département » du butin, navires, canons, armes et matériaux : au total, 130 galères, 117 grosses pièces d'artillerie, 256 petites pièces et 3 500 esclaves. Don Juan d'Autriche se vit allouer un dixième du tout plus 16 galères et 720 esclaves. Il fut aussi chargé de conduire à Rome les capitaines et seigneurs turcs prisonniers, remis au pape pour qu'il en fasse « telle distribution et délivrance qu'il voudrait¹⁶⁵ ».

Les chants de gloire

Affirmer que Lépante fut « une fausse victoire » ou « une victoire pour rien », et rappeler que, dans l'un et l'autre camp, des milliers d'hommes avaient perdu la vie en vain, est feindre d'ignorer quels étaient les buts évidents de l'offensive turque. Certes, les Turcs ne furent pas directement menacés en Orient, pas même affaiblis pour longtemps. Mais, et c'était là l'essentiel, Rome, comme l'Italie et les îles de la Tyrrhénienne, leur échappaient.

L'Espagne et l'Italie avaient vécu dans la peur de voir leurs cités et leurs campagnes mises à sac, les hommes, les femmes et les enfants emmenés en esclavage. Les habitants de l'Italie du Sud, de Rome même, de la Corse et de la Sardaigne, eurent, pendant longtemps, quelques raisons de penser que les Turcs

étaient en route pour envahir leurs pays, transformer leurs églises en mosquées et les contraindre ou à se convertir ou à payer l'impôt.

A vrai dire, les remises en question de Lépante et de la victoire, les discours embarrassés et les commentaires sévères n'ont, sur le moment, connu quelque faveur que chez ceux qui, non directement menacés par les Turcs, s'étaient tenus en dehors de la Ligue chrétienne, et, alliés du sultan, s'étaient montrés ennemis résolus du roi d'Espagne. Le voir, avec le pape et les chevaliers de Malte, sortir grand vainqueur de l'entreprise ne leur était pas supportable. Il fallait jeter quelques ombres lourdes sur l'exploit, et, si possible, le réduire à néant¹⁶⁶.

Ailleurs, personne ne s'y trompait. La victoire de Lépante, qui barrait enfin la route à l'invasion ottomane et à l'Islam, fut fêtée par de grands cris d'allégresse, de longues et fastueuses réjouissances.

A Rome, Marc Antoine Colonna fit son entrée à la tête d'un long cortège et la ville retrouva ce jour-là le cérémonial ostentatoire des temps anciens. « Rien n'avait été négligé pour égaler les triomphes de Scipion ! » Mille jeunes gens, artisans de tous les métiers, défilèrent, enseignes déployées, au son des tambours, des fifres, et, « sur leurs chevaux piaffants, une cohorte de gentilshommes romains, vêtus de velours violet, chacun d'eux escorté de deux écuyers habillés à sa livrée ». Venaient ensuite les douze « capitaines du peuple », leurs pages et leurs valets, vêtus de velours cramoisi, puis le bataillon des chevaliers du pape, et, flottant comme des flammes, les étendards, banderoles et enseignes prises aux mains des Turcs. Colonna, paré de brocart d'or, s'avancait comme un César, accompagné du sénateur de Rome. Fête des Chrétiens, fête de la Ville...

Gloire des héros et, comme autrefois dans la Rome antique, humiliation des vaincus : « Après le défilé de la victoire, celui de la honte et de la défaite : le lamentable cortège de cinq cents Turcs, attachés quatre à quatre, la corde au cou. De grands chariots les suivent, remplis, ornés, enrichis d'armes, de vêtements, de vaisseaux et autres belles et riches dépouilles turques. » Deux grands « seigneurs turcs » qui, les mains liées derrière le dos, marchent, flanquant l'enseigne des Romains, n'ont pas un regard pour la foule qui les insulte.

Plus encore, au cœur de tous, sous ces dehors d'insolent triomphe, les cris et les chants d'actions de grâces pour la délivrance, pour la vie et la foi sauvées : « La foule crie, hurle, acclame. Les pieuses femmes égrènent seulement le

rosaire. Il a été le rosaire de la prière et de la victoire ; il est aujourd'hui celui de la reconnaissance. » Triomphes, actions de grâces, ces fêtes, réglées par le pape, par le doge et le sénat de Venise, par tous les princes d'Italie, par le roi et par les grands d'Espagne, assemblaient en tous lieux des foules considérables, qu'il ne fut nullement nécessaire de convier à renforts d'annonces. Ce n'étaient ni spectacles académiques, ni apothéoses des capitaines et des chefs d'escadres vainqueurs, mais débordements d'enthousiasme, cris de délivrance, occasions de liesse populaire¹⁶⁷.

« La Chrétienté ne pouvait croire à son bonheur¹⁶⁸. » L'Espagne et l'Italie célébrèrent sur tous les tons, de cent manières, « ce jour si heureux pour la Chrétienté, puisque toutes les nations du monde furent désabusées de l'erreur qui leur faisait croire les Turcs invincibles, ce jour où fut brisé l'orgueil ottoman¹⁶⁹. »

Chaque grande entreprise des Espagnols contre les Turcs, notamment en Afrique, dans le passé encore proche, avait suscité quantité d'écrits, les uns certes de commande mais d'autres vraiment spontanés, œuvres de combattants pour une bonne part. Chevaliers et capitaines prirent la plume pour dire la gloire des vainqueurs ou le triste sort des vaincus et des prisonniers : pour la prise de Tunis en 1535, pour la malheureuse expédition d'Alger de 1541, pour celle de Djerba en 1560¹⁷⁰. Au lendemain de Lépante, les Castillans, les Italiens, Vénitiens surtout, et les Chevaliers de Malte rivalisèrent à donner, le plus vite possible, en de longs rapports, le récit, chiffres à l'appui, de tous les moments de la bataille, et, pour chacun, chanter les mérites, les gloires et les sacrifices.

Le 31 décembre, à Corfou, le Vénitien Girolamo Diedo dédie à Marc Antoine Barbaro, duc de Pliano et de Tagliacozzo, parent d'Andrea qui fut tué sur le pont de sa galère, et d'un autre Barbaro, mort d'une blessure à l'œil, un très long compte rendu, dense, précis et circonstancié, de plus de quarante pages (en édition in-douze)¹⁷¹. Francesco Cornaro, baile de Venise à Corfou, le lui a demandé et il ne ménage pas sa peine, ne néglige rien, aucune situation, aucun tableau, aucun engagement ou fait d'armes. Il dit, en historien méticuleux, les circonstances qui ont mené Venise, après tant de déboires, tant de périls et de malheurs en Orient et jusque dans l'Adriatique, à prendre les armes. Il a rassemblé quantité de renseignements, non seulement dans sa propre ville ou dans les îles mais aussi auprès des Espagnols et des Chevaliers de Malte, et

dresse un bilan des forces chrétiennes, insistant, bien sûr, sur celles de la *Sérénissime* : 108 galères sous le commandement de Sebastian Venier, rejointes par les douze galères de Marc Antoine Barbaro. Avant même de décrire la bataille, il s'attarde, là encore très longuement, à comparer Chrétiens et Turcs, montre quels étaient réellement leurs effectifs, insiste sur les valeurs de chaque corps et, sur ce point, donne une analyse des états d'esprit, des engagements personnels ou religieux et des expériences des hommes de l'un et l'autre camp, expliquant du coup ce qui lui paraît avoir donné la victoire aux Chrétiens.

D'un autre genre et pour un autre public, les chants guerriers, chants de cour ou chants des rues, se comptaient par centaines, pour exalter la défense de la foi, les sacrifices des hommes de tous rangs dans la lutte contre des ennemis venus pour piller, brûler, détruire. Au lendemain de Lépante, ils firent de don Juan, chef de guerre, le champion du Christ et le héros de tout un peuple. La *Chanson à la louange de la divine Majesté pour la victoire du seigneur Don Juan*, composée dès 1572, par le « divin » Herrera, court poème « où l'armée de la Sainte Ligue figure comme un autre Israël secouant le joug des Égyptiens et marchant à la suite de ses prophètes à la conquête de la Terre promise », glorifiait le Dieu vainqueur :

*Chantons le Seigneur qui, dans l'étendue
Vainquit de la large mer le Thrace sauvage.
Toi, Dieu des batailles, tu es notre droite.
Tu rompis les forces et le dur
Front de Pharaon, féroce guerrier*¹⁷².

Des chansons populaires, chants de victoire et de louanges aux héros, des poèmes, sonnets et chansons rimées, écrits sur le moment, personne ne pourrait faire le compte. La plupart ont disparu et s'en faire aujourd'hui une idée n'est pas aisé. Pour la seule Italie, Eugenio Masi publiait à Milan, en 1893, un long article sur *Les cent poètes de la victoire de Lépante* et Giovanni Batista Quarti, en 1930, tout un livre sur *La bataille de Lépante dans les chants populaires de l'époque*. L'auteur, en fait, néglige Rome, les États du pape, le royaume de Naples, les autres États princiers et s'en tient aux possessions vénitiennes, à la langue de Venise, ou de Padoue, ou de Forlì. Mais l'ouvrage, parfaitement documenté, toutes les œuvres intégralement retranscrites, n'en compte pas moins

de 310 pages in-folio, dont les deux tiers de textes. Soit, au total, une cinquantaine de chants ; les uns, très courts, ne comptent qu'une ou deux strophes, d'autres plus savants, composés pour être mis en musique, alignent 150, 270 et jusqu'à 320 vers, signés par des poètes bien identifiés, pas tous de maigre renom, tel Giovanni Battista Donato, fils illégitime d'un patricien de Venise qui, propriétaire d'un domaine, vécut, notaire et homme de lettres estimé, dans son village près de Caorle. Tel Manoli Blessa, vénitien lui aussi, chanteur et danseur, quelque peu saltimbanque et bouffon de cour, marchand à ses heures, qui se fit apprécier jusque dans l'île de Crète et à Corfou. Et Agostino Rava, honorable citoyen de Vicence, membre de l'Académie olympique, auteur ici d'un *Pianto* sur la mort de son « patron » Contarini, tué lors de la bataille. Et, enfin, Luigi Groto, dit *Cieco* (aveugle), licencié en droit et en lettres grecques, joueur de luth, président de l'Académie des hommes illustres de la ville d'Adria, dans le delta du Pô.

Plusieurs chants, bien sûr, ne sont que des cris : « Vive les Chrétiens qui, en un seul jour, ont détruit l'armada de ces chiens de Turcs ! » D'autres, les *Pianti e Lamenti di Selim*, les *Canti reprehensibili*, les *Essortazioni*, s'attardent sur les malheurs des Turcs et du sultan pour s'en réjouir de cent façons et les montrent humiliés, à jamais vaincus. Le nom de Sélim est constamment cité, tyran sanguinaire, gonflé d'orgueil. Un chant, parmi les plus virulents, s'adresse même à l'un de ses capitaines, Euldj'Ali (ici *Occhiali*) et le prend à partie pour le vouer aux ténèbres de l'exil : « Tu n'auras plus ni galères ni navires pour aller en course ; tous tes hommes sont aujourd'hui esclaves. Écoute, vilain porc : si tu ne peux aller ni au ciel, ni où que ce soit sur terre, ni en enfer, peuplé déjà d'autres bêtes, où veux-tu donc aller ? »

Tout, dans ces poèmes et ces chansons, de ton toujours violent, écrits dans l'euphorie de la victoire libératrice, indique clairement que, pour les Italiens, les Turcs n'étaient pas un péril lointain, mal connu, mais qu'ils faisaient peser une angoisse de tous les moments, sur tous. Et que, pour ce peuple d'Italie, Lépante ne fut pas ressentie comme « une victoire pour rien »¹⁷³.

La paix, sans rien conclure (1571-1581)

Impossible, sur le moment, de poursuivre Euldj'Ali au large du Péloponnèse : au soir et le lendemain, le plus pressé était de refaire ses forces, de partager les prises, de se remettre en ordre de marche, de recueillir les captifs chrétiens qui, rameurs sur les galères turques, avaient survécu aux bombardements, aux naufrages et aux exécutions ordonnées par les gardes-chiourme. Plus de 20 000 hommes furent conduits dans des hôpitaux dressés en hâte sur les rivages de l'Adriatique. L'hiver approchait. Prise dans une épouvantable tempête, la flotte espagnole réussit à grand peine à regagner Messine, reçue par de grandes réjouissances et actions de grâces.

Les chefs, pourtant, ne furent pas longtemps d'accord. Ces dissentiments provoquèrent nombre d'ambassades, d'échanges de lettres entre les rois, les princes et le pape, puis des ordres et des contre-ordres, qui ont pesé lourd sur la façon dont fut exploitée la victoire. Thome Cano, capitaine, conseiller du roi d'Espagne, auteur d'un savant traité publié à Séville en 1611, intitulé *l'Art de fabriquer et armer les navires de guerre et de commerce*, parle de Lépante comme d'une victoire « célèbre, mémorable, miraculeuse », mais regrette amèrement que « la discorde, la méfiance et l'envie n'aient pas permis d'en cueillir tous les fruits que l'on devait en attendre¹⁷⁴ ».

Dans la Sainte Ligue, s'opposaient deux politiques, résolument contraires : Philippe II songeait à consolider la défense de l'Occident et à détruire les nids de corsaires sur les côtes d'Afrique, tandis que les Vénitiens et le pape voulaient mener la guerre en Orient, secourir les possessions vénitiennes, en reconquérir certaines et porter des coups décisifs à l'Empire ottoman. Les ambassadeurs de la *Sérénissime* ne cessaient de plaider à Rome et dans toute l'Italie et de façon si pressante que certains, en Espagne et en Italie même, leur reprochaient de ne pas se résigner à la perte de leurs comptoirs en Orient et de poursuivre toujours le rêve d'un grand empire colonial, rêve de puissance, d'exotisme peut-être, de domination.

Philippe II finit par céder ; il ne garda que Doria à Messine, pour barrer la route de la Tyrrhénienne et sa grande flotte, de 280 vaisseaux, prit la route de l'Est pour affronter Euldj'Ali qui ne quittait pas les eaux du Péloponnèse,

naviguant de refuge en refuge pour rester sous la protection des forts de la côte. Les Espagnols ne réussirent à surprendre ni Modon ni Coron. Quelques mois plus tard, plutôt que de construire et armer en hâte des galères et entreprendre de hasardeuses campagnes, Venise préféra quitter la Ligue pour négocier avec les Turcs des accords qui assuraient à leurs négociants divers avantages et des allègements de taxes.

Désormais seul maître du jeu, le roi d'Espagne engagea des forces considérables – 150 galères, plus celles de l'escadre pontificale et de Malte – en Afrique.

Alger ou Tunis ? Quelques mois seulement après Lépante, il songeait à attaquer Alger et n'y renonça qu'à la nouvelle du grand rassemblement de forces, janissaires et Maures, mené à bien, en toute hâte, par le pacha Arab Ahmed qui, dans le même temps, fit renforcer les défenses de la ville et, par précaution, raser l'un des faubourgs afin que les assaillants ne puissent s'approcher des murailles. Ahmed avait reçu de suffisantes informations sur les projets des Espagnols, envoyées de Marseille sur l'ordre du roi Charles IX ; il lui retourna une ambassade chargée de présents, chevaux « moresques », lions, tigres et buffles (des *vaches fort estranges*, disaient les Français)¹⁷⁵.

Don Juan imposa Tunis, qui fut conquise sans trop de mal. Reçu, au retour, à Naples par un véritable triomphe en novembre 1573, il laissa à Tunis une garnison forte de sept ou huit mille hommes, de nombreuses pièces d'artillerie, des munitions en grande quantité, ainsi que des équipes d'ingénieurs pour renforcer et rehausser les murailles. Ils n'en eurent pas le temps. A Constantinople, la perte de Tunis avait, après la terrible défaite de Lépante, provoqué de grands murmures et mouvements d'indignation contre les corrompus, les incapables et les négligents qui furent destitués, certains soumis à de rudes peines. Les arsenaux travaillèrent jour et nuit et armèrent, en quelques mois, plusieurs dizaines de navires¹⁷⁶.

En juillet 1574, Euldj'Ali, nommé capitaine général, se présenta devant Tunis avec une flotte de plus de deux cents galères, trente galiotes de combat et quarante gros vaisseaux, au total près de 5 000 marins et un corps de troupes de 40 000 hommes sous le commandement de Sinane Pacha, renégat de l'illustre famille vénitienne des Visconti. Les Espagnols, submergés par le nombre, résistèrent pendant plus de cinquante jours, repoussant les assauts jour après

jour. La Goulette tomba le 23 août et Tunis le 13 septembre, les assiégés laissant des milliers de morts sur le terrain et des milliers d'esclaves emmenés dans les bagnes jusqu'à Alger.

Cependant, cette dure campagne pour reprendre Tunis avait détourné les Turcs de l'Italie et leur victoire en Afrique, si longue à s'imposer, si chèrement payée après les pertes de Lépante, leur avait coûté plus de morts qu'aux Chrétiens. Espagnols et Italiens, sans doute enclins à bien grossir les chiffres, parlent de 25 000 Turcs tués devant le seul fort de Tunis (Cervantès), ou de 33 000 au total, entre Turcs et Maures, dont de nombreux « capitaines et hommes d'importance » (Cabrera de Cordoba, chroniqueur proche de Philippe II), ou même de 50 000, plus 15 000 rameurs et soldats morts de maladie (un agent génois en place à Tunis). Ce qui fait dire à Jean Dumont que « le coût humain de la guerre contre la Chrétienté était devenu dissuasif¹⁷⁷ ». Le sultan voyait ses forces affaiblies et, depuis les déboires des années 1544-1550, ne pouvait plus vraiment compter sur une aide armée des Français.

Les rois de France, certes, se sont, au fil des années, constamment engagés dans une action diplomatique en faveur des Turcs ou des Barbaresques et donnèrent toujours plus de gages au parti hostile à l'Espagne, à l'Autriche et à Rome. Sous Henri III (1574-1589), les navires français, et pas seulement ceux réputés pour se livrer aux trafics de contrebande, fréquentaient régulièrement, en toute sécurité, les ports d'Afrique ; les marchands y traitaient de bonnes affaires, assurant le ravitaillement du pays en vivres, en armes et en munitions. A Alger, à Constantinople et dans l'entourage du sultan, ils pouvaient compter sur une bienveillante neutralité, sur toutes sortes d'accommodements ou de complaisances et jouaient même de leur influence.

Morat Raïs, d'origine albanaise, un des plus fameux corsaires d'Alger, célèbre pour tant de succès, un de ceux qui – dit Diego de Haedo – « nous châtièrent le plus durement de nos péchés », eut le tort de mener ses courses pour son propre compte et de s'en prendre aussi aux vaisseaux de France. C'était « au mépris des traités et des ordres du Grand Seigneur [le sultan] ». L'ambassadeur de France obtint sa tête et, en 1578, fort satisfait d'avoir mené l'affaire à bien, écrivit à son roi que « commandement exprès a été donné pour faire appréhender et conduire lié aux fers en ceste porte ung nommé Morat-Raïs, grand corsaire de la coste de Barbarie, qui est le principal auteur des susdites prinses et voleries, avec

saisissement de ses biens, facultez, marchandises et esclaves qui se retrouveront en ses mains¹⁷⁸ ». Le 25 janvier 1581, Henri d'Angoulême, gouverneur de Provence, capitaine général des galères, écrivait au roi d'Alger pour l'en remercier et solliciter d'autres services : « Vous ferez une œuvre très bonne et je vous en aurai obligation pour m'en remémorer quand vous désirerez quelque chose de moy¹⁷⁹. » Le désastre de l'*Invincible Armada*, en 1588, fut fêté en France de la même façon qu'en Angleterre. Une galéasse espagnole désarmée, poussée par de forts vents, s'étant échouée sur les côtes de France, Henri III fit, malgré les protestations de Philippe II, libérer et renvoyer chez eux les trois cents galériens ; ces esclaves turcs et maures allèrent sur le parvis de la cathédrale de Chartres, se prosternèrent devant le roi pour l'en remercier par une action de grâces solennelle¹⁸⁰.

Cependant, de telles démarches ne s'accompagnaient plus d'aucune initiative, ni déploiement de forces, ni rencontres de capitaines et croisières de flottes alliées pour attaquer l'ennemi, razzier et piller sur les côtes, peut-être pas même de fournitures d'armes et de munitions. La France demeurait complice, mais ne s'engageait pas.

Les Turcs acceptèrent des trêves, chacune pour un an, de 1577 à 1580. L'année suivante, le chevalier italien Maglieni, héros des combats de Tunis et de La Goulette, envoyé par le roi Philippe II, sollicitait à nouveau une trêve d'une année. Les Turcs exigèrent trois ans et cette paix, d'abord précaire, fut reconduite, instituant ainsi, pendant encore de longues années, une « paix de fait »¹⁸¹.

Chapitre IV

L'Afrique des corsaires

Entre l'Europe chrétienne et l'Afrique des Barbaresques, aucun vrai dialogue ne s'est établi, en tout cas aucune discussion entre théologiens. Écrit au lendemain de la prise de Constantinople par les Turcs, le livre de Juan de Segovia *De mittendo gladio Divini Spiritu in corda Sarracenorum* rencontra un certain succès et l'on parla de missions et d'espoir de convertir. Il y recommandait l'apprentissage de l'arabe, annonçait une édition trilingue du Coran (en arabe, latin, catalan), prêchait la concorde et refusait toute idée de guerre sainte, « théologiquement inacceptable » ; il ne désavouait certes pas la guerre contre les Musulmans envahisseurs d'une terre chrétienne, mais condamnait les actions armées brutales, pour des motifs religieux, à seule fin de conversions¹⁸². Peu après, les échecs des tentatives d'évangélisation, les nouvelles des esclaves chrétiens et des religieux persécutés chez les Barbaresques firent que l'élan missionnaire fut abandonné. Les Trinitaires et les Mercédaires s'efforçaient avant tout de racheter des esclaves et s'en tenaient à cette seule mission ; ils se savaient surveillés, souvent suspects d'observer de trop près. Ne demeurait, en Espagne surtout, que l'esprit de sacrifice, le désir « d'aller chez les Maures » pour y chercher le martyre et la sanctification.

Les négociants et les esclaves n'ont rien, ou presque rien, appris des langues d'Afrique. Ils n'y trouvaient pas une société structurée, utilisant une seule langue, mais plusieurs communautés dont chacune imposait la sienne ou usait d'à-peu-près et d'accommodements. Les Maures parlaient un arabe dialectal qui variait de région en région. La plupart des marchands et des marins se contentaient d'acheter ou de vendre, et de discuter sommairement des prix et des conditions. S'ils devaient séjourner plus longtemps, ils se retrouvaient entre eux

dans leur fondouk, leur caravansérail, à Tunis notamment, et n'avaient que peu de contact avec les hommes du pays, agents des douanes et du palais exceptés. Alors s'est imposé un sabir très approximatif, que l'on appelait la *langue franque* (c'est-à-dire langue des Chrétiens), qui n'avait, en fait, que de lointains rapports avec celles parlées en Occident. Comme en tous les pays de rencontres, creusets de peuples où les hommes, avec la même maestria, estropiaient allègrement trois ou quatre langues ensemble, c'était simplement une sorte de jargon, fait d'emprunts variés au catalan, à l'espagnol et au provençal, au latin bien entendu, plus quelques mots venus de l'arabe, du turc, du grec même, prononcés comme bon semblait. Cette langue, l'on s'en doute, s'en tenait, pour la syntaxe, à l'empirisme et, de plus, ponctuée de fantaisies, ne respectait aucune règle ni de grammaire ni de conjugaison. Elle fut pourtant d'un emploi très général, quasi absolu, non seulement pour les affaires, comme ce devait être aussi le cas en de nombreux ports des pays chrétiens, mais aussi dans le peuple, dans la vie quotidienne, parlée même par les femmes et par les enfants. Les captifs, de retour chez eux, disaient n'avoir appris que celle-là¹⁸³.

Les marchands n'usaient pas volontiers de monnaies d'Alger : « Toutes ces pièces, réaux, écus, solta... ont une valeur incertaine, parce que le pacha d'Alger les fait monter ou descendre selon les exigences du moment¹⁸⁴. » Ils se servaient régulièrement des pièces d'Italie et d'Espagne, notamment des *réaux* d'argent, que les Musulmans recherchaient plus que d'autres pour les négocier au Caire et, de là, par l'intermédiaire des négociants et des navigateurs arabes, jusqu'aux Indes et en Chine. Ils ne voyaient pas alors le Maghreb de la même façon que les pays d'Orient, Égypte ou Syrie, ne parlaient pas souvent de leurs richesses ou de leurs merveilles architecturales, pas même des profits du négoce. Rares étaient les récits de voyageurs qui s'y attardaient. Aucun lieu de pèlerinage, aucun grand marché d'épices ! L'or du Soudan, la poudre d'or plutôt, que l'on allait acheter à Honein ou à Oran, pourtant indispensable à l'équilibre monétaire dans tout l'Occident, ne suscita pas autant d'enthousiasme, de fascination que le poivre, les autres épices et les myrobolans. L'exotisme et la mode ne trouvaient d'inspirations qu'en terres orientales.

Les témoignages : guerriers et religieux

Pourtant, pour nombre de Chrétiens, la « Barbarie » n'était plus un pays tellement lointain, en tout cas pas une terre inconnue. La guerre, la course, les captivités des parents et des voisins firent que les habitants d'Espagne et d'Italie, villageois, pêcheurs et négociants, avaient entendu nombre des leurs, victimes malheureuses, en parler, dire ses étrangetés, tenter d'en décrire les us et les coutumes. De plus, si les marins ou les marchands, qui préféraient garder plus ou moins secrètes leurs informations, ne prenaient pas souvent la plume pour se mettre en scène et conter leurs avatars, les diplomates et les religieux, les captifs libérés, donnèrent de l'Afrique des descriptions souvent précises, pas toujours prises sur le vif bien sûr, mais qui témoignaient toutes d'un réel souci d'informer, ne serait-ce que pour mieux se préparer aux combats.

Les capitaines, chefs d'armées ou chefs d'escadres, rédigeaient tous, et souvent très longuement et quasiment au jour le jour, une sorte de procès-verbal des batailles ; ils rappelaient les circonstances, l'état des lieux ; ils disaient la vaillance des hommes, chantaient les victoires et pleuraient les morts ; mais rappelaient aussi les raisons de tel ou tel échec et ne manquaient pas de décrire les défenses et les forces, les ressources en combattants et en vivres de l'ennemi, en chacune de ses places fortes de la côte, et de dire les moyens ou de les contourner ou de les surprendre.

Luis del Marmol Carvajal, natif de Grenade, embarqué comme mousse sur l'un des navires de l'expédition de Charles Quint contre Alger en 1541, fut, plus tard, captif pendant sept ans et huit mois au Maroc, de Taroudant à Fez. Il vécut ensuite longtemps en Afrique, observateur attentif des pays et des hommes, parcourant la Berbérie des ports du Maroc jusqu'aux confins de la Guinée. Son livre, traduit en français et publié bien plus tard, en 1667, sous le titre *L'Afrique de Marmol*, compte trois gros volumes, de format in-quarto d'une étonnante densité : histoire des entreprises militaires, description de la Berbérie, de l'Éthiopie, de l'Égypte et du Sahara. Le deuxième tome, de près de six cents pages, présente, l'une après l'autre, les villes et les moindres bourgades, royaume par royaume : 86 chapitres, décrivant un grand nombre de bourgs et de cités – 180 pour le Maroc, 135 pour le royaume de Fez, 58 pour celui de

Tlemcen où il place Alger et, enfin, 58 pour celui de Tunis. Apparaissent, au fil de ces pages, une multitude de noms que l'on ne trouve nulle part ailleurs et qu'il serait aujourd'hui parfois très difficile d'identifier et de situer. Ainsi, par exemple et pour le royaume de Tlemcen : Micila, Migana, Yeztèza, Zamora, Necauss... La description d'Alger tient à elle seule plus d'une dizaine de pages, celle de Tunis plus de quarante et celle de Djerba une vingtaine.

Il sait aussi parler des hommes, de leurs costumes et de leurs coutumes. Seul peut-être de tous les récits du temps, le sien s'attarde d'abord, et longuement, à retracer l'histoire des grandes cités, remontant communément jusqu'à l'époque romaine et rappelant ensuite, avec un luxe de détails vraiment étonnant, le rôle des dynasties ou des tribus. Homme de guerre, Marmol évalue surtout les murailles et les forteresses, montre quels en sont les points faibles ; il insiste sur les possibilités de ravitaillement et sur les réserves en vivres et en eau. Il nous dit par exemple qu'à Bône : « On ne trouve ni puits ni fontaine dans la ville ni au chasteau mais de grandes citernes où se rendent toutes les eaux des pluies du haut des maisons, qui sont en terrasses et couvertes d'un lit de chaux, de sable et de ciment. » Il fait aussi l'inventaire des cultures dans les campagnes avoisinantes et dit où et comment se tiennent les marchés : ainsi, à Bône encore, « les Berbères accourent le vendredi à un marché qui se tient aux portes de la ville, où se rendent les marchands de Tunis, de Gelves [Djerba], de Tripoli et même de Gênes, à cause qu'il y a beaucoup à gagner ». A Tunis, « au milieu de la ville, est une grande place entourée de boutiques, si bien que la foule y est toujours très grande et les boutiques des parfumeurs sont ouvertes jusqu'après minuit, à cause que c'est la nuit que les femmes vont au bain ». A Djerba, qui fut conquise par Roger de Lorie, amiral du roi d'Aragon en 1284 et tenue quelque temps par les Catalans qui y dressèrent une grosse tour, il y a là, tout près, « une habitation où abordent les marchands turcs, maures ou chrétiens, à cause d'un grand marché qui s'y tient toutes les semaines et qui est une foire où se trouvent les naturels du pays et les Arabes de la côte avec leurs troupeaux et les autres marchandises dont la contrée abonde¹⁸⁵ ».

Francesco Lanfreducci et Gion Ottone Bosio étaient tous deux chevaliers de Malte¹⁸⁶, l'un percepteur des revenus de l'Ordre et amiral en 1599, l'autre frère de Jacques Bosio que le grand-maître Hugues Loubens de Verdalle avait chargé d'écrire une Histoire des Hospitaliers, du XI^e siècle à la victoire de Lépante. Tous

deux furent chargés de présenter, en 1587, un rapport, *Costa e Discursi di Barberia...* (*Rapport militaire et politique sur la côte d'Afrique depuis le Nil jusqu'à Cherchell*), rapport suivi de courtes monographies sur les villes de Tripoli, Djerba, Tunis et Alger, ainsi que d'un traité, de seulement trois pages : *Comment nouer amitié avec les chefs bédouins*.

Leur description de la côte d'Afrique est à l'usage des chefs d'escadre et des capitaines préparant une attaque. Ils identifient et décrivent tous les accidents, promontoires, îlots, écueils, et disent la manière de les éviter. Ainsi, dans le royaume de Tunis : « Il y a trois pierres au nord-est, à vingt-cinq milles des Kerkenna. L'éloignement des Kerkenna est indiqué par la sonde en calculant un mille de distance par brasse de fond. Si la sonde ramène du sable rouge, on juge que l'on est à l'ouest ; si elle ramène des coquillages, on estime que l'on est à l'est. » Et de même, tout au long de la côte.

Pour chacune des cités, les deux chevaliers, voyageurs et stratèges, visiblement renseignés par des espions, Maures ou Chrétiens libérés du bagne, analysent soigneusement les dispositifs de défense et les diverses façons de lancer l'assaut. A Djerba, « prendre ce fort et cette île est toujours chose aisée pour les Chrétiens qui voudraient le faire ; ils y réussiront avec une flotte médiocre en y allant en automne et même en hiver, étant donné la facilité offerte par les différents bancs et ancrages qui sont autour et font que la flotte ne pourra être en danger. Les galères peuvent y accoster au dehors avec les éperons à terre ». A Tunis, « pour assurer le résultat de cette entreprise, il faudra le faire avec cent galères et cent saettes, et vingt mille hommes environ, du milieu d'août jusqu'à la fin septembre, époque durant laquelle il est impossible à la flotte turque de venir l'entraver. Ce n'est pas une affaire qui doit retenir plus de vingt ou trente jours, étant donné qu'il y a peu de monde à combattre ». A propos d'Alger : « Il n'y a pas de doute qu'une fois Alger tombée, s'effondrerait facilement tout le pouvoir de la maison ottomane. » Mais l'entreprise est bien plus difficile encore que lorsque l'empereur la tenta en 1541¹⁸⁷.

Les captifs libérés, prêtres et religieux, de retour dans leurs pays, s'efforçaient eux aussi de rassembler leurs souvenirs et de renseigner leurs concitoyens sur les forces des Musulmans, sur leurs chefs et leurs façons d'agir. Nicoló Carraciolo, évêque de Catane, en route pour le concile de Trente, s'était embarqué à Messine sur une galère des chevaliers de Malte, en juin 1561. Pris, deux jours plus tard,

par Dragut, il fut emmené avec de nombreux autres captifs à Tripoli. Les fidèles firent aussitôt dire des prières dans les églises du diocèse et proposèrent de prendre, pour son rachat, l'argent de l'Œuvre du pain pour les pauvres. Informé, il refusa mais fut tout de même libéré quelques mois plus tard, pour la somme considérable de 30 000 écus. Certains disent même, mais rien n'est prouvé, que l'on s'était engagé auprès des Turcs à payer davantage s'il venait, plus tard, à être pape. Toujours est-il que, très vite, il écrivit et dédia au vice-roi de Sicile un *Discours sur l'État de Tripoli*, traité qui insistait sur les défenses de la ville et proposait un plan d'attaque. Il s'appliquait, avec force détails, à faire entendre quel homme était Dragut, corsaire redoutable, que toute l'Italie devait craindre, « ardent, audacieux, entreprenant plus que téméraire, qui prend tout ce qu'il peut, généreux pourtant avec ses soldats¹⁸⁸ ».

Diego de Haedo, moine bénédictin d'une famille de Biscaye, dont l'un des parents était archevêque de Palerme, fut chapelain de l'archevêché ; fait prisonnier par les Turcs en 1578, il demeura à Tripoli trois années, rencontra nombre de Chrétiens esclaves et certainement des Maures, marchands ou artisans dans la cité et même des Turcs, officiers du pacha ou responsables des chantiers et des arsenaux. Il fut assez proche de certains pour leur parler, commenter ensemble les grands moments du passé et en donner diverses interprétations, parfois contradictoires. S'il parle si longuement des premières entreprises du premier des Barberousse, et tout particulièrement du siège de Bougie en 1514, c'est que des hommes qui y ont participé et en ont gardé la mémoire se sont confiés à lui : « Quelques vieux Turcs m'ont raconté que la véritable cause de l'abandon de l'opération avait été le départ du roi de Bougie et de ses alliés. D'après leur récit, Aroudj aurait demandé à ceux-ci...¹⁸⁹ » Libéré, il recueillit encore quantité de renseignements des captifs rachetés par les religieux. Il se fit aussi remettre des *Mémoires* écrits par les Trinitaires et rassembla le tout en trois ouvrages considérables qui connurent aussitôt un grand succès et demeurent des sources inépuisables d'informations de toutes sortes. La *Topographía e Historia general de Argel*, publiée à Valladolid en 1612, décrit longuement la ville, ses habitants, le sort des esclaves chrétiens, et consacre notamment tout un chapitre à la captivité de Cervantès.

Le Père Pierre Dan, auteur d'un *Commentaire des choses des Turcs*, dédié à Charles Quint au temps où celui-ci préparait son expédition de 1541, était lui

aussi un religieux voué au rachat des prisonniers chrétiens et, pendant un demi-siècle, il n'a cessé de recueillir l'argent et de poursuivre les transactions.

Paolo Giovo (Paul Jove) se situe, lui, dans un autre cercle d'auteurs, non homme d'action mais humaniste, curieux des choses du Monde et de la Nature. Né à Côme en 1483, étudiant à Florence, il exerça longtemps la médecine à Rome. Il se fit d'abord remarquer par un modeste ouvrage intitulé *Des poissons des mers et des lacs* puis, surtout, par une chronique, une analyse plutôt, des événements du passé de l'Italie, qui s'achève en 1547. Ces *Histoires*, qui réservent une large place aux guerres contre les Barbaresques ou les Turcs et à la description de leurs pays, furent publiées à Lyon en deux tomes, en 1552 et 1565. Auteur proluxe, il fit éditer aussi des *Vies* des gentilshommes célèbres de son temps et une *Elogia* des hommes de l'Antiquité et des temps présents.

Villes et États des corsaires

Sur les côtes de la « Barbarie », les pirates sarrasins s'accrochèrent d'abord à quelques repaires dont les seuls noms, Mahdia, Sfax, Bougie, semaient la terreur chez les Chrétiens. En Afrique, les guerres entre tribus, clans ou royaume, leur garantissaient une sorte d'impunité. A partir du XIII^e siècle, l'installation des « Andalous » et autres Musulmans d'Espagne, qui fuyaient devant la *Reconquista* castillane ou aragonaise, donna à la course un nouvel élan. Ces Maures d'Espagne, nombreux à passer la mer, mal accueillis généralement, demeurèrent souvent en marge, rebelles aux autorités, mais ils avaient une longue expérience du commerce et du maniement de l'argent. Les corsaires y trouvèrent leur compte, enrichis plus que d'ordinaire, mieux informés des défenses sur les côtes de Castille ou de Valence, et des mouvements des navires.

L'arrivée des Turcs, avec les trois frères Barberousse, seconde vague d'immigration, plus brutale, plus lourde de conséquences, marque une totale rupture. Ces nouveaux chefs, étrangers au pays, couraient eux aussi les mers pour leur propre profit, mais ce fut un temps très court. Bientôt, ils allèrent au

combat comme capitaines et amiraux du sultan qui leur envoya des milliers d'hommes en renfort et fit construire leurs galères dans ses arsenaux. Migrations andalouses puis conquête ottomane, les États de « Barbarie » se sont, au prix de violents affrontements, développés jusqu'à former de vrais royaumes, mais ne furent rien d'autre que des provinces gouvernées de Constantinople. Colonies longtemps d'occupation restreinte, plaquées sur un monde que les conquérants tentaient soit de dominer par la force, soit de se concilier par des accords et des trêves. Les États « barbaresques » étaient régis par un pouvoir situé fort loin, au-delà des mers. Leur sort dépendait du sultan, en fait, des intrigues et des conflits au sein du sérail et du harem.

Seule Tunis garda son roi, conquise seulement en 1573 par don Juan d'Autriche, reprise dès l'année suivante par le corsaire Dragut. Longtemps préservée, prospère, non pas nid de pirates mais cité marchande, fréquentée assidûment par les navires de toutes les nations, la ville retenait l'attention des voyageurs ou des géographes, tant musulmans que chrétiens, qui, des autres ports et ancrages, ne disaient que quelques mots, avides d'éloges. Tel pèlerin italien, en route vers la Terre sainte, ne consacre pas moins de dix-huit feuillets de son récit, soit trente-six pages, à décrire, en 1470, la cité, ses faubourgs, ses mosquées, son port ; à montrer comment et sur quels peuples le roi gouverne, combien d'hommes il peut lever pour ses armées, quelles monnaies il fait frapper : « Tunis est très puissamment fortifiée ; elle a six portes et d'innombrables tours très proches les unes des autres, le long des remparts ; les murs forment un carré de quatre milles de tour. A l'ouest, est un château très grand appelé Casbah, dans lequel le roi réside la majeure partie de l'année ; les bâtiments sont, à l'intérieur, d'une beauté et d'une richesse que je pourrais à peine décrire. » Ce château était divisé en deux parties rigoureusement distinctes : la première, « tout environnée de logements, sert pour les officiers et la garde du roi qui y sont logés commodément avec leurs familles » ; la seconde partie est résidence royale.

Au-delà de la porte de l'est, l'on trouve les fondouks des marchands chrétiens, génois, vénitiens, pisans, florentins et catalans. Ce sont des enclos carrés qui n'ont qu'une seule entrée. Le grand lac de Tunis, « qui sent affreusement mauvais », communique avec la mer par un canal – ou goulet – étroit, de la largeur juste d'une galée, dont les rives sont, tout au long, contenues par un mur.

Au sud de ce canal, nommé Goulette, se trouve une grande tour carrée appelée Radès qui garde La Goulette et le port de Tunis contre les incursions des pirates, des brigands et des autres ennemis¹⁹⁰.

Avant les Barberousse et le grand essor de la course, face à cette belle cité de Tunis et à ce roi qui régnait alors de Tripoli à Bougie, tout paraissait peu de chose : des nids de pirates d'accès difficiles, gardés de bonnes murailles et, pour les arsenaux, de belles forêts toutes proches, mais rien d'autre. Mahdia, située sur une mince presqu'île rocheuse, à l'emplacement d'un ancien camp phénicien, connu des heures de gloire lorsque ses hommes pillaient les cités d'Italie, à tel point que les Chrétiens la croyaient alors héritière de Carthage ; mais elle n'avait qu'un « petit port creux, taillé de main d'homme dans le rocher, où l'on pouvait à peine tirer quelques galées ». Sur la même portion de côte, plus au nord, Hammamet n'offrait qu'« une plage avec une encoignure de remparts en guise de môle ». Très au sud, isolée, protégée par de hauts fonds, par les eaux traîtresses, les sables mouvants et les chenaux instables, l'île de Djerba, renommée pour ses fruits et ses dattes, « comptait bien cent mille habitants et rapportait cent mille doubles ou ducats ». Pourtant, les corsaires ne disposaient là aussi que d'arsenaux rudimentaires, sans approvisionnement direct ni en bois ni en fer ; sur leurs chantiers, ils ne travaillaient que de vieilles carcasses de bâtiments mis au rebut et faisaient venir de loin, toiles, cordes et ancres. Impossible d'amener à Djerba les prises les plus lourdes, vaisseaux ronds capturés en pleine mer ; on transportait les cargaisons sur des barques, les navires étant ou brûlés au large, ou vendus à Tunis, à Tripoli ou même à Alexandrie. « Toutes ces galères [celles d'Aroudj et de ses lieutenants, en 1510] étaient construites avec les matériaux des navires qu'ils prenaient chaque jour, car les Gelves [Djerba] ne produisent pas d'arbres propres à la construction navale ; on n'y voit que des palmiers et des oliviers¹⁹¹. »

A l'ouest, Honein, présenté communément comme le port « royal » de Tlemcen, où les Catalans et les Italiens venaient acheter de la poudre d'or amenée par les caravaniers du Sahara, n'était, somme toute, qu'une très petite cité protégée par deux oueds et, vers l'intérieur, par une casbah et de hautes murailles. L'espace bâti n'occupait qu'un carré de 320 mètres sur 350. Son port, de belles dimensions (50 mètres sur 85), gardé par un rempart percé d'une unique porte, la « Porte de la mer », de seulement huit mètres de large, s'ouvrait

sur une baie d'approche hasardeuse, exposée aux mauvais vents de l'ouest¹⁹². Oran, avant la conquête espagnole, donnait volontiers asile aux corsaires qui ramenaient régulièrement de bonnes prises de leurs courses sur les côtes de Catalogne et des Baléares, « mais ce n'était pas une ville où régnait l'abondance puisqu'on n'y mangeait que du pain d'orge¹⁹³ ».

ALGER, LA GRANDE

Comme Bougie, « très grande cité, très peuplée, entourée de bons murs », comme Bône, simple bourg fortifié, comme toutes ces villes qui vivaient de la mer et se gardaient des attaques des nomades, Arabes ou Bédouins, Alger, certainement plus vaste, plus populeuse que toutes, s'entourait de fortes défenses. Pourtant, ce haut lieu de la guerre de course n'eut pendant longtemps qu'un port très vulnérable, protégé non par un môle mais par un îlot rocheux, le Penon. C'était un repaire de pirates, vivant de rapines, sans grands trafics ni avec les pays chrétiens ni avec Alexandrie ou Malaga, ni même avec les tribus de l'intérieur. La ville n'abritait aucune communauté chrétienne, catalane, italienne ou provençale, ni fondouks, ni consuls et, sur ce point, ne souffrait certainement pas la comparaison avec Tunis. Les routes transsahariennes et le commerce tant de l'or que des esclaves noirs aboutissaient loin de son port : au Maroc atlantique, ou à Honein, port de Tlemcen ; vers l'est, soit à Tunis, soit à Tripoli et, bien sûr, à Alexandrie d'Égypte. Écrivains et géographes arabes ne donnent alors sur cette cité que de pauvres indications, comme en passant, pour la citer sans s'y attarder. Ils parlent de ses corsaires, de ses jardins, de ses sources d'eau claire, sans rien dire du tissu urbain ni du paysage architectural. Jean Léon l'Africain, si célèbre, si souvent cité, à vrai dire plus que ne le méritent ses descriptions trop souvent à l'emporte pièce, ne s'intéresse vraiment qu'à Tlemcen. D'Alger, ne l'ont impressionné que les murailles, « splendides, extrêmement fortes, faites de très grosses pierres, prises pour la plupart dans les ruines d'une ancienne villa romaine ». Pour le reste, il ne retient que la Grande mosquée, dressée « sur le sommet de ces remparts » et quelques maisons qu'il dit « bien ordonnées¹⁹⁴ ».

Aroudj, l'aîné des Barberousse, à peine maître de la ville, suivi par un grand afflux de Turcs, janissaires et corsaires, en fit le bastion et l'arsenal de la guerre contre les Chrétiens.

Tant que le Peñon fut aux mains des Espagnols, les navires, pour entrer dans le port, se trouvaient sous le feu des canons ; on tirait péniblement les plus légers vers la plage située près de la porte Bab el-Oued ; les plus lourds s'ancraient dans une petite anse, appelée « Palma », non loin de la porte Bab Azoun ; les uns et les autres toujours exposés aux mauvais vents¹⁹⁵. Kheir ed-Din, lorsqu'il eut, en 1529, chassé les Espagnols du Peñon, fit construire un môle qui, sur une distance de trois cents pas, s'appuyait sur une suite d'îlots et d'écueils. On utilisa les débris de la partie supérieure du fort espagnol, plus des pierres extraites tout près de là, dans une carrière au-dehors de Bab el-Oued, plus encore d'autres matériaux apportés des ruines de la cité antique de Rusguniae, sur le cap Matifou, « mine inépuisable de pierres taillées¹⁹⁶ ».

Rues, marchés et palais

En l'espace de quelques décennies, un demi-siècle tout au plus, la ville d'Alger changea de visage.

Les uns donnent à la ville, enclose dans ses murs l'allure d'un parfait triangle (« les murailles s'élèvent peu à peu sur des collines et, tournant le dos vers le Midi, font une pointe qui paraît de loin un triangle haut élevé »¹⁹⁷ ; d'autres voient une sorte de rectangle, très irrégulier ; un autre encore « un arc muni de sa corde ». Tous parlent longuement de ses murailles, de ses portes et de ses bastions. Ils s'appliquent même à situer et décrire les points faibles, disent la meilleure façon d'investir la ville, de la contraindre à se rendre en attaquant les approvisionnements, en coupant les aqueducs. Des fossés remplis d'eau protègent les murs de l'enceinte, bien remparés, en bon état, « crénelés à l'ancienne », dominés à intervalles réguliers, sur un parcours de 3 400 pas, par de fortes tours carrées. Diego de Haedo cite les portes, les unes après les autres, insistant sur leurs défenses et sur le rôle qu'elles jouent dans la vie de la cité : Bab el-Oued au nord-est, les deux petites portes de la Casbah, la porte Neuve toute proche, Bab Azoun au sud ; puis, vers le nord, près de l'Arsenal, là où le mur de la ville se dédouble, la porte de la Douane par où sortaient les pêcheurs le matin ; et, s'ouvrant sur la place « des arquebusiers et du poisson », Bab el-

Djezira, porte de l'Île, plus puissante, à double entrée dont l'une, flanquée de deux tours, donne accès au port¹⁹⁸.

Deux nouveaux forts, témoins du soudain développement de la ville et de l'intérêt qu'y portaient les amiraux et les pachas, vinrent renforcer les murailles de l'enceinte et protéger les abords :

- Le « Fort de l'empereur », construit par Hassan, fils de Kheir ed-Din, à partir de 1545, à l'emplacement où Charles Quint avait dressé sa tente lors de l'expédition de 1541. C'était « une forte et grosse tour » qui gardait l'une des routes principales aux approches d'Alger, abritait elle-même un puits et un moulin, et défendait les sources d'où partait un aqueduc qui, franchissant un ravin, alimentait les six fontaines de la cité.

- Le Bordj el-Ochali (nommé aussi « Fort Bab el-Oued » ou « Fort des Vingt-Quatre heures »), ébauché par Mohammed qui fut pacha d'Alger de janvier 1567 à mai 1568.

Pour mieux surveiller les bandes de Bédouins, les tribus hostiles et les Espagnols, et pour interdire aux renégats de s'y cantonner, les pachas d'Alger se sont longtemps opposés à la construction de maisons en dur en dehors de l'enceinte. Haedo signale un seul faubourg, qui aurait compté plus d'un millier d'habitations, mais Arab Ahmed le fit démolir, au lendemain de Lépante, en 1572 ou 1573, par crainte d'un débarquement et d'une offensive des Chrétiens. Hors des deux grandes portes, Bab el-Oued et Bab Azoun, l'on ne trouvait guère, outre deux espaces réservés aux joutes des janissaires, que les tombeaux des marabouts et des gouverneurs¹⁹⁹.

Une grande rue, « presque droite », en tout cas bien plus droite que les autres et quelque peu plus large, que les chevaliers de Malte appelaient la *Stratta grande del Socco* (la Grande rue du Souk), traversait la ville de part en part, de Bab Azoun et de la Douane de terre à Bab el-Oued. Au long du parcours, malgré tout accidenté, coupé de paliers irréguliers, se trouvaient l'hôtel des Monnaies, plusieurs souks, deux bagnes, l'une des casernes de janissaires, le bazar, le hammam de Barberousse et un espace ouvert de bonnes dimensions, le Batistan, clos de murs, entouré de boutiques des marchands. C'était la seule place notable dans cette partie de la cité où l'habitat, très dense, ne laissait que de très rares terrains non bâtis, quelques jardins et de petits marchés sertis dans un fouillis de ruelles et d'impasses : place du Poisson, place du Beurre.

« Les maisons s'élèvent comme par degrés sur la montagne, ce qui fait un très bel aspect, parce qu'elles ont toutes des fenêtres et des corridors, et qu'elles ne s'ostent pas la vue les unes des autres... il y a plusieurs palais, à la moderne fort bien travaillés et qui ont été construits par les amiraux Turcs ou par les renégats²⁰⁰. » Comme partout ailleurs dans l'Afrique du Nord, ces maisons s'isolaient, tournaient le dos au commun et s'ouvraient sur d'étroites cours intérieures : maisons refuges pour des solidarités familiales ou claniques. Certaines, que les visiteurs ne pouvaient tout de suite identifier mais que les esclaves et les frères connaissaient bien, s'imposaient, plus hautes, plus massives et pourtant élégantes, véritables palais. Celui dit communément de la *Jenina* (de la *Djenina*, jardin qui se trouvait dans la partie centrale) était, en fait, le *Dar Sultan el-Kedina* (« la vieille maison du sultan »). Là vivait le roi d'Alger qui fut égorgé dans son bain par Barberousse en 1516 et là fut, en 1529, roué et tué à coups de bâtons le capitaine espagnol Martin de Vegas, malheureux défenseur du Peñon. Ce palais, décrit minutieusement par Nicolas de Nicolay, était, en fait, un vrai labyrinthe de constructions où nul n'aurait su retrouver son chemin : pavillons de toutes allures et de toutes dimensions, destinés à tous usages – pour les logements, les audiences et les divertissements –, dispersés sans ordre entre les frondaisons et les minuscules bassins des fontaines, plus un nombre incertain de « petites maisons », de salles ouvertes, de chambres obscures. La cour intérieure, étroite, quasi secrète, s'ornait d'une grande fontaine ; dans un des angles, un escalier de bois menait à une galerie, aux murs de riches faïences de couleurs, portées par des colonnes de marbre et de pierre blanche²⁰¹.

A l'extérieur, vers la ville, la façade nord, la seule visible d'assez loin, se dressait sur une vaste place, « théâtre de toutes les délibérations, tractations, intronisations, déchéances, en somme de tous les actes de la vie publique²⁰² ». Là se tenaient les écrivains publics, là étaient reçus les consuls, les janissaires payés de leur solde, les coupables jugés et exécutés. De plus, marché aux esclaves où l'on présentait les captifs chrétiens qui n'avaient pas encore de maître. Les religieux venus négocier la libération des esclaves se faisaient connaître, montraient leur argent ou leurs créances, citaient des noms et, jour après jour, tentaient de régler les rachats.

Les habitants vivaient dans la hantise des Arabes de la Mitidja qui pouvaient intercepter leurs caravanes et les priver de leur approvisionnement. Dans de

grands magasins, réserves immenses, s'entassaient des quantités considérables de grains, et l'eau arrivait en abondance d'une source située à une demi-lieue au sud des murailles. Au fur et à mesure que la ville s'est développée et davantage peuplée, on a cherché plus loin, à deux ou trois milles de la ville. Les premières fontaines, orgueil de la cité, furent construites en des lieux liés au pouvoir : dans le palais du sultan et sur la place juste devant, dans les cours des trois casernes de janissaires, dans la grande maison de l'un des pachas. Dans un deuxième temps, une grande fontaine fut installée près de la Porte de Mer, pour l'approvisionnement des navires. Puis deux autres, hors des portes Bab el-Oued et Bab Azoun.

Hommes et peuples

Plus que tout autre port en Méditerranée, Alger étonne et déconcerte : creuset d'hommes venus de partout, de groupes sociaux et ethniques qui ne se confondent pas, se distinguent aisément par leurs types physiques, leurs allures, le costume ou la coiffure ; qui habitent des quartiers bien tranchés et parlent leur propre langue, même s'ils peuvent, tant bien que mal, comprendre les autres. Population sans cesse accrue par d'autres arrivées, sans cesse modifiée, dans ses rapports et équilibres, par des conversions ou des promotions à d'autres statuts. Peuples sous la fêrule de maîtres venus de si loin, si étrangers à leurs mœurs et à leurs coutumes.

Les auteurs de récits ou de traités se perdent quelque peu, tant dans les arcanes des pouvoirs et des clivages sociaux que dans les rues, impasses, escaliers et traverses d'une cité qui laisse nombre d'entre eux sous le charme mais ébahis. Quant à évaluer le nombre d'habitants, il n'existe aucune source chiffrée, ni cadastre, ni registre fiscal, ni dénombrement quelconque. Pas d'état civil couché sur le papier, pas d'indication sur le ravitaillement ou la consommation qui, au prix de calculs plus ou moins acrobatiques (mais nous savons surmonter cela !) auraient peut-être permis d'estimer le poids démographique et ses variations d'un temps à l'autre. Ou ces recensements et ces rôles n'ont jamais été dressés, ou ils ont disparu dans les tourmentes. Seuls demeurent les récits des captifs et des religieux. Ceux-là, les premiers notamment, avaient le temps d'observer les hommes et les lieux, de fréquenter toutes sortes de maîtres et de milieux, capables peu à peu de percevoir les signes et les différences pour comprendre les

hiérarchies et les réactions des uns avec les autres, ententes ou conflits. Ils demeurent pourtant incertains, circonspects, prudents, ils donnent des chiffres, non d'habitants ou de foyers, mais de maisons occupées par chaque groupe social, par chaque ethnie plus exactement ; sans, heureusement, faire trop le détail, ne comptant, *grosso modo*, que par centaines²⁰³.

Ils classent ceux qu'ils appellent les Maures en huit sortes, gens qui ne se combattent pas toujours, ne s'ignorent pas non plus, mais ne viennent pas des mêmes pays et ne pratiquent pas, entre eux, exactement la même langue :

- Les vrais citadins, les *Baldis*, occupent ou possèdent 2 500 maisons, et tiennent des boutiques. Aroudj les a dispensés de payer les taxes. Ils sont aussi propriétaires de jardins et de champs près des murs de l'enceinte.

- Les Kabyles viennent des montagnes, sont pauvres, gagnent leur vie au service des Maures et des Turcs, travaillant jardins et vignes, ou servent comme rameurs salariés sur les galères. Parmi eux, les *Azuagues* (ou *Zouaoua*), ethnie ou tribu du royaume de Koukrou, au sud-est d'Alger, et du royaume des Beni el-Abas, près de Bougie, sont de bons soldats, enrôlés, employés par les Turcs pour aller percevoir l'impôt sur les Maures des campagnes et tenir les garnisons de Bône et de Mostaganem, plus tard celle de Tunis.

- Les Arabes, dits souvent Bédouins, éleveurs nomades, détraussent les caravanes. Dans Alger, « leur vie est si misérable que leur plus grand régal n'est que des gâteaux pétris avec des œufs, qu'ils font sécher au four et qui se conservent des années entières. Ils mendient, craints et méprisés de tous ("une canaille tellement vile qu'ils mourraient de faim plutôt que de travailler"). Ils ne font pas de feu chez eux. Ils logent sous les porches des maisons, couchent sur des peaux de moutons et il y en a peu qui aient d'autres lits²⁰⁴. »

- Les Andalous sont venus d'Espagne : *Mudejares* du royaume de Grenade, *Tagarins* de Valence et des pays d'Aragon. Ce sont des artisans, de petits négociants – merciers entre autres –, des changeurs, des ouvriers des métaux et de l'argent. Beaucoup élèvent des vers à soie et possèdent des ateliers de filature et de tissage.

- Les Juifs, aux dires des mêmes auteurs, sont nombreux, venus de divers pays et, de plus en plus, de la péninsule Ibérique. Ils ont des coiffures de formes et de couleurs différentes selon leurs origines, sont tailleurs, épiciers, orfèvres, bijoutiers, font commerce de mercerie, battent l'or et l'argent. Ils paient tribut,

« tenus par les Musulmans en tel état d'abjection qu'un enfant musulman peut se permettre d'insulter et même de porter la main sur n'importe lequel d'entre eux ». Même les plus riches vivent comme des misérables²⁰⁵.

– Les Turcs (« très velus, pesants et communs ») ne sont pas tous janissaires ni même soldats. Certains vivent de leurs bras et se louent pour toutes sortes de besognes. D'autres, plus nombreux, les *chacals* disait-on, arrivés sur les navires soit de Grèce et des Balkans (« vifs, habiles, plus blancs que les autres »), soit d'Anatolie (« plus grossiers, un peu plus bruns de peau, moins bien partagés sur le rapport de la taille et des avantages personnels »), ramaient sur les navires des corsaires, libres et salariés. Ceux-là ont leurs maisons : 1 600 au total.

– Plus de 3 000 maisons (chiffres toujours très entiers, faussement définitifs) appartiennent à d'autres Turcs, naguère janissaires ou marins, maintenant négociants, qui possèdent aussi 2 000 échoppes dans les souks où ils ne logent pas. Ces marchands venus d'outre-mer ne s'associent qu'entre eux, avec leurs fils, leurs parents, ou leurs anciens esclaves, affranchis et renégats. Ils ne tiennent aucun registre et ne couchent leurs accords ou leurs comptes que sur des feuilles de papier volantes. L'usure leur est, comme aux autres, interdite par leur religion, mais ils la pratiquent tout de même « et ne payent qu'avec de la monnaie rognée, altérée et souvent fausse ». Tout leur trafic se fait avec Constantinople où ils expédient le corail, les perles, les pierres fines, les pièces d'or d'Espagne et toutes les denrées achetées aux Maures²⁰⁶.

– Les renégats sont des anciens chrétiens, convertis de bon ou mauvais gré.

Certains marabouts et docteurs de l'islam affirmaient qu'on ne pouvait tenir des hommes en servitude plus de sept années et qu'il fallait, alors, les libérer de leurs chaînes et les astreindre seulement à un service domestique, convenablement traités et bien nourris. Pourtant, ceux qui ont pu observer, dans Alger notamment, le comportement des maîtres disent sans ambages « que ce sont ceux qui n'ont pas d'esclaves qui disent cela, les autres, quoique marabouts et même prétendus saints, pensent et font le contraire²⁰⁷ ».

S'enfuir du rang des rameurs, lors d'une bataille, la galère corsaire coulée et les fers tombés, tenait du miracle. Attendre que sa rançon soit payée, à supposer que le rachat ait été admis, demandait de longues, de très longues attentes, au point d'en perdre espoir. L'issue, pour retrouver vite et sûrement une vie d'homme et sa dignité, était de se faire musulman. De la même façon qu'en

Orient et en Espagne, dans les temps lointains des conquêtes, nombre d'habitants soumis à la loi des vainqueurs s'étaient convertis pour échapper à l'impôt, un certain nombre de captifs chrétiens, à Grenade puis à Alger et à Tunis, sensibles aux pressions et aux promesses, ont renié leur foi pour recouvrer la liberté et une manière de considération, du moins pour n'être plus soumis aux plus durs travaux.

Dans la Grenade musulmane, les prisonniers chrétiens ralliés à l'islam, les *helches*, tenaient un rôle non négligeable, parfois primordial, dans l'administration, la fiscalité, l'armée et les négociations²⁰⁸. Diego de Haedo affirmait que les renégats étaient, dans Alger, plus nombreux que les autres habitants, Maures, Turcs ou Juifs : « Il n'est pas une nation de la Chrétienté qui n'ait fourni à Alger son contingent de renégats. » Tous les auteurs du temps s'accordent et certains même renchérissement. Le Père Dan ne consacre pas moins de cinquante pages, dans l'édition in-quarto de 1637, à décrire leurs conditions et leurs pouvoirs, et Nicolas de Nicolay, sans doute bien moins renseigné mais soucieux tout de même d'étonner ses lecteurs, affirmait que, dans les années 1550, tous les Turcs d'Alger étaient, en fait, des Chrétiens convertis à l'islam. Enfin Thévenot, un siècle plus tard, conseillait de ne pas parler italien dans la ville si l'on ne voulait pas être compris et garder un secret²⁰⁹.

Certains esclaves, capturés très jeunes, à l'instar des enfants enlevés dans les Balkans, se firent janissaires. D'autres, aides artisans ou petits commis au service d'un maître. Les riches Turcs adoptaient souvent de jeunes renégats et se montraient généreux. Ils en gardaient près d'eux, comme leurs fils, quinze ou vingt, ou davantage, et leur assuraient une part d'héritage. Euldj'Ali aurait eu jusqu'à cinq cents de ces renégats, plus ou moins adoptés, dans sa maison.

A en croire les récits des Chrétiens, les hommes jeunes, de belle allure, trouvaient facilement à se marier avec la fille de leur patron ou de l'un des voisins. Ceux de bon métier ou experts dans l'art de gérer une affaire et de surveiller les comptes, distingués par le pacha, par un *raïs* ou par un marchand, s'imposaient vite, gagnaient de l'argent et voyaient d'heureuses fortunes leur sourire. Les renégats fortunés, dit encore Haedo, possédaient plus de six mille maisons dans la ville ; « en eux résidait presque tout le pouvoir, le gouvernement et la richesse d'Alger ». Les captifs libérés et les religieux n'en disaient que du mal : « C'étaient les plus grands ennemis des Chrétiens, plus durs et plus cruels

que les autres maîtres²¹⁰. » Ils ne songeaient nullement à fuir, seulement à s'établir au mieux, à donner des gages de leur savoir-faire et de leur dévouement au pacha. Cervantès fut, par eux, deux fois trahi alors qu'il tentait de s'évader. Il affirme que les renégats qui voulaient retourner au pays avaient coutume d'emporter des attestations de captifs chrétiens qui certifiaient qu'ils étaient hommes de bien et leur avaient rendu service. Certains en tiraient parti : ils allaient, sur leurs navires, razzier et voler en pays chrétien et s'ils faisaient naufrage ou s'ils étaient pris, ils tiraient leur certificat et se réconciliaient alors, mais alors seulement, avec l'Église. Et dès qu'ils le pouvaient, retournaient en « Barbarie »²¹¹.

LA GUERRE SUR TERRE ET SUR MER

Les janissaires

Guerriers d'élite en Turquie, ils furent pendant longtemps des fils de Chrétiens arrachés à leurs familles lors des conquêtes, principalement dans les Balkans, convertis à l'islam et instruits du métier des armes. Kheir ed-Din, fort dépourvu de troupes de qualité dans Alger et menacé de perdre la ville, obtint du sultan que ceux qui viendraient le rejoindre, n'étant alors ni janissaires ni fils de Chrétiens, pourraient être incorporés dans ce corps privilégié. Ceux déjà en place dans Alger s'y refusèrent tout net, affirmant qu'aucun corsaire ou renégat de fraîche date, converti à l'âge adulte, ne devait être des leurs. Ce à quoi les corsaires répondirent qu'ils ne voulaient, eux, à aucun prix, voir ces janissaires monter sur leurs galères, prendre part à la course et avoir une part du butin. En 1568, Mohammed Pacha les y obligea et leur permit, en échange, de s'incorporer à l'une des troupes des janissaires. On y autorisa même, cette année-là, les Juifs qui se faisaient musulmans, mais la mesure fut abrogée deux ans plus tard, en 1580. Une centaine d'entre eux, qui avaient déjà reçu leur solde, se la virent retirer. On fit crier de par les rues qu'ils ne s'étaient convertis que pour ne plus payer le tribut.

Armés seulement d'arquebuses dont ils se servaient à merveille, ils n'avaient ni piques ni hallebardes et ne tiraient des flèches que montés sur les galères. C'étaient tous des fantassins ; seul leur capitaine, le *boulouh-bachi*, allait à

cheval. Ils ne faisaient ordinairement aucun exercice, ni escrime, ni jeux, ni courses, pas même le jeu de paume ; seulement lors des deux grandes fêtes annuelles de l'islam, ils pratiquaient les luttes à mains nues, les lancements de lourdes cannes et les courses de chevaux, deux à deux. Ils ne se querellaient jamais, ne portaient pas de couteaux, ne jouaient ni aux dés ni aux cartes, ne blasphémaient pas, ne reniaient pas leur Dieu.

Devenus vieux, ils devenaient *spahis*, appelés encore aux armes pour de lointaines expéditions, celles qui mobilisaient l'ensemble des forces du pacha, mais, en fait, étaient surtout chargés de veiller aux remparts. Ces *spahis* vivaient dans leurs maisons, percevaient une solde, de vingt à quarante doubles par an, plus des rentes, les *pares*, à prendre en blé, en orge, en bœufs et en moutons, en beurre et en figues, et même en argent, sur les Maures du pays. Ils exploitaient, avec l'aide de domestiques et d'esclaves chrétiens, des terres, des vergers et des jardins, élevaient des moutons, parfois des bœufs et, sur les marchés, aux portes de la cité, vendaient des raisins et des figues, du beurre, des toisons et des fils de soie.

Les janissaires étaient au nombre d'environ 6 000, répartis en plusieurs garnisons dont 3 500 ou 4 000 dans Alger²¹². Ils n'y vivaient qu'une partie de l'année. En hiver et au printemps, ils se formaient en corps autonomes, très mobiles, de quatre à six cents hommes chacun, et, pendant quatre à cinq mois, parcouraient l'arrière-pays pour percevoir les taxes, vivant sur les populations, volant ce qu'ils pouvaient, usant de violences, prenant femmes, filles et jeunes fils, rentrant dans Alger, en grand train, à la tête d'une caravane de chameaux et d'ânes portant blés, miel, beurre et figues, « dont ils faisaient de l'argent comptant ». D'autres, peu nombreux à vrai dire, ramaient, salariés, sur les galères ou s'embarquaient pour mener le combat lors des razzias en pays chrétiens, notamment en Italie et dans les îles.

Leur chef suprême, l'agha, tout-puissant, parfois même opposé au pacha, avait seul pouvoir de les commander et de les punir. C'était, selon leur loi, le plus ancien, mais, parfois, emportés par de curieux caprices, engagés en de sombres intrigues ourdies en secret, ils en changeaient jusqu'à trois ou quatre fois par an, envoyant le chef en place à la retraite. Il arrivait aussi qu'ils contestent celui que son ancienneté aurait appelé. En août 1578, ils refusèrent ainsi, l'un après

l'autre, quatre des leurs, ordinairement désignés, arguant du fait que leurs femmes s'étaient montrées frivoles.

Hors le temps où ils parcouraient les campagnes pour montrer aux Maures qui étaient les maîtres, les janissaires mariés vivaient dans leurs ménages, occupant, dit-on, jusqu'à huit cents maisons dans la ville. Les autres étaient cantonnés, à huit, dix ou douze ensemble, dans des chambrées aménagées dans de grandes casernes. Dans les trois principales casernes d'Alger, toutes trois bâties sur le même modèle – les logements ouvrant sur des galeries, autour d'une cour ornée d'une petite fontaine –, l'on comptait au total quelque six cents hommes. Certains arrondissaient leurs pécules et leurs rapines en fabriquant des boutons et de la passementerie ; on les voyait aussi tailleurs, cordonniers ou potiers, exercer même des trafics sévèrement condamnés par ceux qui gardaient en tête l'image de vrais guerriers et refusaient de se commettre en ces bas négoce :

*Tes soldats sont devenus marchands de marmelade.
Ils enroulent sur leur tête un turban de Bagdad,
Ils portent sur leur dos tout le marché des spahis ;
Celui-là promène dans sa main des poivrons marinés.
Tes soldats sont marchands de lait caillé,
Tes soldats crient « des figues de Smyrne ! »
Tes soldats sont des épiciers.*

Ou encore, portrait du janissaire devenu marchand de tabac :

*Il s'arrache la barbe parce que les acheteurs ne paraissent pas ;
Son visage est tout pâle, de la pâleur du coing.
Un autre a placé devant lui le pot de tabac à priser.
Il est tout maigre d'avoir trop râpé le tabac.
Il explore la rue sans cesse, à droite, à gauche,
Il supplie le Créateur de lui envoyer des chalands²¹³.*

Ces mauvais soldats vivaient comme des nantis et se conduisaient comme en pays conquis. Qui portait la main sur l'un d'entre eux, ne serait-ce que pour l'écarter du chemin, avait cette main coupée. Le meurtrier d'un janissaire était brûlé vif, ou rompu vif à coups de masses, ou empalé. Par les rues, les cuisiniers

des chambrées portaient une hachette, l'arboraient à tous vents, la brandissaient en entrant dans les boutiques pour piller pain, pâtes, œufs et viandes, « sans qu'aucune considération ne puisse les obliger à lâcher prise ou à payer le prix ». Ils traînaient par la ville, piliers des cafés :

*Que dois-je louer dans ce cafetier ?
Il a trois cents tasses, plus celles qui circulent sur la place ;
Il a neuf garçons qui torréfient le café.
Il a scellé mille ducats dans un sac.
Sept cents campagnards vannent son blé,
Cent bédouins tournent pour lui le rôti à la broche.
Huit cents clients boivent son café.
Il passe chez lui mille janissaires par jour,
Sans compter les ivrognes qui arrivent à minuit²¹⁴.*

Les désœuvrés s'enivraient d'eau-de-vie ou de vin, coupables d'abus, craints de tous, rarement repris en main par leurs chefs. « Ils mènent une vie bestiale de sales animaux, s'adonnent continuellement à la crapule, à la luxure, en particulier à l'ignoble et infâme sodomie, se servant d'enfants chrétiens qu'ils achètent et qu'ils habillent à la turque ; ils se servent aussi d'enfants juifs ou maures, les prenant et les retenant près d'eux malgré leurs pères²¹⁵. » Les Chrétiens, religieux ou non, peu enclins bien sûr à en dire du bien, n'étaient pourtant pas seuls à critiquer leurs mœurs. Les Maures, les docteurs de la foi et les bons soldats eux-mêmes se plaignaient de ces décadents, fustigeaient le laisser-aller de ces hommes, mauvais guerriers, mauvais croyants aussi, qui ne songeaient plus ni à prier ni à combattre :

*J'ai contemplé l'armée, c'est un marché, un hazard ;
Les gradés, les « enfants perdus » errent dans la forêt.
Pendant que la gent sodomite se dispute, la gent idolâtre vient la
rosser
Les franges de son turban lui battent les chevilles,
Ses cheveux non rasés lui tombent jusqu'aux yeux.
Assis dans un café, il fait le vantard,
Lorsqu'il voit l'ennemi, il fuit dans la montagne²¹⁶.*

Les raïs. Piraterie et razzias

Aucun port, dans le Maghreb, ne pouvait alors rivaliser avec les chantiers et les ateliers d'Alger. De sévères règlements imposaient un dur service aux maîtres charpentiers et aux ingénieurs responsables des arsenaux. Ils surveillaient les coupes de bois dans les forêts de Kabylie et dans les montagnes près de Cherchell, assuraient leurs transports par bêtes de somme ou par chariots, puis organisaient les expéditions, sur la mer, au large de la côte, par trains flottants. Les ouvriers étaient tous, ou presque tous, des esclaves chrétiens ; l'agha des janissaires leur faisait donner trois pains par jour. Quelques *raïs*, chefs corsaires, possédaient, esclaves particuliers, des maîtres charpentiers, génois le plus souvent, qui, emmenés en course, se chargeaient des réparations sur des installations de fortune, généralement dans une île où ils faisaient relâche pendant des semaines ou des mois. Les Turcs et les Maures étaient calfats ou remolats, tourneurs de rames²¹⁷.

Lors du lancement d'une galère, on égorgeait deux ou trois moutons, jetés à la mer. Le *raïs* présidait la fête et chacun de ses proches apportait ses cadeaux, argent, bijoux, vêtements de prix, étoffes écarlates aussitôt exposés dans les haubans. D'autres cérémonies, moins fastueuses, plutôt chargées de symboles, occasions de prières pour conjurer le mauvais sort, accompagnaient les départs. Les navires quittaient généralement le port un vendredi, à la nuit tombée, et saluaient la chapelle, la *koba*, du marabout Sidi Bacha, vénéré pour avoir provoqué l'anéantissement de l'armée de Charles Quint devant Alger, en 1541. En fait, le peuple avait, d'un seul élan, attribué cette délivrance miraculeuse au nègre Youssef. Mais les *ulémas* et les marabouts ne l'entendirent pas ainsi, ne voulant, en aucun cas, glorifier cet esclave noir qu'ils accusèrent d'avoir usé de sortilèges païens appris au fond de l'Afrique, et ils réussirent à persuader le pacha, Hassan Agha, que c'était bien Sidi Bacha et nul autre qui, jour et nuit, était resté en prières et en jeûnes depuis le moment même où la flotte des Chrétiens s'était montrée à l'horizon ; lui seul avait appelé l'orage dévastateur contre les ennemis de Dieu...

Les maîtres d'Alger n'armaient que pour la course, pour la guerre plus précisément, et ne s'intéressaient nullement aux innovations qui, depuis longtemps déjà, depuis plus d'un siècle au moins, avaient marqué les rythmes et

les pratiques de la navigation marchande en Méditerranée. Ni grosses nefes, bâtiments lourds et hauts sur l'eau, ni même galées capables de porter de fortes cargaisons : leurs navires demeuraient toujours les galères à l'ancienne, rapides, légères, pour approcher de près les grèves et s'enfoncer dans les estuaires. Sur chacune, deux cents rameurs, et parfois davantage, peinaient sur de longues perches de soixante pieds, attachés à leurs bancs, menés à coups de fouet. Comme tous les marins de leur temps, ces corsaires savaient parfaitement tracer leur route en pleine mer, usant de boussoles et de cadrans solaires, de sabliers, d'arbalètes et d'astrolabes ; et, dès qu'ils naviguaient à plusieurs, de signaux et de fanaux. Pour tromper l'ennemi, ils se servaient de faux pavillons, camouflaient leurs galères sous d'autres allures, et ne faisaient lancer leurs annonces que par des renégats parlant une langue des Chrétiens.

Le *raïs* louait ses rameurs esclaves à leurs propriétaires, notamment à des marchands maures ou turcs qui, d'une façon ou d'une autre, investissaient quelque argent dans la course ; il leur donnait douze pièces d'or pour chaque homme et pour chaque voyage. Les Maures, galériens volontaires, les *bonavoglie*, recevaient directement la même somme. Tous les rameurs touchaient une ration en biscuits, huile et vinaigre. De même les hommes d'armes, janissaires ou renégats – des Levantins surtout – qui, eux, ne percevaient pas de salaire en pièces d'or, se payant sur ce qu'ils prenaient lors des captures en mer ou des razzias sur les côtes.

La course n'était pas la guerre, mais l'aventure, souvent incertaine, pas toujours heureuse. Deux ou trois *raïs* tout au plus naviguaient de conserve et, le plus souvent, ne s'en prenaient qu'à du menu fretin, barques de pêcheurs, ou à un navire marchand laissé à la traîne. A entendre les Chrétiens, de vrais charognards : « On dirait qu'ils vont tout simplement à la chasse des lièvres et des lapins, en tuant un ici, et un autre là-bas. »

Au cours de l'été 1550, trois corsaires, déjà célèbres pour leurs brigandages et que les Espagnols nommaient – comme toujours de façon si approximative qu'il est bien difficile de les reconnaître d'une mention à l'autre – Valledupar, Chamite (c'est Mohammed) et Vagassidubriz, tous trois originaires d'Anatolie et dont les trois galères étaient armées à Djerba, virent passer, loin devant eux, l'escadre napolitaine de Garcia de Tolède. Une frégate chargée de vivres suivait mal et les deux galères qui devaient la protéger finirent par la laisser seule. Les

Barbaresques donnèrent l'assaut à quelques milles d'Ischia. Le patron espagnol, avec ses six arquebusiers et les vingt-quatre passagers (un chapelain et les valets des gentilshommes de l'escadre) s'enfuirent dans une barque mais bientôt, criblés de flèches et de balles, durent se rendre. Cinq jours de repos dans la petite île de Ventotenne, le temps de partager quelques dépouilles, et la course reprit.

Les corsaires décident alors de faire conduire le bâtiment capturé à Alger pour y vendre la cargaison de vin et de lard ; il ne va pas bien loin, arrêté près de Capri par un gros vaisseau espagnol qui emmène le tout à Messine. De leur côté, les trois Turcs croisent encore pendant deux semaines entre Ponza et la côte, finissent par surprendre une grosse barque en route vers Rome pour le jubilé avec, à son bord, une quinzaine de pénitents italiens. Quelques jours leur suffisent pour les vendre à Hammamet. Dernier épisode de l'aventure : la poursuite d'un navire marchand, visiblement sans défense mais qui, trompant par une manœuvre habile les Barbaresques pourtant plus rapides, parvient à se placer sous la protection des canons d'Ostie ; les hommes se sauvent à terre et ne reste aux brigands que le navire qu'ils abandonnent sur place, après l'avoir vidé et quelque peu démantelé²¹⁸.

Cervantès, blessé à Lépante de deux coups d'arquebuse dans la poitrine, la main gauche gravement mutilée, s'était, dès l'année suivante – en 1572 –, engagé sous le commandement de Don Lope de Figueroa²¹⁹. Il fut de tous les combats, contre Tunis et La Goulette en 1573, puis lors d'une expédition vers Gênes, séjourna quelques mois à Naples et à Palerme avant de rejoindre la garnison de La Goulette. Bénéficiant d'un congé d'un an, il s'embarque, le 20 septembre 1575, avec son frère Rodrigo et Pedro Diaz, gouverneur de la place, sur la galère *El Sol*, accompagnée de deux felouques légères. Ils devaient gagner l'Espagne, mais un vent violent les pousse jusque sur les côtes de France et, « en arrivant dans les parages que l'on appelle les Trois Maries, voici que sortent d'une calanque deux galiotes turques et, l'une prenant la mer, l'autre longeant la terre, coupent la route et nous font captifs ». A peine montés à bord, les Turcs, le corsaire Arnaud Mami à leur tête, dépouillent les prisonniers de leurs vêtements et les laissent complètement nus. Des felouques, ils retirent tout ce qu'ils peuvent emporter, et les font s'échouer sur le rivage, sans les couler, « disant qu'elles leur serviraient une autre fois à transporter d'autre *galima*, car c'est de ce nom qu'ils appellent le butin qu'ils font sur les Chrétiens²²⁰ ».

Il arrive pourtant que la proie soit la plus forte ou secourue inopinément par un parti d'hommes d'armes, peut-être aux aguets, accourus à la première alerte. Le corsaire Vagassi de tout à l'heure, assez hardi quelque temps plus tard pour débarquer dans l'île d'Elbe, voit trois arquebusiers espagnols bien déterminés à lui barrer la route. Avec six Turcs et deux de ses rameurs tués et nombre de blessés, il n'a d'autre ressource que de s'enfuir à toutes rames vers Alger, pour y vendre quelques captifs. Aussi malheureux, ce même été 1550, Damergi avait fait une soixantaine de prisonniers en Sardaigne puis, dans les eaux de Lipari, avait lancé sa fuste à la poursuite d'une frégate napolitaine ; celle-ci, jetant à la mer ses tonneaux de vin et ses paniers de châtaignes, réussit à le distancer et à s'ancrer dans l'île d'Ustica. Le *raïs* n'a que quelques armes à feu et, des trente archers recrutés à Djerba, il ne lui en reste plus que vingt-deux. Il en débarque tout de même une quinzaine, les perd tous dans la bataille et en est quitte pour sa honte, « heureux encore d'avoir pu empêcher les rameurs de sa chiourme d'échouer le navire sur la plage, pour recouvrer leur liberté²²¹ ».

Cette piraterie, conduite souvent au hasard et très loin de ses bases ou de ses ancrages ordinaires, ne pouvait se maintenir qu'en se ménageant des refuges plus ou moins secrets, souvent complices. Laisser, comme le rapporte Cervantès, des navires pris à l'abordage mais encore en bon état sur la côte de Camargue pour les reprendre plus tard dit assez que les habitants et même les autorités du lieu s'en trouvaient d'accord, en espéraient quelque profit et avaient sans doute reçu des ordres en ce sens. Pour faire relâche, se ravitailler en eau, en huile et en fruits frais, pour attendre un meilleur temps ou réparer des avaries, surtout pour partager les prises et donner quelque répit à leurs hommes d'armes, les corsaires d'Afrique et les Turcs ancrèrent leurs galères ou leurs fustes dans des îles qu'ils n'avaient jamais conquises mais où ils savaient être soit à l'abri de tout regard, soit bien accueillis : Formentera dans les Baléares, Saint-Pierre près de la Sardaigne, Lipari parfois, Stromboli et, plus souvent, l'île de Ventotenne située très loin en mer, au large de Naples, à l'ouest d'Ischia et de Naples. Îles de flibustiers déjà, comme plus tard les Antilles ? Non : ils n'y passaient pas volontiers l'hiver, n'y avaient aucun ancrage social, ni maisons ni femmes, seulement de très rudimentaires entrepôts, éphémères généralement. De simples refuges d'aventuriers²²².

Au retour, dans Alger, les pirates et les corsaires s'annonçaient par des coups de canon, plus ou moins selon l'importance du butin. C'était, chaque fois, l'occasion de grandes réjouissances, les galères acclamées par la foule, les janissaires invités à d'interminables banquets. Fêtes solennelles aussi, suivies par un grand concours de peuple, pour la répartition des prises. Le pacha, « roi d'Alger », avait pour lui, généralement, la septième partie des cargaisons, de l'argent, du linge et des captifs. Le *raïs* et ses associés, ceux qui avaient investi dans l'entreprise, gardaient pour eux les autres esclaves et ce qui restait des marchandises ; les hommes d'armes se répartissaient l'argent et les bijoux²²³.

Les corsaires maures, ceux que l'on appelait autrefois les « Sarrasins », se faisaient de plus en plus rares. La ville était aux mains des Turcs et les commandements en mer plutôt confiés à des renégats chrétiens, de plus en plus nombreux, tous « gens très pratiques dans la navigation du littoral des pays chrétiens ». Le 25 mars 1578, Mami Arnaut, *raïs*, renégat albanais, partait en course avec huit galiotes commandées par Moussa Safi, un Turc, par Morat Raïs, renégat français (provençal ?), Gauchio, renégat vénitien, Youssef, renégat napolitain, Daourdi, Mami et Dali Mauri, tous trois d'origine grecque. Dans *l'Histoire de la Barbarie et de ses corsaires*, le Père Dan donne, pour l'an 1581, les noms des capitaines des 35 galères du port d'Alger : douze sont turcs, un juif, un hongrois et vingt et un renégats gréco-romains, dont sept génois, trois grecs et deux espagnols²²⁴. Sur leur compte, couraient de merveilleuses histoires que soldats et marins avaient en tête et ramenaient au pays. Au temps de la bataille de Lépante, une chanson, en Italie, exhortait Euldj'Ali à renier l'islam et à revenir au Christ :

*Va au baptême tout de suite, pour ton bien
et rend Alger à la bannière d'Espagne...
Ne tarde pas plus, va vite
A Rome, à genoux aux pieds du Saint Père*²²⁵.

Les Chrétiens, les hommes de guerre et de gouvernement, les conseillers des rois, et même les officiers plus modestes, les marins et les marchands, ne voyaient pas du tout les « Barbaresques » comme des fantasmes, fruits de leur imagination ou de leurs peurs. Ennemis de chaque année, ils ne demeuraient

nullement des inconnus. Ils les identifiaient, connaissaient leurs noms, leurs pouvoirs et notaient leurs méfaits. Ils n'ignoraient rien de leurs origines, du cours de leurs vies, des hasards et des fortunes qui les avaient portés aux commandements et aux honneurs.

A Lépante, don Juan et ses officiers savaient quels amiraux et chefs d'armée turcs se trouvaient devant eux. Tous les auteurs des récits de cette bataille, très circonstanciés, dressés souvent en forme de véritables comptes rendus des opérations, citent un grand nombre de noms. Luis del Marmol décrit la flotte ottomane, en donne l'exacte disposition en forme de croissant et nomme les chefs de chaque formation : pour la pointe droite, du côté de la terre, Memet Bey gouverneur de Négrepont et Siroco, gouverneur d'Alexandrie, avec 60 galères ; pour la pointe gauche, du côté de la terre, Euldj'Ali d'Alger avec aussi 60 galères ; au centre, Ah Baba flanqué, vers la terre, de Fasta Bacha et de l'autre côté de ses deux fils (100 galères) ; le petit-fils de Barberousse, avec 40 galères, « soutenait la bataille » et le gouverneur de Tripoli, avec 22 galiotes, renforçait l'aile droite. Au soir de la victoire, il fait le compte des pertes de l'ennemi et peut dire qu'il mourut « 200 Turcs de condition dont 30 gouverneurs de provinces, plus 160 beys et capitaines à fanal ». Suivent plus d'une trentaine de noms des principaux chefs, chacun avec sa charge, tel Suf Aga, « l'écrivain majeur de l'arsenal du Grand Seigneur »²²⁶.

Auteur, lui aussi, d'une narration longue et nourrie de la bataille de Lépante, le Vénitien Girolamo Diedo se félicite des lourdes pertes des Turcs – « peut-être 30 000 morts » – et insiste sur les commandants de galères ou chefs de troupes, « capitaines qui sont allés rejoindre leur damné Mahomet ». Il donne exactement onze noms, tous ces hommes identifiés par leurs qualités, leurs titres, charges, leurs exploits ou leurs méfaits passés, les uns célèbres pour leurs courses de « Barbaresques », les autres pour leurs gouvernements dans le Levant, à Constantinople même ; et encore quatre noyés nommément désignés et quatre autres dont il ne dit rien « parce que trop obscurs », et c'est à regret. Ont été faits prisonniers le fils de Cara Mustafa, et Memet Bey, fils de Salah Raïs, roi d'Alger, qui fut sandjak (gouverneur) de Négrepont, plus neuf autres également nommés et qualifiés. Sept capitaines des Ottomans ont pu s'enfuir, parmi eux Casa Geli, renégat corse et, surtout, Hassa Agha, renégat vénitien « qui fut pris esclave encore enfant »²²⁷.

Les Chrétiens, capitaines et religieux, savaient les reconnaître, leur attribuer telle ou telle vaillance, insister sur leurs traits d'humeur, sur leur façon de se comporter dans leur vie domestique et de tenir en mains leurs sujets. Les lecteurs des relations écrites par les religieux pouvaient se faire une nette idée de leur allure et de leurs traits. Diego de Haedo n'a certainement connu, lors de sa captivité, qu'un seul des pachas, deux tout au plus, mais son *Histoire des rois d'Alger* donne un portrait physique, parfois même très détaillé non seulement des deux Barberousse, mais des trente et un rois, dont certains n'ont régné que quelques mois. « Il était petit, gras, et resta tel en dépit de beaucoup de remèdes et de soins ; son teint était très blanc ; il avait de grands yeux et des sourcils très épais comme son père ; il avait une forte barbe noire, et zézayait très gracieusement » (Hassan Pacha). « C'était un homme de haute taille, charnu, brun, avec de grands yeux et une forte barbe noire. Il ne laissa qu'une fille pour héritière de ses grandes richesses ; il l'avait eue d'Axa, fille de Hadji Pacha ; on l'avait surnommée Gorda, parce qu'elle était très grosse » (Yussuf). Couça Mohammed était turc, de ceux qu'on nomme *chacals* ou *vilains* comme il en passe chaque année de Turquie en Algérie ; il était (à sa mort) âgé de cinquante ans, de taille moyenne et fort gros, il avait les yeux très grands, le nez camus, et son teint était olivâtre. « C'était un homme de cinquante-cinq ans, de taille moyenne, d'un teint brun, avec une forte barbe noire, de l'embonpoint et les yeux un peu bigles. C'était un bon gouverneur, très juste, sans cupidité, très amateur de la lecture des livres religieux arabes et turcs, occupation qui lui prenait tout le temps que les affaires lui laissaient » (Rabadan Pacha)²²⁸.

Les grands capitaines, en tout cas, firent parler d'eux, de leurs exploits, de leurs extravagances mêmes et de leurs caprices. Plus d'un s'est forgé, jusque chez les Chrétiens, une renommée tout autant que les deux Barberousse. Celle de Dragut les éclipsa toutes. Né dans un petit village d'Anatolie, embarqué sur une galère à l'âge de douze ans, celui qui se fit appeler Dragut avait suivi Aroudj à Djerba. Plus tard, déjà maître de ses galères de combat, mais cerné dans le lac intérieur de l'île par la flotte d'Andrea Doria, il y amena par force plus d'un millier de paysans et leur fit creuser un chenal, couvert ensuite de planches épaisses, enduites de graisse, où ses navires furent tirés, montés sur des roues grossières, jusqu'à la haute mer. Les nouvelles de ses hauts faits, captures et razzias, couraient si fort que Doria fit, pour le prendre, armer une dizaine de

galères et se lança à sa poursuite, de concert avec la flotte de Berequel de Requesens, capitaine des galères de Sicile. Fait prisonnier dans les eaux de la Corse, il rama pendant quatre années sur l'un des bâtiments des Génois. Vendu comme esclave, en 1544, à un riche marchand de Gênes, du clan des Lomellini, Barberousse le racheta, donnant en échange la forteresse de Tabarca et ses pêcheries de corail. Dès lors, vingt années durant, Dragut mena ses hommes à l'attaque des côtes d'Italie, pillant, brûlant les villes et les villages, ramenant toujours de nombreux captifs, célèbre pour ses coups d'audace et, plus encore, pour avoir, tout au long de ses courses, commandé d'horribles massacres. L'on disait que plusieurs centaines d'Espagnols, de l'armée d'Alver de Saude, lieutenant du vice-roi de Sicile, furent, par ses ordres, tués en un jour, et, pour son plaisir, leurs crânes dressés en une haute pyramide²²⁹.

Trois autres *raïs*, ceux-ci renégats, tenaient aussi la vedette dans ce concert. Euldj'Ali (dit aussi Occhiali), né en Calabre, pêcheur et batelier, capturé par le corsaire Ali Ahmed, était un renégat grec ; atteint de la teigne, il portait un turban ; on le nommait « le teigneux » ou « le chauve ». Rabadan Pacha, né en Sardaigne, fut esclave dans Alger très jeune ; il épousa une jeune renégate corse, fit des affaires, devint caïd en plusieurs villes, gouverneur de Tunis en 1570. Rappelé à Constantinople, il en revint, en 1574, nommé pacha, roi d'Alger (le vingt et unième). Hassan Pacha, vénitien, capturé par Dragut alors qu'il se trouvait employé aux écritures sur un navire de Raguse, fut d'abord vendu, à Tripoli, à un Turc, puis à Dragut lui-même ; il devint finalement l'esclave d'Euldj'Ali qui le fit *elami*, trésorier, intendant ; lui aussi passa quelque temps à Constantinople et, envoyé à Alger en 1577, devint à son tour pacha (le vingt-deuxième).

Ceux demeurés toute leur vie dans le rang, simples *raïs* que l'on voyait rarement au commandement d'une escadre, faisaient pourtant parler d'eux et aucun marin, alors, n'ignorait leurs noms : Elie le Corse, ennemi juré des Génois, capturé par eux, crucifié au mât de sa galère. Aydin, « la terreur du diable », originaire de la Riviera ligure. Al Morez, Crétois, grand pourvoyeur d'esclaves. Ali le Balafre, Simon le Borgne, dit aussi « le Juif », qui alla, le 25 juin 1566, assiéger Barcelone à la tête d'une flotte de trente bâtiments²³⁰.

BARBARESQUES OU TURCS ?

Les janissaires et les corsaires s'affrontaient souvent en de sanglants conflits pour la conquête du pouvoir : intrigues et assassinats, émeutes, combats de rues. Les *raïs* et les capitaines ne formaient sûrement pas des corps bien structurés et solidaires. Ils s'opposaient en clans ou en clientèles, semaient le désordre et ne cessaient d'ourdir toutes sortes de complots. Alger, comme les autres ports d'Afrique, comme autrefois Mahdia, comme alors, tout à l'ouest, Mogador et Safi, vivait des temps toujours incertains où toute fortune semblait fragile, où les héros des combats, maîtres de beaux palais, de jardins merveilleux et de trésors pouvaient, en un jour, perdre tout pouvoir, rentrer dans le rang ou – plus souvent – perdre la vie, assassinés lors d'une mauvaise querelle.

Rares, très rares furent les « rois », autrement dit les pachas ou les *beylerbeys*, qui résistèrent à ces manœuvres et réussirent à tenir longtemps la ville. En quatre-vingts ans, de la prise de possession du premier Barberousse en 1516 à l'arrivée de Mustapha Pacha envoyé par le sultan en 1596, trente et un « rois » se sont succédé. La plupart n'ont « régné » que quelques années voire quelques mois, renversés par une révolte ou rappelés en Orient pour avoir cessé de plaire alors que leur protecteur, le vizir ou la favorite, était mort ou tombé en disgrâce.

A maintes reprises, les janissaires se révoltèrent, réclamant le paiement d'une solde qui tardait à venir. A Tunis, le 23 octobre 1534, Kheir ed-Din manqua y perdre la vie et fut contraint de prendre l'argent sur ses propres réserves ; un mois plus tard, nouvelle émeute : il les fit charger par ses renégats qui en tuèrent près de deux cents ; les prisonniers furent pendus aux créneaux de la muraille. Pendant l'hiver 1579-1580, Alger connut une épouvantable famine « qui fit mourir comme des mouches une quantité infinie de Mores et d'Arabes pauvres d'Alger ». Les janissaires, mal payés, mal nourris, sans armes ni pain, erraient dans les rues découragés et criaient leur misère :

Tu demandes des nouvelles de l'armée d'Alger :

Elle est comme le brouillard accroché au haut d'une montagne.

Désespéré, le soldat ne sait que faire de sa personne ;

Il ne trouve pas une demi-capote à se mettre sur l'échine ;

Il erre dans le bazar sans savoir où aller ;

Il n'a pas six aspres pour entrer dans un café ;

Son cœur s'effondre et s'effrite comme une ruine ;

*Il est aux aguets pour les vivres, pour les tentes ;
De souci, son cou aminci semble un cordon.*

Il grogne, ne veut plus rien supporter :

*Plein de morgue, il ne rend pas le salut ;
Mais il n'a pas un liard en poche :
Les filles d'Alger le dépouillent, le pèlent comme un oignon
Point de fusil, point de couteau. Nous voilà bien lotis ![231](#)*

Aucun navire n'arrivait. Les janissaires mirent au pillage les magasins, ceux du gouvernement et ceux des marchands. Hassan Pacha n'avait que de pauvres réserves ; il fit seulement donner aux pauvres morts un suaire et un linge pour les enterrer.

De même en Orient : en l'an 1578, les janissaires massacrèrent le gouverneur de Chypre, Arab Ahmed, accusé de ne pas leur payer régulièrement leur dû ; ils le firent périr dans d'horribles supplices et le coupèrent en petits morceaux qu'ils se partagèrent entre eux[232](#).

Tout naturellement, ils prétendaient intervenir dans les affaires et dicter leur politique, prenant parti, imposant leurs choix, parfois à l'encontre de ceux du pacha ou même des ordres venus de Constantinople. Dans les années 1569-1571, Euldj'Ali, pourtant célèbre par tant de succès et protégé du sultan, ne pouvait aller en course comme il l'entendait et devait se garder des janissaires, contraint d'agir à leur insu. « Il tient à l'ancre quatorze vaisseaux chargés de tout son bien et de ce qu'il a pu desrober et armer d'hommes à lui fidelles. Et, afin de ne pouvoir estre empesché de faire voile à sa vollonté il a donné commission à toutz les coursaires d'aller en course à leur convenance. » Au mois d'avril, il fit armer en secret autant de navires que possible, et quitta Alger « presque comme un fuyard... quoique la mer fût très mauvaise, il n'en sortit pas moins du port, pour se délivrer de la milice qui cherchait à l'arrêter, et se dirigea vers Matifou ; il avait mis sur ses galères des rameurs chrétiens en nombre suffisant ». Les janissaires envoyèrent au Cap vingt de leurs principaux capitaines « pour qu'ils le fassent revenir ou, en cas de refus, pour qu'ils fassent mutiner les soldats et les janissaires qui étaient dans les navires ». Ils arrivèrent trop tard[233](#).

Ils tentèrent aussi d'imposer leur chef comme pacha. Ils y réussirent parfois mais pour peu de temps, menacés, attaqués par les corsaires ou par un parti de fidèles au sultan. Tout rentrait dans l'ordre lorsque débarquait celui nommé par le maître.

A la mort, en 1545, de Hassan Pacha – le renégat vénitien, non le fils de Kheir ed-Din –, les janissaires, sans prendre conseil de qui que ce soit et sans attendre des instructions de Constantinople, élirent l'un des leurs, El Hadji (« le pèlerin »), qui devint Hadji Pacha. Mais il vit se dresser contre lui et marcher sur Alger un cheikh des tribus de l'intérieur, Sidi Bou Trek (« le maître de la route »). Le caïd de Miliana, un Turc nommé aussi Hassan, tenta de l'arrêter mais fut sévèrement défait et tous les siens massacrés. Hadji Pacha, lui, rassembla des forces considérables : 4 000 Turcs et 500 Andalous. Avec l'aide de plusieurs caïds renégats ou turcs, il remporta une victoire décisive, revint dans Alger en triomphateur. Huit mois plus tard, il fut pourtant bien obligé de céder la place à Hassan, fils de Barberousse, envoyé par le sultan Sélim II.

Salah Pacha, roi d'Alger, mourut de la peste lors des préparatifs d'une expédition contre Oran, en 1556. Les janissaires voulurent installer un renégat corse, Hassan Corso. Ils donnèrent, à Bougie au renégat sarde Ali Sardo et à Bône au renégat grec Mustapha, l'ordre de fermer leurs portes au pacha arrivé de Constantinople, Mohamed Tekelerli. Ce qu'ils firent, quelques salves d'artillerie à l'appui. Mais, dans Alger, les corsaires occupèrent le port puis le quartier de la Marine, et mandèrent leur chef, Chelouh, accompagné d'une dizaine de *raïs*, chercher Tekelerli. Acclamé à son arrivée dans la ville, celui-ci fit prendre Hassan Corso et veilla lui-même à ordonner son supplice. « Après lui avoir fait planter des roseaux aiguisés dans les doigts des mains et des pieds, il lui fit mettre sur la tête un casque de fer rougi au feu. Enfin, il le fit empaler vif, embrocher comme une grive, pendu à un clou sous la porte Bab Azoun, où il resta ainsi, à la vue de tous, plus d'une demi-journée, en des angoisses terribles, poussant des cris horribles jusqu'à ce qu'il mourût en ce tourment²³⁴. » Ali Sardo de Bougie périt sous la torture. Mustapha de Bône fut lui aussi condamné à être empalé ; certains disent qu'il garda la vie sauve grâce à de grands versements d'argent.

Cependant, Youssuf, renégat calabrais, ancien esclave de Corso, veillait à ce qu'il soit enseveli dignement près de la porte Bab el-Oued. Il lui fit élever une

koba et le vengea en allant tuer Tekelerli. Fêté dans Alger, Youssuf, pacha et agha des janissaires à la fois, distribuait chaque jour, dit-on, dix mille écus d'or. Le septième jour, il mourut de la peste.

En définitive, Constantinople décidait de tout. Le sultan nommait le nouveau roi, le rappelait à lui quand il le désirait, le remettait dans la même charge quelque temps plus tard. Les destins des Barbaresques se jouaient tous à la cour, dans les bureaux, dans le harem. C'est ainsi que Hassan, fils de Kheir ed-Din, fut à trois reprises roi d'Alger, en trois moments différents mais chaque fois investi par Constantinople. D'abord nommé en 1546, en fait imposé par son père, il fut obligé de partir cinq ans plus tard, en 1551, victime de l'hostilité du vizir Rostan, « un des trois pachas suprêmes du Grand Divan », qui avait voulu, à Constantinople, s'emparer du magnifique bain public que Kheir ed-Din avait fait construire. Averti, Hassan voulut protéger la mémoire de son père et voyait, dans l'affaire, un important manque à gagner. Il s'y opposa un temps puis, résigné, retourna de lui-même à Constantinople pour apaiser la colère du sultan ; il céda mais rien n'y fit. Rostan mort, Hassan revint en 1557 et remporta de grands succès. Cette fois, les janissaires se dressèrent contre lui, le firent prisonnier et le renvoyèrent en Orient en septembre 1561. Il revint un an plus tard, les révoltés n'ayant pu tenir la ville que cinq mois et Ahmed Pacha, favori de Soliman, d'abord nommé, étant mort de la peste.

Ceux qui, en Occident, pensaient pouvoir s'entendre avec les maîtres d'Alger sans en référer au sultan et même contre lui, en furent pour leurs frais. Charles Quint, avant d'engager ses grandes campagnes, avait, en septembre 1538, lancé des négociations, conduites par Alonzo de Alarcon. Kheir ed-Din, afin d'avoir les mains libres vers l'est et attaquer Bône, promit de ne pas combattre les Espagnols, en particulier de ne pas assiéger Oran. Mais le docteur Romero, envoyé spécial à Constantinople, ne cessait de dénoncer à Madrid le double jeu de Barberousse : « Je certifie qu'il est plus musulman que Mahomet. Les pourparlers ne sont qu'un leurre. Il fait valoir que, pour gage de bonne foi, l'on n'a pas fait cette année d'armement à Constantinople. Mais c'est pour une toute autre raison car, nonobstant l'ordre qui avait été donné d'armer, les marins disaient qu'ils étaient ruinés et exténués de fatigue depuis que lui, Barberousse, était venu en Turquie et qu'il n'y avait pas moyen de supporter un tel état de chose. » Notez bien aussi que le sultan se méfie du corsaire et le fait toujours

accompagner, surveiller par l'un de ses fidèles, un *sandjak* : en Calabre Tupi Pacha, dans la campagne de Preveza Soliman Pacha, en Sardaigne pas moins de quatre *sandjaks*. Et, pour le « voyage » qui se prépare, ce seront Rostam Pacha, gendre du sultan, et Mustapha Chelibar qui recevront salaires du Grand Turc. Enfin, les *raïs* des galères de ce Barberousse, Salah Raïs, Caïd Ah, Fucinan Raïs, Tabaco et Chebeli ont tous leur famille à Constantinople : « S'ils passaient de notre côté, leurs femmes et leurs enfants seraient massacrés²³⁵. »

François I^{er}, parfaitement informé de cette dépendance, n'a certes pas ménagé ses aides aux chefs corsaires : canons, munitions, ravitaillement, conseils. Mais, pour vraiment concrétiser une alliance et mener des entreprises ensemble, il n'a jamais traité qu'avec les Turcs. Ses ambassadeurs allaient tous, les uns après les autres, à Constantinople, non à Alger ou à Tunis. Toutes les expéditions contre les possessions espagnoles d'Italie partaient alors, au temps de la grande alliance franco-turque, de Constantinople et y revenaient. Pachas et amiraux n'étaient investis d'aucun pouvoir de décision.

Nul chef de guerre « barbaresque » ne pouvait espérer régner en maître sur l'une des villes ou sur l'un des pays de cette « Barbarie », ni même conduire à sa guise son propre destin.

Les rois d'Alger n'étaient ni barbaresques ni rois mais, à l'évidence, de simples officiers en charge d'un gouvernement. On les disait *pachas*, mais ce titre, attribué d'abord aux vizirs du sultan, marquait simplement leur place dans la hiérarchie des pouvoirs et des honneurs. Pour Constantinople, ils étaient, parmi tous les dignitaires de l'Empire ottoman, des *beylerbeys* (« beys des beys »), nom porté ordinairement et depuis longtemps déjà par les gouverneurs des provinces conquises. Ce n'était, en rien, marque particulière : le premier *beylerbey* avait été créé dès l'an 1362 pour la Roumélie (Thrace et Macédoine), et l'on comptait sept *beylerbeys* dans les années 1540, celui d'Alger ne se distinguant pas vraiment des autres, ni pour l'importance de la charge, ni pour le prestige qu'elle pouvait lui conférer²³⁶.

Euldj'Ali n'a jamais pu faire admettre à Constantinople, au sultan et aux vizirs, l'idée d'un gouvernement rassemblant sous la même autorité les royaumes et les villes de l'Afrique du Nord. Son fils, Hassan Pacha, s'y était employé et ne cachait pas ses ambitions. En butte à toutes sortes de soupçons et d'accusations, il échoua et y perdit son crédit. Redevenu roi d'Alger en 1557, il

remporta pourtant de grands succès, repoussa les Espagnols devant Mostaganem et fit la guerre aux Maures qui, retranchés dans les montagnes au sud de Bougie, ne s'étaient jamais alliés aux Turcs. Ces chefs de tribus, guerriers redoutables, avaient rassemblé des forces considérables : leur roi avait pris à son service quelques renégats d'Alger qu'il payait grassement, et accueillait les Chrétiens captifs en fuite, les mariait, les enrichissait « et, s'ils voulaient rester chrétiens, il leur en laissait la liberté, pourvu qu'ils le servissent à la guerre ». A la tête de six mille arquebusiers et de six cents spahis, rejoints par plusieurs milliers d'Arabes fidèles, Hassan remporta une victoire décisive, laissant des centaines d'ennemis sur le terrain, et obtint la soumission de ces Maures jusque-là hostiles. Pour se soustraire au joug des janissaires, il n'a cessé de rechercher l'alliance des autres Maures, ceux du pays d'Alger, et des Kabyles. Il épousa la fille du roi maure du Koukrou et maria son cousin avec la sœur de celle-ci. Il permit aux guerriers kabyles d'entrer dans Alger. Les Maures du Koukrou (les *Azuagues*) y entrèrent aussi, assez nombreux pour former un corps de troupes de six cents hommes, « qui ne faisaient qu'aller et venir, achetant des armes, se promenant librement comme si la ville eût été à eux, cela fit de grands soupçons aux Turcs et aux renégats qui craignaient que le roi du Koukrou ne rende Hassan Pacha maître d'Alger et l'affranchisse de l'obédience due au sultan ». On l'accusa de vouloir régner en maître. Ce que ne pouvaient tolérer ni Constantinople, qui jouait de ses divisions pour mieux tenir ses gouverneurs en main, ni les janissaires qui ne voulaient supporter trop de contraintes d'un pacha. L'agha fit interdire aux Azuagues et aux autres Maures d'acheter des armes et les fit chasser de la ville. Hassan fut emprisonné, les fers aux pieds, en compagnie de deux de ses parents. Les janissaires envahirent leurs maisons puis armèrent six galères et les envoyèrent tous trois enchaînés au sultan « avec un mémoire des fautes commises par eux et des soupçons auxquels ils avaient donné lieu²³⁷ ».

Dragut ne réussit pas mieux. Pourtant bien résolu, il échoua à se tailler un royaume à l'est de Tunis (la « principauté de Petite Syrte »). Chassé de Mahdia par les Espagnols en septembre 1550, débusqué de Djerba sept mois plus tard, il n'eut d'autre issue que de se placer sous la protection et sous l'autorité, dans une stricte obéissance, de Soliman. Mais, jouant sans doute de malchance, pas très habile peut-être, en tout cas mal accepté par les favoris, ce ne fut, au long des années, que pour des fortunes incertaines. Il rejoignit à Négrepont, en juin 1551,

Sinane Pacha, frère du grand vizir Rostan, qui s'appliqua, fidèle à ses instructions, à le maintenir loin des rivages africains. On le fît *sandjak-bey*, chef de la flotte de Lépante et de Preveza qui, forte de quarante ou cinquante galères, hivernait face à l'Italie. En juillet, avec Salah Raïs, *bey* de Rhodes, ils attaquèrent la Sicile. Ils brûlèrent Augusta, renoncèrent devant Malte, mais enlevèrent tout de même des milliers de captifs dans la petite île de Gozo. Finalement, ils s'emparèrent de Tripoli, après neuf jours de siège. Mais, alors qu'il insistait et fit tout pour l'avoir, arguant de sa connaissance du pays, le sultan lui refusa le gouvernement de la ville et le confia à un autre corsaire, Moat Agha, protégé de Sinane. Il mourut en 1565, lors de l'assaut contre le fort Saint-Elme de Malte, chef de corps, simple capitaine, comme plusieurs autres, de l'une des provinces de l'Empire ottoman²³⁸.

Les présides espagnols

L'OCCUPATION. MURS ET DÉFENSES

Le jour même où ils prenaient possession de leurs comptoirs d'Afrique, arrachés souvent au prix de durs combats, les Espagnols faisaient renforcer les murailles et chiffrer les besoins en hommes, en armes, en canons et en vivres. Ils dressaient soigneusement un plan de la cité, de ses fortifications, remparts et tours, de l'emplacement du port et de ses accès. Dès le 12 juin 1506, le capitaine Juan Laso écrivit au roi pour l'assurer qu'il pensait tenir Mers el-Kebir avec cinq cents soldats jusqu'à l'arrivée des renforts. Peu de temps après, le marquis de Comares y laissa une garnison d'au moins cinq mille hommes. A Bougie, le gouverneur eut, dès le début, huit mille hommes et l'on donna ordre à Valence d'y envoyer, aussi vite que possible, mille sacs de blé et des biscuits pour au moins quinze jours. Le 8 septembre 1531, Don Alonzo de Balzan rédige un long compte rendu de l'expédition contre Honein : il est parti de Malaga avec onze galères, deux brigantins et des vivres pour deux mois ; au passage, il a

embarqué 250 soldats à Oran. Dans Honein, il installe sept cents hommes d'armes dont quatre cents arquebusiers, avec vingt pièces d'artillerie, mais il n'a de vivres que pour une quinzaine de jours. A ce récit, fort court au demeurant, sans effets de style ni soin de se mettre en valeur, il joint, à l'adresse du roi, un plan succinct de la ville et de son port.

Quatre années plus tard, Charles Quint fut très exactement informé de la prise de Bône par une lettre, très circonstanciée, écrite, le 29 août 1535, cinq jours seulement après la conquête. Les Espagnols laissent, au total, huit cents hommes dans la place, deux cents dans le « château » et six cents dans la cité. Les Maures ne sont pas autorisés à y habiter. La situation, pourtant, n'est pas très favorable et le capitaine demande des secours ; dans ses magasins, grains et viandes salées sont avariés ; les soldats ne se portent pas bien. Le 23 octobre, de Messine, l'empereur répond : « N'occupez que la forteresse et faites abattre le mur qui la relie à la ville ; maintenez six cents fantassins avec vous et deux brigantins dans le port ; fortifiez la tour, sur le rocher au bord de la mer pour mieux protéger les navires, et y laissez de vingt-cinq à trente soldats ; vous devez rendre la ville aux Maures et vivre en bonne intelligence avec eux ; pour payer les réparations, les espions et les messagers, vous allez recevoir de suite mille ducats ; gardez assez de vivres pour tenir jusqu'à la fin de l'année, vous en aurez d'autres, de six mois en six mois ; faites embarquer pour Mahon, à Minorque, les quatre mille hommes que vous avez maintenant de trop. Défense à tous les marchands de commercer avec Alger et avec les autres ports tenus par les Turcs ; tout le trafic doit passer par Oran, Bougie et La Goulette. » Le 13 janvier 1536, Don Alvarez Gomez de Horozco, commandant de la place, décrit celle-ci minutieusement, envoie un plan. Tout heureux, ému de cette coïncidence, il précise que la flotte a mouillé à l'entrée de la rivière, exactement où avait jeté l'ancre autrefois celle de Publicus, lieutenant de César, qui détruisit l'escadre de Scipion. Il parle aussi des contacts avec les Maures, des premières alliances, des achats de poulets et de bœufs.

De La Goulette, Mendoza fit mander, le 26 octobre 1535, le procès-verbal de l'occupation complété par un état des lieux : « Le renforcement des murailles est en bonne voie. L'arrivée de la flotte de Doria, apportant quatre-vingts barils d'eau, fit grande impression sur les Maures, qui ne songent nullement à se révolter. Les fustes turques, qui faisaient mine d'attaquer, ont pris le large. Le

malheur est que le roi de Tunis, notre allié, ne se comporte pas bien. Il refuse de libérer tous les esclaves chrétiens et veut les faire mahométans. Le roi de Constantine et les Arabes sont pour les Turcs. A quel prix faut-il vendre les vivres aux soldats ? On me l'a fait savoir pour le pain et le vin, mais non pour l'huile, le vinaigre, les pois chiches, les fèves, le riz, les biscuits et le fromage²³⁹. » Dix ans passent et l'empereur reçoit d'autres informations sur les défenses, accompagnées d'un grand plan de la ville, remarquablement dressé, commenté, sur le document même, par trois légendes explicites, d'une belle écriture minuscule très soignée, pour signaler les imperfections et les aménagements indispensables. Tout en bas du dessin : « Les magasins pour le blé sont insuffisants et trop humides ; on propose de les mettre dans de grandes caves creusées au-dessous de celles à munitions et de réserver une place pour deux citernes entre ces nouveaux magasins. » Sur le côté gauche : « Dans cette petite île vivent les Maures qui travaillent dans la forteresse ; là se trouvent un moulin et des étables pour les animaux qui tirent les charrois. » Au-dessus du plan : « Ce bastion, le plus ancien, ne peut convenir, il faut le renforcer par un nouveau mur. Les maisons, collées les unes aux autres, ouvertes sur la place centrale et sur la rue qui fait le tour, forment comme un rempart continu. Les grandes bâtisses, placées ici tout au centre, ne sont encore qu'à l'état de projet²⁴⁰. »

PEUPLER ? COLONISER ?

Dans un premier temps, Oran, Bougie et Tripoli devaient être entièrement peuplées de Chrétiens. Les lettres du roi Ferdinand aux gouverneurs ne laissaient planer, sur ce point, aucune incertitude : les rois maures et les chefs de tribus pouvaient posséder des terres et les cultiver comme ils l'entendaient dans les campagnes et dans les autres villes du pays, « mais si nous leur permettons d'habiter les villes du littoral, il nous serait impossible de conserver longtemps ce que nous avons conquis ». Il pensait y établir d'abord des chevaliers des ordres militaires : ceux de Santiago à Oran, ceux d'Alcantara à Bougie et ceux de Calatrava à Tripoli. Ce fut un échec. Si, plus tard, Charles Quint fit encore mention de *caballeros comarcos* vivant en Afrique, ceux-ci demeurèrent très peu

nombreux et ne jouèrent pas un grand rôle ni dans la défense ni dans la colonisation de ces comptoirs. L'élan militaire et chevaleresque de la *Reconquista* ne passa pas la mer.

Les Espagnols, dans Oran, installèrent six cents artisans et marchands, « vieux Chrétiens », qui se partagèrent, comme au temps des *repartimientos* en Castille, dans le Levant ibérique et en Andalousie, les maisons de la ville. Deux cents d'entre eux rendaient service armé à cheval, les autres à pied. Mais ce fut la seule véritable colonisation, à demi réussie.

Ces comptoirs aventurés en terre d'Afrique, postes militaires, *presidios*, demeurèrent exposés aux attaques, parfois des Maures, à tous moments des Barberousse et des Turcs, donc contraints de veiller sans cesse et de se défendre de tous côtés, de terre et de mer. La « frontière d'Afrique » coûtait cher, en hommes et en argent. Tenir ces places hasardées en un pays encore mal connu, par des garnisons trop peu nombreuses et renforcées de façon incertaine au péril des fortunes de mer, alors que l'Espagne menait déjà outre-Atlantique une entreprise d'une grande ampleur et guerroyait en Europe, Italie et Flandre, demandait de lourds sacrifices et une action diplomatique toujours en alerte pour nouer des ententes avec les chefs des Maures, jouer de leur hostilité contre les Turcs, de leurs rivalités entre eux, s'informer de tout, connaître les ambitions et les projets des uns et des autres, prévoir les attaques ou les défections.

Charles Quint, certainement bien au fait de ces difficultés, accordait à cette frontière, en fait à la guerre contre l'Empire ottoman, autant de soins qu'aux autres fronts et entreprises militaires. Il y veillait lui-même, la plupart du temps sans aucun intermédiaire, par l'envoi d'instructions et la mise en place d'un réseau d'informateurs.

Le 7 novembre 1534, il nota de sa propre main les ordres donnés à Luis Presenda, agent secret mandé à Tunis, à savoir qu'il aille en Sicile, à Trapani, se faire passer pour un marchand, afin de solliciter de Barberousse ou du roi de Tunis un sauf-conduit pour y mener un brigantin chargé de tout ce qui s'y vend le mieux. A Tunis, pour ne pas éveiller les soupçons, qu'il ne s'occupe que de négoce mais se lie d'amitié avec les hommes de Barberousse ; les mains pleines de riches présents, qu'il donne fêtes et banquets, « selon l'usage du pays ». Qu'il excite le roi contre Barberousse et tente de le faire tuer, soit par le poison, soit en l'égorgeant quand il dort ou quand il boit, « car il ne boit jamais sans tomber

dans l'ivresse ». Qu'il s'efforce aussi de semer la discorde entre les chefs corsaires. Suivent trois questions, sans doute de la main de l'un de ses agents. Presenda peut-il promettre le pardon à des renégats qui l'aideraient ? Réponse : oui. Combien peut-on donner à un Maure pour qu'il tue Barberousse ? Quatre à cinq mille ducats ou mille ducats de rente. Peut-il se présenter comme ambassadeur ? Non²⁴¹.

Les lettres des gouverneurs parlent longuement de leurs espions et de ce qu'ils leur doivent. Ces hommes venaient donner avis de ce qui se passait chez les Maures ou chez les corsaires, et n'étaient montrés à personne, car il y avait trop de « mauvais Chrétiens » (récemment convertis) qui redevenaient musulmans en secret et les dénonçaient. Dans Honein, les espions étaient souvent des « Maures voleurs » qui apportaient leur butin pour le vendre. A La Goulette, Mendoza entretenait deux sortes d'informateurs : les uns, de concert avec Moulay Hassan, roi de Tunis, pour dire ce qui se fomentait dans Alger, les autres pour surveiller le roi²⁴². Ces gens ne coûtaient pas bien cher, « car ce sont tous de pauvres gens ». Leurs rapports, consignés dans un livre, au jour le jour, rejoignaient l'empereur où qu'il soit. Ils le tenaient au fait des conflits dynastiques chez les princes, des intrigues, des rassemblements de troupes, des disgrâces, des exils et des soulèvements. Le 11 septembre 1534, le roi de Tlemcen avait fait jeter en prison El Mansour, frère de l'ambassadeur à la cour d'Espagne, et voulait le laisser mourir, enfermé. « Ses parents, qui sont légion et des principaux du royaume, ont pris la fuite. » La même année, une lettre de Vallejo, gouverneur de Honein indique : « J'ai, en trois jours, reçu trois rapports de plusieurs espions maures. Le roi de Tlemcen se prépare à nous attaquer. Hassan fils de Barberousse, lui a offert de l'artillerie. Deux esclaves chrétiens sont arrivés ici ; ils étaient dans Alger et ont suivi leur maître, un Turc ; ils disent que six fustes d'Alger sont parties en course contre les Chrétiens ; le pays occupé par les Turcs n'est pas tranquille, les Maures se soulèvent. » Deux semaines plus tard, Vallejo précise que le roi de Tlemcen, Moulay Mohamed, ne bougera pas : « S'il ne veut pas faire la guerre aux Chrétiens, c'est parce qu'il a toujours été un homme de peu de cœur, vicié à l'excès, et ne songeant qu'à extorquer de l'argent à tout le monde. Depuis qu'il est à Tlemcen, il s'est marié seize fois et ne sait faire autre chose que des noces et taxer les Maures, les Juifs et les Arabes. »

Plus solide sans doute, plus politique en tout cas, un Mémoire sur la situation d'Alger, reçu dans le même temps, donne une sorte d'inventaire des forces turques : ils sont 1 800 dans la ville, 25 seulement à Tenes avec un caïd renégat, 20 à Cherchell, 150 à Médéa, 300 à Constantine, 100 à Miliana et 20 à Collo. Alger compte trois mille familles maures et trois cents juives. Huit galères, avec trois cents Turcs, sont allées rejoindre l'escadre française. Huit autres navires sont encore dans le port, le plus grand ayant dix-sept bancs de rameurs. On fabrique quantité de biscuits à la hâte dans Alger, à Médéa et à Miliana. « De nombreuses caravanes de chameaux et de mulets entrent dans la ville, le biscuit qu'elles apportent est déposé dans les maisons de Barberousse. » Suivent toutes sortes de détails sur les armements, sur les canons et sur leurs emplacements. Et, enfin, cet appel : « Les Arabes sont si mal traités qu'ils souhaitent que les Chrétiens soient maîtres d'Alger, car ils savent bien que les Arabes entrent dans Oran quand ils veulent, vendent leurs marchandises, sont bien payés, et sortent sans que personne ne les inquiète²⁴³. »

De plus, tous les récits des voyageurs, ceux des capitaines espagnols et des chevaliers de Malte surtout, donnaient des évaluations, souvent très précises, de la situation, des rapports de forces et des moyens d'agir. Lanfreducci et Bosio disent qu'Alger « est plein d'habitants comme un œuf ». Les Turcs disposent de 13 000 hommes d'armes et de 6 000 janissaires, plus les Mudéjares et les Grenadins, plus les Kabyles alliés, plus encore un certain nombre de Turcs, soit, au total, environ 25 000 hommes. Suivent, comme toujours, les noms des principaux corsaires et, renseignements plus rares, certainement plus appréciés, les noms des cheiks maures et berbères opposés aux Turcs dont on pourrait se faire des amis²⁴⁴.

Ainsi la ville espagnole pouvait-elle vaincre l'isolement. Gouverneurs et capitaines savaient (ou croyaient savoir) sur qui ils pouvaient compter et, plus sûrement, de qui se méfier. Des Français, ils suivaient attentivement les mouvements et les démarches. En mai 1529, un espion juif d'Alger vint dire à Oran qu'un navire français était à l'ancre dans le port et que l'un des marchands informait Kheir ed-Din sur la meilleure façon de s'emparer de la forteresse du Penon. En 1534, deux bâtiments de commerce de France y ont débarqué douze à quatorze excellentes pièces d'artillerie, plus de la poudre et du métal pour fabriquer d'autres canons. Le 4 janvier de l'année suivante, le frère Juan de

Iribes, qui est venu pour racheter des captifs, rédige un long compte rendu sur la prise de Tunis par Barberousse, le 18 août 1534 : il évalue l'armée des Turcs à 4 500 hommes et pense que 2 000 Maures, hommes, femmes et enfants périrent lors des combats. Dès le 24 août, dit-il, arrivait de Constantinople Jean de La Forest, ambassadeur du roi de France, reçu à bras ouverts. Ils ont décidé que Barberousse irait à Marseille, où le rejoindraient les galères de France pour, ensemble, attaquer et détruire Gênes. Ensuite, le roi de France irait prendre Milan tandis que les Turcs porteraient la guerre en Sicile²⁴⁵.

LA MISÈRE, L'ÉCHEC

Livrées à elles-mêmes, sans aucun accompagnement social ou familial, toujours sur le qui-vive, les garnisons ont beaucoup souffert. Temps de misère, faute de ravitaillement et d'argent : en 1506, quelques semaines seulement après la conquête, le commandant de Mers el-Kebir se plaint de gros retards dans le paiement des soldes ; il a dû traiter directement avec deux marchands de Barcelone pour la fourniture de mille *cahizes* de blé (de chacun 666 litres d'aujourd'hui). Trois fustes attendues, chargées de vivres, déportées par une violente tempête, se sont réfugiées dans le petit port de K'sàca (à 25 km à l'ouest de Milla) ; on ne sait quand elles pourront repartir²⁴⁶. Les hommes murmurent : « Ce n'est pas le Pérou, où l'on peut ramasser de l'or et des pierres, en courant le pays ; en Afrique, on ne trouve que des Turcs et des Maures²⁴⁷. » La ville manque d'eau potable.

Oran, certes, paraît privilégiée. Les razzias sur les troupeaux ramènent des butins considérables et, sous les murs de la ville, les *Moros de Paz* viennent vendre bétail, grains et légumes. Mais ce n'est, à tout prendre, qu'un pauvre camp fortifié et, à plusieurs reprises, les soldats ont failli mourir de faim : ou les convois n'avaient pas passé la mer, ou les gens de Tlemcen refusaient de livrer les grains comme convenu, ou, plus souvent, les fournisseurs pillaient plus que d'ordinaire. Les responsables, les *proveedores*, faisaient ce qu'ils pouvaient et, sans cesse, témoignaient de cette grande détresse, réclamant toujours d'autres mesures pour que les « frontières d'Afrique » aient toujours du blé et de la farine, pour au moins quatre mois.

Rien n'y fit. Négligences, mauvais hasards ou malversations, l'argent manquait. Les hommes, mal payés, rendus de fatigue, criblés de dettes, criaient de désespoir. « Depuis dix-huit mois, ils n'ont pas eu leurs soldes et leur dénuement est tel qu'ils ne peuvent même pas acheter une sardine. Les marchands de Malaga et autres d'Espagne refusent de venir, sachant qu'ils ne seraient pas payés » (à Honein, en 1534). En 1535, à Bougie, on ne comptait plus les déserteurs qui rentraient chez eux en Espagne ou s'engageaient pour aller aux Indes ; les patrons des navires de passage sont leurs complices. Ces soldats, de plus en plus malheureux, de plus en plus exigeants, violent sans cesse le règlement : un bon nombre de Maures et de femmes sont nourris sur l'ordinaire.

Les officiers s'accusaient les uns les autres d'incompétence ou de complaisances envers les trafiquants. Une ville à peine occupée et la garnison installée, un gouverneur nommé par le roi contestait aussitôt les décisions du capitaine, commandant de la flotte. Jusqu'à ce qu'un commissaire, envoyé pour l'inspecter, arrive et se charge de tout critiquer. Le *corregidor* (commissaire) d'Oran écrivit au roi Ferdinand, un long mémoire pour lui dire le mal que l'on devait penser du capitaine général, le marquis de Comares : les capitaines sont trop nombreux, les artilleurs ne valent rien et sont souvent absents ; lors des montres et revues, nombre d'hommes portés présents ne sont pas là ; les soldats coupables de délits se réfugient dans les églises où personne ne veut les poursuivre ; trop nombreux sont les jeunes en âge de servir qui vont s'enrôler en Castille, il vaudrait mieux les garder ici, puisqu'ils parlent la langue des Maures et connaissent leurs usages ; d'autres, hélas ! s'enfuient, sont pris par les Arabes, tués ou faits esclaves. Lui-même, le *corregidor*, fut contraint d'acheter à des marchands chrétiens, juifs ou maures, du blé, de l'orge, de l'huile et des vêtements pour les hommes qui mouraient de faim et de froid ; il a dépensé, sur sa bourse, 4 000 ducats !

De Bougie, en 1529, le commissaire Pedro de Ameçayan supplie le roi de leur envoyer un homme qui sache les gouverner : celui qui commande alors fait sortir les soldats au milieu de la nuit, sans motif et sans précautions, au risque d'être chaque fois surpris par les Maures. De plus, Bougie est en grand péril. Il faut, pour réparer la courtine, 2 000 ducats et 600 *cahizes* de chaux, que l'on doit aller chercher à Carthagène. La ville ne peut être tenue que si l'on maintient soixante

cavaliers et six cents hommes de pied. Pour ne pas succomber comme ceux du Peñon d'Alger, il faut que, de toute urgence, l'on nous amène une autre artillerie, « celle qui s'y trouve est un vrai danger pour qui s'en sert »²⁴⁸.

Charles Quint s'est efforcé d'apaiser les querelles. Pour Oran, qui, un moment, semblait sombrer dans une sorte d'anarchie, il mit fin au partage des pouvoirs entre le *corregidor*, intendant ou juge, et le capitaine général, commandant de la garnison. En 1534, il confia le soin de tout décider et de tout administrer à un seul homme, don Martin de Córdoba y Velazos, comte d'Alcaudete. Né en 1498, d'une vieille noblesse d'Andalousie, il avait épousé la fille de Diego Fernandez, le vainqueur et conquérant de Mers el-Kebir. *Corregidor* de Tolède en 1520, il avait triomphé de la révolte des *Comunidades*. Chef prestigieux, il rétablit l'ordre dans la place et dans la ville d'Oran, renforça les défenses et réunit assez d'hommes d'armes, pour la plupart des Andalous recrutés par ses parents et par ses proches, pour lancer plusieurs offensives, notamment contre Tlemcen. Mais les Espagnols se trouvaient, dans Oran, « aussi étroitement enfermés qu'au premier jour de la conquête ». Alcaudete manquait d'armes et de munitions ; les soldes, comme toujours, arrivaient mal, les razzias des Bédouins, souvent conduites par des renégats au service des Turcs, interceptaient le ravitaillement en grains²⁴⁹. Et, à Bône, en 1540, le commandant de la place tua de sa main le « payeur », Miguel de Peñagos, qu'il disait responsable des retards et du manque d'argent. Les arbalétriers, exaspérés, voulaient se faire Maures. L'enquête menée par Francisco de Alarcón rétablit un temps la paix : « Ces malheureux qui, par désespoir, pensaient renier leur foi, se confessent aujourd'hui et communient²⁵⁰. »

Ces conflits pour prendre ou garder le pouvoir dans les terres conquises n'avaient certes rien d'exceptionnel. L'histoire des entreprises coloniales, en ce temps-là comme en d'autres, est ponctuée d'affrontements qui se limitent d'abord à la recherche de protecteurs ou d'alliés, à des intrigues ourdies à la cour ou en quelque cénacle, et provoquent ensuite de sévères engagements, parfois sanglants. Les lendemains furent presque toujours temps de troubles. Chez les Espagnols notamment : les frères Colomb, puis Cortez, et bien d'autres après eux, héros pourtant de l'aventure à ses débuts, sans qui rien n'aurait été fait, furent diffamés et calomniés de toutes les façons, leurs décisions et leurs

comptes contestés. Ils ont dû céder la place à ceux qui, hommes de deuxième heure, ont reçu mandat du roi, de la cour, des conseils et des offices. Mais, aux Indes occidentales, ces heurts et combats n'ont pas compromis et à peine retardé le peuplement et la colonisation, et pas davantage l'extension du nouvel empire et la pacification de vastes territoires.

En Afrique, les rivalités entre capitaines, gouverneurs et commissaires ne furent certainement pas les seules causes de l'échec. A l'époque même, certains officiers du roi et, déjà, quelques chroniqueurs insistaient plutôt sur le manque d'enthousiasme, sur les réticences, sur les refus parfois des Espagnols de tous rangs, des nobles aux artisans et aux paysans, de passer la mer pour s'installer en des pays habités par des peuples hostiles, des pays que tout un chacun disait dénués de richesses. L'Afrique ne faisait pas rêver à d'aussi heureuses fortunes que les Indes. On connaissait et l'on mesurait les risques. On savait, et cela depuis longtemps, que l'évangélisation se heurterait à de farouches résistances. Les missions pour prêcher la foi chrétienne avaient toutes échoué : celle de François d'Assise en Égypte en 1219, celle de Raimondo de Peñafort, celle du frère Rancon Martin de Suberats et même la « Croisade spirituelle » de Ramon Lull qui le mena, dans des conditions difficiles, parfois même périlleuses, à Tunis en 1293 et à Bône en 1307. Dès ses premières lettres, Colomb avait pris grand soin de dire que les hommes des îles qu'il venait de découvrir n'avaient ni vraie religion ni clergé, seulement quelques pratiques rituelles qu'il jugeait vraiment primitives. Les instruire du Christ serait aisé. Les Maures, eux, refusaient d'entendre les prêches et châtiaient durement ceux des leurs qui se laissaient convertir. Ils ne seraient jamais ni de bons Chrétiens ni de bons sujets du roi.

Les circonstances et conjonctures politiques pesaient aussi très lourd et furent, sans nul doute, l'obstacle majeur. Au prix même d'efforts et de sacrifices considérables, de mobilisation de toutes sortes de moyens et, parfois, de hauts faits d'armes, la conquête espagnole ne pouvait s'affirmer. Tout succès, toute avance furent aussitôt remis en question. Occupations restreintes, occupations éphémères surtout.

Et, là encore, la comparaison avec l'outre-Atlantique s'impose. Dans le Nouveau Monde, les conquérants trouvèrent d'abord, dans les îles, des chefs de clans et de tribus opposés les uns aux autres, sans pouvoir fort pour les

rassembler. Sur le continent américain, plus tard, contre des empires tyranniques, ils se sont appuyés sur des peuples opprimés qui supportaient mal cette domination. Outre-Méditerranée, au contraire, ils s'attaquèrent très tôt à un empire ottoman en pleine force, en pleine expansion, victorieux sur tous les fronts et que rien ne semblait pourvoir arrêter. Comment songer à chasser les Turcs d'Alger alors que protéger et sauver l'Italie coûtait déjà tant de peine ? Et que la victoire de Lépante fut chantée comme une délivrance miraculeuse ?

Que les Maures aient beaucoup souffert des Barberousse et des Turcs, qu'ils aient perdu leurs chefs naturels, qu'ils aient été soumis à toutes sortes d'abus et d'exactions permettait, sans doute, de trouver parmi eux quelques complices et de nouer des ententes. Mais pas davantage. Cela ne permettait pas d'aller plus loin. Face aux Maures, dont les rébellions furent toutes noyées dans le sang par des répressions d'une indicible cruauté, les Turcs disposaient de forces armées considérables et de la seule marine de combat. Rien ne pouvait leur être opposé. Tout au contraire : contre les Chrétiens, dans Alger et dans les autres cités corsaires, ils disposaient d'alliés aussi acharnés qu'eux-mêmes à faire la guerre. Les « Andalous », Musulmans d'Espagne immigrés au Maghreb, n'ont cessé de nourrir leur désir de vengeance et soutenaient les révoltes des Morisques. En Afrique, l'idée d'être, là aussi, soumis aux Chrétiens leur était sans doute bien plus insupportable qu'aux Maures mêmes. Et les renégats s'affirmaient eux aussi ennemis déclarés des princes chrétiens. Ils ne pouvaient s'imposer en terre d'Islam et avoir des commandements qu'en donnant des gages et en manifestant de beaux zèles.

Presidios aventurés, coupés du pays, comme assiégés : les Espagnols ne pouvaient espérer davantage que maintenir une petite suite de cités retranchées, pour des temps incertains. Toute proche, sur les rives d'une mer si familière, l'Afrique leur résistait avec une autre vigueur, une autre constance que leurs vastes possessions d'au-delà des océans et, en fin de compte, leur coûtait trop cher pour si peu de profit. Cervantès, après la chute de La Goulette, enlevée par Euldj'Ali en 1574, n'hésitait pas à se réjouir et dire qu'il n'était pas le seul à penser « que ce fut une grâce particulière que fit le ciel à l'Espagne, en permettant la destruction totale de ce réceptacle de perversités, de ce ver rongeur, de cette insatiable éponge qui dévorait tant d'argent dépensé sans fruit,

rien que pour conserver la mémoire de sa prise par Charles Quint, comme s'il était besoin, pour la rendre éternelle, que ces pierres la rappelassent^{[251](#)} ».

Chapitre V

Les esclaves

Parler de l'esclavage au Moyen Age surprend toujours. L'habitude est encore, dans les livres écrits à grands traits, de ne pas s'y attarder, ou plutôt de ne pas en dire un mot lorsqu'il s'agit des Musulmans et de croire, à propos des Chrétiens, que l'exploitation coloniale des nouveaux mondes outre-mer provoqua le retour aux pratiques de l'Antiquité, depuis longtemps oubliées. Mais c'est négliger l'étude des sociétés de la Méditerranée au Moyen Age. L'histoire montre, au contraire, que l'homme fut, pendant des siècles, l'objet de sinistres négoce et asservissements dans les terres d'Islam, en Orient comme en Occident²⁵², dans le monde byzantin²⁵³, dans les possessions latines d'Orient²⁵⁴, dans le monde slave²⁵⁵, dans les principautés chrétiennes des Balkans avant la conquête par les Ottomans et dans les régions méditerranéennes d'Italie, de France et d'Espagne²⁵⁶.

La France du Nord avait certes connu, sous les règnes de Charlemagne et de ses successeurs, à Verdun et en divers autres lieux, les marchés de prisonniers saxons, arrachés à leur pays, exposés, acheminés ensuite, en troupes misérables, aux mains de marchands experts en ce malheureux trafic, vers les ports du Midi et l'Afrique du Nord. Plus tard, le royaume franc avait gravement souffert des raids des Vikings, des mises à sac des abbayes et des villes, du rapt des habitants, vendus à Rouen par ces brigands venus de la mer. Mais, aux derniers siècles de l'époque que nous disons « médiévale », ces peurs et ces peines n'étaient plus, depuis longtemps, que de sombres souvenirs et l'esclavage nullement pratiqué ni dans la France du Nord, du Centre et de l'Ouest, ni en Angleterre, ni dans l'Empire germanique. Certes, nos livres, parfois, parlent du servage comme d'une forme d'esclavage : ils ne tiennent pas compte des

réalités. En aucun cas la condition des serfs de la glèbe, attachés à l'exploitation de propriétés seigneuriales, ne peut être mise en parallèle avec celle des hommes pris de force, enlevés à leurs lointains pays, conduits au-delà des mers sans espoir de retour, pour être vendus sur les marchés.

Jusqu'aux années 1500 et plus tard, les esclaves étaient nombreux dans le Roussillon et en Catalogne, dans le royaume de Valence, mais beaucoup moins présents, sinon absents, au cœur de la Castille. Ceux de Barcelone et de Perpignan qui parvenaient à s'enfuir trouvaient refuge dans le pays toulousain. Venise, Gênes, Pise et les villes de la mer en Italie employaient couramment une main-d'œuvre servile, souvent nombreuse, mais non Milan ni les cités de Lombardie. De même, l'on trouvait en Provence nombre de captifs soumis à une condition servile et traités comme tels dans les ports, notamment à Marseille, mais nulle part au nord d'Avignon.

Un des seuls auteurs qui s'attachèrent à opposer, sur ce point, le Midi et le Nord, remarquait, en 1886, que « c'est seulement dans les pays en contact avec la race africaine, sur les côtes de la Méditerranée et en Espagne, que l'on rencontre des esclaves dans l'Europe féodale²⁵⁷ ». Que voulait, sous sa plume, signifier « Europe féodale », nul ne le saurait dire mais, par « race africaine », il entendait sans nul doute les habitants des terres d'Islam. Effectivement, l'on peut imaginer que les pays de la Méditerranée, chrétiens ou musulmans, étroitement liés en temps de guerre comme en temps de paix ou de trêves par toutes sortes de contacts, étaient prêts à adopter des mœurs semblables face, en particulier, au manque de main-d'œuvre et à la poursuite de certains types d'exploitations. La persistance de la servitude peut, à premier examen, s'expliquer par les rapports marchands, les voyages et les séjours dans les mondes musulmans. Et bien davantage, depuis des siècles, par les guerres et les courses en mer.

Aux origines

La quête de main-d'œuvre à bon prix, pourtant, ne justifie pas tout. En fait, deux mondes s'opposaient, deux modes de civilisation ou, si l'on veut, deux « cultures », en tout cas deux façons de concevoir tant les rapports avec les voisins que la guerre.

D'un côté, et, pour beaucoup simplifier, dans le Nord, la société « féodale » s'était en grande partie affranchie de l'héritage des temps antiques. Les hommes étaient liés les uns aux autres par une fidélité, par un serment prêté à un autre homme, seigneur, suzerain, ou souverain et roi. Lors des guerres « féodales » ou dynastiques, voire entre royaumes et principautés – guerres nées d'ambitions personnelles ou de conflits familiaux –, les « paix de Dieu », dictées par les communautés d'habitants et par les évêques, imposaient de ménager les femmes, les enfants, les paysans et les petites gens²⁵⁸. Les pauvres restaient en dehors de la mêlée et n'étaient, en nulle manière, tenus pour de véritables ennemis, pour des rebelles. L'armée, l'« ost » du seigneur vainqueur d'un combat entre guerriers, ne brûlait pas les récoltes et ne ramenait pas des troupes de prisonniers pour les garder esclaves, astreints à de durs travaux.

On ne tuait pas non plus les ennemis accablés sous le nombre, blessés, pris les armes à la main, pour assouvir une haine viscérale contre des réprouvés, contre des hommes en toute chose étrangers. Mieux valait faire des prisonniers pour en tirer des rançons que de laisser des monceaux de cadavres sur le terrain. Pendant des siècles, ces rançons furent, pour les vainqueurs, sources de grands profits, bien plus élevés sans nul doute que les gratifications accordées, bien tard et de façon parcimonieuse, par les chefs ou par le prince. Et sources de tractations interminables : les gages et garanties, les avances d'argent, les emprunts. Les paiements des garanties de Saint Louis en Égypte et de Jean le Bon en Angleterre mirent en péril la trésorerie royale. La tradition, le « droit féodal » voulait que le vassal doive une « aide » particulière pour la rançon de son seigneur et les filles de Bretagne, dit-on, filèrent et tissèrent les toiles pour acheter la liberté du connétable Du Guesclin, prisonnier en Castille. Mais le captif, retenu loin de son pays et de sa terre, n'était ni humilié ni astreint à de durs travaux, en fait à aucune sorte de travail. Celui qui en avait la garde lui devait gîte, couvert et vêtements, en accord avec sa condition. Nulle question d'en tirer avantage. Cela pouvait coûter fort cher, trop pour bien des bourses, et

l'on finissait par marchander, transiger ou céder son homme à un autre gardien qui, lui, était en mesure d'attendre et de faire face aux dépenses.

Dans le monde méditerranéen, où ces mœurs « féodales » n'ont pas pénétré de la même façon, où les attitudes et les sentiments demeuraient davantage marqués par les souvenirs des gloires et des pratiques de l'Antiquité, la guerre prit très souvent une autre allure, un tour différent, aux conséquences humaines dramatiques et même sordides. Les ennemis n'étaient plus seulement des adversaires, des rivaux pour conquérir des terres ou des cités, des parents qui menaçaient de vous évincer et prendre vos biens, mais des « autres », des hommes d'une autre nature physique et spirituelle, des étrangers, comme autrefois les Barbares, hommes à l'avance condamnés, par force excommuniés. Tous les membres de leur communauté détestée, de leur parti, tous, riches et pauvres, guerriers et vieillards, femmes et enfants, souffraient de l'opprobre, tous étaient promis aux malheurs²⁵⁹.

Dès que pesaient soupçons et haines, la guerre devenait inexpiable et les prisonniers non de malheureux vaincus mais de vrais coupables, des rebelles, qu'il fallait briser, exploiter comme des esclaves à garder pour soi ou à vendre sur les places publiques, pour les punir au nom d'une idéologie, d'une conviction politique ou religieuse.

La guerre entre voisins ou partisans irréductibles devenait manière de guerre sainte et fut prêchée comme telle. L'ennemi était clamé « ennemi de Dieu » et, pire sans doute dans les villes d'Italie, « ennemi du peuple ». Et l'on parlait alors, comme pour les campagnes contre l'Islam, de « bonne guerre » ou de « guerre juste » qui autorisait les excès, permettait d'humilier l'autre et de le traiter en esclave²⁶⁰.

En 1230, les Florentins ravagèrent les terres des Siennois, firent plus d'un millier de prisonniers, tous conduits et gardés enchaînés dans Florence : « Et les belles femmes de Sienne furent menées de force comme amantes et serves (*drude*) de ceux qui les avaient prises²⁶¹. » A la bataille de la Meloria, en 1284, Pise perdit, face à Gênes, quarante galères et tant de prisonniers (9 000, dit-on) que l'on criait, ici de bonheur, là de malheur : « *Che vuol veder Pisa, vada a Genova !* » (« Qui veut voir Pise, qu'il aille à Gênes !) Ces hommes, d'abord maltraités, jetés en foules en d'étroites prisons, furent peu à peu mieux considérés, libres d'aller et de venir et même d'écrire à leurs proches. Mais,

pendant de longues années, il ne fut nullement question de les libérer ou de les mettre à rançon. Gênes y voyait le moyen d'affaiblir sa rivale, de la priver de chefs valeureux, incapables pendant tout ce temps de captivité, prolongé à dessein, de conduire leurs affaires, de combattre et d'engendrer de nouveaux héritiers²⁶². Marco Polo, fait prisonnier par les Génois à la bataille de la baie de Curzola, sur la côte dalmate, le 7 septembre 1298, mené à Gênes avec sept mille autres prisonniers, rencontra, dans la *Malpaga*, jusque-là prison pour mauvais payeurs, quelques Pisans, hommes de qualité, tenus là pendant quatorze années ! On ne sait trop si certains furent, faute de pouvoir négocier leur rachat, contraints de travailler.

Moins d'un siècle plus tard, les Génois, pris nombreux par les Aragonais à la bataille d'Alghero en 1353, se voyaient, eux, tenus ou de payer ou de servir leurs maîtres. Dispersés à travers la Catalogne, dans l'île de Majorque et dans le royaume de Valence, assignés à vivre dans de petites villes, voire de simples villages, ils furent confiés à la garde des habitants, paysans ou artisans, qui se payaient de leur peine en les menant sur leurs champs ou en les louant à d'autres. Un notaire d'une cité de l'Ampurias avait ainsi, « en son pouvoir », deux captifs génois ; il les louait à un artisan, gardant pour lui une partie du profit de leurs travaux²⁶³. Les nobles et les notables furent mis à rançon ou échangés, au terme de longs pourparlers, contre des Aragonais, prisonniers à Gênes.

Les souvenirs de ces temps où, dans toute l'Italie du Nord et du Centre, dans cette Italie des villes dites « libres » et « marchandes », les communes et les partis s'affrontaient en de sanglants combats pour prendre ou garder le pouvoir, demeurèrent longtemps dans les mémoires. Aux durs moments des courses barbaresques et des guerres ottomanes, tenir des captifs en servitude, les faire travailler, en tirer rançons ne paraissait donc, en aucune façon, pratique nouvelle.

De plus, chaque cité se voulait héritière des gloires antiques. Il semble hors de doute que le souvenir de Rome, de ses fastes et des fêtes publiques, ait dicté aux nobles, aux tribuns et au peuple des cités, dans Rome surtout, de terribles rigueurs contre les vaincus pour aggraver encore leur condition, prélude à un affreux durcissement des peines et des humiliations. Dans les années 1340, Cola di Rienzo, démagogue turbulent, se réclamait sans cesse de la Ville éternelle et de son empire. Il voulait l'imiter en tout et faire de la Rome nouvelle, chrétienne mais toujours glorieuse, la véritable capitale du monde. D'une seule campagne

contre les barons romains, il ramena deux mille hommes captifs, enchaînés, vendus sur les marchés²⁶⁴. Ce que firent aussi, bien plus tard, le 24 juillet 1501, le roi Louis XII et César Borgia, conquérants arrogants et cruels de Capoue après un long siècle. Vingt ans, trente ans après, les chroniqueurs romains, entre autres Sebastiano di Branca Tedallini (*Diario*, 1525) et, plus discret, l'historien humaniste Francesco Guicciardini en parlaient comme d'une tragédie, d'une abomination : la ville mise à sac, les églises pillées, les objets du culte emportés, les femmes conduites en esclavage de façon ignominieuse, vendues et revendues dans le camp, pour finir proposées à petits prix sur les places de Rome²⁶⁵.

Il s'agissait surtout d'humilier les hommes à terre, de faire montre du butin, de rappeler la débâcle de l'ennemi par de grands spectacles, de faire défiler, en misérables troupes, fers aux pieds, à demi nus, les prisonniers, les nobles et leurs chefs les premiers. Déjà, en 1237, pour célébrer sa victoire contre les villes du parti pontifical, l'empereur Frédéric II avait commandé un triomphe « à l'antique » dans Crémone : le char de guerre (le *carrocio*) des Milanais traîné par un éléphant, et le chef de l'armée vaincue, le Vénitien Pietro Tiepolo, exposé sur un autre char²⁶⁶. Ces triomphes associaient les foules à la gloire du chef et conviaient à huer, à humilier, à dégrader de toutes les manières les captifs. Ainsi, pour celui de Sigismond, à Rome, en 1433, et pour ceux d'Alphonse V d'Aragon, d'abord accueilli à Naples, le 25 juin 1421, par des centaines de barques chargées de fleurs, puis fêté, cette fois vainqueur, en 1443 : trois chars portant les allégories de la Justice, de la Force et de la Victoire ; le roi assis sous un baldaquin richement orné. On avait dressé deux arcs à la romaine, l'un en bois, l'autre en marbre avec piliers et balustres, chargés de scènes et d'allégories à la gloire du maître. Dans le cortège, que plusieurs peintres ont décrit dans leurs tableaux et leurs enluminures, certes aucune troupe de captifs, mais, sur le trône royal, en bonne place, le manteau qui avait appartenu à René d'Anjou, chassé de Naples par les Aragonais²⁶⁷.

Au temps des guerres contre les Maures et, plus encore, contre les Turcs, nul triomphe sans montre de captifs. Le cardinal Caraffa en fit défiler vingt-cinq dans les rues de Rome en 1473. Le roi d'Aragon, victorieux à Otrante en 1480, en ramena plus de cinq cents et les fit suivre son char. L'an 1487, cent Maures de Grenade furent exhibés par les ambassadeurs des rois d'Espagne, derrière un char triomphal où Ferdinand et Isabelle la Catholique se dressaient, en effigie,

avec, à leurs pieds, les rois maures montrant leurs armes, leurs cuirasses et leurs boucliers brisés²⁶⁸.

Chez les Turcs, à Constantinople, et chez les Barbaresques, l'héritage des temps anciens demeurait tout aussi vif. Les grandes fêtes ordonnées pour célébrer la gloire du vainqueur ne pouvaient satisfaire les foules si l'on n'humiliait les vaincus.

Tunis accueillit les frères Barberousse, au retour de leur première entreprise – la capture, en 1304, de deux galères pontificales et d'un navire espagnol –, par un grand triomphe. On fit défiler plus d'une centaine de captifs, tous gentilshommes, et deux jeunes prisonnières, les filles du gouverneur de Naples, furent menées à Constantinople pour le harem du sultan tandis que les deux corsaires, accueillis en héros, ne comptaient plus leurs richesses, propriétaires de l'un des plus beaux palais de la ville.

Dans Alger et dans Tunis, les *raïs* vainqueurs paraient sur le port en riches costumes, exhibaient les dépouilles arrachées aux vaisseaux des Chrétiens, pavillons et images saintes. A Alger, à la porte de la Marine, étaient pendues, tête en bas, trois figures de saints, figures de proue, rappels de grandes victoires : celle de saint Jean-Baptiste prise en 1570 près de la Sicile sur la *Santa Anna*, galère de Malte, celle de saint Paul prise sur une autre galère de Malte au large de la Sardaigne, et celle de saint Michel arrachée de la *Santange*, le 27 avril 1578, près de Lipari, alors que le duc de Terranova passait de Sicile à Naples et en Espagne²⁶⁹.

En 1550, au lendemain de la campagne victorieuse contre le Chérif, roi de Fez et du Maroc, l'armée fut reçue et fêtée dans Alger par Hassan Pacha qui, en souvenir d'une si mémorable victoire, fit promener la tête du prince au bout d'une pique puis la fit pendre, enfermée dans une cage de fer, au-dessus de la porte Bab Azoub. Elle y resta plus de vingt ans jusqu'à ce que le roi d'Alger, Arab Ahmed, fût, en 1573, reconstruire complètement la porte et disparaître le trophée²⁷⁰. Mustapha Pacha, maître de Famagouste après avoir renié ses promesses de laisser la vie sauve aux assiégés, fit, en 1571, tuer un grand nombre de captifs et torturer plusieurs de leurs chefs pour édifier, terroriser l'ennemi et affirmer sa gloire. Marcantonio Bragadin « fut promené par toutes les batteries de la place, avec un panier de terre sur les épaules et un à la main, et quand il passait, il le faisoit coucher et baiser la terre. Ensuite, il le fit mener vers

la mer et asseoir au haut du mast, pour le faire voir à tous les prisonniers, et de là à la place publique où il le fit écorcher tout vif ». Après sa mort, les bourreaux achevèrent de l'écorcher et, emplissant sa peau de paille, on l'envoya montrer par toute la côte de Syrie²⁷¹ ».

LA GUERRE, POURVOYEUSE DE CAPTIFS

Aux temps lointains des attaques des Sarrasins, partis de Mahdia et de Bougie ou de leurs camps fortifiés du Latium et des Maures, les Chrétiens, habitants les villages de Provence et de Ligurie, vivaient de dures années d'angoisses, de souffrances, de pertes d'hommes et de femmes. En l'an 934, les « Africains » surprenaient, à Gênes, une cité désarmée ; ils pensaient la mettre au pillage mais, pressés par le temps, craignant le retour des hommes partis guerroyer ailleurs, ils emmenèrent captifs femmes et enfants²⁷².

Dans la péninsule Ibérique, les armées lancées de Cordoue et celles même venues d'Afrique pénétraient loin chez les Chrétiens et revenaient riches de butin et d'esclaves. Par mer, les pirates et de véritables flottes d'assaut attaquaient provinces et villes chrétiennes, principalement dans la région de Tarragone aux alentours de 1185. Les mêmes années, des navires du calife, armés à Séville, surprirent Lisbonne et en ramenèrent de nombreux captifs ; certains allèrent jusque sur les côtes de Galice, ce qui décida l'évêque de Santiago à prendre à sa solde des charpentiers et capitaines génois et pisans, pour construire et conduire des bâtiments propres à surveiller les côtes et poursuivre les navires ennemis²⁷³.

Au contraire de ce qu'affirment, encore et plus que jamais, les historiens, les publicistes plutôt, qui, pour la péninsule Ibérique et surtout pour l'Andalousie, parlent d'une société et d'une civilisation « des trois cultures » (chrétienne, juive, musulmane), vivre en voisins avec les hommes d'une autre religion fut toujours une aventure périlleuse, assombrie de mauvais hasards. Les princes, les seigneurs et tout un chacun, chez les Chrétiens comme chez les Musulmans, craignaient sans cesse d'être les victimes de courses au butin. Toute communauté étrangère (les *Mudejares* puis *Morisques*, musulmans en pays

chrétiens, les *Mozarabes* chrétiens en terres d'Islam) était suspecte de nourrir de dangereux desseins.

Les raids des Maures en Espagne et les « chevauchées » des Castillans ou des Aragonais n'avaient généralement pas d'autre but que de ramener des captifs, pour le plus grand profit des guerriers et des marchands. A Valence, le 5 juin 1276, un Juif de la ville vendit à un Chrétien de Barcelone et à un autre Juif « un esclave maure, blanc, très jeune, qui fut pris lors de la chevauchée que Pedro Fernando, fils du seigneur roi, fit contre Reballeteo²⁷⁴ ».

De même en Orient : après la conquête de la Syrie, les expéditions arabes en Anatolie, dans les années 800 à 1000, ne visaient aucunement à établir de fortes colonies de peuplement, mais uniquement à rafler des prisonniers. Ces raids éclairs ont profondément marqué les provinces byzantines d'Asie et provoqué d'importantes migrations de populations. Ils obligeaient les hommes demeurés en place à vivre retranchés en des villages fortifiés, secrets protégés par des châteaux, avec pour principal souci le rachat de leurs parents captifs. Plus tard, dans les Balkans, les Turcs ottomans menèrent d'abord de rapides coups de main dévastateurs contre les champs et contre les cités qui prenaient les populations par surprise et faisaient de nombreux prisonniers. Lors de son retour d'Orient, par Constantinople et la Serbie, en 1434, Bertrandon de La Broquière, envoyé du duc de Bourgogne, vit, près d'Andrinople, mener de misérables troupes de Chrétiens enchaînés : « Ils demandaient l'aumône aux portes de la ville ; c'était une grande pitié que de voir les maux dont ils souffraient. » Un peu plus loin, il rencontra « quinze hommes qui étaient attachés ensemble par de grosses chaînes par le cou et bien dix femmes, qui avaient été pris, peu auparavant, dans une course que les Turcs avaient faite dans le royaume de Bosnie et que ces Turcs conduisaient pour les vendre à Andrinople²⁷⁵ ».

Entre Chrétiens et Musulmans, la prise d'une ville ou d'une terre conquise de haute lutte provoquait toujours, de façon plus ou moins brutale, plus ou moins grave, de nombreuses réductions en servitude. En 1229, au lendemain de la conquête de Majorque par les flottes et les armées du roi d'Aragon, de nombreux Musulmans s'enfuirent vers le sud mais d'autres furent, par troupes entières, expédiés par mer en Italie sur les navires génois et pisans, ou en Catalogne sur ceux de Barcelone. C'est alors qu'apparaissent à Perpignan les premières ventes de ces Sarrasins devant notaires²⁷⁶.

En Sicile, la reconquête de l'île par les Normands avait réduit un très grand nombre de Musulmans en esclavage. Ceux demeurés libres restaient sans doute encore trop solidaires, trop suspects et dangereux. L'empereur Frédéric II, à partir de 1224, installa nombre de familles et de tribus de ces Sarrasins de Sicile à Lucera, dans les Pouilles (province de Foggia aujourd'hui). Cela n'allait pas sans heurts et, cédant à de vives pressions populaires, Charles II, roi angevin de Naples, lança, en l'an 1300, son armée sur la cité, en expulsa les « Infidèles » dans l'intention de n'y établir que des Chrétiens. Les notables musulmans, gros bourgeois, hommes des grandes lignées que l'on disait « chevaleresques », plus de quatre cents au total, furent arrêtés et emprisonnés. Certains, ralliés au roi, garants et agents de sa politique, retrouvèrent vite leur liberté et une bonne part de leur fortune. Abd el-Aziz, désormais connu sous le nom de Nicolaus de Civitate Sancte Marie (nom de la ville rebaptisée), obtint l'autorisation de résider à Foggia avec sa nombreuse famille – plus de quarante mâles et soixante femmes –, dans des maisons confisquées aux Chrétiens, et reçut des terres à cultiver avec une pension de douze onces d'argent. Les Sarrasins « du peuple » n'eurent d'autre choix que de prendre la route, sous bonnes escortes, avec leurs animaux et leurs meubles, pour se disperser, vers des lieux désignés, dans les Abruzzes, dans la Basilicate, en terre de Bari. Mais les Chrétiens crièrent au danger et, malgré la protection des gardes royaux, malgré la menace de lourdes amendes, en tuèrent plus d'un et firent des prisonniers. Ils parlaient de se révolter. Tant et si bien que ces Sarrasins furent déclarés esclaves, pour être vendus. Ils étaient au total plus de six mille. Plusieurs marchands réalisèrent de grands profits en les menant dans les villes où la demande pouvait être plus forte. A Barletta, sur 2 024 Musulmans présentés sur le marché en 1300-1301, 1 634 trouvèrent preneur l'hiver suivant. Deux mille cinq cents furent vendus à Naples aux enchères publiques, le prix minimum étant spécifié par les officiers du roi : deux onces pour les hommes au-dessus de douze ans, trois onces pour les artisans qualifiés (les plus habiles des armuriers, orfèvres, peaussiers, maçons et charpentiers étant réservés pour la cour), une once seulement pour les femmes et les enfants²⁷⁷.

Autre opération de vaste envergure, la reconquête, les unes après les autres, des villes du royaume de Grenade alimenta, pendant deux ou trois décennies, les marchés des villes chrétiennes. En 1487, la prise de Malaga provoqua la vente, à

Séville, de plus de trois mille captifs provenant de la grande cité et de nombreuses bourgades des environs. Certains furent conduits vers les villes chrétiennes de Castille ou du Levant ibérique, d'autres à Séville, Valence ou Barcelone pour être embarqués sur des navires catalans ou basques, vers l'Italie où la main-d'œuvre servile se faisait plus rare. En 1500, la *rebelión morisca* en Andalousie orientale se solda par la réduction en esclavage de nombreux rebelles faits prisonniers, astreints à travailler sur les domaines du roi ou vendus à des particuliers²⁷⁸.

Chez les Chrétiens, la guerre, les courses, les chevauchées ou les conquêtes furent longtemps et de très loin la principale source de l'esclavage. A tel point que les mots désignant autrefois l'esclave, tels *servus* pour les hommes ou *ancilla* pour les femmes, sont vite tombés en désuétude. Dans la péninsule Ibérique, en Aragon, Castille et même au Portugal, comme en Provence et à Gênes, l'esclave, en ces temps de guerre contre les Musulmans, était soit tout simplement un *captif*, soit un *maure* ou un *sarrasin*. Les notaires n'emploient pas d'autres mots et les maîtres disaient tout communément « mon maure » ou « mon sarrasin ». L'un d'eux, à Barcelone, en 1404, vendit à un patron de navire marseillais « une Maure, c'est-à-dire une esclave²⁷⁹ ».

LA TRAITE EN AFRIQUE ET EN ORIENT

Passé les grands moments des conquêtes ou de la reconquête des terres perdues, la guerre ne répondait pas toujours aux besoins de main-d'œuvre. Ni même les raids, coups de mains des pirates et chevauchées hasardeuses en pays ennemis. Les Musulmans d'abord, puis les Chrétiens, sont allés prendre leurs esclaves en des pays lointains. Ils s'y installaient en négociants ou, tout au plus, en maîtres de comptoirs, établis par un coup de force puis maintenus pour le plus grand profit de tous, marchands indigènes et chefs de tribus appliqués aux affaires comprises. L'esclave, objet de commerce parmi d'autres, parfois même le principal de tous, était alors amené de l'intérieur des terres, capturé lors de razzias ou acheté à des intermédiaires qui s'en faisaient un métier.

La quête des esclaves a suivi les traces des marchands d'Arabie qui, bien avant Mahomet, fréquentaient la côte orientale de l'Afrique. Dès les

années 700 (une chronique dit précisément en 731), des princes arabes musulmans, révoltés, fuyaient les persécutions dans leur pays et s'établissaient dans l'île de Pemba, au nord de Zanzibar, tandis que des pirates, arabes eux aussi, s'emparaient de l'îlot de Socotra. Suivent alors une série de comptoirs, sur le continent même : à Mogadiscio, à Malinde, à Mombassa, à Kilwa surtout, centre d'un vaste trafic qui atteignait les Comores. Vers l'intérieur, les marchands arabes ravitaillaient les Bantous en grains, viandes et poissons qu'ils échangeaient contre les bois, les fibres textiles, le fer des montagnes, l'or des mines de Zimbabwe (plus tard le Monomotapa des Portugais) et, plus encore, les captifs. De terribles chasses à l'homme, jusque dans la région des Grands Lacs, dévastaient les villages, massacraient les guerriers et ramenaient des cohortes de prisonniers par centaines. Les marchands arabes chargeaient hommes et femmes sur leurs navires, entassés sur deux ou trois planchers superposés, si rapprochés qu'ils ne permettaient que de se tenir allongés. Ces bâtiments n'atteignaient les ports du golfe Persique qu'après cinq ou six semaines d'une navigation effroyable. Cette traite a dépeuplé ces provinces d'Afrique, d'autant plus que certaines tribus se faisaient régulièrement la guerre pour vendre leurs prisonniers aux marchands²⁸⁰.

Le commerce à travers le Sahara connut lui aussi un essor considérable au moment de l'expansion de l'Islam. Certes la traversée demandait souvent trois mois, les marchands étaient exposés aux attaques des brigands, aux dures gelées des nuits d'hiver, aux tempêtes de sable, aux exigences des maîtres des péages à chaque étape, mais les routes furent soigneusement reconnues, aménagées par les caravaniers berbères qui creusèrent des lignes de puits. Ils en ramenaient de l'or et des esclaves. Dès 666, le calife de Damas, Oqbar, exigea en tribut des centaines d'hommes des oasis conquises dans le Fezzan et, dès lors, pendant des siècles, les marchands amenèrent aux ports de la Méditerranée, tout particulièrement en Égypte, des troupes de captifs noirs. On dit que le roi du Mali, musulman, arriva au Caire, en 1324, en route pour le pèlerinage de La Mecque, accompagné de cinq cents esclaves tenant chacun une boule d'or à la main. Au total, on estime cette traite musulmane à plusieurs milliers d'esclaves par an. Elle prenait sa source aux confins méridionaux des grandes savanes, sur les marchés fréquentés par les chefs de tribus et par les marchands des pays d'alentour²⁸¹.

En Méditerranée, les Chrétiens n'ont pratiqué la traite que très tard et de façon irrégulière, jamais pendant une longue durée dans les mêmes régions et sur les mêmes marchés : les Italiens seulement à partir des années 1250, les Provençaux et les Catalans ou les Aragonais très peu et parfois pas du tout.

Avec l'arrivée des Génois en mer Noire, à la suite des privilèges accordés par l'empereur byzantin au lendemain de sa reconquête de Constantinople sur les Latins en 1261, s'ouvrait à eux un nouveau monde²⁸². Ils établirent sur les rives de Crimée et plus à l'est une chaîne de comptoirs dépendant de Caffa, principal centre de colonisation pour une population venue des bourgs et des villes de la côte ligure. Génois et Vénitiens fréquentaient aussi, bien plus loin, tout au fond de la mer d'Azov, l'escale de La Tana, foire aux poissons et port de traite des esclaves. Plus aventurés, des Génois se retranchaient sur les côtes du Caucase dans des châteaux fortifiés, aux débouchés des fleuves sur la mer : côte des bois, grands fûts pour les mâts de navires, bois pour les arcs et, plus encore, côte des esclaves, Abkhazes, Mingréliens, Koubans, achetés sur les marchés de l'arrière-pays, hommes que l'on savait tous reconnaître, nommer très exactement par leurs origines. Les Génois apportaient en échange leurs produits, sans qu'il soit question de monnaies, et les transactions se résumaient en une sorte de troc où l'unité de référence était la pièce de toile – comme bien plus tard en Afrique ! –, chaque homme ou chaque femme étant estimé valoir tant de pièces ou tant de coupons²⁸³.

Cette traite italienne, essentiellement génoise et vénitienne, fort active à n'en pas douter, prenait pourtant, par ses directions et dans la pratique, dans le choix des esclaves, la façon de les transporter et de les vendre, deux allures totalement différentes. Hommes et femmes étaient, par les mêmes négociants, achetés ensemble sur les marchés de l'intérieur, soit à des guerriers responsables de chasses aux captifs, soit à des trafiquants intermédiaires experts en ce malheureux négoce, soit aux familles elles-mêmes ou aux communautés qui, accablées par la misère, se séparaient de certains de leurs enfants à charge. Mais, dans les ports, à Caffa, à Pera ou à Chio, généralement on les séparait. Les hommes étaient conduits et revendus en Égypte, les femmes menées en Occident. Les Italiens chargeaient les hommes sur leurs grosses nefes, plus d'une centaine de captifs sur chaque navire. Ils les conduisaient à Alexandrie ou au Caire, où ils servaient dans les sérails, les ateliers de constructions navales et,

surtout, dans les armées du sultan. Ces guerriers venus de la mer Noire, Russes, Caucasiens, que l'on appela les Mamelouks, logés d'abord dans de vastes camps sur le bord du Nil s'organisèrent, désignèrent leurs chefs et finirent par prendre le pouvoir²⁸⁴. Ces Mamelouks et leur chef, devenu sultan, dès lors maîtres du pays, ont, à leur tour, acheté d'autres hommes en Orient pour renforcer leurs troupes et cette traite ne connut pas de fin. Après la conquête de l'Égypte, les Ottomans en ont, dans une large mesure, hérité.

Pour les femmes, la traite n'annonçait en aucune façon celle, plus tard, des Noirs d'Afrique. On ne trouve alors, aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, nulle mention de navires armés pour le seul transport des esclaves vers l'Occident. Tel ou tel négociant, en épices ou en coton, achetait quelques « têtes », cinq, six au plus, et les ramenait avec lui, comme ses serviteurs, sur le même bâtiment que ses cargaisons. Il savait à qui les vendre à son retour, ayant reçu une commande précisant l'âge et les qualités, des mois auparavant, lors de son départ. Pour les autres, il s'adressait à un courtier ou à un notaire qui trouvait des acheteurs et rédigeait, pour chacun, un acte de vente privé. Nulle trace ici de marché sur le port à l'arrivée des navires, ou sur les places publiques. Nulle trace non plus de bague²⁸⁵.

Travaux et peines

Depuis fort longtemps et de nos jours encore, l'historien, lorsqu'il parle des temps passés, n'utilise qu'un seul registre de mots : « esclaves » et « esclavage », mais, aux temps de la course, de la traite et de la guerre contre les Turcs, les marchands, les hommes de loi, les écrivains mêmes, poètes ou romanciers, en employaient plusieurs, sachant bien que les conditions n'avaient souvent, ici et là, rien de comparable. Tout dépendait de leur nombre, de leurs qualités, de leurs origines. Les hommes et les femmes captifs de guerre n'étaient évidemment pas traités de la même façon que ceux achetés en de lointains pays. Les uns étaient mis à rançon, les autres non et l'on envisageait de les voir

s'intégrer dans la société des maîtres, adopter leur religion et leurs façons de vivre, s'affranchir tôt ou tard de la servitude pour eux-mêmes ou pour leurs enfants. Chez les Chrétiens, les Maures étaient moins surveillés que les Turcs et, en Afrique, jusqu'aux années 1600, les Français beaucoup moins nombreux et plus aisément rachetés que les Espagnols ou les Italiens. Les maîtres (l'État, le patron de navire, le bourgeois, le marchand) introduisaient d'autres différences, ne serait-ce que par les travaux qu'ils exigeaient de leurs esclaves, domestiques, compagnons d'artisans, ouvriers d'arsenaux, rameurs sur les galères, qui impliquaient des fréquentations sociales ou professionnelles variées et diverses. Les Musulmans n'étaient pas traités et employés de la même façon en Ligurie ou en Provence qu'en Catalogne, à Valence et dans le royaume de Naples.

Enfin, les textes ne sont pas partout aussi nombreux ni surtout de même nature. Pour les pays chrétiens, les documents abondent, explicites : lois, règlements et ordonnances, délibérations des conseils municipaux, registres douaniers, actes de vente, actes d'émancipation qui, rédigés par les notaires, ne souffrent d'aucune incertitude, d'aucune marque personnelle subjective, enfin, minutes des procès, des litiges entre particuliers, plaintes pour vols ou pour sévices.

En Afrique, rien de tel : aucun véritable fonds d'archives, ni d'État, ni privé. Ne restent que les récits soit des voyageurs et des « géographes », curieux des pays et des hommes, aventuriers parfois, soit des captifs fugitifs ou libérés, soit surtout des religieux qui négociaient les rachats. Ces frères voyaient de près, pendant des jours, la ville et le port, les bagnes et les chantiers. Ils pouvaient s'enquérir, interroger toutes sortes de personnes. Quelques-uns sont demeurés longtemps dans Alger ou dans Tunis, captifs à leur tour, otages tant que les rançons n'étaient pas versées. Leurs rapports et même leurs études poussées au-delà de l'anecdote, dans l'ensemble, s'accordent²⁸⁶. C'est assez pour connaître le sort commun des prisonniers, les marchés, les bagnes et les travaux. Mais insuffisant pour une analyse des rapports, certainement très complexes, avec les populations. De cela, ne parlent que les romans ou les pièces écrites pour la scène, qui ne sont, en aucune façon, des documents.

Gênes et Venise armaient rarement pour la course vers l'Afrique. Les captifs musulmans n'y arrivaient que de loin en loin, au hasard des fortunes de mer et par très petits groupes. De plus, on les savait attachés à leurs mœurs et à leur religion, refusant d'entendre ceux qui voulaient les convertir. On les disait rebelles, cherchant à fuir par tous les moyens. Le mieux, le plus pressé, était de les mettre vite à rançon ou, si possible, de les échanger contre des Chrétiens captifs en Afrique. Dans ces pays, l'esclavage prit au fil des temps, au fur et à mesure que s'étendaient les possessions des Latins dans le Levant, une autre forme sociale, liée désormais non à la course mais à la traite. Aussi les mots « maures » ou « sarrasins » furent-ils de moins en moins utilisés. Les textes, actes de vente ou d'émancipation parlent presque tous d'un *sclavus* ou, plus souvent, d'une *sclava*. Les femmes, en effet, se comptaient beaucoup plus nombreuses que les hommes (environ 80 % du total). Employées et vivant dans la maison, proches des familles, ces Orientales recevaient le baptême et un nom chrétien. Certaines se mariaient et les hommes qui les épousaient les affranchissaient aussitôt. Leurs enfants, nés dans ou hors mariage, étaient libres et elles-mêmes libérées à la mort du maître, par son testament, à condition de servir sa veuve sa vie durant. Cet esclavage n'était donc absolument pas héréditaire, mais constamment renouvelé par d'autres achats en Orient. Les femmes et leurs enfants ne portaient pas d'autre nom que celui de la maison, de la famille, du clan où elles avaient servi, nom génois, d'un artisan ou d'un boutiquier ou même, souvent, d'un noble, membre d'un riche lignage de la cité. La seule justification de cet esclavage, justification hautement proclamée, mais que nombre d'hommes d'Église n'admettaient pas, était que ces Tatares, Circassiennes, Mingréliennes, Abkhazes, arrachées très jeunes à leurs pays et à leurs rites « païens », en fait vendues par leurs familles ou par des trafiquants du lieu, confessaient, en Occident, la foi chrétienne et y restaient fidèles²⁸⁷.

Les esclaves maures ou turcs n'étaient là nulle part assez nombreux pour se dresser contre leurs maîtres, et les Orientales, domestiques appelées à retrouver un jour leur liberté, songeaient plutôt à s'intégrer, d'une façon ou d'une autre, dans la ville. Mais non sans susciter craintes et troubles. Elles gardaient leurs coutumes, pratiquaient entre elles leur langue et, disait-on, commettaient toutes sortes de larcins, provoquaient des désordres dans la rue, dans les boutiques, sur le port où elles pouvaient rencontrer des hommes venus d'ailleurs. Désordres

contre la paix des familles, contre les bonnes mœurs : les épouses des bourgeois voyaient les jeunes esclaves, employées à prendre l'eau au puits ou à la fontaine et, chaque jour, à toute heure, aux soins du ménage et des enfants, comme de vraies « ennemies domestiques²⁸⁸ ». Amours ancillaires que sans cesse dénonçaient les sermonneurs. Amours d'un temps ou d'une vie, objets de chansons qui couraient les rues, de poèmes satiriques et d'histoires romancées. Les moralistes invoquaient l'isolement de ces femmes, l'absence de parents. L'on comptait communément dans les cités, pour le groupe d'âge situé entre vingt et trente ans, cent trente hommes pour cent femmes. Les célibataires et les hommes venus des campagnes ou des montagnes de l'arrière-pays voyaient ces servantes esclaves plus accessibles que les filles de la ville, protégées et surveillées par leurs familles.

A Lucques, dans les premières années 1400, sur 165 enfants abandonnés et recueillis par l'Hospice de la ville, 55 étaient de mères esclaves, 16 de mères libres et 94 d'inconnues, parmi lesquelles, sans doute, un grand nombre de servantes. Une seule maison de marchands, les Guinigi, avait, en l'espace de deux ans, remis sept nouveau-nés de ses esclaves à cet hospice²⁸⁹. A Florence, sur cent enfants recueillis par la confrérie de la *Misericordia*, pour l'hôpital *degli Innocenti*, trente-quatre étaient nés d'esclaves ; les scribes du registre d'entrée notaient, dès qu'ils le pouvaient, le nom du maître (quatorze artisans, quinze membres du patriciat, trois étrangers) mais taisaient soigneusement, à supposer qu'ils l'aient connu, celui du père²⁹⁰. L'*Ospitale dei poveri servi liberi* et la confraternité dite la *Consortia liberorum seu grecorum* de Gênes, dans le quartier de Santa Maria delle Vigne, nourrissaient et prenaient en charge les nouveau-nés abandonnés. Ces enfants étaient, ensuite, mis en apprentissage : à Florence, les filles dans les métiers de la laine et de la soie ; à Lucques, les garçons à l'arsenal. Les hôpitaux les plaçaient dans des familles qui les adoptaient. Tous finissaient par s'agréger à la main-d'œuvre et à la population libres.

Dans tous les cas, le maître d'une femme enceinte souscrivait une assurance qui le garantissait du risque de décès lors de l'accouchement ou de maladie par la suite. Ces assurances se sont largement développées à Gênes²⁹¹, à partir des années 1410-1420. Le notaire indiquait le nom de la servante, celui de sa maison, son origine ethnique et son âge (de seize à trente-six ans ici). La somme

assurée, le plus souvent ramenée à des chiffres ronds – 100, 125 , 150 livres –, correspondait à la valeur estimée ; la garantie courait pendant plusieurs mois et la prime, payée par le maître, ou par le père si on avait pu le confondre, n'excédait pas 2 ou 2,2 %. Risque très faible, signe sans doute de conditions d'hygiène satisfaisantes et de soins convenables. Signe aussi d'une certaine insertion dans le milieu familial.

ESCLAVES MAURES DANS LE ROYAUME D'ARAGON

Dans la péninsule Ibérique, les chevauchées au-delà des frontières, puis la *Reconquis ta*, la course et la piraterie, plus actives certainement qu'en Provence ou en Italie, firent que la traite des Orientales ne prit pas la même importance. Au ^{xv}^e siècle, les navires ramenaient certes des femmes d'Orient, acquises soit à Rhodes soit à Pera ; les marchands catalans allaient les acheter à Gênes ou à Pise. Les grandes cités portuaires de Catalogne et du Levant ibérique ont elles aussi, du moins pendant un certain temps, eu recours, pour les travaux domestiques, à cette main-d'œuvre servile de la même façon que les Italiens et les familles, puis les hommes de loi et les institutions charitables, ont dû faire face aux mêmes problèmes. Les confréries des esclaves affranchis de Valence et de Barcelone recueillaient et élevaient les enfants nés des unions ancillaires. L'hôpital Saint-Jean de Perpignan entretenait, en 1456, pour les nourrir, cinquante nourrices. La municipalité s'était inquiétée du coût et, constatant que cet argent servait, pour une large part, à nourrir les bâtards des gens aisés, décida de procéder, pour chaque nouveau-né déposé la nuit à la porte de la Maison, à une enquête pour savoir qui en était le père et s'il pouvait contribuer aux dépenses²⁹².

Cependant, les captifs musulmans, « maures » pour la plupart et surtout des hommes, demeuraient bien plus nombreux, vendus à l'encan, près du port ou sur l'une des places publiques de la cité au retour des flottes de combat²⁹³. A Valence, les agents du roi n'arrivaient pas à tenir un compte exact des captures : pour échapper au *quint* royal, taxe sur les prises de mer, les corsaires chrétiens cachaient leurs prisonniers en des lieux secrets ou, plus souvent, les débarquaient de nuit sur une plage déserte, à l'abri de toute surveillance ; ils les confiaient

alors à des trafiquants ou à des passeurs qui leur faisaient prendre les chemins des montagnes, pour les vendre dans les régions de Jativa ou d'Alvire, jusque vers Alcoy et Cocentayna²⁹⁴.

Le sort de ces esclaves, que les maîtres et les notaires nomment ici presque toujours *maures* ou *sarrasins*, se réglait donc, en toute occasion, par des accords privés, entre particuliers, sans intervention de la Commune ou du prince. Le partage des prises – communément quelques hommes au plus – entre armateurs, financiers et corsaires, faisait qu'un Sarrasin appartenait parfois à deux ou trois maîtres, et les notaires dressaient des actes de partage, de vente, de reconnaissance de dettes et de quittance qui, tant bien que mal, réglaient ces problèmes de copropriété. A Barcelone, le patron d'une barque dit devoir à un marchand de la ville une somme d'argent représentant la cinquième partie d'un Sarrasin et la moitié d'un autre. Après 1492, les Chrétiens, chevaliers et bourgeois de l'ancien royaume de Grenade, s'associaient, chaque année ou presque, avec des patrons marins pour lancer des attaques sur le littoral de Berbérie ; ils les nommaient des « chevauchées » (*cabalgadas*), reprenant exactement le nom des raids de cavalerie au-delà de la frontière. En l'an 1506, l'un d'eux, Lorenzo de Zafra, en revint avec trente-deux captifs et trois cents têtes de gros bétail. Après partage entre le navire et les financiers, certains n'ayant investi que des sommes très modestes, plus d'un esclave fut partagé entre quatre ou même cinq citadins de Malaga ou d'ailleurs, qui ne résidaient pas forcément au même endroit²⁹⁵.

Rien ne permet de penser que ces hommes aient servi, rameurs enchaînés, sur les vaisseaux de combat ou de commerce. Peu après la Reconquête chrétienne des Baléares, dans les années 1240-1250, des prisonniers furent conduits à Barcelone pour y travailler aux arsenaux maritimes, les *atarazanas*, mais cette pratique ne fut pas communément renouvelée par la suite. On ne trouve aucun signe de main-d'œuvre servile dans les mines. L'emploi des esclaves sur les grands domaines fonciers – les *latifundia* – est, au cours des temps, devenu de plus en plus rare, limité à des cultures spécialisées, très exigeantes, telle celle de la canne à sucre dans la huerta de Valence, où la Compagnie allemande de Ravensbourg possédait, près de Gandia, d'immenses plantations et des moulins à sucre²⁹⁶. Ailleurs, même en Andalousie, dans la plaine du Guadalquivir, les seigneurs cessèrent d'installer sur leurs terres « ces esclaves vils qui ne peuvent

porter à la terre ni soins ni amour ». Ils ne les employaient que pour de courtes périodes, les hommes pour conduire les bœufs de labour, les femmes pour la cueillette des olives. Seules les salines faisaient travailler de nombreux esclaves, notamment à Ibiza. A Gênes, on condamnait les mauvais serviteurs à « porter le sel à Ibiza » et, au contraire, les maîtres obligés de vendre ceux qu'ils voulaient malgré tout protéger précisaient, dans le contrat, qu'ils ne devaient en aucun cas être envoyés aux Baléares²⁹⁷.

Pour le plus grand nombre, les Maures et les Turcs, prises de guerre ou de razzias, vivaient dans les cités, en très petits groupes, attachés à une maison. Les bourgeois de Barcelone, de Valence, des ports de Catalogne et du royaume d'Aragon en disposaient à leur gré, les vendaient ou les louaient pour un temps. Un négociant de Barcelone cédait à un maître calfat son Sarrasin, pour un an, non contre une somme d'argent fixée à l'avance, mais contre le quart du profit que, pendant ce temps, l'esclave devait apporter à l'entreprise par son travail ; le calfat en gardait les trois quarts. Un autre louait un Sarrasin, également pour un an, à un ménage de teinturiers, contre cinquante écus, à charge d'assurer le gîte, le couvert et de lui apprendre le métier. Un couple d'artisans, ceux-ci potiers, reconnaissaient devoir, à un marchand, très exactement 97 sous et demi pour le salaire de leur esclave qui, disaient-ils, « a travaillé avec nous et nous a aidés, tant à pétrir et donner forme à la terre, qu'à étendre le vernis »²⁹⁸. Pratique courante aussi à Séville : Donna Catalina de Ribera possédait, en 1506, des esclaves travaillant, l'un chez un charpentier, les autres chez un forgeron, un drapier et un maçon²⁹⁹. Ces locations pesaient lourd sur le marché du travail. Certains en abusaient, fraudaient, s'entremettaient pour placer des captifs dont ils n'étaient pas les maîtres et mettaient sur pied de véritables entreprises d'embauche.

De plus, l'arrivée, parfois en grand nombre, des esclaves maures, experts dans plusieurs métiers, orfèvres, céramistes notamment, risquait de rendre plus difficile la recherche d'un emploi pour les compagnons de la ville et de fausser la concurrence entre les patrons. Dans presque toutes les villes de Catalogne et du royaume d'Aragon, dans les ports en tout cas, les ordonnances municipales et les statuts des métiers limitaient le nombre d'esclaves que chaque atelier pouvait avoir. En l'an 1453 déjà, les corailleurs de Barcelone, fabricants de bijoux et de boutons, n'avaient droit qu'à deux captifs, un homme et une femme ; chiffre

monté à trois en 1481 et ramené à deux, dix ans plus tard. Les maîtres corailleurs ne pouvaient enseigner leur art à un Sarrasin qu'après avoir tenté « de s'entendre avec des personnes libres et franches du pays ». Les *barqueros*, qui chargeaient ou déchargeaient les navires sur les quais de Barcelone, s'étaient, en 1350, vu imposer l'obligation de ne prendre chacun à leur service que deux esclaves. Ils n'en tinrent pas compte et, peu à peu, l'on ne vit sur le port que des Sarrasins : souci d'une main-d'œuvre meilleur marché, souci aussi de maintenir une sorte de ségrégation. La coexistence, sur les lieux de travail, de Maures captifs et de Chrétiens libres engendrait trop souvent affrontements et conflits difficiles à maîtriser. De ce fait, les esclaves se sont trouvés les seuls compagnons en tel et tel métier, et absents en d'autres.

D'autre part, les marchands qui tiraient de bons profits de la vente de produits de haute qualité, spécialité de leur cité, veillaient jalousement à ce que, par des espions ou des esclaves libérés, les techniques et les outils, les compétences et le savoir-faire qui faisaient la renommée du métier, ne soient pas connus ailleurs. En Catalogne, les Maures ne devaient servir ni chez les batteurs d'or ou d'argent ni chez les orfèvres. Aucun esclave, comme d'ailleurs aucun jeune homme de moins de quinze ans, ne pouvait acquérir du fil d'argent, des pierres précieuses et de l'or. Il était interdit aux orfèvres et aux chaudronniers de vendre à un Sarrasin « tout objet de métal, neuf ou vieux, intact ou brisé », et aux épiciers d'apprendre leur métier aux Tatars et aux Turcs ; les esclaves d'autres origines pouvaient le pratiquer, mais seulement « payés à la journée »³⁰⁰.

Les autorités et les gardiens veillaient, fustigeaient les désordres, exigeaient des peines rigoureuses contre ceux qui ne tenaient pas d'assez près leurs captifs, serviteurs ou compagnons de métier. La fuite des Maures prit en Catalogne et dans le royaume de Valence une telle ampleur que l'on craignait de manquer de bras dans les ateliers. Les esclaves échappaient à leurs maîtres, puis aux gardiens des portes et des frontières, pour se réfugier, avant 1492 dans le royaume de Grenade, plus tard dans les terres encore peuplées de fortes communautés musulmanes dans le bas Aragon et le Maestro, et, plus souvent, en France, dans le comté de Foix, le pays de Carcassonne et jusqu'à Toulouse où les fugitifs étaient aussitôt réputés hommes libres.

Ils ne portaient aucun signe distinctif et, pour vêtements, ceux ordinaires des personnes de petite condition ; aussi leur était-il aisé de se cacher et ils trouvaient des complicités près de compagnons d'infortune qui, par leurs travaux et leurs voyages, en compagnies de leurs maîtres, connaissaient les routes et les refuges. Des Chrétiens étrangers, Basques et Gascons surtout, préparaient et conduisaient ces évasions, se faisaient payer d'une façon ou d'une autre, quitte à les tuer sur place pour les dépouiller. Dans les années 1410, les *Cortes* indignés demandèrent au roi d'Aragon d'intervenir auprès du sénéchal de Carcassonne et des Capitouls de Toulouse pour qu'ils ne les recueillent plus, ne les cachent pas, mais, au contraire, les dénoncent afin qu'ils soient vite rendus à leurs propriétaires. En fait, ces hommes « libérés », privés de ressources, sans statut ni protection, devenaient, dans le pays toulousain et au-delà, des serfs à vie (*servios de terruno*) livrés aux grands propriétaires fonciers qui trouvaient là une main-d'œuvre à peu de frais : « Il n'y avait, du XIII^e au XV^e siècle, pas de château, pas de bonne exploitation en Languedoc et en Gascogne à laquelle ne soient attachés un ou plusieurs Sarrasins, biens immobiliers, dépendants du domaine³⁰¹. »

Ces mêmes *Cortes* avaient, entre 1413 et 1420, mis sur pied une Caisse d'assurances. Ils organisèrent des services de garde sur les routes et firent rechercher les captifs échappés. Le comté de Catalogne fut divisé en vingt secteurs, vingt *deputaciones*, chacune entretenant une dizaine d'hommes à cheval ou à pied. Les propriétaires devaient déclarer leurs esclaves et payer une prime tous les ans. En 1431, on recensa 1 748 fugitifs, dont 1 225 pour la seule ville de Barcelone, 186 pour Gérone et 83 pour Perpignan et son diocèse. La Caisse payait régulièrement des agents, dénonciateurs patentés, placés sur les chemins et au sortir des villes ; elle promettait de bonnes récompenses aux informateurs et ses cavaliers poursuivaient les Maures au-delà des frontières, les ramenaient de force ou négociaient leur retour auprès des sénéchaux ou des Conseils de ville en France. Elle indemnisait les propriétaires des esclaves perdus : de 1421 à 1430, elle remboursa ainsi le prix de 324 fugitifs qui n'avaient pas été retrouvés : 253 à des particuliers, 49 à la Couronne royale, 22 à des communautés ecclésiastiques. Les Maures repris étaient rendus à leurs maîtres, contre paiement des frais de garde et du « droit des eaux navigables » (*drietus aquarum navalium*) qui variait en fonction du nombre de fleuves

traversés lors de la poursuite. Ceux que personne ne réclamait furent vendus aux enchères publiques.

En 1430, Juan Arbos, « garde des esclaves dans le diocèse de Perpignan », fit plusieurs voyages à Toulouse et réussit, contre argent sans nul doute, à ramener plusieurs dizaines de fugitifs. Ce n'était pas assez : les Barcelonais menacèrent d'exercer de dures représailles contre les marchands français et de ne plus fréquenter les foires de Pézenas et de Montagnac si le roi Charles VII ne s'engageait, au nom des Toulousains, à rendre tous les fugitifs. Ils refusèrent évidemment, trouvant trop d'intérêt à les garder³⁰².

Passer la mer devenait, pour ces esclaves maures, une autre aventure. Au fur et à mesure que les ports du royaume de Grenade, Malaga, Almeria, Vega, tombaient dans les mains des Chrétiens, les captifs musulmans ne pouvaient plus compter que sur eux-mêmes, en prenant la fuite sur une embarcation volée, ou en forçant un patron pêcheur à les conduire. Dans les ports, les gardes demeuraient jour et nuit en alerte. Un bourgeois de Barcelone, propriétaire de deux Sarrasins, les loua, en 1410, à Arnolfo Font, patron de Tortosa, pour quatre mois, « comme serviteurs et compagnons de navire, à savoir serrer la voile ou autres exercices à sa convenance ». Mais Arnolfo s'engageait à leur mettre, tout ce temps, « deux fers avec deux chaînes de fer à leurs tibias³⁰³ ».

D'autres fugitifs cherchaient à atteindre le Portugal. pensant y trouver plus facilement un passage. Mais, là encore, les ordonnances royales et les mesures de police se firent de plus en plus sévères. Les esclaves suspects de nourrir le moindre projet d'évasion portaient des chaînes dès qu'ils allaient par les rues. Ils ne pouvaient entrer dans les tavernes des ports. Les bateliers, à Lisbonne, ne leur faisaient pas traverser le Tage sans l'autorisation de leurs maîtres. Les pêcheurs, la nuit, enlevaient les rames et les voiles de leurs barques qu'ils faisaient garder par des hommes armés. Les dénonciateurs recevaient trois cents pièces d'or. Les Chrétiens et les Juifs pris à recevoir un fugitif chez eux versaient au propriétaire son prix et, au roi, une forte amende ; on fouettait en place publique et l'on jetait en prison ceux qui ne pouvaient payer sur-le-champ. Quant aux Chrétiens qui avaient favorisé la fuite, on les déportait dans l'île lointaine de Saõ Tomè où les agents du roi s'employaient à développer la culture de la canne à sucre. Les autres complices, Juifs ou Maures libres, tombaient en servitude. Aux esclaves coupables d'avoir prêté la main aux évasions, on coupait les oreilles³⁰⁴.

La course et la guerre

Lors des raids de part et d'autre de la frontière d'Andalousie et, plus encore, lors des guerres pour la reconquête du royaume musulman de Grenade, les prisonniers chrétiens se comptaient souvent par centaines. Jérôme Munzer, Allemand qui visite l'Espagne et le Portugal en 1494-1495, évalue à deux mille le nombre des captifs dans la seule ville de Grenade lors de la reconquête en 1492, et à deux ou trois mille dans Tétouan, la plupart de ceux-ci capturés par les hommes de Grenade et expédiés ensuite par mer vers l'Afrique. Les accords conclus lors des trêves disent qu'en 1410 plus de 300 esclaves chrétiens furent libérés, 100 en 1417, puis 550 en 1439. L'année 1456, Henri IV de Castille obtint que 1 000 prisonniers lui soient remis dans l'immédiat, et 333 chacune des trois années suivantes. On les recevait par de grandes fêtes et par des cérémonies d'actions de grâces qui marquaient profondément l'opinion et préparaient à l'idée d'une offensive plus générale contre les pays d'Islam³⁰⁵.

Ces documents, bien sûr, manquent pour l'Afrique où les corsaires ne pratiquaient pas de la même façon les échanges de prisonniers. Les registres des prises des deux frères Barberousse, à supposer qu'ils aient été tenus de façon quelque peu régulière, ont tous disparu. Cependant, ceux qui nous restent, plus tardifs, montrent que les profits des simples courses en mer ne se situaient pas du tout au même niveau que ceux des chevauchées à travers les frontières. Les corsaires, qui souvent ne menaient que deux ou trois galères dans chaque entreprise, ne ramenaient au port que quelques captifs, souvent l'équipage d'une barque ou d'une felouque. C'était, malgré tout, le plus clair de leurs gains : la vente de ces six, huit ou dix hommes leur rapportait davantage que celle d'une cargaison, souvent bien modeste, de grains, d'huile ou de fromages. Les razzias sauvages sur les côtes, coups de mains toujours hasardeux de peur de voir accourir des gardes alertés, ne leur valaient, là encore, que de maigres butins. Au cours de l'été 1550, le *raïs* Ahmed, longeant le littoral de la Corse pendant toute une semaine, ne prit qu'un seul homme, un prêtre, et, en Sardaigne, seulement deux jeunes gens qui se baignaient dans la mer³⁰⁶.

Seule la véritable guerre, les grandes expéditions de conquête et les sacs des cités, à bord de dizaines de galères accompagnées de gros bâtiments portant des troupes d'hommes d'armes, jetaient sur les marchés de Constantinople ou d'Afrique des centaines ou des milliers de captifs. Le sac de Mahon, dans l'île de Minorque, en 1535, rapporta six mille esclaves. Kheir ed-Din fit, en 1544, plus de mille cinq cents prisonniers à Ischia et, quelques jours plus tard, au lendemain de la prise de Lipari, où la population fut poursuivie jusque dans ses refuges cachés, douze mille hommes et femmes promis à la vente s'entassèrent, dans des conditions épouvantables, sur les navires. C'était à ne plus savoir comment les garder, les nourrir et où les conduire.

Chiffres approximatifs ? Très exagérés pour, chez les Chrétiens, crier plus fort leurs détresses ? Sans doute. Mais non inventés du tout au tout. C'est bien la guerre résolument engagée, la guerre ottomane, non la piraterie des « Barbaresques », qui fit construire de nouveaux bagnes à Alger, puis à Tunis et même dans de simples relais comme Djerba, de la même façon qu'à Constantinople.

Faute d'un recensement, qui ne fut jamais vraiment entrepris de façon quelque peu sérieuse, même pour une période très tardive, force est toujours de se reporter aux religieux et aux voyageurs, ces derniers sans doute moins bien renseignés. Mais les uns, pour Alger, parlent de huit mille esclaves, d'autres de dix-huit ou de vingt mille³⁰⁷, certains de vingt-cinq mille. Ces chiffres ne sont évidemment pas établis sur les mêmes bases et ne se rapportent sans doute pas aux mêmes années. Cependant, à s'en tenir même aux plus faibles, cette population étrangère, servile, devait peser d'un poids considérable dans la ville d'Alger dont on n'a pas non plus dénombré exactement les habitants mais qui ne devait pas en compter plus de soixante ou soixante-dix mille, et même plutôt moins.

Les bagnes

Sur les galères des *raïs* et des amiraux ottomans, ni les volontaires, les *bonevogliés*, janissaires surtout, ni les condamnés n'étaient, et de très loin, aussi nombreux que les esclaves chrétiens. Dans la cité et les faubourgs d'Alger ou de Tunis, les chantiers, les constructions navales, les fabriques et les négoces, et donc des pans entiers de l'activité économique ne se maintenaient que par eux.

Une telle masse de main-d'œuvre servile, constamment renouvelée et augmentée au fur et à mesure que la guerre turque s'étendait sur d'autres fronts, répondait aux demandes, tant pour les gros travaux que pour les services des marchands et des artisans. De ce fait, ni Alger ni même Tunis n'ont acheté autant d'esclaves noirs que les caravaniers du désert auraient pu en proposer. Alors que les villes d'Égypte, pays qui armait peu pour la course, recevaient régulièrement des centaines ou des milliers d'esclaves d'Afrique, les cités corsaires du Maghreb se dispensaient de telles dépenses, la guerre leur suffisant.

Les répartitions des prises, les ventes et les transactions, le choix des maîtres et des tâches ne furent pas souvent les affaires des particuliers, réglées par des actes privés, mais confiées à des agents du pacha, donc du sultan, qui décidaient de tout et contrôlaient tout.

La part du pacha réservée, les captifs, lorsque les navires en ramenaient un grand nombre, étaient présentés ensemble sur le marché, aux mains de vendeurs et de crieurs de profession : ventes aux enchères, sur une place publique ou dans la cour d'un caravansérail, hommes, femmes et enfants conduits comme des bêtes sur un champ de foire : « Il y a, pour cet effet, des courtiers, lesquels, bien versez en ce mestier, les promènent enchaînez le long du marché, criant le plus haut qu'ils peuvent à qui veut les acheter, ... les font mettre tous nuds, comme bon leur semble, sans aucune honte... Ils considèrent de près s'ils sont forts ou faibles, sains ou malades, et s'ils n'ont point quelque playe ou quelque maladie honteuse qui les puisse empescher de travailler... Ils les font marcher, sauter et cabrioler à coups de bastons afin de reconnaître par là s'ils n'ont point les gouttes... Ils leur regardent les dents, non pour sçavoir leur âge mais pour apprendre s'ils ne sont point sujets aux catherres et aux déflexions qui les pourraient incommoder et les rendre de moindre service. Mais, sur toutes choses, ils leur regardent soigneusement les mains, et le font pour deux raisons. La première pour voir, à la délicatesse et aux calles, s'ils sont hommes de travail, la seconde, qui est la principale, afin que, par la chiromancie, à laquelle ils s'adonnent fort, ils puissent reconnaître, aux lignes et aux signes qu'il y remarquent, si tels esclaves vivront longtemps, s'ils n'ont point signe de maladie, de danger, de péril, de malencontre, ou si même, dans leur main, leur fuite n'est point marquée³⁰⁸. »

Quelques-uns, hommes ou femmes, étaient montrés un par un, les autres en troupes, vendus par lots. Les hommes jeunes et vigoureux faisaient monter les enchères jusqu'aux plus hauts prix. Ceux visiblement peu aptes aux durs travaux, ni artisans experts en un quelconque métier, mais dont on espérait tirer de fortes rançons, valaient six, sept ou même dix fois un homme valide. Nombre de Turcs ou de Maures, au fait des cours et des pratiques, n'achetaient que pour spéculer et revendre plus cher : « En ces villes de corsaires, les Barbaresques mettent leur argent dans l'achat d'esclaves chrétiens comme souvent les Chrétiens mettent le leur en banque³⁰⁹. »

Les hommes âgés ou blessés au combat servaient de domestiques attachés à un maître. Jeronimo de Pasamonte, soldat, rescapé indemne de Lépante mais laissé pour mort au soir de la bataille pour Tunis, en 1574, fut mis sur le marché avec d'autres gravement blessés, pour quinze ducats, pas plus. Un capitaine turc l'acheta, à tout hasard (« *me compro per muerte a la ventura* ») et l'embarqua sur sa galère pour Constantinople. Soigné à Navarin, il se rétablit, fut employé au jardin du palais (« non sans danger pour moi, les Turcs de la maison me causant tant d'ennuis, jour après jour ! »). Son maître, ensuite, l'envoya à Tunis, avec cent autres esclaves, pour reconstruire un « castello ». Pour le punir d'avoir tenté de s'enfuir, il le fit ramer sur une galère, pendant plus d'un an. Repris dans la domesticité, il suivit son patron à Alexandrie, puis à Constantinople, à Coron et à Modon, à Rhodes, à Chio et à Nauplie, enfin à Alger où, sa rançon rassemblée, on le libéra³¹⁰.

Le plus souvent, les esclaves vivaient en troupes, gardés, surveillés, marqués par leurs guenilles ou par quelques signes apparents. Logés dans des bagnes, couchés dans des hamacs pendus les uns au-dessus des autres, ils souffraient du froid l'hiver, de la grande chaleur l'été, de l'humidité et de la vermine en toutes saisons, maltraités par les gardiens qui ne leur donnaient que de mauvais biscuits et de l'eau souvent putride.

A Grenade, c'était, au temps du royaume maure, dans le *coral*, en fait dans des caves aux toits très bas qui avaient servi de silos à grains. Alger, sous la férule des Turcs, ne comptait pas moins de six ou sept bagnes. Dans le grand bagne, situé dans le souk principal, au cœur de la ville, logeaient plusieurs centaines, peut-être même plus d'un millier de captifs. L'édifice, de soixante-dix

pieds de long et de quarante de large, s'ordonnait autour d'une cour et de la citerne ; à l'étage, s'alignaient les chambres. Sous le règne de Hassan Pacha, le renégat vénitien, les esclaves étaient près de deux mille dans un bagne plus petit, et quatre ou cinq cents dans celui de la *Bastarde*, ainsi nommé parce que l'on y avait enfermé les rameurs chrétiens de la grande galère de ce nom, prise aux Espagnols en 1558, lors de la bataille pour Mostaganem³¹¹.

Dans Tunis, marché aux esclaves très actif au lendemain de la reprise de la ville par Euldj'Ali en 1574, on fit bâtir ou aménager en hâte jusqu'à huit ou neuf bagnes, tous sur le même modèle, quatre bâtiments encadrant un vaste espace libre. Là aussi, les captifs étaient logés, à dix, quinze ou seize, dans les chambres du haut, salles voûtées et sombres, où l'on accédait par des échelles. Le bâtiment du fond, le plus éloigné de la porte d'entrée, servait de prison. Cette porte s'ouvrait, à la pointe du jour, pour conduire les hommes astreints aux travaux collectifs sur les chantiers. Les autres, accompagnés par un ou deux gardiens, gagnaient les maisons de leurs maîtres, leurs ateliers ou leurs boutiques.

Des prisonniers tenaient cabaret dans la cour : « Ils y dressaient de grandes tables toujours remplies de soldats, de gens de marine et autres gens désœuvrés et débauchés qui y vont boire du vin, chanter, fumer, traiter leurs affaires. Les esclaves qui tiennent ces cabarets paient une somme assez considérable au concierge du bagne qui, moyennant ce tribut, les protège, fait payer sur-le-champ ceux qui ont bu et qui refusent de payer. » Le gardien connaissait son monde, exerçait sa police, plaçait chaque nuit des sentinelles hors et dans le bagne mais consentait volontiers, contre de belles commissions sur ces trafics, toutes manières d'arrangements, comme de tenir cachés les trésors amassés par certains captifs, fruits de leurs larcins³¹².

La femme captive, la séduction et la honte

Les chroniqueurs ou les auteurs de romans populaires parlaient volontiers, assurés sans doute d'un bon succès, des femmes, des amours et des aventures galantes. Ces corsaires, ces pachas et le sultan, chefs de guerre audacieux et violents, sanguinaires, on les savait, ou on les disait, maîtres de plusieurs, de nombreuses, femmes captives et séduites, tenues prisonnières derrière les grilles du sérail. Aucun voyageur ne manquait d'évoquer, souvent longuement, les merveilles des palais de Grenade à Constantinople, le bruissement des eaux, le

mystère des moucharabiehhs et des sultanes dérobées aux regards. Les Castellans, au ^{xv}^e siècle, disaient les noms des esclaves chrétiennes devenues les épouses du sultan de Grenade ou de ses parents : Turayya épouse de l'émir Abdul-Hassan, Laïla Eohora, une *helche*, belle renégate originaire de Vejer de la Frontera, épouse d'Ali ben Rasid, futur fondateur en Afrique, de la ville de Xauen³¹³.

En 1471, un pèlerin de passage à Tunis, fort attentif à décrire les pouvoirs et les mœurs du roi, le montre autoritaire, brutal, mais honnête dans l'exercice de sa justice et même généreux envers les Chrétiens : « Il les aime beaucoup parce que sa mère, originaire de Valence la Grande, était née chrétienne ; amenée captive à Tunis, elle fut achetée par le père du roi qui est donc né d'une concubine. Il a lui-même plus de six cents concubines qu'il fait garder dans le grand château de la casbah à Tunis par une femme chrétienne et de nombreux eunuques. Chaque fois qu'il se déplace, il se fait suivre d'une centaine, ou au moins d'une soixantaine d'entre elles. Il a eu, de ses concubines, beaucoup de fils et de filles³¹⁴. »

Un demi-siècle plus tard, on ne parlait que des rois d'Alger, non Maures mais Turcs, des Barberousse de si forte réputation, de Kheir ed-Din surtout. Les histoires qui, d'Espagne en Italie, couraient sur ses aventures, ses palais, ses harems, lui attribuaient d'innombrables servantes et concubines et, pour le moins, six épouses : Khalidja, jeune Mauresque de Grenade à peine nubile, Aïcha, Mauresque d'Alger mère de Hassan Pacha, plus quatre chrétiennes captives : une Grecque de Bosnie choisie à Mytilène par sa mère Catalina et qui mourut sans lui laisser d'enfant, Béatrice de Oréa, Sicilienne enlevée en 1514 sur une nef qui allait à Malaga, Aura, une Italienne, et Maria, fille de Diego Gaetano, gouverneur de Reggio, pour l'amour de qui il libéra son père et sa mère³¹⁵.

Les hommes libérés du bagne, eux, ne donnaient certainement pas dans ce genre de littérature. Dès les premiers temps de la guerre contre les Maures, en Castille, rares furent les récits de captivité qui négligeaient la femme captive. Ils la montraient arrachée à sa famille, humiliée, prisonnière pendant des années, servante méprisée ou concubine, victime innocente, désespérée. Plus tard, au temps des Barbaresques d'Alger et de Tunis, les mêmes récits décrivaient longuement les razzias, les villes dévastées et les maisons brûlées, les femmes et les enfants violés, puis leurs souffrances, les chaînes et les bagnes, sans grand

espoir de jamais revoir leur pays. Tous disaient le sort misérable de ces femmes exposées d'abord à la vente comme des bêtes, forcées ensuite de servir, domestiques à tout faire, en butte à toutes sortes de vilenies, certaines mêmes vouées à la prostitution pour le compte des maîtres.

Pour celles qui revenaient, les longs temps passés loin du pays, chez les Maures ou chez les Turcs, n'ont pas manqué de jeter de grands troubles dans les esprits. Certains auteurs, mal intentionnés, plus sévères, en tout cas plus suspicieux que les romanciers pour qui tout finissait toujours bien, s'en firent l'écho, donnant ainsi de mauvaises images des femmes, pourtant captives malgré elles. Souvent, les récits des malheurs, des tribulations et des humiliations subis par les nobles ou filles des bons bourgeois laissaient évidemment quelques zones d'ombre. On parlait de femmes déshonorées, de naissances suspectes et de descendances souillées. A Gênes, quelques chefs de grands lignages, acharnés à détruire ou discréditer ceux du parti adverse, s'en sont pris de la sorte aux *Di Mare*, *De Marinis* ou encore aux *Usodimare*, affirmant que ces noms traduisaient incontestablement des origines douteuses. Leurs ancêtres auraient été des bâtards nés d'unions entre une captive et un corsaire, peut-être même un simple brigand. L'une de leurs femmes avait, disait-on, connu le sérail d'un Barbaresque. Ce n'étaient qu'inventions : ces noms de familles remontaient très loin dans le passé et nul n'avait, pendant des siècles, porté sur elles le moindre soupçon. Ces accusations, vraiment fantaisistes, traduisaient simplement un état d'esprit, une volonté de porter le discrédit sur ceux qui pouvaient être suspects d'armer pour la course ou de pactiser avec les forbans. Les noms de ces trois clans nobles, jusque-là honorés à l'égal de tous, évoquaient trop la mer, ses hasards et ses fortunes.

L'évasion, l'aventure inutile

Le temps n'est plus où les *Zendjes*, esclaves noirs sur les terres irriguées du Tigre et de l'Euphrate, révoltés, pouvaient résister pendant plus de vingt ans aux troupes du calife de Bagdad, brûler des centaines de villages et de domaines, s'emparer de Bassorah et y installer leur gouvernement.

Rien de tel, bien sûr, lorsque les Turcs tenaient l'Afrique, montrant qu'ils savaient réprimer les révoltes des Maures des cités et les rébellions des tribus descendues de leurs refuges des montagnes. Les Chrétiens captifs qui ne se

convertissaient pas à l'Islam et ne pouvaient espérer être vite rachetés n'avaient d'autre issue pour retrouver la liberté que dans la fuite.

Dieu, les saints et les anges les protégeaient. Dans les églises et dans les rues des cités d'Espagne, d'Italie et de Provence, quantité d'ex-voto, de prières et d'incantations, de processions et d'actions de grâces disent combien d'évasions, réussies contre tout espoir, de fuites à travers la frontière ou au péril de la mer, bravant les mauvais temps et les durs hasards, étaient tenues pour miraculeuses. En Espagne, Pedro Martin, moine de Silos, qui s'était illustré au cours de plusieurs missions pour racheter des esclaves, écrivit, entre 1274 et 1287, une longue narration : *Comment saint Dominique libéra les captifs de leurs geôles*. Au total, quatre-vingts délivrances miraculeuses³¹⁶.

De très nombreux récits, déjà quelque peu « romanesques » en la grande époque de la *Reconquista* de l'Andalousie, prirent, jusqu'au ^{xvi}e siècle et plus tard, plus nombreux, enrichis d'anecdotes et d'images volontiers étranges, un tour vraiment merveilleux : évocations des sombres prisons, des chaînes, des complots et des risques, des barques volées aux Maures, aventurées de nuit en pleine mer jusqu'à rencontrer un vaisseau ami ou, poussées par un vent divin, atteindre enfin les côtes d'Espagne ou de Sicile. Les hommes priaient Dieu de les aider. Le malheureux prisonnier, en rêve ou éveillé, voyait une belle lumière, entendait une voix compatissante qui lui redonnait espoir, lui promettait un secours inespéré. Ses chaînes tombaient, ses gardiens hébétés le laissaient passer. Il cheminait libre jusqu'au port, passait au travers d'une foule d'hommes en armes sans se faire remarquer, et son esquif affrontait indemne les flots, sans qu'il en souffre ou puisse même compter le temps passé. Un certain Alvarez, fuyant Alger, frappé à mort, gisait mourant de soif, les pieds en sang, sur le chemin d'Oran, et vit venir à lui un lion qui le soutint et le guida jusqu'au terme de sa course³¹⁷.

Évadé au risque de sa vie ou racheté par les siens, par l'Église ou par le prince, l'homme revenu du bagne, comme autrefois celui qui était allé en pèlerinage, devenait un héros de la foi chrétienne, souvent reçu à son retour comme un miraculé. Comme autrefois le pèlerin de Compostelle ou de Terre sainte, il contait ses souffrances, ses aventures et ses déboires ; il mettait en garde contre les forbans et les tricheurs, disait de qui se méfier, à qui se fier. Ses proches, ses amis, la communauté lui faisaient fête. A l'âge de trente-cinq ans,

Antonio Veneziano, poète sicilien, fut capturé à bord d'une galère de la suite du duc de Terranova, en compagnie de trente gentilshommes et de soixante-dix serviteurs. Esclave à Alger, il n'y resta que deux ans, racheté dans des conditions qui demeurent quelque peu mystérieuses, en tout cas grâce aux fonds rassemblés par le Sénat de Palerme. On l'accueillit en Sicile par de grandes fêtes et ses amis louèrent ses mérites, chantés ensuite par des poèmes et des chansons de rues³¹⁸.

Le souvenir des années passées chez les Barbaresques demeurait si vif que ces récits de captivité forment la plus belle part des vies de soldats, de marins ou de religieux, la plus riche de détails concrets, d'évocations de leurs peines et de leurs espoirs. Ces longues narrations ne négligent rien, porteuses de dures émotions, capables de tenir le lecteur inquiet à chaque détour, à chaque hasard. Victimes échappées aux pires supplices, les hommes trouvaient dans leur pays de larges auditoires et, tout naturellement, ces tristes moments encore présents à l'esprit, les images en tête toujours aussi sombres, s'attardaient sur chaque circonstance³¹⁹.

Les galériens, enchaînés à leurs bancs de rame, étaient terriblement exposés, premières victimes des mauvais hasards. En 1544, la flotte de Barberousse, en route pour Constantinople, essuya une dure tempête dans le golfe de Salerne et perdit une galère chargée d'esclaves capturés depuis peu ; les Turcs se sauvèrent à la nage mais les Chrétiens, rameurs et autres, furent noyés³²⁰. Quelques rescapés disaient même que le *raïs* et ses seconds préféraient, lorsque le sort leur devenait contraire, noyer leurs rameurs plutôt que de les voir rejoindre les Chrétiens et dire ce qu'ils savaient des galères des corsaires, de leur nombre, de leurs qualités et de leur maniement, ainsi que des repaires et des refuges où ils allaient s'ancrer, soit pour de courtes escales, soit pour se mettre au sec pendant l'hiver. D'autre part, l'on imagine aisément que les capitaines des navires chrétiens hésitaient à faire donner leur puissance de feu contre le corps même des bâtiments ennemis ; pour ne pas tuer de leurs boulets les esclaves des bancs de rame, ils pointaient plutôt sur la poupe et sur le gouvernail.

Malgré tout, les galériens appelaient de leurs prières tout ce qui pouvait mettre leurs bourreaux en péril ou dans l'embarras et rendait leur garde moins sévère, plus difficile : une tempête, une avarie, un échouage inopiné sur une côte de Chrétienté, ou, mieux, une rencontre avec des navires du roi d'Espagne ou des chevaliers de Malte. Onze galères ottomanes firent naufrage, en 1534, poussées

par des vents furieux et de hautes vagues, sur une plage de Sardaigne. Les Turcs gagnèrent le rivage, traînant avec eux huit cents de leurs prisonniers ; mais, assaillis par une forte troupe, ils furent contraints de reprendre précipitamment le large, sur trois bâtiments encore en état, et d'abandonner leurs captifs³²¹.

L'approche d'un combat donnait espoir aux rameurs qui, profitant des moments d'incertitude et de confusion dans le feu de la bataille, tentaient de s'échapper à la nage ou de se saisir de leurs bourreaux. Cervantès rapporte avec force détails comment, sous ses yeux, la *Loba* (la « Louve »), galère espagnole ayant pour capitaine don Alvaro de Bazan, marquis de Santa Cruz, captura la *Presa* (la « Prise »), galère du fils de Barberousse : « Il était si cruel et traitait si mal ses captifs que les rameurs ne virent pas plus tôt la *Loba* se diriger vers eux et les gagner de vitesse qu'ils lâchèrent tous à la fois les rames, se saisirent de leur capitaine qui était sur le château arrière et leur criaient de voguer à toute vitesse, puis, se le passant de banc en banc, de la poupe à la proue, ils lui donnèrent tant de coups de dents qu'avant d'avoir atteint le mât, il avait rendu son âme aux enfers, tant il leur inspirait de haine par la cruauté de ses traitements. » C'était en 1572, alors que les Espagnols, partis de Corfou, poursuivaient les Turcs jusqu'à Modon³²².

Les bagnes d'Alger et de Tunis, eux, offraient peu d'occasions de fuir. Corsaires et janissaires surveillaient de près les marchands chrétiens de passage, les patrons de navires et les marins, les Juifs, les prêtres et les religieux, qu'ils accusaient d'entretenir la haine et l'espoir. Ils appointaient des espions, renégats ou autres, certains captifs même, qui les informaient des rencontres, conciliabules ou rumeurs, et ils chargeaient de fers leurs prisonniers à la moindre tentative de fuite ou de complot. Les hommes pris à simplement préparer une évasion enduraient de dures peines, parfois de vrais supplices. Hassan Pacha, le renégat vénitien, s'était forgé une terrible réputation de cruauté par son zèle à poursuivre et punir les fugitifs : « Lorsqu'un Chrétien était pris à fuir, il le faisait saisir par ses esclaves et brûler vif en leur présence ; il faisait bâtonner les autres jusqu'à la mort, et leur coupait lui-même les narines et les oreilles, ou faisait exécuter ce supplice devant lui³²³. » Ahmed Pacha, lui, « était naturellement cruel et, comme il avait été longtemps gardien de captifs, il avait toujours le bâton à la main, en frappait les esclaves, et si quelque Chrétien cherchait à

s'enfuir (comme cela arrivait chaque jour), il remplissait l'office de bourreau, tout roi qu'il était, et les bâtonnait sans pitié de sa propre main³²⁴ ».

Les hommes conduits chaque jour sur les chantiers et, plus encore, ceux admis à circuler dans les rues, près du port ou sur les môles, au service d'un marchand ou d'un artisan, espéraient gagner des complicités ou des secours chez les Maures, hommes ou femmes, qui supportaient mal l'arrogance et les exactions des Turcs. Mais toutes sortes de textes nous manquent pour apprécier les gardes, les surveillances et les délations, pour évaluer l'importance de ces évasions, leurs formes et leurs effets : aucun recueil de lois, aucun registre comptable, aucun procès-verbal d'action en justice. Tout ce que nous en savons tient aux récits des hommes que l'on peut évidemment suspecter de complaisances pour les rescapés, pour leur détermination, leur courage, ou leur bonne fortune.

Certains tentèrent de construire eux-mêmes, en grand secret, jour après jour, une petite barque en dérobant du bois sur les chantiers. D'autres croyaient pouvoir s'emparer par surprise d'une felouque laissée à l'ancre dans une crique. Plus souvent, les hommes (les femmes avaient peu de chance de tromper les maîtres et le savaient) inventaient divers stratagèmes, obligés, en fin de compte, de se fier à des individus plus ou moins louches qui les trompaient, les livraient dès qu'ils avaient touché le prix convenu.

Cervantès demeura cinq années en captivité dans Alger. A la première tentative, il échoua de façon pitoyable. Il avait, avec quelques compagnons, suborné un garde qui devait, au-delà des murs de la cité, les prendre en charge pour les conduire au loin. Celui-ci oublia de se montrer et les laissa errants dans la nuit, désemparés. Pour le punir, on condamna l'Espagnol à casser des pierres aux carrières et à les porter aux fortifications du port. Peu après, il s'entendit avec un entremetteur, personnage mystérieux, né à Melilla disait-il, qui se faisait appeler El Dorada et leur assura qu'un brigantin viendrait les chercher. Lequel brigantin tomba dans une embuscade. Cervantès et les siens furent pris dans la grotte où ils s'étaient cachés et lui-même demeura pendant cinq mois enchaîné dans une étroite cellule, avant d'être acheté par Hassan, pacha d'Alger ; ses comparses furent pendus, ou empalés, ou essorillés, et les janissaires, qui les avaient laissés sortir, eux aussi pendus à un arbre. C'était en 1577. Deux ans plus tard, quatrième année de sa captivité, il s'aboucha avec un homme originaire de Grenade, nommé Giron, renégat connu sous le nom d'Abderraman, qui

prétendait vouloir rentrer en Espagne. Un marchand de Valence résidant à Alger devait leur acheter une frégate, avec soixante-dix hommes d'équipage. Un moine défroqué, Blanco de Paz, les trahit, les vendit et, par l'in-termédiaire d'un autre renégat, celui-ci florentin, fit avertir Hassan Pacha : cinq mois encore de prison, fers aux pieds dans un cul-de-basse-fosse³²⁵.

En dix-huit années, Pasamonte fut mené par son maître en tant de lieux que tous les ports de l'Islam, de Tunis à Constantinople, lui étaient devenus familiers. Tant de voyages, tant de services et de contacts avec les Turcs et les Maures, avec les Juifs et les renégats, avec les marchands étrangers même, que les occasions ne pouvaient lui manquer. Il s'y risqua cinq ou six fois, toujours en vain, toujours maladroit, mal informé plutôt ou berné et ramené les fers aux pieds. A Bizerte, ils étaient si nombreux aux travaux du port que les gardes ne les surveillaient pas de très près. Il prit la tête d'un petit groupe : réunions furtives, puis conciliabules qu'ils croyaient secrets, échanges de serments, exhortations à la prudence, armes cachées sous les habits et sous les grabats, observation attentive des allées et venues des janissaires et des gardes, enfin, recherche d'une barque à enlever de force. Découverts, attaqués alors qu'ils n'étaient pas bien loin, ils laissèrent plusieurs tués et blessés dans la bataille.

Plus tard, en Égypte, il réussit à s'entendre avec le patron d'un navire chrétien et pensait pouvoir tromper ses gardiens et les ouvriers du port : nouvel échec qui lui valut de porter, pendant plus d'un an, des fers aux bras aussi gros que ceux aux pieds, et d'être mis « maître de rang » (*cabode casa*) sur une galère de course, à la plus mauvaise place, au pied du mât, à droite, là où la rame pèse le plus lourd. Plus tard encore, un orfèvre venu sur un navire catalan prit leur argent, mais ne se montra plus, les laissant à leur misère. Dans Alexandrie, un petit frère de saint François, venu prêcher dans le fondouk des Vénitiens, rassembla autour de lui un bon nombre de captifs, se dit capable de les aider et de les mener à l'attaque d'une felouque ; il ne leur fallait que des épées et des limes pour se libérer de leurs fers. Le temps leur manqua, ils furent dénoncés, sans doute pour avoir trop parlé, et surpris avant d'avoir rien entrepris. Autre essai, cette fois à Rhodes où notre chevalier d'Espagne, héros de tant d'infortunes, vit qu'un renégat armait une galère pour courir aux Grecs ; les esclaves chrétiens de ce bâtiment, sur leurs bancs de rameurs, appelaient ceux

employés dans le port pour qu'ils montent en nombre à bord de la galère, s'en emparent de haute lutte et partent avec eux. C'était rêver.

Pasamonte finit par renoncer et par admettre qu'il y avait mis trop d'obstination, nourri trop de vaines espérances, et n'était certainement pas seul à penser que ne parlaient encore d'évasion que les captifs pris depuis peu, bercés d'illusions. Les autres savaient à quoi s'en tenir, mesuraient les risques et se gardaient de « chercher l'exploit et les ennuis » (*buscar novedades y trazas*). La seule façon d'en sortir était d'être mis à rançon, de trouver et de recevoir l'argent. Mais son maître, qui l'avait acheté, malade et blessé, pour quinze ducats, disait qu'il ne le lâcherait pas pour mille³²⁶ !

Échanges, rachats, rançons

LA FRONTIÈRE D'ANDALOUSIE

En Espagne, avant 1492 et la chute de Grenade, la frontière évoquait pour tous de noirs moments, les terres dévastées et les maisons brûlées, les hommes, les femmes et les enfants enlevés, les privations, les emprunts, les biens laissés en gages pour racheter les captifs de l'autre côté de la sierra ou de la mer. Dans les années 1400, en Castille, plusieurs fraternités rassemblaient des Chrétiens, des Juifs et des *Mudejares*, ces Musulmans demeurés en terres chrétiennes que l'on soupçonnait parfois d'aider et de guider les brigands venus du royaume de Grenade, pour unir les bonnes volontés, rassembler de l'argent et faire libérer les prisonniers. Les œuvres pieuses des *Mudejares* payaient les rançons des Chrétiens capturés et ceux-ci leur rendaient la pareille. Des officiers, appelés les *alcades entre los cristianos y los moros*, assistés de gardes à cheval, les *caballeros de la sierra*, et de gardes à pied, les *ballesteros de monte* et les *fieles ad rastro* (donneurs d'alarme) surveillaient les confins, donnaient l'alerte, poursuivaient les coupables de razzias et réglaient les litiges ou les conflits entre les communautés. Rachats et échanges suscitaient toujours de longs

marchandages, d'incessants va-et-vient entre Jaén et les postes grenadins, expéditions toutes exemptées de l'impôt royal pour ce qu'elles emportaient avec elles : esclaves maures, toiles, soieries.

A ces affaires, menées au grand jour ou semi secrètes, s'employèrent d'abord des hommes de petit renom, les *alfaques* (envoyés, rédempteurs). Pendant longtemps, ils agirent pour leur propre compte, de façon quasi clandestine, usant de relations et de contacts qu'ils ne tenaient pas à faire connaître. Ils en tiraient bénéfices, tant en argent, sur le moment, qu'à plus longue échéance pour leurs négoes. On les accusa de fraudes, d'extorquer les familles des prisonniers, de tromper les Musulmans en leur promettant des versements qu'ils n'effectuaient jamais. Pour éviter ces abus, le roi institua une charge d'*alfaquesque real en la frontera de moros de Lorca a Tarifa*, confiée à la famille des Arias de Saavedra qui la garda à titre héréditaire. A son tour soupçonnée d'abus et même de favoriser les entreprises des espions musulmans, cette *Alfaquequerya mayor* de Castille fut suspendue lors de la dernière offensive contre Grenade mais vite rétablie, confirmée dans tous ses pouvoirs, qui furent même étendus, la course en mer l'obligeant aux négociations et transactions d'au-delà des mers : « Racheter et ramener, par tous les ports de la mer, tous les Chrétiens retenus au loin³²⁷. »

LES FINANCES. BONS ET MÉCHANTS TRAFICS

Le brigandage sur mer puis la guerre de course amenèrent par force, pour le rachat des captifs, d'autres pratiques, plus complexes et certainement plus aléatoires, occasions, pour certains, de rendre d'immenses services, mais, pour d'autres, de s'enrichir de diverses façons, pas toutes très honnêtes.

Tout paraissait simple lorsque les parents ou les voisins, informés de la capture de l'un des leurs, pouvaient, très vite, sur le moment ou presque et dans un lieu très proche, prendre langue avec le chef corsaire et offrir de l'argent. « C'était une habitude des corsaires, de tout poil et de tous pays, chrétiens comme musulmans, de se défaire si possible de leurs esclaves sur les lieux mêmes où ils avaient été pris. Ils obtenaient, de cette manière, des rançons rapides, et l'argent était moins incommode à emmener que le bétail humain³²⁸ ». Les *raïs* d'Alger ou de Tunis ne pouvaient, sur leurs galères, trouver place pour

un trop grand nombre d'hommes et de femmes, et les nourrir jusqu'à leur retour. Les vendre très vite aux familles, en des lieux proches de la capture, leur procurait, sur le coup ou presque et sans craindre trop d'aléas, d'importantes rentrées d'argent et leur permettait de poursuivre, aussitôt après, leurs courses en mer. Après avoir, par une courte nuit d'été, saccagé le bourg de Castellamare, près de Naples, Dragut établit aussitôt un marché en terre chrétienne, dans l'île de Procida, appelant ceux qui voulaient racheter les captifs à s'y rendre, la bourse pleine. Le 26 juin 1544, « les Turcs, au pied du château de Baies, firent leur bazar des Chrétiens qui avaient été pris la veille, dans l'île d'Ischia, et qui étaient au nombre de 2 400 des deux sexes ». Quelques jours plus tard, ce fut, au port de la Catona, en Calabre, le bazar des hommes et des femmes pris à Lipari. Les gens de Messine offrirent, en bloc, pour tous les captifs, 15 000 ducats. Barberousse, dont les vivres commençaient à s'épuiser, exigea et obtint en plus 8 000 quintaux de biscuits. Chacun y gagnait du temps et de l'argent³²⁹.

Les Chrétiens, patrons de navires ou corsaires de profession, peu soucieux de courir les incertitudes des mises en vente et les mauvais hasards des contrôles par les agents du fisc royal, proposaient eux aussi leurs captifs dans le port musulman le plus proche. Ils les rendaient à leurs parents ou à des négociants accourus en hâte, sans doute à l'affût, contre des pièces d'or, aussitôt réparties entre les membres de l'équipage. Deux patrons de Majorque s'emparèrent, près d'Almería, d'une galère de Musulmans ; sans plus tarder et, semble-t-il, sans rien craindre, ils firent relâche dans le port de Malaga, invitant les officiers du roi de Grenade à racheter leurs prisonniers. En 1462, l'Égyptien Abdalbarit Ben Ali vit, le 23 septembre, dans la rade de Tunis, deux vaisseaux « francs » offrir au rachat plusieurs esclaves ; lui-même déboursa quarante dinars pour un Turc qui, libre, s'attacha à lui et le servit pendant plus de dix ans³³⁰.

Le destin des hommes et des femmes conduits et tenus prisonniers en des terres lointaines prenait aussitôt un tour sombre. Ils perdaient espoir de recouvrer vite leur liberté, même au prix de lourds sacrifices. Isolés, perdus dans un autre monde, le seul souci de donner de leurs nouvelles et les exigences de leurs maîtres demandaient beaucoup de temps et des démarches hasardées qui n'étaient pas toujours, loin s'en fallait, couronnées de succès. Ils luttèrent ou négociaient pour être mis à rançon, puis essayaient d'alerter leurs parents et leurs

amis, de trouver des intermédiaires et des garants. Il leur fallait surtout attendre et attendre très longtemps.

Pour rassembler l'argent et retrouver l'Afrique, les Maures captifs en Espagne comptaient sur la générosité des communautés musulmanes encore nombreuses et actives, parfois même très à l'aise, dans les pays de montagnes. Le roi leur délivrait, sans doute avec l'accord des maîtres qui ne tiraient pas grands profits de leur travail et espéraient toucher plus vite le prix du rachat, des autorisations d'aller mendier de village en village. Chaque *licencia por acaptar* (mendier) portait le nom de l'esclave, son origine, parfois ses particularités physiques afin qu'il n'y ait ni fraude ni confusion, le nom du propriétaire, sa résidence, et la somme que l'homme pouvait recueillir. Cette pratique, érigée peu à peu en institution, permettait au Maure de circuler librement, d'aller pendant des jours et des jours visiter les terres habitées par des communautés musulmanes sans être fugitif. Beaucoup en abusèrent et l'on parla d'espionnage, de connivences, d'incitations à la révolte. Les hommes libres pris à mendier furent déclarés esclaves. Les agents du roi exigèrent que certaines régions, qu'ils disaient plus promptes à se rebeller, soient interdites ; en avril 1496, ordre fut donné de faire *cautivos del rey* ceux qui demanderaient l'aumône dans les villes et lieux de Manessa, Paterna et Benaguacil³³¹. Les gardes recherchaient sur les routes les esclaves *descaminats* (sortis de leur chemin). Quelques capitaines firent métier de leur donner la chasse. Pere de Besalù, lieutenant du royaume de Naples, vint tout exprès, en 1441, « pour faire prendre lesdits Maures ou Barbaresques », promettant, à ceux qui les dénonceraient, le tiers de leur prix. Il enrôla des hommes d'armes, à pied et à cheval, et les envoya vers Gandia, Alcoy, Oliva et dans les montagnes de l'intérieur. L'opération mobilisa, pendant des mois, de gros moyens mais ne fut pas d'un grand profit : les Maures, repris et vendus aux enchères à Jativa, à Majorque et à Valence, étaient pour la plupart des hommes âgés, que les vendeurs qualifiaient simplement et tous ensemble de « vells », n'espérant pas en tirer de bonnes sommes³³².

Dans le même temps, nombre de marins, de marchands et de financiers de tous rangs faisaient de ce rachat des captifs maures par leurs familles ou leurs coreligionnaires un vrai trafic. Les registres des droits perçus par le roi d'Aragon sur ces transactions (*leyda* en Catalogne, *delma* à Valence et « droit de maravedis » dans l'île de Majorque) attestent, au long des années, de ces

activités aux multiples facettes, généralement aux mains d'hommes peut-être marchands d'esclaves en un temps, en tout cas experts patentés, assurés de complicités tant en pays chrétiens que musulmans. Dans Majorque, en un siècle à peine, de 1395 à 1497, les receveurs ont perçu la taxe pour plus de cinq cents captifs maures qui, libérés, rachetés, regagnaient leur pays ; droit payé le plus souvent par des négociants qui les revendaient plus cher en Afrique à leurs familles ou à d'autres intermédiaires mieux placés et mieux armés pour en tirer un plus haut prix. Ces registres, tenus de façon exemplaire, montrent, par exemple, un Gabriel Benvire prendre en charge, en un seul jour, quatorze hommes et une femme ; un autre payait pour dix-huit Maures, un autre pour vingt-neuf et Luis Benvire, parent de Gabriel, pour vingt-deux. Des étrangers, marins de passage seulement, savaient eux aussi comment gagner à ce triste négoce : trois patrons de galées vénitiennes versèrent trente livres au fisc pour vingt captifs emmenés aussitôt à leurs bords³³³.

Loin de là, à Gênes, deux « Maures de Berbérie », Ahmet Mazus, qui déclare comprendre « la langue génoise », et Mohammed Zamai, se présentent devant un notaire ; ils confessent qu'ils sont tous deux « dans la main » (*sub dominio et servitudine*) de Giovanni Raibaldi, marchand, qui les a rachetés à leurs ennemis. Ils promettent de payer à Tunis, à Marino Raibaldi, frère de Giovanni, 161 doubles d'or plus une pièce d'étoffe, vingt jours après que le navire qui les emmènera aura touché le port. Trois Génois, de bonnes familles, se portent garants pour eux³³⁴.

Entre Chrétiens et Musulmans, la balance fut, en quelque sorte, égale, tant que les maîtres d'Alger et des autres cités corsaires s'en tenaient à la course. Mais, dès les années 1520-1530, la guerre ottomane fit que les Italiens et les Espagnols perdirent bien plus d'hommes qu'ils ne pouvaient ramener de captifs. Les échanges devenaient difficiles et le poids des rançons considérable. En 1531, les officiers du fisc génois, chargés de dénombrer les habitants et d'évaluer les ressources du district, notaient, pour le gros bourg d'Andora, sur la Riviera di Ponente, 500 feux, 2 500 âmes, 550 hommes capables de porter les armes, âgés de quatorze à soixante-dix ans, et « en plus 130 qui sont prisonniers des Maures ou des Turcs ». Un homme sur cinq captif en terre lointaine³³⁵ !

Le *raïs*, aussitôt maître d'un navire chrétien, fouillait et interrogeait les hommes pour en fixer soit les rançons, soit les services qu'il pouvait en attendre. Chacun tentait de le convaincre de ses pauvres ressources ou de ses maladies et de ses infirmités. Tous faisaient assaut d'humilité et disaient qu'ils seraient plus aptes à être mis dans un hôpital qu'aux enchères sur un marché. Corsaires et janissaires examinaient les vêtements et les mains, promettant à ceux qui avouaient une bonne condition sociale et de la fortune une prochaine libération et de bons traitements. « Ils mettaient un soin particulier à découvrir le capitaine, l'écrivain, le pilote, le charpentier, le calfat, tous gens de valeur plus grande que les simples matelots³³⁶. » Ensuite, dans Alger et ailleurs, les maîtres menaient leurs enquêtes auprès de marchands, auprès des chrétiens mêmes, qui ne se faisaient pas toujours prier pour leur dire ce qu'ils savaient de la qualité des familles des prisonniers. « La règle que doivent suivre ceux qui ont le malheur de tomber entre les mains de ces pirates est de ne jamais faire confiance à personne de ce qu'ils sont et des biens qu'ils ont, parce que c'est sur ces découvertes que les patrons règlent la rançon. Ils ont des espions qui sollicitent les confidences des nouveaux venus, lesquels devraient dire alors qu'ils n'ont aucun espoir d'être rachetés, que leurs parents sont trop pauvres, qu'ils n'ont jamais vécu que du fruit de leur labeur et qu'il leur est parfaitement indifférent de vivre en tel ou tel pays, là où le sort les a conduits puisque, de toute façon, il leur faut travailler³³⁷. »

Les captifs pouvaient-ils, à Alger, à Tunis ou en Orient, faire savoir où ils se trouvaient et quelle somme d'argent il leur fallait ? Les nouvelles n'arrivaient que longtemps après, alors que tout espoir semblait perdu, portées par des marins ou par des évadés. Pere Bele, matelot sur le navire catalan de Pere Corça, capturé dans les eaux d'Aguablava par une galéotte sarrasine, emmené esclave à Constantine, réussit à s'échapper avec douze autres prisonniers et vint, à Barcelone, affirmer que Corça était bien vivant et qu'il priait sa femme de le racheter. Celle-ci n'en savait rien³³⁸.

Dès qu'arrivait la nouvelle d'une capture, la famille, les amis et les « voisins » désignaient un *tutor* ou *curator* pour administrer les biens du prisonnier et voir de quelle façon réunir l'argent. Souvent, il fallait vendre une terre, ou toutes les terres, la maison, la barque, les outils. Les femmes, épouses, mères et sœurs, consentaient de lourdes privations, usaient d'expédients, empruntaient à de forts

taux, mettaient ce qu'elles avaient en gages, acceptaient de mal vivre, chichement, pendant des années, pour faire face à des créanciers qui ne cessaient de réclamer leur dû.

Certaines allaient mendier sur les routes ; en 1488, le Conseil de la ville de Jaén délivra des *cartas de fe o de cautivo*, autorisations de demander l'aumône. D'autres achetaient des Maures captifs pour les échanger contre l'homme prisonnier en Afrique. De fait, pour beaucoup, les esclaves musulmans n'avaient d'autre valeur que de permettre ces tractations. Quelques patrons de barques, pêcheurs ou marins de la région de Malaga, ordinairement engagés en des trafics de tout repos, se hasardaient à passer la mer pour, sur la côte d'Afrique, ravir des hommes, à seule fin de les échanger ensuite contre leurs parents ou leurs amis captifs en pays d'Islam³³⁹.

Traiter en Afrique avec les corsaires ou avec les officiers du pacha devenait une autre aventure, risquée, semée d'embûches et de maints déboires. Dans tous les cas, force était de se fier à des intermédiaires. Les uns, marchands, patrons de navires, marins, simples matelots, hommes du pays, ne pensaient qu'à rendre service à leurs voisins et à la communauté du village, n'en tirant, pour eux-mêmes, aucun profit. Les autres, plus efficaces sans doute, plus exigeants sûrement, gens de métier, en faisaient négoce.

Pendant longtemps, les plus actifs furent les marins et les marchands, qui fréquentaient les ports de Barbarie. Les notaires de Marseille rédigeaient bon nombre de contrats entre le parent ou l'ami d'un captif et un négociant, ou provençal ou catalan, qui s'engageait à aller en terre d'Afrique. Dans les années 1390-1400, les familles venaient volontiers trouver Thomas Colomier, originaire de Barcelone mais marchand, citoyen et habitant de Marseille, qui avait, en 1396, reçu du viguier de la ville l'autorisation de commercer à Bône. Il recevait une somme d'argent ou un lot de marchandises, représentant tout ou partie de la rançon, et entreprenait le voyage à ses risques et périls, promettant de ramener le prisonnier à bon port. Ces actes, assortis de toutes sortes de précautions juridiques et de clauses de soumission aux diverses juridictions, témoignent, à l'évidence, d'une pratique parfaitement au point, devenue routine ordinaire. Il arrivait que Colomier trouve, à Bône ou à Alger, que l'esclave chrétien était décédé, ou qu'il s'était évadé, ou avait déjà été racheté d'une autre façon, ou encore que, renégat, il refuse de revenir chez lui. Dans ce cas, il lui

fallait reporter le rachat sur un autre, désigné à l'avance, ou rembourser l'argent. Au mois de mai 1427, à Marseille, Bertrand Forbin arma un navire, la *Sainte Marie*, portant, pour le compte des familles de la ville et de Provence, des sommes d'argent et des balles de toiles pour racheter les prisonniers. Il en revint deux mois plus tard, après avoir négocié les rançons, au prix de quatre-vingts florins pour un homme âgé et de deux cents pour un jeune, à Bougie et dans plusieurs autres ports des corsaires d'Afrique³⁴⁰.

Le roi d'Aragon fit souvent appel à un renégat, Anselm Turmeda, qui acquit dans ce trafic une solide réputation. Né à Majorque en 1350, converti à l'islam à l'âge de trente-cinq ans dans des circonstances demeurées inconnues, il prit le nom d'Abdallah. Cinq mois après, il se mariait et devenait chef de la douane de Tunis. Homme de tous les marchés, interprète pour la flotte génoise qui assiégeait Mahdia en 1390, trésorier du roi de Tunis Abu'l Abbas, en 1393, intendant de son successeur deux ans plus tard, réputé l'un des plus célèbres docteurs de l'islam, il refusa le pardon que lui promettait Benoît XIII, pape déposé par le concile de Constance et réfugié en Aragon. Tout au contraire, il publia, en arabe, un traité de théologie islamique, réfutant la foi chrétienne. Il fit pourtant plusieurs voyages dans le royaume d'Aragon. Le roi lui accordait des sauf-conduits pour aller sur les terres de la Couronne, négocier les achats et les échanges de captifs, accompagné « de ses femmes, fils et filles, serviteurs et servantes, tant sarrasins que chrétiens³⁴¹ ».

Pour l'Andalousie, les principaux acteurs furent tout naturellement des Maures du royaume de Grenade établis en Afrique. Tels Almandair et Mohammed Abdali, tous deux originaires de Baza, et surtout Ali Barrax qui, venu en 1471, fonda en Afrique une nouvelle cité, Xauen (dans les terres, au sud de Tetouan) et, plus ou moins vassal du roi de Fez, se tailla une petite principauté. Ces hommes entretenaient de fréquentes relations avec l'Espagne. Ils y envoyaient leurs agents qui se présentaient à la fois comme des ambassadeurs pour signer des accords, des chargés de missions pour négocier les rançons des prisonniers et des fondés de pouvoir pour conclure et conduire différents marchés. Familier et écuyer, homme de confiance et homme à tout faire d'Ali Barrax, Abraham Zerchiel (Ezechiel), arrêté et emprisonné à Malaga on ne sait trop pourquoi, écrivit un long mémoire à son patron pour faire le compte de tout l'argent qui leur était dû par les familles chrétiennes, originaires

de la région entre Velez Malaga et Puerto de Santa Maria pour le rachat de leurs parents : au total, vingt-neuf débiteurs pour 740 000 maravedis³⁴².

Les Andalous de Tunis gardaient des liens avec leur ancien pays et servaient, eux aussi, de *mediatores* dans ces opérations d'échanges ou de rachat. Ils maîtrisaient parfaitement la langue des Chrétiens, avançaient l'argent, payaient donc intégralement les rançons des esclaves qui devenaient alors leur propriété, logeaient dans leurs maisons et restaient à leur service jusqu'à ce que les familles versent les sommes qu'ils exigeaient, naturellement plus importantes que celles qu'ils avaient déboursées. Ces affaires, liées presque toujours à d'autres tractations marchandes ou financières, leur valaient de bons bénéfices, ordinairement le quart de l'investissement³⁴³.

Tromperies et mauvais hasards

Écrire, dans Alger, et demander de l'aide exposait à de grands risques. Cervantès, qui n'ignorait pas que sa rançon allait placer les siens dans l'embarras, voulut prier Martin de Cordoba, gouverneur d'Oran, de lui prêter d'autres secours. La lettre fut prise en chemin, le petit Maure qui la portait pendu sur-le-champ et lui-même condamné à deux cents coups de bâtons, rudement administrés. Il savait que de nouveaux obstacles pouvaient sans cesse surgir et qu'il n'était pas bon de faire attendre. Lorsque les paiements tardaient à venir, les maîtres, maures ou turcs, faisaient travailler plus dur leurs esclaves, notamment à porter le bois aux chantiers, « ce qui n'était pas mince besogne ».

Les religieux venus racheter les captifs se heurtaient à de mauvais vouloirs, à de nouvelles exigences et devaient même payer de leur personne. Des deux Cervantès, Miguel et Rodrigo, le frère Jorge de Olivares ne put libérer que le plus jeune, « le moins important », moins taxé. Pour Miguel et pour d'autres prisonniers, il s'est porté garant, demeurant en otage dans Alger jusqu'à ce que la rançon ou, du moins, une partie de celle-ci soit payée. Rodrigo libéré, l'affaire demeura encore un certain temps en suspens. Sur les 750 ducats dus pour Miguel, sa mère, Leonor de Cortinas, n'en avait, avec l'aide de ses filles, réuni que 250 et un autre religieux, Juan Gil, à Alger, n'en trouva, fruits de quêtes et de dons charitables, que 300 autres. On était encore à 200 du compte et Miguel Cervantès ne fut relâché que par hasard : plusieurs esclaves, dont le prix avait été bel et bien acquitté en Espagne, se trouvaient absents, sans doute à ramer sur les

galères. Embarqué, le 24 octobre 1580, avec huit autres captifs, sur un navire espagnol, il retrouva la terre chrétienne à Denia : « Sautant à terre, nous baisâmes le sol. » Rentré en Espagne, il mit de longues années avant de pouvoir rembourser ses dettes, sollicitant des dons de tous côtés. Il obtint, heureuse fortune, un legs de mille ducats par le testament de Diego de Bernui, gouverneur de Burgos, mais ce testament fut attaqué en justice par la veuve qui réussit à le faire annuler³⁴⁴.

Le Père Jerónimo Gracián (1545-1614), fils de Diego Gracian de Alderete secrétaire de Charles Quint puis de Philippe II, étudiant en théologie à l'université d'Alcala, moine, disciple de sainte Thérèse d'Avila, disgracié à la mort de celle-ci (1582), expulsé de l'ordre en 1592, condamné dès lors à une vie errante, fut capturé par des corsaires sur la côte napolitaine, à deux lieues du port de Gaète. Ils lui prirent ses vêtements et ses manuscrits, essayèrent leurs armes sur les feuillets de son traité de spiritualité, *Armonia mistica*, qu'il comptait faire imprimer à Rome, et le marquèrent au fer rouge, d'une croix, sur la plante des pieds. A Bizerte, les Turcs prétendirent qu'il était archevêque, et qu'il avait été pris alors qu'il se rendait à Rome pour y recevoir la pourpre cardinalice. Certains l'affirmaient coupable, en Espagne ou en Italie, de l'exécution de plus de cinquante renégats. On le condamna à être brûlé vif. Ce fut le pacha qui le sauva. Mais il prêchait, disait la messe et ramena à la foi chrétienne le renégat qui lui donnait des leçons d'arabe et, pour cela, son maître l'obligea à porter de si lourdes chaînes qu'il pouvait à peine marcher, et mit sa rançon à 1 300 écus. Ses parents (quinze de ses vingt frères étaient vivants) ne l'abandonnaient pas. Ils firent libérer un riche Juif de Tunis, Simon Escanasi, capturé alors qu'il allait à Naples, et lui confièrent 600 écus d'or pour les porter à Tabarca, comptoir des corailleurs de Gênes sur la côte d'Afrique. Le facteur de la compagnie, à Gênes, avança les 700 écus qui manquaient et Gracian quitta Tunis pour Tabarca, où les Génois le gardèrent jusqu'à ce qu'ils reçoivent de solides garanties pour ce qui leur était dû³⁴⁵.

Marchands et banquiers impliqués dans les négociations de ces rançons n'ont pas tous laissé de bons souvenirs et une réputation sans tache. Un négociant de Chio, Pedro de Crassi, avait reçu, par petites sommes péniblement récoltées, l'argent pour la rançon de Jeronimo de Pasamonte. Il le fit longtemps languir et refusa tout net de le lui rendre. Contestations, menaces du chevalier lésé qui

rencontra son homme dans une église à Rhodes et brandit un grand couteau sous son nez, plaintes devant le *bayle* vénitien de Constantinople, au demeurant fort peu intéressé par l'affaire. Enfin libéré, Pasamonte n'avait pas un sou devant lui et ne voyait pas comment trouver un passage vers l'ouest. Le patron d'un navire grec le prit en pitié, avec ses compagnons, dix-huit en tout. Pour payer leurs dernières dettes, il engagea jusqu'aux bijoux de sa femme. Débarqué à Otrante, à bout de ressources, Pasamonte dut encore emprunter six ducats pour, en fin d'aventures, arriver à Naples « bien mal en point et la bourse vide³⁴⁶ ». Tromperies, désillusions et ruines !

LA CHARITÉ : LE PAPE ET LES RELIGIEUX

D'innombrables institutions charitables s'efforçaient de porter secours aux plus démunis en prenant en charge les quêtes d'argent, les transactions et les transferts. Elles rassemblaient les fonds et les énergies, informaient, appelaient les souverains, les seigneurs, les prêtres et les notables à la compassion et à la solidarité.

Dès les premiers temps de la *Reconquista* ibérique, les premières chartes communales, les célèbres *fueros*, dans les villes proches de la frontière, comme à Cuenca, Baeza ou Teruel, faisaient devoir aux autorités de favoriser les échanges de prisonniers, conduire les délégations et ramener chez eux les cavaliers captifs en pays d'Islam. Cela s'est maintenu après même la prise de Malaga et de Grenade pour les hommes capturés en mer et prisonniers en Afrique. En Aragon, les confréries professionnelles à Barcelone et à Valence, jusqu'à Saragosse même, se doublaient d'offices particuliers pour collecter les aumônes et, pour alimenter leur caisse, retenaient aussi une part des cotisations des confrères et des amendes. La Confrérie des pêcheurs de Barcelone et celle des cordonniers de Valence faisaient, de ces aides, absolue obligation : « Si un de nos confrères, pour ses péchés et ses malheurs, se trouve captif et qu'il ne puisse payer sa rançon, chacun devra donner, par piété et pour l'amour de Dieu, deux sous pour cette rançon³⁴⁷. » Le roi lui-même suscita la fondation d'une confrérie afin de racheter les captifs. Sous la direction de l'archevêque de Tarragone, des évêques

de Huesca, Gérone et Barcelone, et de l'abbé de Santa Creus, en firent partie des hommes de toutes conditions sociales.

L'Église surtout s'engageait. De simples prêtres de Marseille risquèrent leur vie ou leur liberté pour aller dans Alger libérer leurs paroissiens. Les offices de l'*Aumône* des évêchés distribuaient des secours aux pauvres, aux affamés, visitaient et aidaient de quelques pièces d'argent les malades, mais, dans le monde méditerranéen, consacraient aussi une forte part de leurs ressources à ces rachats de prisonniers.

Les papes n'ont cessé, pendant tout le temps des guerres ottomanes, d'intervenir pour secourir les captifs, par des dons d'argent, des quêtes et des prêches. De 1566 à 1592, ils ont fait, au total, rédiger plus de six mille lettres (*litterae hertatoriae*) en faveur de collectes pour les rachats d'esclaves chrétiens : Hongrois, Autrichiens, Polonais, Croates, Transylvains pris par les Turcs dans les Balkans, Espagnols et Italiens faits prisonniers en 1574 à Tunis et à La Goulette, marins et marchands capturés en haute mer, paisibles villageois et paysans victimes des raids sur les côtes des îles vénitiennes et d'Italie, et, bien plus nombreux, les Chypriotes après la prise de leur île par Sélim I^{er}, en 1571. Tout espoir de revoir les esclaves, rameurs sur les galères des Turcs, semblait vain. De ceux, hommes, femmes et enfants, vendus sur les marchés et emmenés ensuite au loin, dans l'empire ottoman, l'on avait souvent perdu la trace. Plus heureux, ceux demeurés à Chypre ou dans l'un des pays des Balkans, ou même à Constantinople, promis aux rachats, pouvaient être effectivement rachetés soit par des Chrétiens vivant sur place en Turquie, soit par des marchands de passage, soit par leurs parents d'Italie et d'Espagne, généralement par l'entremise du *bayle* vénitien de Constantinople. Ils pouvaient être aussi, comme partout ailleurs, échangés. Jacques Malatesta, libéré en janvier 1573, était porteur d'une lettre du sultan Mehmed Pacha, qui proposait un grand nombre d'échanges. Deux ans plus tard, les capitaines tombés en captivité à Tunis et leur commandant en chef, Gabriele Serbelloni, furent échangés contre des prisonniers turcs ; un chevalier français, parent du Grand Maître de Naples, le fut contre Amar Mustapha. Il arrivait aussi que les Turcs laissent un captif rentrer chez lui afin qu'il puisse rassembler l'argent pour les rançons des membres de sa famille. En 1574, deux dames nobles de Chypre recueillaient des dons, sollicitaient des

prêts pour faire libérer leurs enfants demeurés captifs : Béatrice Flatre pour ses cinq fils, Vienna Palol pour ses quatre enfants.

Pour porter secours aux captifs, les lettres pontificales, de plus en plus explicites, insistaient sur le devoir de charité, sur la nécessité d'apaiser les plaintes et les pleurs et de réunir les familles. Elles parlaient du sort misérable des esclaves, des souffrances et des humiliations qu'ils devaient subir et, aussi, du grave danger où ils se trouvaient de perdre leur foi en se convertissant à l'islam pour échapper à la servitude et aux tourments. Personne ne pouvait ignorer que les renégats étaient nombreux, parfois bien considérés³⁴⁸.

Dans tous les pays engagés dans la lutte et directement menacés par les razzias et la course en mer, les hommes d'Église, les religieux surtout, moines mendiants et moines chevaliers, récoltaient des fonds, allaient en terres musulmanes verser les rançons et s'efforçaient de ramener les captifs. Dans la péninsule Ibérique, les premiers ordres militaires de la *Reconquista* : Calatrava (fondé en 1158), Alcantara (1166), Santiago (1170) et Monjoy (1174) faisaient bâtir des hospices pour les captifs fugitifs³⁴⁹ ; ils recueillaient des aumônes, contribuaient, par la vente des produits de leurs domaines, à rassembler l'argent des rançons. S'y consacraient aussi, exclusivement, quelques sociétés d'hommes de guerre et plusieurs ordres fondés tout exprès : ceux de la Sainte-Croix (fondé en 1163 à Balaguer en Catalogne), de Santa Maria de Merida (vers 1200) et surtout l'Ordre de la Sainte Trinité, créé en 1198 à Marseille par Jean de Matha, puis celui de Notre-Dame-de-la-Merci, fondé en 1218 à Barcelone par Pedro Nolasco.

Trinitaires et Mercédares essaimèrent dans tout l'Occident : plus de cinquante couvents en un siècle, d'abord près des frontières, puis dans les pays de la Méditerranée, ensuite plus au nord, à Paris où Jean de Matha installa ses frères dans le couvent des Mathurins, à Compiègne, à Saint-Quentin, et jusqu'en Écosse³⁵⁰. Les esclaves libérés grâce à leur argent et par leurs soins se donnaient souvent à l'ordre pendant une année, travaillant la terre ou servant de domestiques dans les couvents ; ils quêtaient par les rues, en petits groupes, vêtus de robes blanches, montrant leurs chaînes, évoquant leurs malheurs. Par eux, l'ensemble du peuple chrétien savait et s'engageait. Les religieux sermonnaient les foules et payaient de leur personne³⁵¹.

Dans les dernières décennies du ^{xvi}e siècle, lorsque les Turcs armèrent des flottes capables d'attaquer les places fortes et de semer la terreur sur les côtes, l'Italie connut à son tour une remarquable floraison d'institutions consacrées au rachat des captifs, non plus ordres religieux mais fraternités de laïcs appliqués à aider, secourir, fournir des fonds aux familles des victimes, dans tel royaume ou telle cité. A l'initiative de Charles Quint fut fondée, en 1548, la *Real Casa Santa delle Redentione de'Cattivi*, dépendant, à l'origine, de l'église de Santo Domingo Maggiore à Naples. Elle comptait plusieurs grands nobles du royaume, envoyait des missions à Tunis, indiquant qui l'on devait, de préférence, d'abord libérer : les enfants et les jeunes gens, garçons et filles, puis les femmes, les hommes âgés et les infirmes ; en dernier lieu, les hommes sans famille. En 1581, à Rome, Grégoire XIII confia le rachat des Chrétiens de la ville à la Confrérie du Gonfalon, de l'église de Santa Lucia. Un tronc pour les aumônes fut mis à la porte et des commissaires récoltaient dons et informations sur les victimes. Ceux qui allaient à Tunis recevaient de longues instructions : « Faites-vous pauvres et mendiants, montrez bien que vous n'êtes venus que pour racheter de pauvres esclaves ; que ni les Turcs ni les Maures ne puissent penser que vous avez beaucoup d'argent... Faites bien attention de payer les taxes et les gabelles, rachetez d'abord les esclaves dont les noms sont sur vos listes, pour les sommes indiquées mais ne laissez jamais en servitude qui que ce soit, pour dix ou quinze écus de plus que la somme. » En 1583, les Gardiens du Gonfalon de Rome traitèrent avec un marchand turc, Haggi Mohammed, qui proposait l'échange de Chrétiens contre des Turcs, rameurs sur les galères pontificales. Deux ans plus tard, ils envoyèrent à Alger deux pères capucins qui, après de longues discussions, ramenèrent soixante et onze captifs, romains, napolitains, calabrais et génois, dont un religieux et quatre femmes. A Rome, en procession solennelle, ils reçurent la bénédiction du pape. La liste des rachetés fut imprimée et affichée à la porte des églises. Les deux capucins sont restés à Alger, pour ne pas abandonner des esclaves déjà malades de la peste ; ils y sont morts tous les deux.

Au Gonfalon de Rome se sont agrégées d'autres fraternités en plusieurs villes, telles l'*Opera de Santa Maria delle Neve* à Bologne et l'*Opera della Redenzione* à Palerme, fondée en 1596 par le marquis de'Geraci. A Venise, le rachat des malheureux captifs fut, par un décret du Sénat, confié à la Magistrature *degli Ospitali e Luoghi Pii* ; à Gênes, au *Magistrato del Riscatto* ; à Ferrare, à l'*Opera*

Pia del Riscatto de'Schiavi de l'église San Leonardo. Très loin de là, plus tard, d'autres cités, à leur tour engagées dans le commerce méditerranéen, en fondèrent : une *Sklavenkasse* à Hambourg en 1614 et une à Lübeck en 1619^{[352](#)}.

Chapitre VI

Frayeurs et propagande

La mer dangereuse

Cette Afrique du Nord, que l'on appelait couramment, jusque chez les notaires, la *Barbarie* ou la *Berbérie*, restait, tant pour le commun que dans la littérature du temps, une terre cruelle qui faisait peur. Les « Barbaresques » et les Turcs ne s'en prenaient pas seulement, comme naguère les pirates maures ou sarrasins, aux navires aventurés en mer, mais aux villes et aux villages sur les côtes d'Italie et d'Espagne. Ils semaient terreur, ruine, désolation dans les familles, chez les pauvres gens mêmes. Ce n'étaient plus affaires de brigands en quête d'un bon coup mais de guerre inexpiable. Partout couraient les récits et les images des bagnes, des durs travaux, des bancs de rame, les hommes courbés sous le fouet.

TOURS DE GUET ET JETEURS D'ALARMES

Depuis longtemps, depuis le temps lointain des corsaires sarrasins, en Corse et en Sardaigne, sur le littoral ligure et en Catalogne, les tours perchées sur les promontoires surveillaient les mouvements des navires et donnaient l'alerte. La ville prenait le relais et envoyait des messagers.

Au lendemain de la reconquête de Grenade, les rois d'Espagne prirent toutes sortes de mesures pour prévenir les raids des corsaires du royaume de Tlemcen

et de l'émirat de Fez. Il fut interdit aux Musulmans demeurés dans le royaume (les *Morisques*), suspects de maintenir des liens avec ceux d'Afrique et de les appeler à l'aide, de vivre à moins d'une lieue de la côte. Mais l'on ne pouvait déplacer les populations de nombreux villages sans provoquer mécontentements ou rébellions. Les *Morisques* payèrent un tribut pour rétribuer des gardes et demeurèrent à cultiver leurs terres en tout lieu, à condition de ne pas se déplacer la nuit, de ne pas aller d'une ville à l'autre sans autorisation et, surtout, de ne pas pêcher en mer autrement que sous la conduite d'un patron chrétien. Lors de fréquentes *visitaciones*, des enquêteurs, d'abord dans le secteur de Malaga, puis sur tout le littoral d'Andalousie, vérifiaient que les gardes étaient assez nombreux et bien encadrés. Dans le même temps, fut mise en place une chaîne d'avant-postes, chacun confié à un officier responsable d'un district, d'un *termino*. Cela se révéla insuffisant : ne cessaient ni les incursions ni les attaques, et l'on renforça les garnisons les plus exposées, face à l'Afrique : à Gibraltar, Marbella, Velez, La Fuengirola et même dans l'intérieur, jusqu'à une quinzaine de lieues de la mer. Ces mesures ne furent rapportées et le tribut des *Morisques* supprimé que lorsque ceux-ci, en 1511, se convertirent en masse³⁵³.

Il y eut un répit de quelques années. Puis, maîtres d'Alger et de Tlemcen, les Barberousse et les Turcs firent peser d'autres menaces, bien plus graves. Les « Andalous », Musulmans réfugiés en Afrique, étaient régulièrement à leurs côtés et, sans cesse, les engageaient à tenter de reconquérir le royaume de Grenade. Ils leur expédiaient des vivres et des armes. La révolte de 1526, dans la sierra d'Espadan, certes durement réprimée, fit tout de même revivre de sombres alarmes, montrant que ces ententes et ces complicités entre les Musulmans des deux rives de la mer restaient toujours aussi vives et dangereuses. Les *jurats* de Valence prirent peur et se plaignirent d'être mal défendus par de mauvaises murailles, trop exposés aux entreprises des corsaires. En 1529, l'archevêque de Saragosse fit rédiger et publier un long mémoire sur ce qu'il convenait de faire, de toute urgence, pour protéger les populations d'Espagne contre les Maures et les Turcs. Dans le royaume de Valence et dans les Baléares, un service de garde contre les brigands venus de la mer prit pour modèle celui fondé autrefois par la Santa Hermandad dans la région de Tolède, pour défendre les paysans et les gardiens de ruches contre les bandits de grand chemin. Pourtant, en 1560, une

pétition des *Cortes* disait toujours que les paysans n'osaient pas se risquer au-delà de quatre ou cinq lieues de la côte³⁵⁴.

Dans l'Italie, de Rome à la Sicile surtout, les princes et les villes, pressés d'agir par les habitants terriblement éprouvés par les *razzias*, s'efforcèrent, au prix de lourds sacrifices financiers, de renforcer ou d'accroître les défenses. Parer aux coups de mains de simples brigands n'était plus de saison. Pour résister aux armées capables de débarquer des centaines ou des milliers d'hommes dans le plat pays et, à coups de canon, d'ouvrir de larges brèches dans les murs des cités, il fallait porter les forteresses et les gardes à un autre niveau. La mer semblait ouverte et les Ottomans partout présents.

Le pape Paul III imposa, en 1534, un plan de renforcement de l'enceinte romaine. Mais, faute d'argent, les travaux n'avancèrent que de façon très inégale, hâtés lorsque les nouvelles devenaient trop alarmantes, ralentis, menés sans aucun souci de presse, si le danger paraissait plus lointain, les flottes ennemies retenues ailleurs. Pie IV fit dresser deux grosses tours près d'Anzio, en 1565, et Pie V, deux ans plus tard, par la bulle *De aedificandis turribus in litte re maris*, ordonna d'établir une ligne de postes continue sur les côtes des États pontificaux. En moins de trente ans, l'opération fut menée à bien et des milices de cavaliers, les *battitori*, battaient la campagne.

Dans le royaume de Naples et en Sicile, des hommes à cheval parcouraient les grèves et donnaient l'alerte au son du cor. Les vice-rois, Pedro de Toledo à Naples et Ferrante Gonzague en Sicile, firent construire un grand nombre de tours. Cela n'alla pas sans mal : pour qu'elles soient visibles de loin, on procéda à de forts déboisements et à de nombreuses confiscations de terrains. Autorisés à nourrir et à loger les voyageurs dans de petits bâtiments annexes, les gardiens, peu payés ou pas du tout, firent commerce de vivres, le plus souvent de contrebande. Ils exigeaient de percevoir des droits sur les barques de passage et sur les produits de la pêche, près de leurs tours. En 1566, la *Regina Camara* de Naples, informée de trop d'abus, proclama l'interdiction de faire, de ces fortins, des magasins, d'y décharger des marchandises de jour comme de nuit, d'y entreposer des grains, de l'huile, des légumes et de la viande, des fromages, de la soie, des draps et du safran. Les gardiens et leurs compagnons ne pouvaient ni posséder de barques ni s'associer dans une quelconque affaire, transport ou négoce³⁵⁵.

On ne sait si ces dispositions furent bien appliquées et l'on peut en douter. En tout cas, la peur des Turcs provoqua alors, en Italie, de profonds aménagements ou transformations du paysage tout au long du littoral et, par force, une plus forte concentration des pratiques marchandes, en quelques points mieux surveillés.

AU PÉRIL DE LA MER

L'homme de mer, menacé, inquiet à tous moments, de plus en plus se tournait vers Dieu, vers la Vierge et vers les saints. En Italie, pendant longtemps, les navires portaient simplement le nom de leur armateur ou de leur patron, puis un nom de fantaisie, allégorique ou de bravade : *Leone*, *Falcone* (Faucon), *Guadabene* (Bon profit), *Allegrancia*. A partir du XIII^e siècle, dans la seconde moitié surtout, les marins se placèrent sous la protection d'un saint : Giorgio, Benedetto, Giuliano, parfois Nazario. Une *Santa Maria* apparaît vers 1270 et, peu à peu, le nom de la Vierge finit par l'emporter sur les autres. La peur, non des naufrages qui n'étaient pas plus fréquents qu'autrefois, bien au contraire, mais des mauvaises rencontres, de plus en plus meurtrières, fit que, partout, de Valence et de la Catalogne à la Provence, la Ligurie et la Vénétie, un seul patronage ne semblait plus suffisant. Dans les années 1450, les nefs, à Gênes, portaient toutes deux ou trois noms de saints en plus de celui de Marie³⁵⁶. En mai 1449, à Chio, un patron de Savone signait un contrat d'affrètement pour une grosse nef baptisée *Santa Maria*, *San Giuliano*, *Sant'Agostino*, *Sant'Antonio*³⁵⁷. Un peu plus tard, les bâtiments armés par les hommes d'affaires de Florence, ville phare de l'humanisme et des emprunts à l'Antiquité, prenaient pourtant les noms de sanctuaires, lieux de pèlerinages, ou même de simples églises, lieux de prières pour les marins : *Santa Julia di Livorno*, *Santa Maria delle Grazie di Monte Nero di Livorno*, *Santa Maria del Ponte Nuovo di Pisa*, *San Piero di Grado di Pisa*. Qui ferait un catalogue de ces noms « verrait se dessiner une sorte de portulan spirituel des côtes de l'Italie, de la Provence et de l'Espagne³⁵⁸ ».

Le prince et la ville eux aussi veillaient. Dès le XIII^e siècle, les lois et les règlements des Communes, en Italie et en Catalogne, firent de la sécurité des navires leur premier souci et soumettaient les armateurs et les patrons à de

nombreux contrôles. Dans chaque nation maritime, de Barcelone à Gênes, à Pise et à Venise, ces lois furent, en fait, les premières éditées par la communauté urbaine. Constamment rappelées, renouvelées ou complétées, elles disaient combien d'hommes d'équipage, combien d'armes devaient, pour chaque type de bâtiment, pour chaque classe de tonnage, se trouver à bord³⁵⁹. A Gênes, l'*Officium maris*, d'abord tribunal chargé de régler les conflits, nolis impayés, retards, détournements ou changements d'itinéraires, dégâts causés par les tempêtes, naufrages imputables au patron accusé de négligence ou d'imprévoyance, étendit largement ses compétences, dès que la course prit une autre ampleur, jusqu'à tout décider et tout régler. Ses agents procédaient à l'inspection des bâtiments avant le départ (la *cerca*) et percevaient, sur les frets, une taxe non négligeable afin d'armer des galères pour croiser au long des côtes, parfois très loin. Ils obligeaient deux ou plusieurs navires à naviguer ensemble, *de conserva*, pour se prêter assistance. Par crainte des pirates, « qui, chaque jour, vont ici et là par la mer, et ont déjà causé de graves dommages », les armateurs furent souvent contraints d'adjoindre, à l'équipage réglementaire, dix ou douze arbalétriers. Ces mêmes agents contrôlaient la navigation, jusque loin de leur port, et, dans les moments de grandes inquiétudes, donnaient l'ordre à tel ou tel patron de rester au port, en Sicile ou à Naples, pour y attendre l'arrivée d'autres bâtiments, qui iraient de conserve avec lui³⁶⁰. Ces offices et des dispositions semblables se retrouvent dans tous les ports de la Méditerranée chrétienne.

La mise en tutelle, de plus en plus stricte au fur et à mesure que les menaces se faisaient plus pressantes, et cette sorte d'étatisme affirmé, supporté car généralement nécessaire, avaient pris un tour plus rigoureux, d'abord à Venise puis à Florence, avec l'organisation systématique de convois marchands. A Venise, l'État faisait régulièrement construire les galées dans ses arsenaux ; chaque année, il les affermait, par mise aux enchères (l'*incanto*), à des armateurs et fixait les conditions de chargement, les frets, les itinéraires et les calendriers. Ces bâtiments ne naviguaient qu'en convois (les *mude*), selon un système très compliqué qui n'a cessé d'évoluer, en fonction des marchés ainsi que des circonstances politiques et militaires, des menaces et actions des ennemis³⁶¹.

Les capitaines des *conserve* et des *mude* suivaient à la lettre les instructions données dès le départ et rendaient compte à chaque escale. De nombreuses ordonnances, complétant les lois maritimes, précisaient la manière de se signaler

les uns aux autres, de jour par bannières et étendards, de nuit par fanaux et lanternes. L'inventaire d'une galée génoise, au ^{xv}^e siècle, dénombre quinze brandons (*candelabri lignei*), une grosse lampe, sept lanternes, et trois fanaux³⁶².

Dès le ^{xiii}^e siècle aussi, les villes d'Italie s'employaient à secourir les victimes et punir sévèrement les coupables. L'*Officium Robarie* de Gênes prétendait indemniser tous les marchands, chrétiens ou non, qui avaient subi les attaques des pirates reconnus génois ; les victimes devaient introduire discrètement un billet dénonçant le ou les coupables dans un coffre à trois serrures déposé dans le Palais Communal. Les pirates capturés étaient condamnés au supplice des fourches et leurs parents ou leurs associés complices voyaient leurs maisons, leurs vignes et tous leurs biens détruits³⁶³. La Seigneurie de Venise tenait soigneusement à jour un *Libro delle prede* (« livre des prises ») et un *Libro dei pirati*, où étaient consignés les noms des coupables, la valeur des pertes et un exposé des circonstances. Tout pirate fait prisonnier était mis à mort sur-le-champ et son navire ou brûlé en pleine mer, ou vendu, le profit allant aux marchands lésés et aux galères de surveillance. En 1360, une liste établie en Orient, à Coron, et mandée à Venise, donnait les noms, les prénoms ou surnoms, et les origines de nombreux pirates condamnés à être pendus, gens de Zara, de Marseille, Trapani, Valence, Barcelone, Catane, Majorque et Lisbonne³⁶⁴.

L'assurance maritime est, elle aussi, née de la montée des périls. Chacun voulait se garantir, non tellement contre la tempête et les naufrages, mais contre les forbans et les ennemis. Il est clair que cette pratique de l'assurance s'est d'abord appliquée à la navigation maritime bien avant les autres risques, tels les transports terrestres, les incendies ou les catastrophes. Dans les années 1450, c'étaient à Gênes, à Barcelone et à Valence, des affaires très communes, rencontrées chaque année par dizaines et plus dans les minutes des notaires. Des courtiers spécialisés tenaient leurs bancs sur le port, experts à évaluer les circonstances et les risques, habiles à rechercher les clients, à diviser les risques entre plusieurs. Les primes d'assurance étaient alors aussi élevées en été, où l'on risquait davantage de rencontrer les corsaires, qu'en hiver où l'on craignait les mauvais vents³⁶⁵.

C'est ainsi que la course et la guerre sur mer ont lourdement pesé sur les pratiques de la navigation. Organiser et surveiller la marche d'un convoi, vérifier l'armement des vaisseaux, se garantir des risques et des pertes obligeait à de

constants recours, d'une part à l'État, de l'autre aux hommes de finances. Les transports maritimes, du moins pour les longues distances, ne pouvaient garder la même liberté d'allure qu'autrefois, la même souplesse et la même indépendance. Armateurs, marins et marchands se sont soumis à des contraintes et à des contrôles de plus en plus lourds. La mise en place de l'assurance et celle de fortes institutions financières pour gérer les litiges ont fait la fortune d'hommes d'affaires, souvent étrangers au monde du commerce proprement dit, du commerce maritime surtout.

Guerre et légendes

LES CHRÉTIENS, CHAMPIONS DE LA FOI

Dans les années 900, les premières gestes chrétiennes disaient déjà les exploits des marins et des guerriers italiens, génois et pisans surtout, dans leur lutte contre les corsaires de Barbarie. Les auteurs, demeurés longtemps anonymes, troubadours peut-être ou simples scribes, familiers des nobles, capitaines des vaisseaux, contaient les malheurs de leur cité dévastée par les raids des barbares qui, profitant d'un moment où les hommes se trouvaient en mer, s'ancraient jusque dans le port, brûlaient tout, emportaient femmes et enfants, ne laissaient que cendres et larmes.

Histoire et légende se mêlaient : de grands prodiges annonçaient l'assaut des Infidèles, des nuages de pourpre obscurcissaient le ciel, une fontaine de sang avait jailli en plein cœur de la ville. Les Génois, guidés par la Vierge et par les saints patrons, étaient revenus à temps pour reprendre la mer, poursuivre les Sarrasins, les rejoindre au large de la Sardaigne, les menacer et délivrer les captifs. D'autres gestes, riches encore d'épisodes merveilleux, que l'on qualifiait pourtant *d'Annales*, en fait inspirées plutôt de traditions orales et de légendes populaires, parlaient des attaques, glorieuses entre toutes, contre les nids de brigands, en Afrique.

Plus tard et pendant plusieurs centaines d'années, une histoire d'un ton toujours emphatique mais plus serein, plus riche d'analyses, prit le dessus. Caffaro, homme de grande culture qui fut consul de Gênes, ambassadeur auprès du concile du Latran (en 1123) et de l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse (en 1154 et en 1158), fait commencer ses *Annales Januenses* au siège d'Antioche par les Francs, lors de la première Croisade, au printemps 1098. Le point d'orgue en est, bien sûr, le combat des Génois, charpentiers, constructeurs de machines de jets et chevaliers guerriers, sous les murs de Jérusalem l'année d'après. Caffaro s'y trouvait, l'épée à la main, ayant quitté sa ville et ses offices pendant plus de quinze mois. Ces *Annales* ne sont en rien l'œuvre d'un homme sans parti, en aucune façon un récit dénué de chaleur mais des chants de guerre dont le ton rappelait, à chaque moment, pour chaque épisode et chaque exploit, ceux des *Gestes* des premiers temps. Dans la même veine, Caffaro écrivit, quelque quarante ans plus tard, le *Deliberatione civitatum orientes libri*, histoire des expéditions en Terre sainte, de 1098 à 1109, et, très âgé, tout à la fin de sa vie, le *De Captione Almerie et Tortuose*, hauts faits de la reconquête chrétienne en Méditerranée et dans la péninsule Ibérique (Almería en 1147, Tortosa en 1148)³⁶⁶.

En Castille, pour les hommes de la *Reconquista*, ce furent d'abord combats de chevaliers les lances en main, murailles et villes prises d'assaut³⁶⁷. Le *Roman fronterizo*, apparu très tard, sous le règne de Juan II (1406-1454), n'était pourtant en rien chose nouvelle, mais s'inspirait de très anciens textes, en particulier des chansons de geste des XI^e-XII^e siècles (la *Chanson de Roland*, la *Chanson de Guillaume d'Orange*), elles-mêmes héritières des *Gestes* orientales, telle la *Chanson de Digenis Akritas*. Ces romans s'efforçaient de traduire un idéal chevaleresque et, comme toujours, de donner, jusqu'à lasser même, une vision très idéaliste des pays de Grenade. Visions et rêves qui, par la suite, s'imposèrent sans nulle nuance, incitèrent à l'aventure, à la course aux richesses : mirages d'une terre hispanique perdue, qui vivait encore sous une autre loi³⁶⁸.

Plus tard, la guerre d'Afrique ou, plutôt, la guerre ottomane et les résistances héroïques aux attaques des Turcs, puis la délivrance tenue pour miraculeuse ont, tout au long des années, inspiré une multitude de chants de tous genres, chants de gloire ou lamentations, certains évidemment fort ordinaires, écrits pour faire vite, mais d'autres signés des plus grands noms de leur temps.

Fernando de Herrera (1534-1587), humaniste d'une grande érudition et parfait italianisant, était surtout connu, avant Lépante, par ses poèmes d'inspiration amoureuse, sonnets passionnés et élégies dédiés à Leonor de Milán qui lui valaient alors une aimable réputation d'homme galant et le surnom de « divin ». Mais, au faîte de sa gloire littéraire, homme chéri d'un public de cour, il écrivit tour à tour la *Canción per la Victoria di Lepanto* puis la *Canción a don Juan de Austria* et, enfin, la *Canción per la perdida del Rey don Sebastian*, où il pleure les malheurs des Chrétiens, lors de la bataille d'Alcacer Qébir (Kar el-Kébir) qui vit la défaite et la mort du roi du Portugal³⁶⁹.

LES BARBEROUSSE ET AUTRES FIGURES DE PROUE

Les frères Barberousse se sont forgé eux-mêmes une étonnante légende. Kheir ed-Din se fit teindre la barbe en rouge pour ressembler davantage à son aîné. En 1520, quatre années seulement après la prise d'Alger, gravée sur la mosquée des Chaouchs, dans la ville, une inscription affirmait qu'il était le fils de l'émir turc Abou Youssef Yacoub. D'autres, aussitôt, suivirent, entonnèrent les mêmes chants et la renommée des deux frères courait les mers et les terres de l'empire ottoman bien au-delà du Maghreb. La principale chronique en langue arabe de leurs exploits, dite *Gazaouet* ou *R'azaouat*, découverte à Alger en 1788 ou 1790 par Ventre de Paradis, interprète de Bonaparte en Égypte, n'était pas le texte original, en arabe, mais bien la traduction d'un manuscrit en langue turque. L'auteur présumé, Siman Chaouch, l'a écrit après la mort de Kheir ed-Din et son livre, tout à la gloire des deux héros, ne cesse de vanter leurs mérites, évitant soigneusement de faire état de leurs échecs ou revers ; il ne dit pas un mot du massacre de Sélim Eutemi, roi d'Alger, par Aroudj en 1516. Démarche sans doute plus originale et plus importante pour leur renommée, il n'hésite pas à leur inventer des origines illustres. De Jacob, le père des Barberousse, chrétien converti à l'islam et simple artisan potier établi dans un petit village de Mytilène, plus exactement dans un hameau, nommé Mola, à la pointe nord de l'île, il fait un Musulman de souche et, qui plus est, amiral³⁷⁰. De fait, pendant longtemps, les Turcs firent profession d'ignorer les origines chrétiennes et la qualité de renégats des Barberousse ; ils célébraient leur

mémoire à Constantinople, comme ils l'auraient fait pour l'un des leurs. Les foules priaient sur le tombeau de Kheir ed-Din et nombreux furent ceux qui affirmaient l'avoir vu se dresser debout devant eux, ressuscité d'entre les morts. « On raconte, comme une chose certaine, qu'après qu'il eut été enterré, dans la kouba, on le retrouva, à cinq ou six reprises différentes, sorti de son sépulcre et étendu à terre, à la stupéfaction générale. Enfin, un magicien grec dit que le seul moyen de l'empêcher de quitter sa sépulture était d'enterrer avec lui un chien noir ; cela fut fait, et le corps ne sortit plus de sa tombe³⁷¹. »

Seid Mouradi, lui-même homme de mer, fidèle compagnon de Dragut, auteur proluxe d'interminables poèmes, chacun de plusieurs milliers de vers, historien, chanfre plutôt, de Kheir ed-Din, évoquait ses campagnes, l'une après l'autre, et le comparait, homme sans peur et sans reproche, aux sept planètes du firmament³⁷².

Les Chrétiens, frappés de stupeur mais fascinés et, peut-être, en France du moins, emportés par une véritable sympathie pour ces alliés redoutables, se plaisaient eux aussi à chanter les hauts faits des frères Barberousse, et même à glorifier leur audace et leurs subterfuges, la façon dont ils se jouaient des flottes lancées à leur poursuite. Les vies des corsaires inspirèrent nombre d'histoires et de légendes qui, dans les ports, couraient dans les rues et, pendant des générations, firent la bonne fortune, mines précieuses quasi inépuisables, des auteurs en mal de romantisme.

Brantôme fit du premier des Barberousse l'un des hommes forts de son temps et, bien sûr, ne se résigne pas à un simple récit, même chargé de jolies ou terribles anecdotes ; il lui fallait, sans doute après plusieurs autres, refaire du tout au tout la vie des maîtres d'Alger et leur trouver d'autres origines. Ne plus les montrer Turcs mais vrais Chrétiens, aventuriers passés à l'Islam. Il n'hésita pas à se faire, le plus sérieusement du monde, l'écho d'un conte tenu pour certain en son pays de Périgord et de Saintonge : le chevalier d'Authon, noble de Saintonge, et le sire de Montsoreau s'étaient engagés (quand ? comment ?) dans la flotte française envoyée au secours des Vénitiens contre les Turcs. Ils faussèrent compagnie à leur capitaine, entraînés avec eux d'autres déserteurs et armèrent un navire pour la course. Revenus un temps dans leurs familles, en France, mais déçus, pas du tout comblés d'honneurs, ils reprirent le chemin de l'Orient et leur vie de corsaires. Ils se convertirent à l'islam, se prétendirent les

fils d'un renégat juif originaire de Mytilène et prirent les noms d'Aroudj et de Kheir ed-Din. Et Brantôme, ne retenant que les exploits de l'aîné, d'affirmer, pour son compte, que, « s'il est vrai qu'il soit été françois, il a fait honneur au nom françois ; et s'il ne l'est, il est à louer d'où qu'il soit ». Et de rapporter aussi que, de son temps, un gentilhomme de France, le baron d'Authon, se croyait vraiment le petit neveu de Kheir ed-Din et de se demander pourquoi ce dernier, étant en France en 1543, « ne se découvrit aux Français et ne s'enquit de sa maison sourdement³⁷³ ». L'histoire ne fut pas du tout prise comme une simple affabulation ou une fantaisie d'hommes en quête d'illustres parents : bien plus tard, dans une *Vie des plus célèbres marins*, publiée à Paris en 1786, Richer la rapporte encore sans l'ombre d'un rire³⁷⁴. Des Barberousse français ! Pure imagination, mais qui, à l'époque, tenait compte tout de même d'un faisceau d'informations exactes : Mytilène, l'apprentissage de la piraterie dans le Levant. La démarche n'était nullement gratuite : s'annexer ces héros pour les faire plus proches, vrais alliés, participait à une politique délibérément tracée.

Très tôt, le portrait de Kheir ed-Din fut largement connu et diffusé à Rome et dans toute l'Italie. On en faisait cadeau aux amis pour qu'ils se fassent une meilleure idée de l'homme, du chef, terreur des mers et si valeureux guerrier. Le 28 janvier 1530, après avoir donné des nouvelles des « affaires de Turquie » et de l'offensive en Europe centrale, Rabelais, alors à Rome, en fit l'envoi à l'évêque de Maillezais, Geoffroy d'Estissac : « Je vous envoie son portraict, tiré sur le vif et aussi l'assiette des Turcs et des villes maritimes d'environ. » C'était l'œuvre d'Agostino Musi, auteur aussi d'un portrait du cardinal Alessandro Girolamo, bibliothécaire du Vatican. Le recueil, intitulé *Musaei Joviam imagines*, publié à Bâle en 1577, en présente deux de Kheir ed-Din et l'on en trouve un autre dans celui de Capriolo, *Ritratti di cento capitani illustri*, édité à Rome en 1596³⁷⁵.

Fils d'un pêcheur d'un petit bourg du golfe de Squillice, en Calabre, Giovanni Dionigi Galeni, capturé en 1536 par Kheir ed-Din, vendu sur le marché de Constantinople, coupable d'avoir tué lors d'une rixe un autre esclave, celui-ci napolitain, abjura, prit le nom d'Euldj'Ali, épousa la fille de son patron et se fit corsaire. Il conduisit plusieurs raids et razzias en Sardaigne (1554), commanda le débarquement de la flotte ottomane près de Villefranche (1560), devint pacha d'Alger (1568) et mourut en 1587, dans des conditions qu'aucun chroniqueur ne

s'est risqué, à l'époque, de rapporter de façon même allusive. Sur cette fin, certainement dramatique, obscure en tout cas et sans doute pas vraiment honorable, pas dans le feu des combats, poètes et historiens ont pu écrire tout à loisir, jamais à court d'inventions : il serait mort empoisonné par un esclave chrétien, ou la gorge tranchée par son barbier, ou encore de langueur dans les bras d'une femme grecque, esclave d'une insigne beauté !

En 1569 Charles Quint lui avait offert, s'il renonçait à l'islam, le marquisat de Calabre. Il refusa. En 1572, nouvelle ambassade de l'empereur : Euldj réclame davantage et veut être prince de Salerne ; nouvel échec. Sur ces pourparlers, les légendes ont, en Italie, beaucoup brodé et l'on prétendait qu'il n'avait jamais, en son cœur et en son âme, abandonné la foi de ses ancêtres. Il ne s'était fait musulman que de façade, non pour échapper à la mort ou à la misère des bagnes mais parce que, atteint de la teigne, cela lui permettait de se couvrir la tête d'un turban ! De fait on l'appelait communément le *Tignoso*, le *Teigneux*. Ne s'est-il pas toujours montré généreux et compatissant pour les prêtres captifs ? N'a-t-il pas toujours regretté sa belle Italie, ses princes et ses femmes ? En 1560, lors de l'expédition de Villefranche, il ne voulut consentir au rachat du duc Emmanuel Philibert de Savoie et à une quarantaine d'hommes de sa suite que s'il pouvait approcher et faire révérence à Marguerite, épouse du duc. Pour le satisfaire, on eut recours à une tromperie et l'on fit paraître, pour cette étrange cérémonie, une dame d'honneur terrorisée, la comtesse Maria de Gondi, revêtue des habits de la duchesse.

L'image d'Euldj'Ali frappait tant l'imagination des contemporains, en Afrique, en Turquie, et chez les Chrétiens, que plusieurs auteurs, historiens même, lui attribuèrent, sans aucun souci de vraisemblance, sans discernement aucun, nombre de hauts faits, démarches souvent déconcertantes, vraiment curieuses, extravagantes, ou totalement imaginaires, ou empruntées à la vie d'autres *raïs*. Lors d'une course dans les eaux de Calabre, en 1562, il aurait jeté l'ancre face au village où il avait vu le jour et promis la vie aux pêcheurs s'ils lui laissaient embrasser sa mère : « Il la fit appeler, lui présenta de merveilleux trésors, de superbes vêtements, disant qu'il ne convenait pas à la mère d'un pacha des Turcs de vivre dans un tel état de misère. Mais la vieille femme au grand cœur, donnant un coup de pied à ces présents, lui dit que sa foi dans le Christ lui valait de bien plus grandes richesses... et que, tant qu'il ne serait pas

filis de la foi chrétienne, elle ne pouvait ni ne voulait être sa mère³⁷⁶. » De fait, nous savons, et de source sûre cette fois, qu'en 1600, un autre corsaire, Scipione Cigala, renégat de Messine, amiral de la flotte turque, obtint du vice-roi de Sicile de revoir sa mère. Que la légende ait, plus tard, confondu l'un et l'autre, cela paraît évident.

L'HOMME DU ROI DE FRANCE, HÉROS DE PACOTILLE

En France, qui portait aide aux Espagnols et même au pape devenait suspect, puis ennemi, dénoncé comme traître, du parti de l'étranger. La ferveur à combattre l'empereur puis le roi d'Espagne et la constance à entretenir une manière de haine furent si fortes, si générales dans les milieux bien en cour, que ce fut, disaient certains, comme une véritable croisade, non cette fois pour servir Dieu et délivrer Jérusalem, mais pour soutenir les Turcs contre l'Espagne, puissance honnie.

Pourtant, dans le royaume, cela n'allait pas sans heurts. Autour du connétable de Montmorency, un puissant parti, que certains auteurs disent « catholique », s'y opposait et tentait de fléchir les choix du roi. Ces hommes, fidèles à leur foi ou simplement bien avertis des atrocités commises par les Turcs en Méditerranée et du dessein du sultan de prendre Rome, furent voués aux disgrâces, persécutés et contraints d'agir dans l'ombre. Plusieurs « chevaliers catholiques », pour ne pas encourir une sévère condamnation royale et la confiscation de leurs biens, s'étaient rassemblés en une société secrète pour porter secours aux Hospitaliers de Malte, en 1565³⁷⁷. L'année suivante, en 1566, la *Confrérie du Saint Esprit* appelait, en Bourgogne, les Chrétiens prêts à suivre le pape à se rassembler³⁷⁸. De la sorte, un certain nombre de Français, et non des moindres, furent, malgré le roi et ses conseillers, aux côtés des Espagnols et de la Sainte Ligue lors des grands combats. On les trouve à Lépante et l'on sait, en tout cas, que des catholiques qui fuyaient le Languedoc ravagé par les guerres de Religion, s'étaient, cette année-là, engagés à Alicante sur les galères espagnoles. L'année suivante, en 1572, deux mille Français servaient dans les troupes de la seigneurie de Venise. Mais jamais avec l'accord du roi, bien au contraire. Ces hommes étaient des fugitifs, des proscrits³⁷⁹.

Pour la postérité, il fallait donc, sur le moment et plus tard, justifier les choix et, par un dur travail des hommes de plume, présenter les rois de France comme des princes seulement dévoués à leur pays, et leurs ambassadeurs, leurs agents et leurs hommes de main comme de véritables héros, grands capitaines, parés de toutes vertus. On y mit de l'application, car ce n'était pas mince besogne.

Le plus célèbre, sans nul doute, de ces héros, Paulin, gratifié du titre de baron de La Garde puis de marquis de Brégançon, pour tout titre de gloire commanda la flotte royale qui, de Toulon à Reggio de Calabre, accompagna celle de Kheir ed-Din.

Guillaume Du Bellay, alors lieutenant du roi dans le Piémont, avait, à la mort de Ricon, recommandé Antoine Escalin des Aimars, dit – on ne voit pas bien pourquoi – « le Capitaine Paulin », affirmant « le connoistre de bon service ». Du Bellay, sire de Langey (1491-1543), avait été fait prisonnier à Pavie avec François I^{er} et, libéré, fut chargé d'une mission en Allemagne auprès des princes protestants. « Rédacteur attitré des épîtres royales », fabricant patenté de fausses lettres du roi pour le justifier et de fausses déclarations des docteurs de l'Université de Paris, il écrivit aussi des *Mémoires*, sur les années 1536-1540, qui furent continués par son frère Martin. Celui-ci s'y montra parfait zélateur de la bonne politique ; il n'hésita pas à parler en termes élogieux des Turcs cantonnés dans Toulon, s'attardant à évaluer et décrire leurs forces pour impressionner ses lecteurs et, du coup, montrer quels alliés le roi avait avec lui. Par ailleurs, il se fit, lui aussi, apprécier comme rédacteur et diffuseur de faux documents, bon expert dans l'art de truquer les chiffres et « tenait pour habitude d'inverser les dates, pour faire croire qu'un événement était la conséquence d'un autre ». Le troisième frère Du Bellay, Jean (1492-1560), évêque de Bayonne, cardinal en 1435, archevêque de Bordeaux en 1544, fut ambassadeur auprès d'Henry VIII d'Angleterre et du pape Paul III pour tenter de le convaincre de renoncer à ses projets de ligue des Chrétiens. Joachim Du Bellay (1525-1560) suivit son oncle le cardinal à Rome. Célèbre pour ses poèmes à la gloire de la France, « mère des arts, des armes et des lois », et pour l'amour de son village angevin qu'il regrettait tant dans l'exil romain, il consacra tout de même un sonnet, non des meilleurs certes de sa plume, pour dire les mérites et vertus de Paulin, protégé de la famille :

*Combien que ta vertu soit entendue
Partout où des Français le bruit est entendu,
Et combien que ton nom soit au large estendu
Autant que la grand'mer est au large estendue...*

*Je diroy ton pouvoir qui sur la mer s'estend,
Et que les Dieux marins te favorisent tant
Que les terrestres Dieux sont jaloux de ta gloire³⁸⁰.*

Vers de mirliton dans un tintamarre d'éloges, mais propagande si bien orchestrée qu'elle survécut aux hommes et aux péripéties.

Pierre de Bourdeilles, sire de Brantôme (1537-1614), familier des rois Henri II, Charles IX et Henri III, ne s'est pas contenté de consacrer deux portraits à l'aîné des Barberousse, à vrai dire plutôt plats et vite expédiés. Il prit grand soin, et un soin qui tourne à la flagornerie, de se joindre au concert des louanges à l'adresse des hommes du roi. Sa *Vie des hommes illustres et des grands capitaines* ne compte pas moins de quatre grandes pages à dire les mérites de ce Paulin, « homme d'esprit, de valeur, de belle façon et d'apparence, car il estoit beau et de belle taille ». Un homme qui, à Constantinople, mandé par le roi auprès de Soliman, « afin de négocier avec luy à prester quelque grosse armée de mer à faire la guerre aux mers et aux costes de l'empereur », fit preuve d'insignes qualités pour vaincre les résistances ou les méfiances, les mauvais vouloirs des pachas, les fermes résolutions des Vénitiens et l'inconstance du sultan. « Il alla, il vira, il trotta, il traicta, il monopola et fit si bien et gaigna si bien le capitaine des janissaires de la Porte qu'il parla au Grand Seigneur comme il voulut et se rendit si agréable qu'il eut de luy enfin ce qu'il voulut ; et emmena Barberousse avec ceste belle armée que plusieurs encor qui vivent ont vu en Provence et à Nice³⁸¹. » Une belle armée ottomane faite d'hommes bien élevés, disciplinés, commandés de façon remarquable, discrets en toutes choses : « Il ne se trouve personne qui se plaigne d'aucun tort luy ait esté faict, ains [mais] ont [les Turcs] usé de toute courtoisie et donné libre passage à tous ceux qui ont esté rencontrez en mer et ont [les Turcs] payé tout ce qu'il a fallu prendre, ce que bien je ne crois pas qu'on puisse rapporter ailleurs qu'à la seule présence de ce capitaine Paulin, de façon que jamais au passé Turcs ny chrestiens ne se soient si modestement comportez³⁸². » Et ce Paulin, mort à l'âge de quatre-vingts ans,

gardait dans sa vieillesse, « encor quelque belle et bonne grâce et apparence, qui le faisait très admirer à tout le monde, avec ses beaux contes du temps passé, de ses voyages, de ses combats qui ont esté si fréquens et assidus que les mers de France, d'Espagne, d'Italie, de Barbarie, de Constantinople et Levant en ont longuement raisonné³⁸³ ».

Ambassadeur actif, à tous vents, souple d'échine, infatigable ourdisseur de toiles. Mais les combats ? Quels combats ? Il semble bien que le brave « capitaine » ait, pour tout exploit, pour tout commandement même, simplement mené une flotte, prisonnière de Barberousse et tenue sous haute surveillance, jetant l'ancre là où les Turcs prenaient fantaisie de descendre à terre, sur le littoral d'Italie, pour voler et tuer, ou faire des centaines de captifs. Lui-même et ses hommes y donnaient-ils la main ? On ne sait trop. A Policastro, les deux escales étant à l'ancre et les Turcs razziant tout ce qu'ils pouvaient, un gentilhomme italien, venu de plus loin, vint porter un beau présent à cet amiral du roi de France ; Barberousse le fit arrêter, mettre à la chaîne comme esclave, et, dit l'aumônier des Français, Jean Morand, « mon très illustre seigneur [il s'agit bien de Paulin], en homme très sage, fit comme il n'en eût rien su, se gouvernant selon l'occasion ». Ensuite, Barberousse l'ayant enfin, à Reggio de Calabre, laissé aller seul, ce ne fut que navigation, sans obstacles, au plus vite, jusqu'à Constantinople et, mission accomplie, retour, au plus vite encore, par Tunis jusqu'à Marseille, là encore sans nulle rencontre. Il avait commandé ses navires ancrés à Toulon durant tout le temps de l'occupation par les Ottomans, avait cédé à leurs exigences et extravagances, aplani un grand nombre de conflits, assailli d'incessantes récriminations, mais n'a gardé de cette aventure de mer, la seule, il est vrai, qu'il ait jamais risquée, que de bons souvenirs : « Jamais armée ne vécut plus étroitement ni avec meilleur ordre que celle-là³⁸⁴. »

Petits et tristes exploits ! Mais, pour Brantôme et ses pareils appliqués à chanter des gloires, cette sinistre affaire de 1543-1544 (Nice, Toulon, l'Italie) fut vraiment illustrée de hauts faits d'armes. Il fallait, au service du roi et, plus tard, pour servir sa mémoire, faire oublier le caractère sordide, quelque peu lamentable, de l'aventure et chanter les vertus des capitaines dont personne sinon n'aurait retenu les noms. Leone Strozzi, chevalier de Malte, prieur de Capoue, si discuté en son temps et qui n'avait rejoint le roi de France que pour porter tort

aux Médicis, est « aussy grand capitaine de mer comme son frère de terre, de sorte que tous les ports, les costes et les mers du Levant résonnent de luy, et n'ay veu guières mariniers, matelots, pilottes, patrons, comites, forçats, esclaves, capitaines soldats, qui ne l'ayent dict le plus grand capitaine de son temps³⁸⁵ ».

Turqueries à tous vents

Au temps de Lépante déjà, l'alliance franco-turque devenue sans effets, inutile ou presque, le roi de France limitait son aide à ne pas intervenir. Par la suite, il ne fut plus question d'une entente véritable et les échanges d'ambassadeurs prirent un tour nouveau. Le temps des quartiers d'hiver dans Toulon et des timides équipées du brave capitaine Paulin semblait bien révolu. Les Barbaresques s'en prenaient autant aux navires de France et aux côtes de Provence qu'aux Italiens et aux Espagnols. Marseille souffrait et ses marins ou ses négociants se comptaient de plus en plus nombreux dans les bagnes d'Alger et de Tunis.

Pourtant, ménager les Turcs et en dire du bien demeurait de bonne politique. Ce sont les troupes de Charles de Lorraine et de Jean III Sobieski de Pologne, non celles de Louis XIV, qui ont délivré Vienne attaquée par le grand vizir Kara Mustapha en 1683.

Aussi la propagande royale fut-elle toujours vive, déterminée, appliquée après coup à justifier l'alliance ottomane du ^{xvi}^e siècle. Plus intelligente et certainement plus intéressante, de meilleur ton, ne donnant plus dans de basses flatteries, elle cherche plutôt à convaincre ou à séduire, à leur insu même, des publics bien plus larges. Les uns noblement désireux de s'ouvrir sur le monde et de s'instruire des mœurs d'ailleurs, les autres, plus nombreux sans doute, passionnés par les belles histoires romanesques et les aventures galantes. Certains, enfin, friands de leçons de morale, censeurs mal à l'aise dans leur temps et leur pays.

En France, la turcomanie, née du temps de François I^{er} et de ses chargés de mission, a, très longtemps après, pendant au moins deux siècles, profondément marqué la vie littéraire ou artistique, imposé ses émerveillements et ses images.

APPRENDRE À AIMER LES TURCS

Il ne fut, en France, jamais de bon ton de faire des corsaires « barbaresques » et des rois de Tunis ou d'Alger, vaillants marins, audacieux et généreux, les hommes cruels, sanguinaires, forbans et pillards que nous montraient les Espagnols et les Italiens. Les amis du roi, les ambassadeurs et les chargés de mission, tous à l'unisson, accusaient les Chrétiens évadés des bagnes de beaucoup exagérer leurs malheurs et leurs souffrances, de montrer leurs gardiens sous de trop vilains visages ; et, disaient-ils insistant davantage et forçant la critique, les religieux chargés du rachat des captifs tombaient dans les mêmes excès, parlaient longuement des peines et des dangers pour apitoyer davantage, récolter plus d'argent et accroître leurs mérites. Tout juste s'ils n'exploitaient pas ainsi l'occasion d'enrichir leurs ordres !

Les captifs libérés, les religieux, les capitaines des armées d'Espagne lancées à l'assaut des villes corsaires d'Afrique ne trouvaient pas toujours d'éditeur à Paris. C'est à Lyon que furent accueillis et publiés le *Discours de la guerre de Malte contenant la perte de Tripoli* et le *Traité de la guerre de Malte et de l'issue d'icelle faussement attribuée aux Français* de Durand de Villegagnon, qui avait participé à l'expédition de Charles Quint contre Alger en 1541 (l'un et l'autre en 1553), et, quelques années plus tard, *l'Histoire de l'entreprise de Tripoli et de la prise de Gerbes* de Thomas de Carrelières (1561). Il en fut de même des écrits anonymes *La Conquête de Tunes en l'année 1473 par Don Juan d'Autriche* (1573), *La Nouvelle Conquête des villes de Tunis et de Bizerte faite sur les Turcqz et Mores*, *La Chronique des plus notables guerres advenues entre les Turcs et les princes chrétiens*, et *La Frise de Bizerte et nouveaux avertissements du succès des affaires de Tunis*, parus tous quatre en 1573, au lendemain de la victoire de Lépante. L'un des deux éditeurs lyonnais fit même sortir de ses presses, en 1563, une *Copie des Lettres envoyées de Rome*³⁸⁶.

A tous ces écrits, au fameux et terrible *Tractado de la redención de captivos* du Père Geronymo Gracián (Rome, 1597), à Cervantès, au Père Dan et à Diego de Haedo, auteurs de longues descriptions des États corsaires, d'Alger principalement, études inspirées des relations des rescapés et des Trinitaires ou des Mercédaires, on opposa d'autres récits, ceux des agents du roi, patentés et stipendiés, qui savaient écrire exactement ce que l'on attendait d'eux.

Rabelais n'avait-il pas, tout bonnement, affirmé que les esclaves étaient plus heureux, captifs dans Alger, que les élèves du collège de Montaigu ? Simple boutade ou provocation d'irresponsable ? D'autres donnaient dans le sérieux, tel, bien plus tard encore, le chevalier d'Arvieux, voyageur intrépide et diplomate, qui visita, dès l'âge de dix-huit ans, la Palestine puis plusieurs contrées de l'Empire ottoman, fut ensuite chargé de mission à Tunis, Constantine et Alger, puis consul de France à Alep, de 1679 à 1686. C'est lui qui, en 1669, fournit à Molière sinon l'idée, du moins quelques éléments, des turqueries du *Bourgeois Gentilhomme*. Ses *Mémoires*, publiés après sa mort et peut-être quelque peu édulcorés ou arrangés au goût voulu, ont beaucoup fait pour forger et imposer l'image de l'Arabe, homme de belle taille, de tournures majestueuses, drapé dans son burnous, la barbe bien soignée et, qui plus est, brave, désintéressé, généreux, sans doute un peu pillard, détrousseur de caravanes mais « avec une telle noblesse qu'on ne saurait vraiment lui en vouloir ». Ce que reprirent, parfois mot pour mot, pendant deux ou trois générations, les romans et les imageries populaires, telles les planches éditées chez Bonnart, rue Saint-Jacques à Paris : « Ce janissaire infatigable / Combat la nuit et le jour / Il m'a tout l'air d'être un vrai diable / En guerre aussi bien qu'en amour³⁸⁷. »

Quant aux esclaves, Arvieux assurait sans broncher que leur sort n'était pas aussi malheureux qu'on voulait bien le dire : « On s'imagine que les Chrétiens qui ont le malheur d'être esclaves en Barbarie y sont tourmentés d'une manière la plus cruelle et la plus inhumaine. Il y a des gens qui pour exciter la charité des fidèles débitent ces pieux mensonges. » Il insiste et fait remarquer que, pour les Turcs, les esclaves sont des marchandises et qu'ils s'exposeraient à perdre leur argent s'ils les maltraitaient au point de les rendre malades ou de les faire mourir. D'ailleurs, ces esclaves sont bien fautifs et responsables de ce qui leur arrive : « Il semble que l'esclavage leur fasse oublier ce qu'ils sont car ils deviennent voleurs au suprême degré. S'ils trouvent des maisons ouvertes, ils

entrent et emportent tout ; ils rompent les murs des boutiques et les vident en un moment³⁸⁸. »

Laugier de Tracy a résidé plusieurs années dans les États barbaresques, non comme captif mis à la chaîne et gardé dans le bagne, mais « en caractère public », chargé d'emploi royal. Il s'est, en plusieurs libelles puis ouvrages de ton souvent acerbe, appliqué lui aussi à critiquer les « écrits larmoyants » des anciens esclaves rescapés et de leurs protecteurs : « Les esclaves ne sont pas exposés dans Alger aux affres dont les captifs eux-mêmes voudraient nous persuader ; ils ont tous leurs vues [leurs raisons] pour cela ; ils ne sont, dans les bagnes, négligés en rien ; ils ont trois petits pains par jour, un petit matelas et une couverture. » Ces Chrétiens esclaves sont nombreux sur les vaisseaux algériens, où « ils agissent en qualité d'officiers subalternes ou comme simples matelots ». Certes, ceux du gouvernement, qui restent dans Alger, « portent un petit anneau de fer sur les chevilles d'un des pieds... mais cet ordre n'est pas toujours bien observé ; on le renouvelle néanmoins de temps en temps. Certains domestiques servent de bons maîtres ; ils sont bien vêtus et bien nourris. Plusieurs ont même, dans la famille, autant d'autorité que leur patron et y sont traités comme enfants de la maison ». Ne pas oublier non plus que les esclaves sont généralement plus respectés en Alger que les Chrétiens libres et, pour en finir enfin, « que parmi ces esclaves, les Chrétiens sont ordinairement les plus licencieux et les plus dévergondés. En fin, et pour tout dire, quelques-uns vivent si agréablement du fruit de leur industrie et de leurs amours, qu'ils achètent même le droit de rester esclave pendant un certain temps ou bien toute leur vie afin de demeurer protégés comme tels³⁸⁹ ».

Tout, certes, n'était pas de cette veine et de pure flagornerie, œuvres de commande. L'intérêt pour l'Empire ottoman, pour le sultan et ses vizirs, pour ses femmes et son harem, pour ses amiraux et les *raïs*, s'est aussi nourri d'ouvrages de qualité, complaisants sans doute mais dans l'ensemble corrects. Les relations des ambassadeurs à Constantinople et celles des explorateurs des vastes terres d'Orient « firent pénétrer jusqu'à la cour de Louis XIV un parfum d'exotisme³⁹⁰ ». Jean-Baptiste Tavernier, baron d'Aubonne (dans le canton de Vaud), infatigable voyageur en Hongrie, en Pologne, en Turquie, au Proche Orient, en Perse et aux Indes, écrivit, en 1675, une *Relation du sérail du Grand Seigneur* et, dès l'année suivante, ses *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*.

L'année 1667, Nicolas Perrot d'Ablancourt, d'abord coureur des bois en Louisiane pour le compte des Jésuites, puis grand voyageur, lui-même auteur d'un *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale*, publiait, en trois beaux volumes illustrés de plusieurs cartes, une traduction de la remarquable étude de Luis de Marmol sur les pays d'Afrique. La *Bibliothèque orientale* s'enrichissait de nombreux travaux de valeur dont, notamment, sous la direction d'Herbelot, le *Dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui concerne la connaissance des peuples d'Orient*, imprimé à grands frais, en une luxueuse présentation en 1697.

A la même date ou seulement quelques années plus tard, une autre vision de l'Orient était offerte par les écrits des secrétaires interprètes du roi et des « jeunes de langues » qui traduisaient ou faisaient connaître par des versions abrégées, parfois approximatives ou édulcorées, les manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale. D'autres présentaient des dissertations originales, fruits de lectures et d'études. Henri de Boulainvilliers (1658-1722), historien passionné et grand admirateur du régime féodal (*Histoire de l'ancien gouvernement de la France*, 1727, et *Essai sur la noblesse*, 1732), fut aussi un analyste attentif des sociétés du monde de l'Islam : *La Vie de Mahomet* (1730), *Histoire des Arabes et de la Vie de Mahomet* (1731).

Au temps où les Barbaresques, non plus alliés des Français, mais libres de toute obligation, s'en prenaient aussi à leurs navires, s'élevèrent, bien sûr, quelques notes discordantes chez des auteurs qui ne craignaient pas de dire, en toute simplicité, que ces corsaires n'étaient sans doute pas tous des hommes d'honneur, dignes d'éloges. Voltaire trouvait simplement « honteux qu'on voie tous les jours leurs barques enlever nos vaisseaux marchands de toute la Méditerranée » et que « leurs milices composées d'un ramas de nations, anciens Mauritaniens, anciens Nubiens, Arabes, Turcs, Nègres mêmes infestent toujours les mers comme des vautours qui attendent une proie », que « nos amis, nos parents, hommes et femmes, deviennent esclaves et qu'il faille supplier ces barbares de bien vouloir prendre notre argent pour nous les rendre ». Pour tout dire « il y aurait beaucoup à travailler pour rendre les côtes de Tunis à Alger dignes du pays de Confucius ! » Et Cunégonde, la jeune princesse enlevée par ces corsaires, vendue esclave à Alger, de là à Tunis, puis à Tripoli, Alexandrie et Smyrne, avant de finir dans quelque harem de Constantinople, n'a certainement

pas vécu des jours heureux. Voltaire ne s'extasie nullement sur la splendeur des palais et sur les mœurs des sérails, et moins encore sur la générosité des sultans³⁹¹. Mais Voltaire était, on le savait, un révolté et, peut-être, un homme d'affaires qui parlait comme les armateurs de Marseille ou de La Rochelle.

Les hommes de bien, hommes de cour, de salon et d'ambassades, qui tenaient d'autres discours, ont, selon toute vraisemblance, gagné de plus larges audiences. De cet engouement, « vraie tornade », témoignent, dans le même temps et peu après, nombre d'auteurs désireux d'offrir aux lecteurs, un « véritable roman historique oriental ». Faute de citer leurs sources, et d'éviter quelques graves erreurs ou confusions, ils savaient choisir leurs titres : *Mémoires de Sélim frère de Mahomet II* (Anonyme, 1735), *Intrigues au sérail* (Malebranche, 1739), *Anecdotes vénitiennes et turques* (Lambert de Saquemery, 1740), et, plus tard encore, *l'Histoire des amours du fameux empereur des Turcs* (Anonyme, 1776). Certains prenaient soin de rappeler, si longtemps après, des personnages et des événements qui avaient, aux meilleurs temps de l'alliance franco-turque, tenu la vedette et que l'on gardait peut-être encore en mémoire. *L'Ibrahim ou l'illustre Bassa* de Mademoiselle de Scudéry (1733) retraçait, dans un cadre qui se disait soigneusement reconstruit, le destin tragique du grand vizir qui, au temps de Sélim II (1566-1574) et du dernier des Barberousse, fut victime des intrigues de l'ambitieuse Roxane, favorite du sultan³⁹².

LA BELLE MAURESQUE ET LE CORSAIRE GALANT

De Boccace à Cervantès

En France, les romanciers et les faiseurs de contes ou de fables allèrent tous, ou presque tous, dans le même sens, développant à l'infini les mêmes thèmes : la fascination pour la mer, ses secrets et ses hasards, pour les rivages lointains, pour tout ce qui porte parfum d'aventure, surtout pour les audacieux, les hors-la-loi, pour les hommes hors du commun, hommes d'honneur bien sûr, généreux et séduisants, en un mot les pirates, les chefs de bandes, les pachas et les sultans, maîtres de fabuleux sérails et de mystérieux harems. Ces auteurs, du temps des Barberousse et bien plus tard encore, hommes et femmes qui, pendant des siècles, chantèrent les exploits des vaillants Barbaresques et des Turcs, ont, sans

nul doute, largement contribué à forger l'opinion, du moins dans les cercles des beaux esprits et des politiques. Ils n'ont, en fait, que brodé à l'infini, sans grand talent, sur d'anciens clichés que les écrivains d'Italie et d'Espagne avaient, avant eux, déjà développés tout à loisir : la femme captive, heureuse de son sort, éprise de son ravisseur, consentante, refusant de regagner son pays et ses proches ; la prisonnière de retour dans sa famille, évoquant sans pleurs ses aventures et reprenant sans mal sa place, retrouvant sans souffrir le déshonneur un fiancé à nouveau comblé ; le valeureux corsaire opposé au bourgeois, au marchand qui ne rêve que de gros sous, volontiers usurier, comptable de tout, incapable de protéger les siens, homme d'une prudence extrême, trop vieux, trop lourd, méprisable ; et le roi de Tunis ou d'Alger libérant deux esclaves chrétiens amoureux l'un de l'autre et les renvoyant dans leur pays pour qu'ils puissent se marier ; ou encore le sultan d'Égypte, homme d'exception lui aussi, fidèle à ses promesses et à ses amitiés...

Plus de cent ans avant que l'on ne parle des Barbaresques et des Turcs, Boccace consacra plusieurs nouvelles du *Decameron*, et non des moindres, aux aventures des captives heureuses de leur sort, comblées, considérées, reçues avec toutes sortes d'égards, leur vertu et leur modestie hors de péril. Le juge Ricciardo di Chiuzica, vieil homme, avait épousé, Bartolomea, belle et jeune femme, capturée en mer. Le corsaire Paganino la traita si bien qu'elle refusa de le quitter, alors qu'il y consentait (II, 10, *Dioneo*). Alatielle, fille du sultan de Babylone promise au roi de Garde (Algarve, Portugal), s'embarque à Alexandrie pour le rejoindre. Une mauvaise fortune la fait prisonnière d'un chef brigand. Cette jeune femme, qui décidément devait tout connaître, fut, en quatre années, captive et amante de huit brigands, tous bons guerriers, tous aussi vaillants et attentionnés. Un homme sage, d'âge mûr, la ramène à son père qui, heureux de la revoir, l'interroge tout de même longuement, un peu inquiet et circonspect. Elle lui donne à croire qu'elle avait toujours, en tous moments, sauvé sa vertu, ou par ruse, ou, surtout, parce qu'elle n'avait rencontré que des hommes incapables d'abuser d'elle. Et la voici fiancée à nouveau, intacte, promise au mariage (II, 7, *Pamphyle*). Ou, encore : dans l'île de Lipari, deux jeunes gens, Martruccio et Costanza s'aiment et veulent se marier ; mais, trop pauvres, ils ne le peuvent ; lui se fait corsaire, amasse du butin mais est pris par les Sarrasins qui le mènent à Tunis. Elle veut en finir avec la vie ; elle se jette dans une barque

et s'abandonne aux flots et aux vents... qui la portent, par le plus grand des hasards, jusqu'à Tunis où une femme riche et généreuse la recueille, se prend pour elle d'une vive sympathie et la protège contre les mauvaises rencontres. Les deux amants se retrouvent, le roi de Tunis ne leur veut que du bien, les libère, les fait reconduire à Lipari où ils se marient (V, 2, *Emilia*). Enfin : Saladin, lors d'un voyage en Italie sous l'apparence d'un marchand de Chypre, est reçu à bras ouverts à Pavie par le noble Torello di Stria. Quelque temps plus tard, Torello, partant en Croisade, fait promettre à sa femme de ne pas se remarier avant un mois et un jour. Alors qu'il est prisonnier chez les Turcs, Saladin le reconnaît, reçoit ses confidences, le confie à un « nécromant » (un magicien) qui, en une seule nuit, le transporte à Pavie, dans l'église San Pietro in Ciel d'Oro, juste à temps pour empêcher les nouvelles noces de son épouse (X, 9, *Pamphile*).

Le *Décameron*, traduit seulement en 1411, de l'italien en latin à la demande de Jean de Berry, puis du latin en français, fut de mode pendant plus d'un siècle. Les *Cent Nouvelles nouvelles*, composées en 1458-1460 au château de Genappes, dans l'entourage de Charles, duc de Charolais – fils du duc de Bourgogne Philippe le Bon –, et du dauphin Louis de France, s'en inspiraient directement, les auteurs reprenant à leur compte la fiction de personnages qui trompaient leur ennui, ou leur exil, en se disant des contes volontiers licencieux. Plus tard, un notable de Metz, maître artisan, Philippe de Vigneulles, fit aussi paraître des *Cent Nouvelles* (1505 à 1515). Nicolas de Troyes, « simple sellier natif de Troyes », termina, en 1536, son *Grand Paragon des Cent Nouvelles*, qui en contenait, en fait, 180, dont 57 directement recopiées de Boccace. Le *Decameron* fut publié en français, à Paris, en 1537 et 1548, et en italien, à Lyon, en 1555. Les histoires galantes de l'*Heptameron*, de Marguerite de Navarre, interrompu par sa mort en 1559 (l'ouvrage ne compte que 72 nouvelles), sont bien de la même veine.

Plusieurs auteurs, dès les toutes premières années 1500, en exploitaient une autre, donnant dans le galant, l'aimable et les nobles sentiments. Ils ne parlaient pas des femmes captives mais des hommes prisonniers chez les Barbaresques, aimés d'une belle Mauresque qui les aidait à s'enfuir et les accompagnait jusque dans leur pays.

Tout n'était pas, dans les premiers temps du moins, de pure invention et l'on invoquait quelques faits réels, quelques récits authentiques. Pedro de Almanç,

prisonnier, en 1486, lors d'une expédition dans le royaume de Grenade, fut conduit et vendu à Fez. Il y demeura esclave pendant trois années, gagna l'amour de la fille de son maître, et tous deux réussirent à rejoindre un port, à prendre place sur un navire chrétien et arriver, enfin libres, en Castille où ils se marièrent³⁹³. On en fit rapidement une belle histoire, agrémentée déjà de quelques anecdotes ou péripéties. Bien d'autres suivirent : le captif, sûrement bel homme, séduisait la femme ou la fille d'un Maure, d'un corsaire ou même du pacha, belle, parée des charmes et des mystères de l'Orient. Il lui chantait la douceur de vivre et les beautés de son pays pour, sans trop de mal, la convaincre et l'entraîner dans sa fuite. Thème exploité avec toutes les variantes que le romancier, soucieux de plaire, pouvait imaginer, contre toute vraisemblance souvent. Heures fortunes, les rencontres fortuites puis secrètes, l'amour né d'une vision fugitive, d'une silhouette entrevue un instant, d'un regard, d'un mot, les servantes complices et l'évasion de nuit, au risque de la vie ou des tortures et des tourments, du fouet et du sabre brandi... autant d'images que le récit habilement tourné, enrichi d'épisodes à la limite du fantastique ou du merveilleux parfois, évoquait sans jamais lasser.

En d'autres contes qui, eux aussi, firent fureur, ce n'étaient qu'histoires d'enchanteurs, de châteaux ensorcelés, d'anneaux magiques et d'élixirs miraculeux. On allait dans la lune et l'on en revenait plus vaillant. On visitait des mondes étranges, des Indes de l'Est à celles de l'Ouest. Et les héros, corsaires ou, plus souvent, chefs de guerre chez les Maures ou chez les païens, gagnaient, par leur seules vertus et l'écho de leurs aventures, la faveur des héroïnes, toujours chrétiennes.

L'*Orlando amoroso* (*Roland amoureux*) de Matteo Maria Boiardo, comte de Sandiano en Émilie, protégé du duc de Ferrare qui le fit capitaine de Modène, commencé en 1476, interrompu par l'invasion des troupes françaises en Italie, en 1492, faisait suite à une longue série de pièces galantes du même auteur, mais s'inspirait des chansons de geste du temps de la Table ronde et du cycle breton. Roland et Renaud de Montauban, preux chevaliers, soupiraient tous deux pour la belle Angélique, rivaux et pourtant amis jusqu'au sacrifice, tour à tour heureux et malheureux. L'histoire, fort tourmentée, de leurs amours et de leurs angoisses soutenait toute l'intrigue, aux infinies et parfois très obscures péripéties. La

guerre entre Chrétiens et Infidèles ne servant, à vrai dire, que de toile de fond et de prétexte à provoquer telle situation, tel rebondissement.

Cet *Orlando* inachevé fut repris, une vingtaine d'années plus tard, par l'Arioste (Ludovico Ariosto), lui aussi noble d'Émilie, lui aussi de la clientèle des Este de Ferrare, un temps gouverneur de l'une de leurs provinces, la Gafargnana (au nord de Lucques). Son *Rolando furioso*, écrit de 1516 à 1532, le montre fou à lier, ivre d'une rage folle à voir son Angélique éprise de Medoro, guerrier maure blessé au combat, sauvé par les soins de la belle. L'Arioste y dit aussi, comme en parallèle, la passion de Bradamante, sœur de Renaud de Montauban, pour un guerrier prisonnier des Chrétiens, nommé Roger, chef de l'armée d'Agramant, roi des Maures. Elle le délivre, le persuade de se convertir et, au lendemain du baptême, l'épouse.

Cervantès, fort d'une lourde expérience chez les Turcs et les Maures d'Alger, mais soucieux de plaire, s'en tenait aux mêmes schémas et aux mêmes ressorts, jamais usés, et lui aussi, naturellement, ménageait contre toute vraisemblance un heureux dénouement aux aventures de ses héros, captifs pourtant et un temps malheureux esclaves des Barbaresques.

Après cinq années de servitude, il ne trouva d'abord que des accents douloureux et souvent violents pour en parler. L'*Épître* à Mateo Vazquez, secrétaire de Philippe II, puis le *Persiles et Sigismonde* et encore sa *Vie d'Alger*, écrite sans doute peu après son retour mais jouée seulement à Madrid en 1583, ne disaient que son amertume et ses reproches à son pays, l'Espagne, qui n'avait su épargner de telles souffrances et de si dures humiliations à tant de braves guerriers, bons serviteurs de leur roi. Mais le temps fit son œuvre ou, plutôt, l'obligation de conquérir un public lui fit changer de ton et rejoindre les rangs des auteurs en quête de succès. Dans le récit du *Capitaine prisonnier* (ou du *Captif*) contenu dans le *Don Quichotte*, il charge, longuement, son récit d'une histoire galante qui tient tant de place, compte tant de péripéties, qu'elle pourrait en faire oublier le reste. Le *Captif*, gentilhomme espagnol enfermé dans le bagne, vit un jour une main de femme jeter, d'une fenêtre de la maison d'un riche marchand maure toute proche, un petit paquet contenant dix pièces d'or ; quelques jours plus tard c'étaient quarante écus, accompagnés d'un billet écrit en arabe qu'un renégat de Murcie accepta de traduire : « Quand j'étais enfant, écrivait Zoraïde, mon père avait une esclave qui m'apprit dans ma langue la foi

chrétienne et me dit bien des choses de Lella Maryem [la Sainte Vierge] qui m'aime beaucoup et me dit d'aller en pays chrétien pour la voir. » La belle ne sait comment s'y rendre, mais elle est jeune et a beaucoup d'argent. Rencontres, longues conversations, enlèvement, désespoir du père qui, après avoir tenté de se tuer, les accable de ses malédictions. « N'allez pas imaginer que ce qui l'a fait changer de religion c'est d'avoir cru que la vôtre vaut mieux que la nôtre ; non, c'est d'avoir appris que chez vous on se livre à l'impudicité plus librement que dans notre pays ! »

Les Bains d'Alger, comédie faite d'une suite de tableaux, contient l'histoire de deux époux chrétiens esclaves des Barbaresques, Constance et Fernand, qui refusent de répondre aux instances de leur maître et de leur maîtresse. On y parle aussi d'une jeune Maure, Zahara, convertie à la foi chrétienne et d'une jeune Espagnole, captive, qui refuse d'abjurer. *L'Amant généreux*, l'une des douze *Nouvelles exemplaires* de Cervantès parues à Madrid en 1613, s'inspire à la fois du *Capitaine prisonnier* et des *Bagnes d'Alger* mais tient, tout au long, un ton encore plus serein, plus aimable : galanteries, péripéties amoureuses, petites peurs sans grands dangers. Ricardo aime Leonisa, qui aime Cornelio. Les deux hommes s'affrontent, « lorsqu'une horde de pirates turcs » interrompt le combat. Ricardo et Leonisa se retrouvent à Chypre, esclaves, en butte l'un et l'autre aux douces attentions de leurs maîtres. Fort heureusement, un ami de Palerme, qui s'était fait turc sous le nom de Mahammad, leur permet de se garder indemnes puis de s'échapper. En fin de compte, Leonisa choisit ce Ricardo contre l'autre amant, Cornelio³⁹⁴.

En France : la turcomanie, mal du siècle

Bradamante, héroïne de Boiardo et de l'Arioste, réapparaît en France, en 1582, dans une tragi-comédie de Robert Garnier, avocat au parlement de Paris, nommé au Grand Conseil royal par Henri II, puis encore, un demi-siècle plus tard, en 1637, dans une autre, de Gautier de Cortès de La Calprenède, qui donna ensuite un *Bélisaire*, une *Cassandre* et une *Cléopâtre*. Les voyages extraordinaires et l'attrait, la fascination pour les terres lointaines, pour leurs rois ou leurs sultans et leurs capitaines se retrouvent dans les œuvres de Jean Mouret et de Gomberville.

De Jean Mouret, *L'Illustre Corsaire*, autre tragi-comédie où l'invraisemblance de l'intrigue n'a d'égale que l'extravagance des errances d'un pays à l'autre, tous mystérieux, certains de pure fantaisie. De Martin le Roy de Gomberville, *l'Exil de Polexandre et d'Éricée* (1619), puis le *Polexandre* (1629), complété et présenté sous sa forme définitive, *l'Exil de Polexandre*, en 1637, en quatre gros volumes et plus de quatre mille pages : roi des Canaries, Polexandre est amoureux d'Alcidiane, reine d'une île perdue au cœur de l'Océan qui, après avoir repoussé le khan de Zacharie (??), un prince du Danemark à vrai dire très falot et même l'empereur du Maroc pris de passion à la simple vue de son portrait, finit par l'accepter pour époux.

Grand seigneur, fastueux, généreux, ou mari jaloux mais plutôt inoffensif, ou matamore quelque peu bouffon, le Grand Turc n'était, pour les Français, ni cruel, ni dangereux. Et pas davantage ses vizirs ou ses capitaines de la mer, « barbaresques » ou turcs, tous personnages de rêves et d'exemple. Alors que Venise, avec la *Juditha triomphante* de Vivaldi (1717), glorifiait la mémoire des combattants de la foi, les fêtes de cour, au temps de Louis XIV, ne pouvaient se passer de turqueries. Lors du carnaval de 1662, si le roi prit la tête du quadrille des Romains et Monsieur celui des Persans, Condé fut avec les Turcs ; Américains et Indiens venaient en derniers. La Turquie fut, tout naturellement, la première escale pour les amants des *Indes galantes*, divertissement à grand spectacle, à grandes machineries, lors des fêtes de Versailles (Jean-Philippe Rameau, première représentation, le 22 août 1735). Beaux costumes, décors somptueux bien sûr, mais on y donnait aussi belle leçon par des tableaux de mœurs à l'honneur des Ottomans. Enlevée à son fiancé Valère, Émilie, captive du sultan Oman qui nourrit pour elle plus qu'une douce tendresse, lui résiste sans trop de mal. Valère, son navire pris par la tempête et jeté sur la côte, juste au bon endroit, est, à son tour, fait prisonnier d'Oman... qui le reconnaît pour l'un de ses amis et bienfaiteurs, réunit les deux amoureux, les bénit, leur offre une escadre pour leurs noces et leur retour.

Fables et pièces galantes ont, sur tous les tons, le plus souvent sans talent ni effort d'invention, se répétant sans cesse ou ne s'appliquant qu'aux variantes, mis en scènes ces mêmes aventures d'amants et de femmes qui, bien évidemment, se terminaient le mieux du monde et, au prix d'intrigues parfois rocambolesques, d'étonnants rebondissements en tout cas, donnaient toujours

l'image d'un sultan ou d'un corsaire, généralement les deux ensemble, sage et généreux. La femme captive ne souffrait pas. Certaines admiraient leur ravisseur, subjuguées par tant de vaillance. Toutes en sortaient leur honneur sauf. Molière (*L'Avare*, 1688) montrait Marianne, enlevée à son père par des corsaires, revenant après dix ans de captivité, sa réputation intacte, épousant le fils d'Harpagon sans que soit soulevée la moindre question. Vraisemblablement, ces « aventures de mer » ne jetaient, sur la fiancée, aucun discrédit. Le public les acceptait sans mal, préparé par la lecture de petits ouvrages d'auteurs qui, sans ambages traduisaient leur admiration pour ces coureurs des mers.

Pour les libertins

Jean-François Regnard (1655-1709), l'un des rares auteurs français qui furent captifs dans Alger, pris en septembre 1678 et libéré en 1681, n'a conté ses aventures que sous la forme d'un aimable roman, *La Provençale*, écrit dix ans plus tard et publié seulement en 1731. C'est l'histoire de ses amours pour une adorable jeune femme, provençale, rencontrée sur un vaisseau anglais en route vers Gênes, peu de temps avant l'abordage par une galère de corsaires. Il ne cache rien des dangers de ces voyages en Méditerranée (« il n'y a point de lieu où l'on vive avec plus de défiance que sur la mer ») et donne de la capture un récit sans fard, insiste même sur les ruses des Turcs, sur leurs supercheries, sur leurs façons de modifier leurs pavillons pour donner le change et sur la cruauté de l'attaque. La Provençale fut esclave du roi d'Alger, Baba Hassan, et lui, Regnard, vendu sur le marché à un nommé Achmet Talim. Mais tout se résume en aventures galantes, plutôt niaises, et se termine bien³⁹⁵.

Regnard montrait la voie où d'autres, du romanesque au burlesque, soucieux de plaire davantage, s'engagèrent plus avant au service d'une turcomanie qui ne fut jamais remise en question.

Gatien de Courtilz de Sandras s'était, bien avant les *Mémoires de M. d'Artagnan* (1709), fait apprécier d'un large public par les *Mémoires de Mme la marquise de Fresne* (1701). Victime d'un mari cruel (c'était, pour un Occidental, de surcroît bon chrétien, assez ordinaire) qui la vendit à un corsaire barbaresque de ses amis (?), elle vit à ses côtés de rudes et merveilleuses aventures de mer. Les captures de quatre frégates, une hollandaise et trois de Malte, leur rapportent d'immenses richesses. En Afrique, qui semble toute proche et familière, elle est

traitée comme une reine, mène une vie exemplaire et déploie un zèle apostolique étonnant. Le corsaire, nommé Gendron, est un renégat originaire de La Rochelle. Mortifié au souvenir de ses crimes, il veut retourner à sa foi première et rejoindre les frères de la Merci pour se consacrer au rachat des captifs. La belle hésite beaucoup, l'encourage d'abord mais, tout bien considéré, préférerait l'épouser. Elle finit par le convaincre d'aller avec elle à Rome pour obtenir l'annulation de son mariage. Les voici débarquant à Civita Vecchia. Le pape Clément X les reçoit en audience solennelle mais, en fin de compte, Gendron quitte la marquise pour le couvent³⁹⁶.

Alburcide, nouvelle arabe, œuvre des mêmes années, anonyme, dit, une fois encore, les aventures d'une femme prise par un corsaire d'Alger. Il la vend à deux Turcs, « chevaliers de la mer », qui, magnanimes, apprenant qu'elle n'est pas libre, la ramènent à Messine. Pendant ce temps, son amant, Trivulce, se lamente, la voit « enfermée dans un harem pour servir aux plaisirs d'un dey inhabile à tous les plaisirs » ; il s'introduit par ruse dans le sérail du Bassa (le Pacha), la recherche en vain, et, sans trop savoir comment (le lecteur non plus...), la retrouve plus tard... sous le déguisement d'un capitaine de vaisseau génois. Les *Nouvelles africaines*, autre conte merveilleux, sont de Madame de Villedieu, née Catherine Desjardins en 1623 (ou en 1638 ou encore en 1640), elle-même femme riche d'expériences d'une vie aventureuse, auteur des *Désordres de l'amour*, des *Galanteries grenadines*, du *Portrait des faiblesses humaines*, tous petits romans, alertes, souvent mêlés à une trame historique. Ces *Nouvelles* décrivent complaisamment les magnifiques jardins du sérail « très bien fourni d'un Turc de Tunis » où l'amoureux Albion retrouve sa chère Uranie, bonne chrétienne et toujours fidèle.

C'est en 1704 qu'Antoine Galland (1646-1715), grand voyageur et bon connaisseur des langues orientales, attaché d'ambassade à Constantinople, déjà auteur d'une *Relation de la mort du sultan Oman* et d'un traité intitulé *Origine et progrès du café*, fit paraître un premier recueil, très modeste encore, intitulé *Trente Nuits*, traduction de contes orientaux. D'autres suivirent, régulièrement, toujours de sa plume, jusqu'en 1717 où les *Mille et Une Nuits*, éditées en douze volumes, connurent un tel succès qu'on ne pouvait plus compter les continuateurs, les imposteurs et les plagiaires, explorant ou exploitant la même veine jusqu'au ridicule et à l'impudeur. Après les *Mille et Un Jours* (1710) de

Patis de la Croix, savant indiscutable, qui avait déjà publié une *Histoire de la Sultane de Perse et des Vizirs*, furent édités, œuvres celles-ci de tâcherons, les *Mille et Un Quart d'Heure* (1712), les *Mille et Une Heures* (1733) et les *Mille et Une Soirées*.

Les écrivains de cour et de salon firent encore, pendant de longues années, du Grand Turc et de ses corsaires, les héros d'histoires galantes qui transposaient dans l'Asie, de Constantinople à l'Inde des Mongols et jusqu'en Chine, les dévergondages des Parisiens. Tous brodaient sur les mêmes thèmes : endormir la méfiance et la jalousie d'un maître oriental débonnaire, inoffensif et quelque peu ridicule, par des fables, des astuces, des déguisements. En quelques années sont sortis de presse, joliment illustrés pour la plupart, une quinzaine de volumes qui eurent tous un succès fou, tous poussant, dans le libertinage et le graveleux, très loin la surenchère : ainsi du *Sopha* de Crébillon (1740), de l'*Histoire du sultan de Biribi et de la princesse Grisaurine* de Voisenon (1746), les *Bijoux indiscrets* de Diderot (1748), livre à clé où l'auteur met en scène le sultan, la grande sultane, les favorites, le sopha, les eunuques, le grand vizir, les émirs, les agas et plusieurs dignitaires portant des titres de pure invention (séraskier, teftader, kiaia...). Il s'agit, en fait, des rois de France, Louis XIV et Louis XV, de Madame de Pompadour, du marquis de Richelieu et d'autres grands du royaume³⁹⁷.

Cette littérature s'adressait à un large public conquis d'avance, fasciné, et fit beaucoup pour, en France, conforter une bonne image du sultan, des vizirs et, plus encore, des chefs de guerre, hommes généreux, miséricordieux, respectueux.

Moralistes et esprits chagrins

Parler si bien des Turcs, de leur gouvernement et de leurs mœurs, de leur religion même, permettait de se livrer, sous le couvert ou du roman, ou de la fable, ou encore de lettres imaginaires échangées entre les personnages, vizirs, sultanes et autres, de critiquer amèrement gouvernement, mœurs et religion d'Occident. Ce ne fut pas mince entreprise et l'on y mit bien du soin, s'inspirant certes d'ouvrages originaux, de grande qualité et de forte audience, mais en déformant complètement leur esprit, en renversant du tout au tout les

conclusions, pour ne s'appliquer qu'à montrer les vices de nos sociétés, de nos églises, de nos institutions face à celles de l'Orient.

Publié en 1684, *l'Esploratore turco e le di lui relazioni secreti alla Porta ottomana*, de l'Italien Giovanni Paolo Marana, traduit en français l'année même sous le titre *l'Espion du Grand Seigneur*, fut si souvent réimprimé qu'après avoir recensé une trentaine d'éditions, l'on a fini par renoncer à en faire le compte exact. Précurseur et modèle de Montesquieu (*Les Lettres persanes* sont de 1721, alors que *l'Espion turc* avait déjà été publié une dizaine de fois), Marana avait parfaitement compris « tout le parti que l'on pouvait alors tirer des histoires de sérails et d'eunuques pour soutenir l'intérêt des lecteurs ». Mais lui ne tombait pas du tout dans la galanterie facile, et encore moins dans l'admiration béate des Turcs, de leur sultan et de leurs façons de vivre. Il décrivait avec un grand luxe de détails, sans rien vouloir justifier, l'enfermement des femmes « dans ces lieux terribles », affirmant que tous ceux qui, par inadvertance, se seraient trouvés sur le passage du sultan ou de l'une de ses favorites, aurait risqué de perdre la vie.

Ses imitateurs français ont délibérément brossé d'autres tableaux. Leur manière de s'approprier le procédé et de l'utiliser à des fins toutes différentes, sinon contraires, donne bonne mesure de la façon dont, dans le royaume de France, public et opinion se démarquaient des pays qui avaient véritablement connu les attaques des Ottomans et n'avaient pas, longtemps après, souci de justifier une politique et une alliance.

Les Lettres d'une Turque à Paris, écrites à sa sœur, de Germain de Saint-Foix (1730), auteur par ailleurs de *l'Ile sauvage*, content les aventures d'un nommé Hussem, chrétien qui, pris par les corsaires, devint l'esclave du grand vizir. Comme de juste, il épouse sa fille Rosalinde, élevée dans la religion chrétienne par sa mère, favorite de ce vizir, qui était française d'origine. Ils vont vivre à Paris et Rosalinde écrit à sa sœur Fatima, demeurée à Constantinople. Elle lui parle de la vie en France, lui dit ses surprises, amères bien sûr, ne cesse de comparer les mœurs des Français à celles des Turcs, la religion des Chrétiens faisant l'objet de critiques acerbes alors que les Musulmans sont de vrais et sincères croyants. D'autres *Lettres turques* de Saint-Foix, parues deux ans plus tard, en 1732, sont écrites par un personnage nommé Nedim Coggia, bien sûr imaginaire, qu'il fait secrétaire de Mehemet Effendi, ambassadeur de la Porte à la cour de France. Tout au long d'interminables missives qui, très certainement,

feraient périr d'ennui un lecteur d'aujourd'hui mais semblaient alors bien acceptées, ce Nedim ne fait que se lamenter, malheureux d'être exilé si loin, en pays barbare. Il évoque les splendeurs de l'Orient et de Constantinople, les palais, les sérails, et la galère du Capitan Bassa : « Les voiles sont de satin couleur de pourpre ; sur des coussins aux odeurs les plus agréables qui parfument l'air au moindre mouvement, sont assises dix ou douze jeunes esclaves qui n'ont d'autre habit que celui des grâces³⁹⁸. » Écrits pour édifier et pour convaincre, tous ces ouvrages, ces niaiseries même qui soutenaient l'image d'un Orient merveilleux, policé et certainement plus vertueux que nos pays d'Occident, n'étaient évidemment pas considérées comme de simples divertissements et des contes de pure fantaisie.

Conclusions

Depuis une centaine d'années, nos livres ne se contentent plus de retracer l'histoire et de chanter les hauts faits des Barberousse ou de leurs capitaines, tous dits « Barbaresques ». Parler des courses, des captures, du bagne et des rançons, évoquer les mystères de l'Orient ne pouvait suffire. Cette histoire, surtout événementielle, plus ou moins romancée, n'était plus au goût du jour. Il y fallait plus de sérieux, en tout cas autre chose. Les auteurs, chacun à sa façon, ont tenté une analyse sociologique, parfois même psychologique du corsaire, présenté non comme un simple aventurier mais comme une victime des circonstances et d'un certain ordre politique ou comme un type social parfaitement défini. Tous se sont mis « à l'écoute » de l'homme corsaire. Aucun pourtant, écrivant l'histoire de la course en Afrique, en quelque période que ce soit, de l'aîné des Barberousse au bey d'Alger de 1830, ne s'est satisfait d'une constatation toute simple, pourtant évidente, à savoir que ces hommes, d'origines et peut-être de caractères fort différents, furent tous des officiers de l'Empire ottoman, soumis au sultan, agissant le plus souvent sur son ordre et soutenus, secondés, par une puissance politique et diplomatique considérable. Et que tous, au cours de leur vie aventureuse, semée d'embûches, de déboires, de disgrâces, furent régulièrement nantis de belles charges, amiraux de la flotte, capitaines, gouverneurs de provinces, comblés d'honneurs et de richesses. Vaillants guerriers sans nul doute, hardis forbans parfois, tués au combat pour nombre d'entre eux, mais aussi hommes politiques plus ou moins habiles, plus ou moins experts à mener leur jeu dans les intrigues de la cour ou du sérail.

Plus d'un historien-sociologue a volontiers réuni en un seul ouvrage, d'un seul examen, pirates et corsaires, barbaresques entre autres, et flibustiers des Antilles, s'appliquant à définir pour tous des faisceaux de concordances, en somme un même profil social. Cette démarche n'est en aucun cas celle de l'historien qui,

avant toute chose, tient compte du contexte chronologique, des circonstances, de l'espace géographique, de la situation politique ou économique. Les corsaires d'Alger ne peuvent, en rien ou presque rien, se comparer aux frères de la côte, héros, par ailleurs, de tant de romans à succès et de films d'aventure. La mer Méditerranée n'est pas celle des Antilles. Les courses et les combats ne s'engageaient absolument pas de la même façon. Les Barbaresques ne se lançaient pas à l'abordage, à corps perdus, sur un seul navire armé de façon clandestine, mais à la tête d'une dizaine, de plusieurs dizaines, parfois d'une centaine de galères et faisaient généreusement donner leur artillerie. En ordre de combat, aucun navire marchand ne pouvait leur résister. Sur les côtes d'Italie ou de Catalogne, à l'assaut d'un port, d'une forteresse, nul besoin de surprendre de nuit. Ce n'était pas leur façon et le temps des Sarrasins, des Africains des années 900 ou 1 000 était depuis longtemps révolu. Ils débarquaient en force, faisaient le blocus et le siège de la place, arrêtaient les secours, accablaient les assiégés sous un déluge de feu, un enfer soutenu jour et nuit par une centaine de canons.

Les flibustiers étaient des clandestins, plus ou moins marginaux en tout cas, les Barbaresques des chefs d'armée connus de tous. Les flibustiers ramenaient leurs prises, sur un ou deux bâtiments au plus, chez eux, dans leur île – un ancrage convenable certes mais tenu plus ou moins caché, à l'écart des grands trafics – et ils ne pouvaient, par force, proposer leurs marchandises à la vente qu'en des lieux semi-secrets. Négoces de contrebande. Les « corsaires barbaresques » (qui n'étaient plus ni corsaires ni barbaresques), pour hiverner, regagnaient de grands ports, capitales d'État, Alger ou Tunis, Tripoli, Constantinople ; ils ont, par la grâce du roi de France, campé dans Toulon pendant cinq mois. Ils revenaient alors non d'une course furtive mais d'une campagne soigneusement préparée par les arsenaux de l'Empire ottoman œuvrant à plein pendant semaines et mois, riches d'énormes butins, leurs galères chargées à pleins bords de centaines d'esclaves, souvent même de deux ou trois milliers. Les prises étaient livrées dans l'un des grands marchés du monde méditerranéen, à la vue de tous, certainement inventoriées avec soin, la part du pacha rigoureusement préservée, et menées à la vente sur la place publique. A Alger, cette guerre alimentait de larges secteurs de l'économie, chantiers, arsenaux, échanges et transactions.

Le « Barbaresque » était, en fait, un homme venu dans Alger de tous les pays de la Méditerranée, qui n'avait conquis sa place et son commandement qu'au terme d'une aventure hasardeuse. Dès les dernières décennies du ^{xvi}e siècle, les Maures, originaires d'Afrique, étaient peu nombreux sinon totalement absents. La carrière des Turcs d'Anatolie, qui avaient déjà longuement combattu en Orient, ne se retrace pas aisément. Les récits de l'époque, chez les Chrétiens, n'en parlent pas beaucoup et, le plus souvent, se contentent de citer leurs noms. Ils s'attardent, au contraire, à évoquer la vie des renégats, anciens Chrétiens convertis à l'Islam, plus acharnés que d'autres, disent-ils, à combattre le roi d'Espagne et le pape, plus appliqués à donner d'eux, une campagne après l'autre, l'image de leur fidélité et de leur dévouement à la cause et à la religion. Ces renégats avaient connu un destin certainement plus original que d'autres, qui suscitait plus d'interrogations et permettait d'exposer quelques thèses.

Déjà les contemporains, Diego de Haedo le premier et les rapports d'espions pour les gouverneurs des présides espagnols, disaient qu'au commandement des galères ancrées dans le port d'Alger ou parties en mer, les renégats étaient bien plus nombreux que les Maures ou les Turcs.

Pourquoi ? Depuis lors, tous les auteurs s'interrogent. Certains, soucieux de chercher de solides raisons, se sont laissé emporter et, délibérément, ont conduit leurs discours comme si tous les *raïs*, naguère chrétiens, étaient venus à l'Afrique et à l'Islam de leur plein gré, libres de leur choix. Si aucun document ni aucune étude sérieuse ne permet d'avancer des chiffres, force est pourtant d'admettre qu'un très grand nombre d'entre eux ont été, jeunes ou même très jeunes, enfants parfois, capturés en mer ou sur la côte, dans leur village et ont, soumis à toutes sortes de pressions, en des circonstances sans nul doute très différentes, décidé d'abjurer la foi de leurs pères. Se convertir déjà captif, par souci d'échapper aux plus grands malheurs ou même par espoir d'acquérir une bonne position, n'est pas une démarche semblable à celle qui fait trahir son camp pour courir aux mirages, honneurs ou fortune. Nos historiens, ceux des années 1900 surtout, négligent cela et font profession de ne voir dans le renégat qu'un transfuge.

Les renégats étaient-ils des hommes séduits par l'attrait d'un profit facile, butin et pillage, empressés d'en découdre, ou par l'aventure lointaine ? Pierre de Brantôme avouait que « rien n'est tant si coquin, ni doux, ni attirant qu'un butin

quel qu'il soit, soit de mer soit de terre ». Il parle avec enthousiasme de l'esprit d'entreprise, de la noble force qui pousse les vrais hommes de guerre à courir les pays plutôt que de se vouer « à un sale et vil métier mécanique », plutôt que de « mourir de faim en sa maison et patrie ». Étant d'un naturel « à aimer mieux la maison d'autrui que la sienne » et de la « race des tambourineurs qui n'ont jamais été casaniers », il a combattu, a bourlingué un peu partout, des brumes d'Écosse au soleil d'Afrique.

Le corsaire, chrétien dans son enfance et sa jeunesse, était souvent un capitaine, chef de guerre de profession, victime d'un mauvais coup du sort, contraint de fuir son pays au lendemain d'un duel tragique, ou persécuté pour ses amitiés et son dévouement à un parti tombé en disgrâce. Ou un guerrier sans emploi, déçu, licencié au soir d'une campagne ou du siège d'une forteresse. Brantôme conte les malheurs de son jeune frère, le capitaine Bourdeille qui, dans l'armée du maréchal de Saxe, dans le Piémont, fut un moment tenté de suivre Robert de Valzergues, agent recruteur du sultan. Il dit aussi l'errance de plusieurs chevaliers huguenots partis avec lui pour porter secours aux Hospitaliers de Malte et qui, arrivés trop tard ou mal considérés, se sont séparés des trois cents autres Français, catholiques et huguenots, et allèrent s'engager dans les troupes ottomanes³⁹⁹. Pour lui, et pour quelques-uns qui l'ont suivi, l'histoire du corsaire s'inscrit dans celle du métier des armes, des chefs de bandes, routiers et tuchins du Moyen Age, des *condottieri* italiens des temps modernes.

Cependant, rares sont les auteurs qui, parlant des transfuges chez les Turcs ou chez les Barbaresques, évoquent tout simplement la quête du profit. Insister sur de telles raisons serait noircir une image et travailler dans un registre trop commun. Pour l'historien qui, attentif aux faits de société, cherche à en démêler les rouages, le Barbaresque renégat ne peut être le chef d'une bande de malfrats qui sait ou espère trouver fortune en exerçant ses talents loin de chez lui, de l'autre côté de la mer, mais un homme qui, en pays chrétien, a trop souffert dans sa dignité, victime d'une insupportable oppression, soit du roi et de ses capitaines, soit des seigneurs « féodaux » (*sic*), soit encore de l'Église, voire de l'Inquisition (pourquoi pas ?). Un homme « libre » qui ne supportait pas les abus, les injustices, les persécutions, intransigeances et intolérances dont notre société occidentale et chrétienne donnait tant d'exemples manifestes. Tout plutôt

que de se plier à ces contraintes, que d'honorer encore les hypocrites. Et de chercher dans l'Islam un souffle d'air pur, de sincérité. Et ces historiens de reprendre les romanciers des années 1700, auteurs des *Lettres*, bien sûr en tout fantaisistes, écrites par telle sultane ou tel vizir, s'effarouchant de nos mœurs dépravées, teintées d'hypocrisie mondaine, alors que celles des cours et même des peuples de Turquie fleuraient si bon la sincérité et la générosité.

Pour d'autres, l'histoire de la course barbaresque rejoignait celle de la lutte des classes. C'est ainsi que, dans le royaume de Naples, les *servi di feudo*, accablés par les impositions, les mauvais traitements et les injustices du « féodalisme » (*sic*) espagnol ou indigène, n'auraient cherché que l'occasion de s'enfuir. Riggio, auteur d'une étude, *Les États barbaresques et la Calabre*, affirme tout uniment que les paysans attendaient le passage des corsaires d'Afrique pour s'embarquer à leurs bords, que les *cavallieri* des tours de guet se gardaient de prévenir les officiers du roi, que les prêtres mêmes regagnaient les bandes armées des paysans qui rejoignaient les Musulmans débarqués pour leur prêter main forte. On ne saurait dire plus. Sinon que les hommes – pour les femmes, on ne sait si elles allaient d'aussi bon cœur sur les galères barbaresques pour échapper aux assiduités des seigneurs plus féodaux que jamais – trouvaient là-bas, sur l'autre rive de la mer, un bonheur et une quiétude comme jamais auparavant. Au bain et « dans le travail collectif aux œuvres publiques » (*sic*), l'esclave calabrais oubliait son existence passée ou nourrissait d'autres raisons de révolte contre les « castes féodales » de sa terre natale. Travailler pour les « œuvres publiques », bien sûr sans chaînes et sans coups de fouet, valait mieux que de cultiver la terre du seigneur. On avait trois petits pains chaque jour et l'on était assuré de se faire de bons camarades. Aux plus intelligents et même aux plus entreprenants, le séjour en ces pays d'Afrique ouvrait « des spirales de lumière aveuglante » ; ils comprenaient enfin ce qu'ils devaient faire et ils nourrissaient leur désir de se convertir à l'islam du souvenir des injustices passées⁴⁰⁰.

Autres démarches et obstinations, pour le moins curieuses sous la plume des maîtres à penser des années 1900 : justifier la politique de nos rois, défenseurs de l'intégrité et de l'indépendance de la patrie. Les historiens ont tous repris les mêmes clichés. Aujourd'hui, nombre d'auteurs qui savent lire et recopier mais

ne se donnent aucun soin d'aller plus avant dans l'analyse les reprennent encore. Ne rien dire contre François I^{er}, le « roi chevalier » (?), héros de Marignan (et de Pavie ?), ne porter aucune ombre sur l'entreprise déraisonnable d'Italie. Approuver l'alliance turque que les prétentions et les vilaines menées des Espagnols et de l'empereur rendaient inéluctable. Sur ce point, ne jamais convenir que le parti huguenot, en France, se démarquait complètement des protestants d'Allemagne qui voyaient à leur porte un ennemi vainqueur et conquérant. Ne retenir que les sempiternels discours sur la nécessité, pour les Français, gravement menacés (?), d'échapper à l'encerclement par les possessions de Charles Quint. Nos stratèges et experts en géopolitique ont, sans fausse note, sans cesse invoqué l'obligation de rétablir un « équilibre » en Europe, mis à mal par l'élection de Charles à l'Empire, en 1519, date funeste, annonciatrice de tous les malheurs. Ne pas trop insister sur le fait que François I^{er} avait été candidat et supportait mal l'échec.

Rétablir l'équilibre en livrant une large part de l'Europe à une puissance d'Asie ?

Le ton fut, en 1908, donné et les arguments mis au net, joliment accompagnés d'heureuses trouvailles, par Jean Ursu, analysant, en un ouvrage dédié à son maître Gabriel Monod, la *Politique orientale de François I^{er}*. Le livre, par ailleurs fort intéressant et bien documenté, a, sur ce point, le mérite de la clarté et de dire les choses sans détours. Il fallait, à tout prix, que ce roi chevalier se rende à nouveau maître de Gênes et du Milanais. Grand dessein, au service du peuple de France ! Et l'auteur de montrer, sans nullement hésiter, que s'allier avec Barberousse n'avait rien de scandaleux : « A Doria aux gages de Charles Quint fut opposé Barberousse au service du roi de France. » Et d'accuser même le roi de ne pas s'ancrer suffisamment dans ses décisions : « Il balançait continuellement entre ses sentiments chrétiens et la raison d'État. » De ces sentiments et de ces balancements, il ne donne pas vraiment d'exemples mais accuse Montmorency et ses pareils qui « s'efforçaient d'inspirer au roi une politique chrétienne ». Impardonnable.

Une lourde escadre turque, ses chefs, ses marins et ses janissaires, passèrent tout un hiver dans Toulon, ville ruinée, ravagée. Quel historien perdrait son temps à en parler ? De Lépante, ne disons rien non plus, ou fort peu... Quelques lignes, quelques mots plutôt, pour en finir avec cette petite affaire. Tel manuel

montre Philippe II rassemblant une énorme flotte de deux cents galères appuyées par une formidable artillerie, mais ne fait pas allusion aux navires des Turcs. Un de nos historiens de l'Église, fort écouté en son temps, y fait tout de même référence, mais pour dire que, face à cette monstrueuse mobilisation, les Ottomans, pris au dépourvu sans doute, attaqués par surprise alors qu'ils vaquaient à de paisibles manœuvres, la surveillance de leurs côtes, tout au plus, avaient aligné une « flottille⁴⁰¹ ». En somme, une bataille contre le vent, ou à peu près, gagnée sans mal. Sur Don Juan d'Autriche, rien. Mieux valait insister sur la destruction de l'armada espagnole au large de la vaillante Angleterre, en 1588, gausser sur l'*Invincible*, ridiculiser le duc de Medina Sidonia et ses amiraux. Plus : bien faire comprendre que, ce jour-là, les vents, les flots déchaînés et la Providence étaient du côté des Justes contre les Intolérants, champions de l'obscurantisme et d'une religion de sombres bigots.

Nous, Français, n'étions pas à Lépante et c'est tant mieux. N'est-il pas établi que cette victoire n'a servi à rien ? Après tant d'autres, après les hommes de plume des rois de France au XVI^e siècle, Voltaire abondait déjà dans ce sens dans l'*Encyclopédie*, édition de 1780. Plus honnête que la plupart de ses prédécesseurs, il dit clairement que ce fut une illustre bataille et ne songe nullement à cacher le mérite des hommes d'Espagne et d'Italie : « Jamais, depuis la bataille d'Actium, les mers de Grèce n'avaient vu ni les flottes si nombreuses ni un combat si mémorable. » Il rappelle aussi que « le succès produisit la liberté à environ cinq mille esclaves chrétiens » et que Constantinople « fut dans la consternation ». Mais c'est pour affirmer aussitôt que cela ne servit à rien : les Vénitiens n'ont conquis aucune terre.

Nous en sommes encore là. En 1949, Hubac (*Les Barbaresques*), pourtant peu avare de détails, souvent capable d'écrire de longues pages sur les galères et les hauts faits de la course, ne réserve, et de façon tout à fait convenable, anodine, que quatre lignes à Toulon, et à Lépante une seule page tout aussi discrète (« les Turcs furent défaits... »), s'achevant sur un constat sans appel : « La victoire tant célébrée [chez les Espagnols et chez les Italiens, bien sûr] n'aboutit à rien. » Il insiste, montre l'inanité de la grande entreprise voulue par le pape, accuse les maîtres, Philippe II le premier, d'avoir en vain sacrifié tant de vies humaines. « Par milliers, les morts de Lépante étaient morts pour rien. » Et d'évoquer le triste sort de Cervantès, la sottise de ce combat : « Il s'était engagé pour aller, un

parmi cent mille, sauver la civilisation en grand péril, que des géants et de méchants enchanteurs menaçaient. La bonne propagande avait enflammé son cœur⁴⁰². » En somme, un pauvre type égaré, une victime qui ne s'en rendait même pas compte ; et tous ses compagnons, abusés, quelque peu abrutis, de même. Non la foi, la fidélité, la volonté de servir mais l'effet d'une intoxication orchestrée par l'Église et les puissants. Hubac aurait pu dire aussi que Cervantès, un peu plus tard, captif dans Alger, eut tout loisir d'ouvrir les yeux et de voir à quel point ce que l'on avait pu lui rapporter sur les Barbaresques et sur les Turcs, sur leurs façons de traiter leurs ennemis et leurs prisonniers, n'était que propagande.

*Le vent gonfle tes voiles. Tu avances dans la gloire
Ton nom seul, ton nom clamé dans la bataille
Suffit à mettre l'ennemi en déroute.
Va, Barberousse, cours au-devant du soleil levant.
Cours au-devant de ta destinée.*

Ces vers ne sont pas traduits d'un poème écrit quelque part en Turquie mais l'œuvre d'un rimailleur anonyme d'Occident, cité complaisamment dans un livre qui ne date que d'un demi-siècle⁴⁰³. D'autres voyaient dans Barberousse, sans d'ailleurs se donner la peine de préciser lequel des deux frères, certes un combattant, « grand général », mais aussi un homme instruit, « grand lettré⁴⁰⁴ ». Plus que de l'admiration pour l'aventurier, héros d'entreprises en marge de l'ordre établi, plus même que la fascination de l'Orient, ces choix et ces attitudes, chez nos auteurs, se sont constamment nourris de l'hostilité à la maison d'Autriche et à l'Espagne. Charles Quint, adversaire de notre grand roi de la Renaissance, incarnait, en quelque sorte, le mal absolu.

Il a fallu la célébration de l'anniversaire de sa naissance, pour que de bons ouvrages, ceux de Jean-Pierre Soisson, de Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, apportent enfin autre chose qu'une redite des vieux clichés. La thèse défendue tout récemment par Pierre Chaunu montre que l'accumulation d'États dispersés de la Flandre à l'Espagne, en passant par l'Allemagne et l'Italie, loin de menacer le royaume de France d'« encerclement », fut, pour Charles Quint, une cause de sérieuses difficultés et d'affaiblissement.

Chronologie

- 1302. Fondation de la Compagnie catalane.
- 1310. Prise de Rhodes par les Hospitaliers.
- 1311. Les Catalans maîtres d'Athènes (jusqu'en 1388).
- 1326. Les Turcs à Brousse.
- 1327. Première course de l'émir Umur Pacha contre Ténédos.
- 1339. Umur Pacha menace Athènes.
- 1344. Siège de Smyrne par les Croisés.
- 1366. Les Turcs établissent leur capitale à Andrinople.
- 1389. Victoire des Turcs à Kosovo.
- 1395. Croisade de Pierre de Lusignan. Prise d'Alexandrie.
- 1396. Défaite des Croisés à Nicopolis.
- 1398. Première galère de garde armée en Crète contre les Turcs.

- 1406. Les nefes construites à Venise pour la guerre contre les Turcs.
- 1423. Sac de Marseille par les Catalans.
- 1426. Invasion de Chypre par les Turcs.
- 1440. Échec de l'armée du sultan devant Belgrade.
- 1453. 29 mai : prise de Constantinople.
- 1462. Les Latins chassés de l'île de Mytilène.
- 1468. Terrible épidémie de peste en Égypte. Perte de Trébizonde.
- 1469. Mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle la Catholique.
- 1470. Les Vénitiens chassés de Négrepont.
- 1474. Mort d'Henri IV, roi de Castille. Isabelle reine.
- 1475. Perte de Caffa, ville génoise de la mer Noire.
- 1480. Premier assaut des Turcs contre Rhodes. Échec.
- 1489. Caterina Cornaro, veuve du dernier roi de Chypre, Jacques de Lusignan, cède l'île à Venise.

1492. 6 janvier : les Rois Catholiques occupent Grenade.
- 1502 ou 1503. Les frères Barberousse à Djerba.
1504. Les Barberousse capturent deux galères pontificales.
1505. *Mémorial sur la guerre du Maroc* par le cardinal Cisteros. Les Espagnols à Mers el-Kébir.
1509. 17 mai : les Espagnols prennent Oran.
1510. Les Espagnols prennent Tripoli. Échouent devant Djerba.
1515. Avènement de François I^{er}. Victorieux à Marignan (13-14 septembre).
1516. Victoire des Turcs sur les Égyptiens au nord d'Alep.
Aroudj prend Alger. Mort de Ferdinand d'Aragon, Charles roi d'Espagne.
1517. Fin janvier : les Turcs entrent au Caire. Aroudj prend Tlemcen.
1518. Mai : mort d'Aroudj.
1519. Juin : Charles Quint empereur.
1520. Mort de Sélim I^{er}. Avènement de Soliman II le Magnifique.
1521. L'armée française en Castille pour soutenir les révoltés. Kheir ed-Din prend Constantine.
1523. 1^{er} janvier : capitulation de Rhodes.
1525. Déroute de Pavie. François I^{er} prisonnier. Première ambassade française à Constantinople.
1526. Traité de Madrid. François I^{er} libre. Victoire des Turcs à Mohács.
Occupation du royaume de Hongrie.
1528. Andrea Doria abandonne François I^{er} pour Charles Quint.
1529. 21 mai : les Espagnols perdent le Peñon d'Alger.
Échec des Turcs devant Vienne.
1530. Soliman signe la paix avec Charles Quint. Les Hospitaliers s'installent à Malte.
1531. Attaque de Doria contre Cherchell. Les Espagnols prennent Honein.
1533. Henri, fils de François I^{er}, épouse Catherine de Médicis.
1534. Attaques de Barberousse contre l'Italie (Fondi).
1535. 14 juillet : prise de La Goulette par les Espagnols.
6 août : Moulay Hassan, roi de Tunis, vassal de l'empereur.
1536. Février : signature du traité franco-turc (les *Capitulations*).

1537. La flotte vénitienne vaincue à Preveza par les Turcs.
1538. Ligue de Nice (Charles Quint, le pape Paul III, Venise) contre les Turcs.
1539. Traité du Cateau-Cambrésis.
1540. Rencontre de François I^{er} et de Charles Quint à Paris. Moullay Hassan et Doria prennent Sousse et Monastir.
1541. Octobre : échec de l'expédition de Charles Quint contre Alger.
1543. Mi-juillet : la flotte turque entre dans Marseille.
- Août-septembre : siège de Nice par Barberousse et le comte d'Enghein.
- 1543-1544. Les Turcs campent dans Toulon (14 octobre 1543-mai 1544).
1544. Mai-août : croisière de la flotte française, de Toulon à Constantinople. 18 septembre. Traité de Crépy (François I^{er} – Charles Quint).
- 1545-1546. Trois premières sessions du Concile de Trente.
1546. Hassan, fils adoptif de Khheir ed-Din, pacha d'Alger.
1547. Mort de François I^{er}. Henri II roi.
1551. Dragut cerné par Doria dans le lac de Djerba.
1552. Élisabeth reine d'Angleterre.
1555. Révolte des janissaires à Alger.
1556. Abdications de Charles Quint (16 janvier, Aragon et Castille, 12 septembre, Empire).
1558. 21 septembre : mort de Charles Quint.
1559. 3 avril : traité du Cateau-Cambrésis (Henri II – Philippe H). 10 juillet : mort d'Henri II. Avènement de François II.
1560. Mort de François II. Avènement de Charles IX.
- 1560-1570. Régence de Catherine de Médicis.
1563. 24 février : assassinat du duc de Guise au siège d'Orléans. 19 mars : édit de pacification d'Amboise.
- 6 décembre : clôture du Concile de Trente.
1564. Publication de la *Cosmographie du Levant* d'André Thévenet.
1565. 18 mai – 8 septembre : siège de Malte.
1568. Publication, à Lyon, des *Navigations et pérégrinations orientales* de Nicolas Nicolay.
1570. Les Turcs débarquent à Chypre et assiègent Famagouste.

1571. 25 mai : proclamation de la Sainte-Ligue. 4 août : capitulation de Famagouste. 7 octobre : Lépante.
1572. 24 août : massacre de la Saint-Barthélemy.
1573. Tunis conquise par don Juan.
1574. Mort de Charles IX. Henri III roi. 23 août et 13 septembre : prise de La Goulette et de Tunis par Euldj'Ali.
- 1575 Miguel Cervantès et son frère Rodrigo capturés par les corsaires près des côtes de Camargue.
1577. Hassan, renégat vénitien, pacha d'Alger.
1581. Reconduction de la paix entre le sultan et le roi d'Espagne.

LISTE DES SULTANS

- 1403-1411. Soliman I^{er}.
- 1413-1421. Mehmet I^{er}.
- 1421-1451. Murad II.
- 1451-1481. Mehmet II.
- 1481-1512. Bayazid II.
- 1512-1520. Sélim I^{er}.
- 1520-1566. Soliman II le Magnifique.
- 1566-1574. Sélim II.

LISTE DES ROIS D'ALGER

(d'après *Diego de Haedo*, Histoire des rois d'Alger, trad. H.-D. de Grammont, Paris, 1998)

1516-1518. Aroudj Barberousse.

1518-1533. Kheir ed-Din Barberousse.

1533-1543. Hassan Agha, renégat, originaire de la Sardaigne, eunuque.

1543-1544. Hadji Pacha, janissaire, capitaine général de la milice, désigné par les janissaires.

1544-1551. Hassan Pacha, fils de Kheir ed-Din et d'une Mauresque d'Alger, rappelé en 1551 à Constantinople.

1551-1552. Caïd Saffa, Turc d'une famille d'Anatolie.

1552-1556. Salah Pacha, natif d'Alexandrie, corsaire, compagnon de Kheir ed-Din, mort de la peste au cap Matifou.

1556. Hassan Corso, renégat corse, familier de Caïd Saffa, renversé par Tekelerli, envoyé par le sultan.

1556. Tekerleli (trois mois).

1556. Yussuf, renégat, calabrais, caïd de Tlemcen (règne de six jours).

1557. Yahya Pacha, janissaire, turc, longtemps caïd de Miliana (six mois).

1557-1561. Hassan Pacha, de retour de Constantinople, deuxième règne, renversé par une révolte des janissaires.

1561-1562. Hassan, agha des janissaires, originaire de Bosnie et Couça Mohammed, capitaine général, turc (cinq mois).

1562. Ahmed Pacha, envoyé de Constantinople, favori du sultan, mort de fièvres quatre mois après son arrivée à Alger.

1562. Yahia, en attendant l'arrivée de Hassan (quatre mois).

1562-1567. Hassan Pacha, troisième règne.

1567-1568. Mohammed Pacha, fils de Salah Raïs, rappelé après la révolte des Maures à Constantine.

1568-1571. Ochali Pacha (autres orthographes : Occiali, Euldj'Ali, dit aussi Luciali, Luccioni...), renégat, originaire de Calabre.

1572-1574. Arab Ahmed Pacha, né à Alexandrie, gardien des esclaves du sultan.

1574-1577. Rabadan Pacha. Turc pour les uns, renégat sarde pour d'autres, négociant, puis gouverneur de Tunis en 1570.

1577-1580. Hassan Pacha. Vénitien, esclave à Tripoli, trésorier d'Ochali lorsque celui-ci fut nommé roi d'Alger, rappelé à Constantinople.

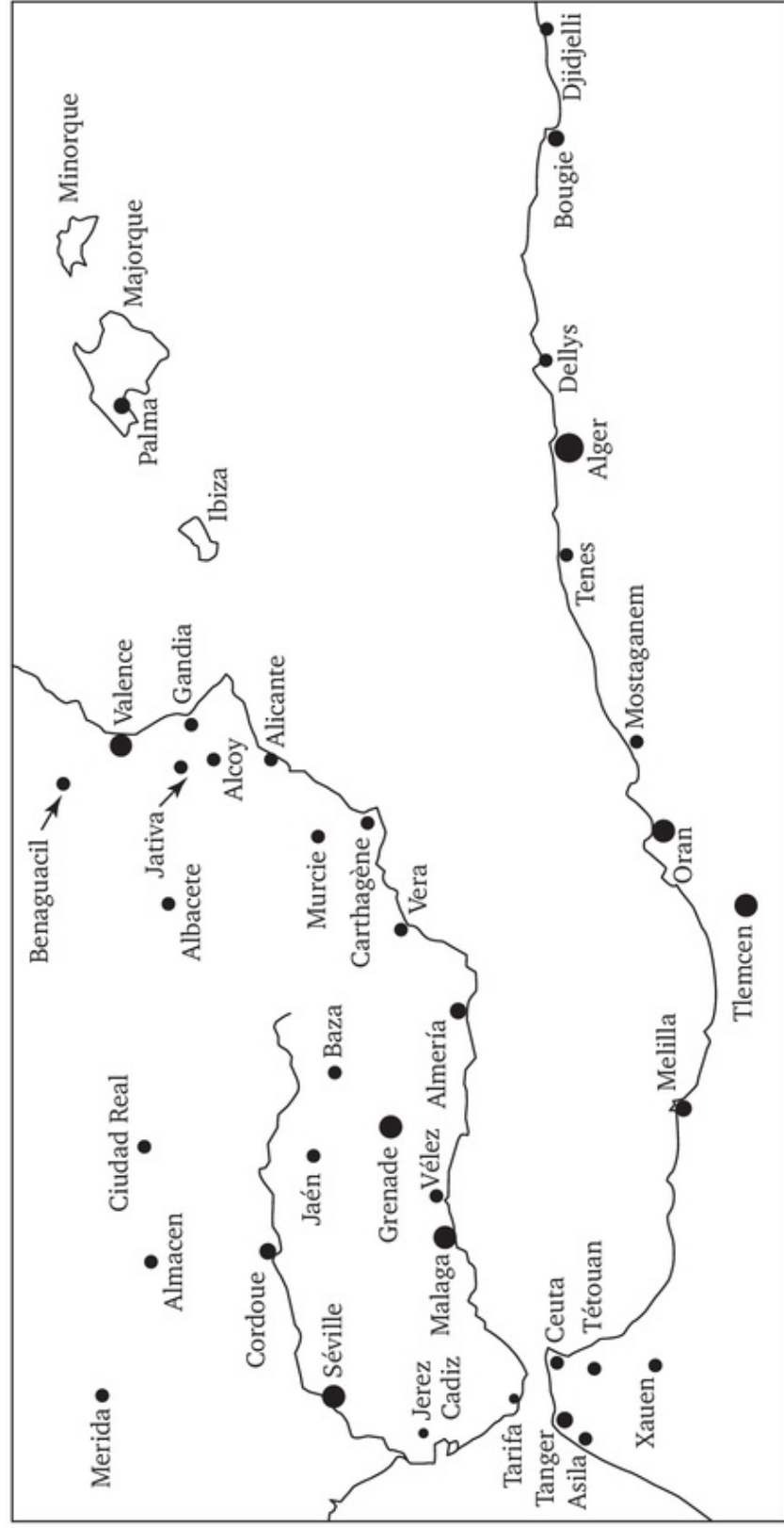
1580-1581. Djafer Pacha. Hongrois d'origine, capturé en Hongrie par les Turcs, eunuque, favori du sultan, chargé de plusieurs gouvernements dans les Balkans.

1582-1583. Hassan Pacha. Vénitien, deuxième règne.

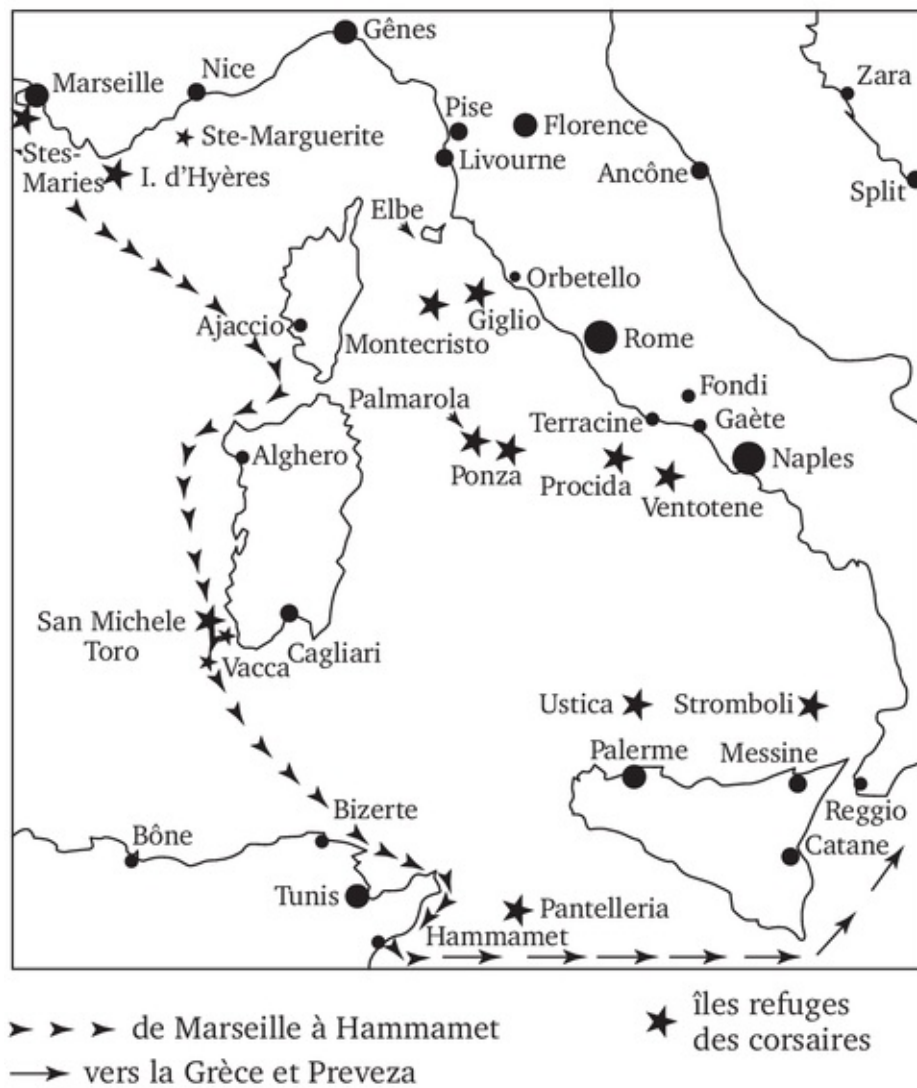
Cartes



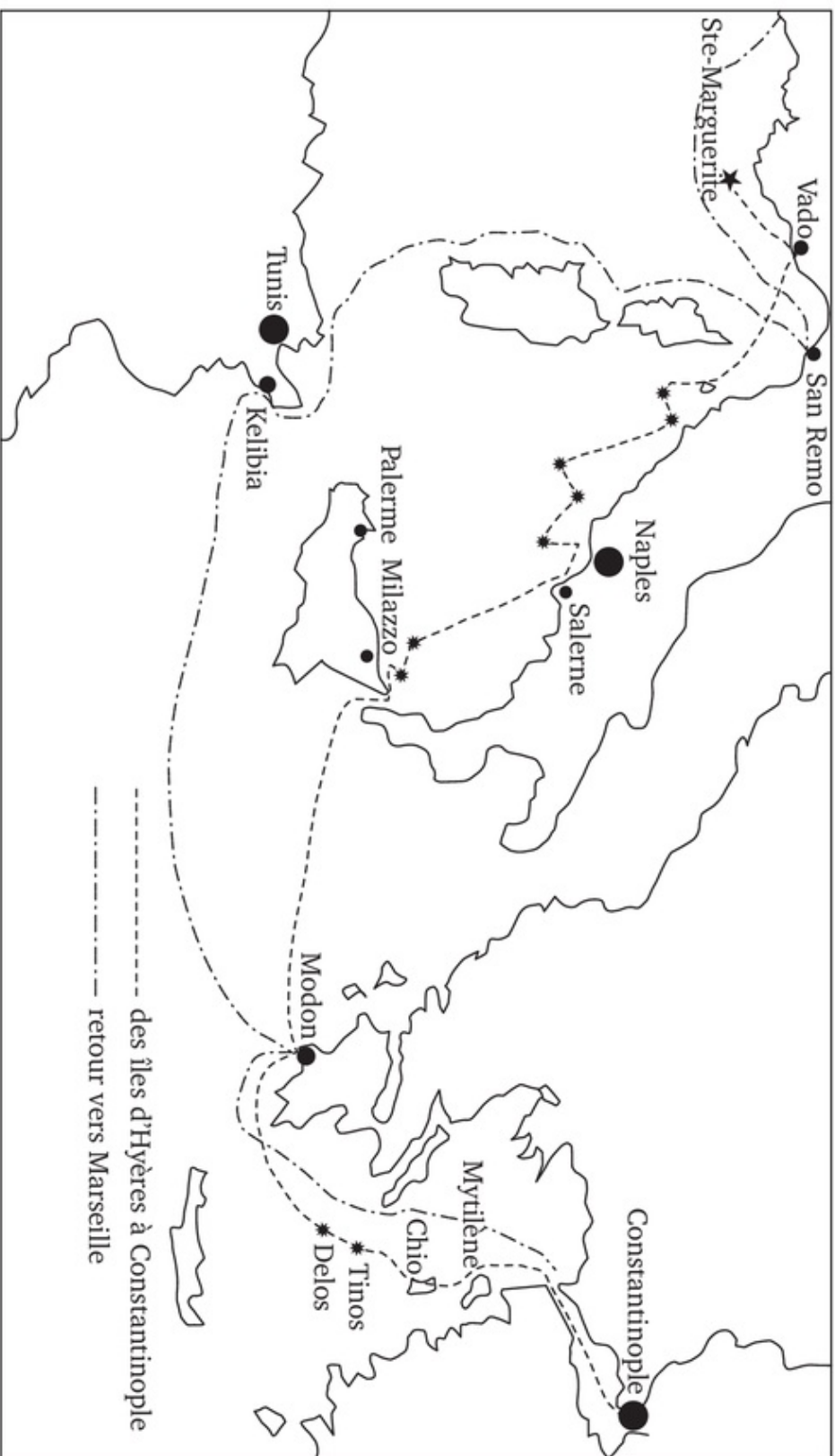
1. Turcs et Chrétiens en Orient.



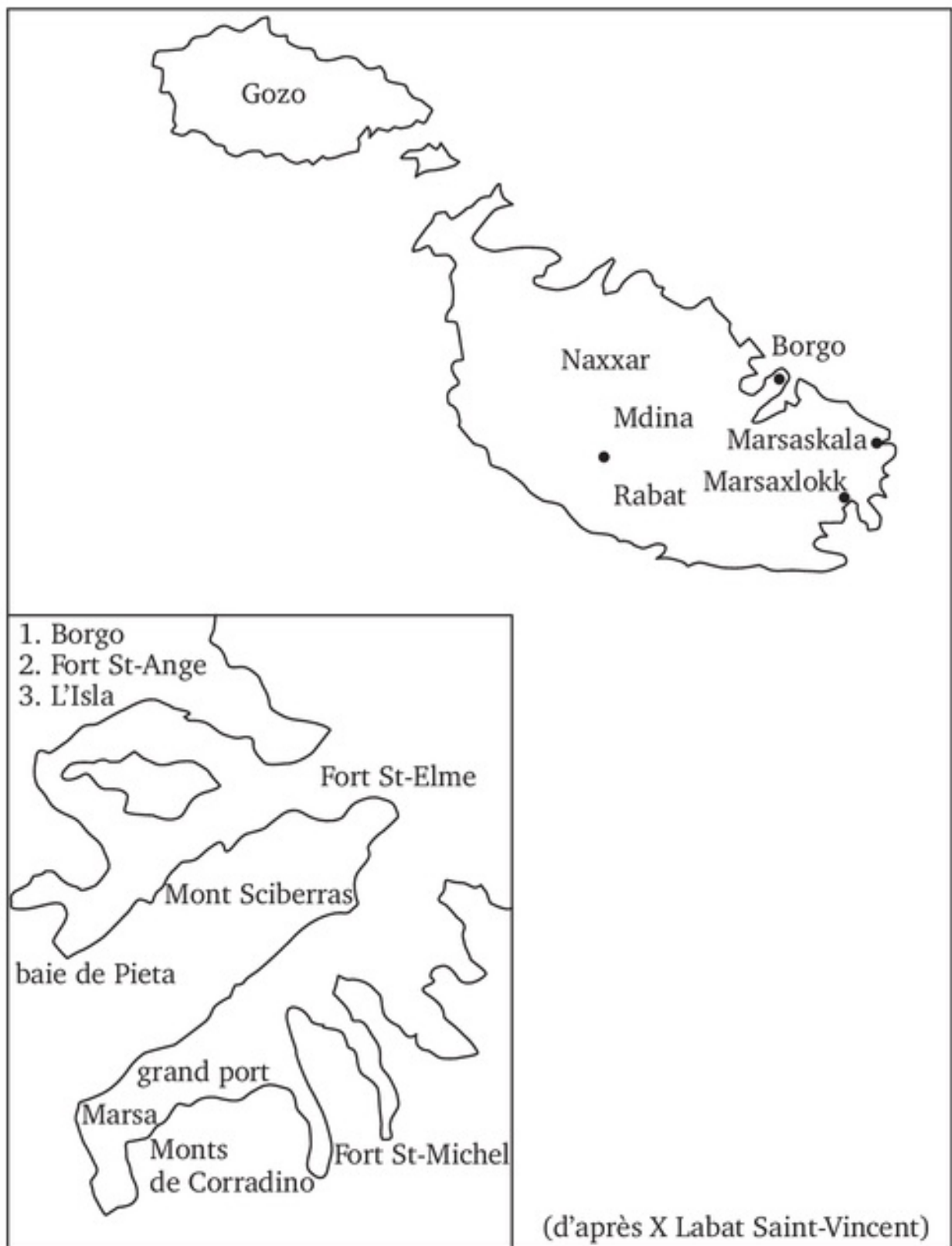
2. Les Espagnols face aux Barbaresques.



3. Itinéraire du baron de Saint-Blancard à la recherche de la flotte ottomane (1538).



4. *La croisière de Paulin (1544).*



5. *Le siège de Malte (19 mai-11 septembre 1565).*



6. *Alger.*

- | | |
|-------------------------|-----------------------|
| 1. baigne de Ste-Croix | 5. marché aux chevaux |
| 2. baigne de St-Léonard | 6. marché aux grains |
| 3. casbah | 7. marché de la laine |
| 4. marché aux moutons | 8. marché aux herbes |



7. *Tunis.*

Notes

INTRODUCTION

[1](#) G. TURBET-DELOF, *L'Afrique barbaresque...*, Introduction au chapitre II. Riche bibliographie.

[2](#) R. MUSSET, *Les Invasions. Le second assaut contre l'Europe chrétienne (VII^e-XI^e siècle)*, Paris, coll. « Nouvelle Clio », n° 12 bis, 1971.

[3](#) G. JEHEL, *Les Génois en Méditerranée occidentale...*, pp. 12 sq.

[4](#) Sur tout ceci : F. BRAUDEL, *La Méditerranée...*, et P. RUFF, *La Domination espagnole...*

[5](#) T. DE CARRELIÈRES, *Histoire de l'entreprise de Tripoli...*

[6](#) F. BRAUDEL, *Les Espagnols et l'Afrique du Nord...* – J. CAZENAVE, « Pierre Navarro, conquérant de Velez, Oran, Bougie, Tripoli », *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran*, t. XV, 1925.

[7](#) ZAKYTHINOS, « Corsaires et pirates dans les mers grecques au temps de la domination turque », *Hellénisme contemporain*, Athènes, 1939.

[8](#) BOCCACE, *Décaméron, II, Lauretta*.

[9](#) Archivio di Stato di Genova, *Notai*, Antonio di Fazio, 1, n° 142 – Tomaso di Recco, 2, n° 95.99 – Risso Baromeo, 5, n° 159.

[10](#) D. JACOBY, « La Compagnie catalane et l'État catalan en Grèce », *Journal des Savants*, 1966, pp. 78-103. – K. M. SETTON, *Catalan Domination of Athen, 1311-1388*, Cambridge (Mass.), 1948.

[11](#) A. TENENTI, « I corsari nel Mediterraneo all'inizio del Cinquecento », *Rivista Storica Italiana*, 1960, pp. 234-287.

[12](#) J. PAVIOT, *La politique navale des ducs de Bourgogne*, Lille, 1995, pp. 113-123.

[13](#) A. BRUN, « Annales avignonnaises... », p. 162.

I. AVANT LES FRÈRES BARBEROUSSE

[14](#) L. GUIRAUD, *Recherches et conclusions nouvelles sur le prétendu rôle de Jacques Cœur*, Paris, 1900, pp. 2 et 32.

[15](#) A. ADORNO, *Itinéraire...*, pp. 56-57 et 62-63.

[16](#) Archivio di Stato di Genova, *Notai*, Antonio di Fazio, 12, n° 25.76.83. – 13, n° 101. – 16, n° 52.336.

[17](#) N. COLL JULIÀ, « Aspectos del corso catalàn y del comercio internacional en el siglo XV », *Estudios de Historia Moderna*, 1954. – J. HEERS, *L'Esilio, la Vita politica e la Società del Medioevo*, Naples, 1997, pp. 189 sq.

[18](#) E. COULET, *Essai de monographie du fort et de la seigneurie de Brégançon*, Marseille, 1928 – R. BRUN, « Annales avignonaises... », lettre du 8 décembre 1393. – E. BARATIER et F. REYNAUD, *Histoire du commerce...*, p. 260.

[19](#) R. BRUN, « Annales avignonaises... », pp. 69 à 74 (récit très précis et détaillé) et pp. 120-103.

[20](#) A. GIUSTINIANI, *Annali della Repubblica di Genova*, Gênes, 1935, pp. 441-452. – Archivio di Stato di Genova, *Diversorum Registri*, n° 77-572 (entre autres, le 16 juin 1462 : réunion du Conseil des Anciens qui entendent la plainte de Giuliano Gattilusio et de ses associés, dont le navire a été capturé par l'archevêque dans le port même de Gênes sans que le patron ni le capitaine aient pu faire quoi que ce soit. Dommages estimés à 25 000 ducats).

[21](#) N. COLL JULIÀ, *Aspectos del corso...* (voir *supra*, note 4). – A. UNALI, *Il « Libro de acordament ». Arruolamento di equipaggi per la guerra di corsa nel'Quattrocento*, Cagliari, 1982, pp. 83-102.

[22](#) Archivio di Stato di Firenze, *Signori Missive Estere*, reg. 39, fol° 56r°.

[23](#) *Ibid.*, fol° 155v°.

[24](#) Archivio di Stato di Genova, *Diversorum Filze*, n° 17, le 24 septembre 1457.

[25](#) Voir *supra*, note n° 9, reg. 42, fol° 174.

[26](#) *Ibid.*, fol° 190v°.

[27](#) Archivio di Stato di Genova, *Notai*, Tomaso Duracino, 7, n° 72.

[28](#) *Ibid.*, Benedetto Pilosio, le 10 février 1457.

[29](#) A. ADORNO, *Itinéraire...*, p. 144.

[30](#) Ph. GOURDIN, « Émigrer au x^{ve} siècle : la communauté des pêcheurs ligures de corail à Marsacarès », *Mélanges de l'École Française de Rome*, 1986, pp. 543-605. – P. PODESTÀ, *La pesca del corallo in Africa nel Medioevo e i Genovesi a Marsacares*, Gênes, 1897.

[31](#) H. GARROT, *La pêche du corail sur les côtes de l'Algérie*, Alger, 1900 – P. MASSON, *Les Compagnies du corail*, Paris, 1908.

[32](#) J. HEERS, « Le royaume de Grenade et la politique marchande de Gênes en Occident », *Le Moyen Age*, 1957.

[33](#) J. HEERS, « Les Génois et l'Afrique du Nord vers 1450 les voyages *per costeriam* », *Anuario de Estudios medievales*, 1991, pp. 233-245.

[34](#) Ch.-E. DUFOURCQ, *Catalogue chronologique et analytique du registre... intitulé « Guerre Sarracenorum », 1367-1386*, Barcelone, 1974.

[35](#) Ch.-E. DUFOURCQ, « Commerce du Maghreb médiéval avec l'Europe chrétienne et marine musulmane », *Histoire (Tunis)*, 1979, pp. 161-192.

[36](#) J. GUIRAL-HADZIIOSSIF, *Valence, port méditerranéen...*, pp. 124 sq.

[37](#) Archivio di Stato di Genova, *Notai*, Tomaso Duracino 2, n° 117.118.

[38](#) A. ADORNO, *Itinéraire...*, pp. 140-141.

[39](#) Voir *supra*, note 21.

[40](#) E. BARATIER et F. REYNAUD, *Histoire du commerce...*, p. 405.

[41](#) L. DE MAS-LATRIE, *Traité de paix et de commerce...*

[42](#) R. BRUNSCHVIG, *La Berbérie orientale...*, Paris, 1947, pp. 124-125.

[43](#) R. BRUNSCHVIG, *Deux récits de voyage en Afrique du Nord au x^{ve} siècle*, Paris, 1936.

[44](#) A. ADORNO, *Itinéraire...*, p. 147.

[45](#) M. DEL TREPPO, *I mercanti catalani e l'espansione della Corona d'Aragon nel secolo XV*, Naples, 1971.

[46](#) E. BARATIER et F. REYNAUD, *Histoire du commerce...*, p. 412.

[47](#) L.A. Da FONSECA, « As relações comerciais entre Portugal e os reinos peninsulares nos séculos XIV e XV », *Actas de II Jornadas Luso-Espanholas de Historia Medieval*, Porto, 1987, pp. 1-23.

[48](#) *Crónica de los Reyes Católicos* éd. J.M. Carriazo, Madrid, 1943, t. II, chap. CXCII, p. 243, cité par E. AZNAR, « Course et piraterie dans les relations entre la Castille et le Maroc au bas Moyen Âge », *Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines*, Rabat, n° 48.

[49](#) E. AZNAR, *ibid.*

[50](#) Voir *supra*, note 26. – I. DE LAS GARCÍA, « La cuestion del corso y de la pirateria berberica en el Mediterraneo », *Instituto de Estudios africanos*, Madrid, 1951.

[51](#) Cl. CARRÈRE, *Barcelone...*, pp. 624 sq.

[52](#) R. BRUN, « Annales avignonnaises... », p. 35.

[53](#) E. BARATIER et F. REYNAUD, *Histoire du commerce...*, note 4, p. 105.

[54](#) M. DEL TREPPO, *I mercanti...* (voir *supra*, note 32), p. 624.

[55](#) Voir *supra*, note 22.

[56](#) J. GUIRAL-HADZHOSSIF, *Valence...*, p. 100.

[57](#) *Ibid.*, pp. 109-110.

[58](#) H. NOIRET, *Documents inédits pour servir à l'histoire de la domination vénitienne en Crète de 1380 à 1485, tirés des archives de Venise*, Paris, 1892, p. 520.

[59](#) I. MELIKOFF-SAYAR, *Le Des tan...*

[60](#) J. GAY, *Le pape Clément VI et les affaires d'Orient (1342-1352)*, Paris, 1904, pp. 32 à 40.

[61](#) J. DELAVILLE LE ROULX, *Les Hospitaliers à Rhodes*, Paris, 1913, pp. 98 et 107.

[62](#) Sur ce qui précède : I. MELIKOFF-SAYAR, *Le Destan...*, vers 1295.1380.335.2225.2485.

[63](#) L. DE MAS-LATRIE, *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, 3 vol. Paris, 1852-1861, tome III, p. 238, note 1.

[64](#) C. W. BRACEWELL, *The Uskoks of Senj : Piracy...*

[65](#) S. KARPOV, *La navigazione veneziana nel Mar Nero. XIII-XV secoli*, Ravenna, 2000, pp. 48 et 59.

[66](#) Fr. THIRIET, *Regestes des délibérations du sénat vénitien concernant la Roumanie*. 3 vol., Paris – La Haye, 1966-1971, t. I, p. 121, t. II, p. 41, t. III, p. 107.

[67](#) Fr. THIRIET, *Délibérations des assemblées vénitiennes concernant la Roumanie (1160-1463)*, 2 vol., Paris, 1966-1971.

[68](#) C. MANFRONI, « La disciplina dei marinai veneziani nel secolo XIV », *Atti e Memorie della Reale Accademia Patavina di Scienze, Lettere ed Arti*, 1901-1902, pp. 109-129.

[69](#) N. JORGA, « Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au xve siècle », *Revue de l'Orient latin*, 1896, p. 248, note 1.

[70](#) CL. KOWARCH, *Venise et la piraterie en Orient (1204-1479)*, Mémoire, Université de Paris IV, 1990. -I. PARLOS, *Les pirates en Méditerranée orientale de la fin du xii^e à la fin du xve siècle*, Mémoire, Université de Paris IV, 1990.

[71](#) A. ADORNO, *Itinéraire...* p. 361.

[72](#) *Ibid.*, p. 362-363.

[73](#) *Ibid.*, p. 343.

[74](#) *Ibid.*, p. 367 (le 14 novembre 1471).

[75](#) Voir *supra*, note 48.

[76](#) A. ADORNO, *Itinéraire...*, p. 305.

[77](#) E. ASHTOR et B. ZEDAR, « Una guerra fra Genova e i Mamlucchi negli anni 1380 », *Archivio Storico Italiano*, 1975, pp. 3-44.

[78](#) E. BARATIER et F. REYNAUD, *Histoire du commerce...*, p. 339.

[79](#) A. GERMAIN, *Histoire du commerce de Montpellier*, 2 vol., Montpellier, 1851, t. II, pp. 261-265.

[80](#) A. ADORNO, *Itinéraire...*, p. 173.

[81](#) G. WIET, *Histoire de l'Égypte...*, p. 375.

[82](#) *Ibid.*, pp. 552-554. – A. H. SALEH, *Les Bédouins en Égypte au Moyen Âge*, Thèse, Université de Paris IV, 1975. – A. DARRAJ, *L'Égypte sous le règne de Barsbay*, Damas, 1961. – G. WIET, « Les marchés d'épices sous les sultans mamelouks », *Cahiers d'Histoire d'Égypte*, 1955.

[83](#) A. ADORNO, *Itinéraire...*, p. 180.

[84](#) Sur tout ce qui suit et sur la conquête de l'Égypte par les Ottomans : A. CLOT, *L'Égypte des Mamelouks. L'empire des esclaves (1250-1517)*, Paris, 1996.

II. LES BARBEROUSSE ET LES TURCS D'ALGER À TOULON

[85](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, p. 20.

[86](#) *Ibid.*, p. 26.

[87](#) J. L. BELACHEMI, *Nous, les frères Barberousse...*, p. 221.

[88](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, p. 24.

[89](#) Ch. A. JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord...*, p. 231.

[90](#) *Ibid.*, p. 242. – D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, p. 44.

[91](#) J. L. BELACHEMI, *Nous, les frères Barberousse...*, p. 310. – Ch. DE ROTALIER, *Histoire d'Alger et de la piraterie des Turcs dans la Méditerranée*, 2 vol., Paris, 1841. – P. ACHARD, *Histoire de la Méditerranée : la vie extraordinaire des frères Barberousse, corsaires et rois d'Alger*, Paris, 1939.

[92](#) F. REYNAUD, *Expéditions et établissements des Espagnols en Barbarie. Exploration scientifique de l'Algérie*, Paris, 1845.

[93](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, p. 55.

[94](#) Les galères d'Andrea Doria étaient présentes, en 1535, à Tunis, puis en 1541 lors de l'expédition d'Alger ; lui-même a veillé aux approvisionnements pour la malheureuse entreprise de 1560 contre Djerba. – L. CAPELLONI, *Vita del Principe...* – E. PETIT, *Andrea Doria, un amiral condottiere au XVI^e siècle*, Paris, 1887. – E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE, *Doria et Barberousse...*

[95](#) *Ibid.*, p. 96.

[96](#) P. HUBAC, *Les Barbaresques...*, p. 47.

[97](#) Julie Gonzague avait épousé Vespasiano Colonna à l'âge de quatorze ans, en 1527, et était demeurée veuve l'année d'après. B. AMANTI, *Giulia Gonzaga, comtessa di Fondi*, Bologne, 1896. – S. BONO, *I corsari...*, pp. 140-141, illustration, face à la p. 145.

[98](#) P. MESNARD, « Charles Quint et les Barbaresques », *Bulletin hispanique*, 1959, pp. 215-235. Moulay Hassan ne régna pas longtemps. Dépossédé par son fils qui lui fit crever les yeux, il passa la mer, se convertit à la foi chrétienne, et alla vivre, d'une pension misérable, à Augsbourg puis en Italie.

[99](#) P. HUBAC, *Les Barbaresques...*, p. 58.

[100](#) J. DUMONT, *Lépante, l'Histoire étouffée...*, pp. 141 à 150.

[101](#) E. CHARRIÈRE, *Négociations de la France...*, t. I, *François I^{er}*.

[102](#) J. PEREZ, *La Révolution des Comunidades*, Bordeaux, 1970. – J. DUMONT, *Lépante, l'Histoire étouffée...*, pp. 164-165.

[103](#) Lettre de Ferdinand à son frère Charles IV (Innsbruck. 14 mars 1525), citée par J. URSU, *La politique orientale...*, p. 29, note 1.

[104](#) Rapport de Pietro Bragadin, bayle de Venise à Constantinople, le 6 décembre 1525, cité dans *ibid.*, p. 29, note 3.

[105](#) P. HUBAC, *Les Barbaresques...*, pp. 126-127. -V. L. BOURRILLY, « Les diplomates de François I^{er}, Antonio Ricon », *Revue Historique*, 1913. – « La première ambassade d'Antonio Ricon en Orient », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 1900. – P. HEINRICH, *L'Alliance franco-algérienne au XVI^e siècle*, Paris, 1898.

[106](#) Andrea Gritti avait longtemps résidé à Constantinople. Bayle des Vénitiens, il s'était hé avec le vizir Ibrahim et, résolument hostile à toute alliance avec l'empereur, s'était engagé dans les entreprises d'Europe centrale, aux côtés des Turcs. Il avait, en 1529, porté secours à Giovanni Zapolity contre Ferdinand d'Autriche et avait combattu lors du siège de Buda.

[107](#) Paris, Bibliothèque nationale, Manuscrits. Collection Gaignières, *Ambassadeurs*, Mss. Fr. 20 977. f^o 8.

[108](#) J. URSU, *La politique orientale...*, p. 175.

[109](#) P. DE CENIVAL, « Relations commerciales de la France avec le Maroc au XV^e siècle », *Revue d'Histoire des Colonies*, 1932.

[110](#) « Journal de la Croisière du baron de Saint-Blancard » dans E. CHARRIÈRE, *Négociations de la France...*, première partie, pp. 340-346. Voir *infra*, carte n^o

[111](#) Comptes de l'Ambassade de France en Turquie, *ibid.*, pp. 474-476.

[112](#) L. DEL MARMOL-CARVAJAL, *L'Afrique...*, p. 402. Nicolas Durand de Villegagnon, né à Provins en 1510, marin, neveu du grand-maître de l'Ordre de Malte Villiers de l'Isle-Adam, chevalier de Malte lui-même en 1531, fut de l'expédition d'Alger en 1541. Son livre, *L'expédition et voyage de l'empereur Charles Quint en Afrique contre la cité d'Alger*, qui relate les heurs et les malheurs de cette désastreuse entreprise, fut publié à Lyon dès l'année d'après, en 1542.

[113](#) P. RUFF, *La Domination espagnole...*

[114](#) *Mémoires de Vieilleville*, pp. 36-37.

[115](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, p. 71.

[116](#) Cité par J. URSU, *La Politique orientale...*, p. 144.

[117](#) Lettre de l'ambassadeur de Venise du 23 novembre 1539, citée dans *ibid.*, p. 145.

[118](#) *Inventaire des pièces relatives au procès de Polin*, cité dans *ibid.*, p. 146. – J. DENY et I. MELIKOFF, « L'expédition en Provence de l'armée de mer

du sultan Suleyman sous le commandement de l'amiral Hayreddin Pacha, dit Barberousse (1543-1544) », *Turcica*, 1969.

[119](#) *Inventaire des Titres et Privilèges de la Ville de Toulon*, cité par J. L. BELACHEMI, *Nous, les frères Barberousse...*, p. 376.

[120](#) Leone Strozzi (1515-1554) était le fils de Filippo Strozzi qui fut page du jeune François, futur François II. Leone a d'abord combattu avec Doria et les galères du pape contre Soliman (victoire, le 22 juillet 1537 aux îles Merliere). Le pape le fit alors prieur des Hospitaliers de Capoue, mais, ensuite, il refuse de participer à la capture des navires qui conduisaient l'ambassadeur de France à Constantinople, mettant dans la France son seul espoir de voir renverser les Médicis. Dès lors, il fut, avec son frère Piero, au service de François I^{er}, en particulier lors du siège de Nice, en 1543. Chef des exilés florentins (les *fuorusciti*) fait prisonnier sur le champ de bataille par les troupes des Médicis, il fut exécuté malgré l'intervention du roi de France et du pape.

[121](#) *Mémoires de Vieilleville*, pp. 40-42.

[122](#) E. CHARRIÈRE, *Négociations de la France...*, t. I, p. 570.

[123](#) Ordonnance citée par CHARRIÈRE, *ibid.*, p. 571.

[124](#) *Inventaire des pièces relatives...* et GAYANGOS, *Calendar of Letters, Despatches ans State Papers*, Londres, 1873, cités par J. URSU, *La Politique orientale...*, p. 149.

[125](#) J. MAURAND, *Itinéraire...*, appendice VII, p. 315.

[126](#) *Mémoires de Vieilleville...* cité par J. L. BELACHEMI, *Nous, les frères Barberousse...*, note 31, p. 427.

[127](#) J. MAURAND, *Itinéraire...*, p. XXIII.

[128](#) E. CHARRIÈRE, *Négociations de la France...*, t. I, p. 570.

[129](#) CERVANTÈS, *Galilée*, cité par J. L. BELACHEMI, *Nous, les frères Barberousse...*, note 28, p. 427.

[130](#) Sur tout ce qui suit et sur la croisière de Paulin : J. MAURAND, *Itinéraire...*, *passim* et *infra* carte n° 4.

[131](#) B. DE MONTLUC, *Commentaires...*, p. 417.

[132](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, p. 74.

[133](#) E. CHARRIÈRE, *Négociations de la France...*, t. II., p. 181.

[134](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, p. 90.

[135](#) Ch. A. JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord...*, pp. 649 sq.

- [136](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, pp. 104-105.
- [137](#) J. DUMONT, *Lépante, l'Histoire étouffée...*, pp. 38-39.
- [138](#) Ch. MONCHICOURT, « Épisodes de la carrière tunisienne de Dragut », *Revue tunisienne*, 1917, pp. 317-324, 1918, pp. 263-273.
- [139](#) P. COURTEAULT, *Blaise de Monluc, historien*, Paris, 1907.

III. LA VRAIE VICTOIRE DE LÉPANTE

- [140](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, p. 106.
- [141](#) C. E. ENGEL, *L'ordre de Malte en Méditerranée...*— P. VARILLON, *L'épopée des chevaliers de Malte*, Paris, 1957.
- [142](#) BRANTÔME, *Œuvres...*, t. IV.
- [143](#) X. LABAT SAINT-VINCENT, « Malte », *Ulysse* n° 14 et *infra* carte n° 5.
- [144](#) BRANTÔME, *Œuvres...*, t. IV.
- [145](#) De même pour les chevaliers de Saint-Étienne, ordre religieux et militaire fondé par Côme de Médicis, le 15 mars 1562, commandé par un grand maître, un amiral pour la marine et un connétable pour les armées. Ils n'ont, en aucune façon, usé de piraterie mais soutenu de toutes leurs forces les Hospitaliers assiégés dans Malte, combattu à Lépante et, ensuite, à la différence des Vénitiens, n'ont fait la guerre qu'en Méditerranée occidentale, pour porter des coups directs contre les nids de corsaires : contre Collo, contre le Cap Bon et, en 1586, contre Monastir. G. GUARNERI, *I Cavallieri di Santo Stefno nella storia della marina italiana (1562-1859)*, Pise, 1960.
- [146](#) J. DUMONT, *Lépante...*, pp. 48-50.
- [147](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, p. 311.
- [148](#) F. BRAUDEL, *La Méditerranée...*, pp. 302-306.
- [149](#) J. DUMONT, *Lépante...*, pp. 222-223.
- [150](#) J. URSU, *La politique orientale...*, p. 166.
- [151](#) J. DUMONT, *Lépante...*, pp. 175-177.
- [152](#) HARLAY, « Lettre de M. de Fourquevaux », fin mars 1568, *Correspondance d'Espagne*, cité dans D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, pp. 149-150.
- [153](#) L. DEL MARMOL-CARVAJAL, *L'Afrique...*, t. I. p. 520.

[154](#) A. QUARTI, *La Guerra contro i Turchi in Cipro e a Lepanto*, Venise, 1935. – N. MAROSINI, *La perdita di Famagosta e la gloriosa morte di Marcantonio Bragadin, relazione di fra Agostino*, Venise, 1893.

[155](#) C. H. HIMBER, « The Navy of Süleyman the Magnificent », *Archivium ottomanium*, 1980.

[156](#) M. LUPO GENTILE, « La battaglia di Lepanto », *Studi storici in onore di G. Volpe*, 1958, pp. 543-555.

[157](#) L. ASTRANA MARTIN, *La vie exemplaire et héroïque de Miguel de Cervantès*, 7 vol., Madrid, 1949.

[158](#) Sur tout ceci, mise au point de J. DUMONT, *Lépante...*, pp. 67-78.

[159](#) L. DEL MARMOL-CARVAJAL, *L'Afrique...*, t. I, p. 522.

[160](#) A. SCOTTI, *Journal du galérien florentin...*

[161](#) R. MAINE, *Nouvelle Histoire de la Marine*, t. I, Paris, 1977, p. 73.

[162](#) P. MOLMENTI, *Sebastiano Veniero e la battaglia di Lepanto*, Florence, 1899.

[163](#) A. SCOTTI, voir *supra*, note 21.

[164](#) MANFRONI, *Storia della Marina italiana della caduta di Constantinopoli alla battaglia di Lepanto*, Rome, 1897.

[165](#) Fr. GARNIER, *Le Journal de Lépante...*

[166](#) M. LESCURE, « Les “vaincus” de la bataille de Lépante », *L'Histoire*, 1981.

[167](#) J. GARNIER, *Le Journal de Lépante...*

[168](#) F. BRAUDEL, *La Méditerranée...*, cité par J. DUMONT, *Lépante...*, p. 92.

[169](#) CERVANTÈS, *Don Quichotte*, pp. 381-382.

[170](#) Tout particulièrement pour la conquête de Tunis par Charles Quint : *La Grande armée de l'empereur lequel s'en va combattre contre le Turc Barberousse, La Grande déconfiture des Turcs faite par les Chrétiens au royaume de Tunis et Copie d'une lettre datée de Tunis de la prise de La Goulette*, ces trois œuvres écrites toutes sur le moment et publiées l'année même, en 1535. Jan Cornelisz Vermeyen, peintre, se mit d'abord au service de Marguerite d'Autriche, l'accompagna à Augsbourg et à Innsbruck et fit alors dix-neuf portraits de la famille impériale. Il suivit ensuite Marie de Hongrie, sœur de l'empereur, en Espagne et prit part à la *Croisade* de Tunis, rapportant quantité de dessins et d'esquisses sur les combats, les paysages et les hommes. Il

fit le portrait du roi de Tunis Moulay Ahmad. De retour aux Pays-Bas, il s'appliqua, huit années durant, de 1546 à 1554, aux cartons d'une suite de tapisseries représentant tous les épisodes de la *Conquête de Tunis*, commandée par Charles Quint et supervisée par Marie de Hongrie. Les douze toiles immenses furent tissées dans l'atelier de Pannemaker, à peine achevées. Elles se trouvent actuellement, originaux ou copies, dans le salon de Charles Quint à l'Alcazar de Séville. On en fit, en 1554 et 1559, deux autres séries, de dimensions plus modestes. – (H. J. HORN, *Jan Cornelisz Vermeyen : painter of Charles V and his Conquest of Tunis*, 2 vol., Doornspijk, 1989. Vermeyen fit aussi un *Charles Quint vainqueur des Maures* (à Schönbrunn).

[171](#) G. DIEDO, « La battaglia di Lepanto... » – Marc Antoine Barbaro, à qui Diedo dédie ce récit, diplomate pour la *Sérénissime*, chargé d'abord de mission en France, fut envoyé à Constantinople en 1568. Hostile à une alliance avec le sultan, il fut emprisonné, durement traité, et libéré seulement en 1573. Il mit à profit ce séjour pour écrire trois ouvrages pour informer ses compatriotes sur les structures et les forces de l'Empire ottoman : *Ritratti delle forze turchesche*, *Scritture illustrative della Turchia* et *Diario delle cose occorse nel mondo dal 1537*.

[172](#) A. MOREL FATIO, *L'Hymne à Lépante*, Paris, 1893.

[173](#) G. A. QUARTI, *La battaglia...*

[174](#) T. CANO, *Arte para fabricar, fortificar y aparejar naos de guerra y merchanta ; con las Reglas de Archearlas...*, Réimpr. fac-simile, La Laguna, Tenerife, 1993.

[175](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, note 1, p. 164.

[176](#) M. MANTRAN, « L'écho de la bataille de Lépante à Constantinople », *Annales*, 1973, pp. 396-405.

[177](#) J. DUMONT, *Lépante...*, pp. 102-103.

[178](#) E. CHARRIÈRE, *Négociations...*, t. IV, p. 124.

[179](#) Cité par P. HUBAC, *Les Barbaresques...*, p. 185.

[180](#) *Ibid.*, note 1, p. 47.

[181](#) J. DUMONT, *Lépante...*, p. 104.

IV. L'AFRIQUE DES CORSAIRES

- [182](#) M. A. LADERO QUESADA, *Granada...*, pp. 209 sq.
- [183](#) E. ROSSI, « La lingua franca in Berberia », *Rivista delle colonie italiane*, 1928, pp. 143-150. – *Dictionnaire de la langue franque ou petit mauresque*, publié à Marseille, chez Feissart et Demondy.
- [184](#) D. DE HAEDO, *Topographie...*
- [185](#) L. DEL MARMOL-CARVAJAL, *L'Afrique...* passim et, pour les marchés dans les différentes villes, pp. 434, 470 et 538.
- [186](#) N. DURAND DE VILLEGAGNON, *Le discours de la guerre de Malte contenant la perte de Tripolis*, Lyon, 1553. – *Traité de la guerre de Malte et de l'issue d'icelle faussement imputée aux Français*, Paris, 1553.
- [187](#) Traduction dans la *Revue africaine*, 1970, en particulier pp. 509.529, 527 et 539.
- [188](#) S. BONO, *I Corsari...*, p. 387 sq.
- [189](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, p. 29.
- [190](#) A. ADORNO, *Itinéraire...*, pp. 101-109. – R. BRUNSCHVIG, *La Berbérie orientale...*, p. 340. – P. SEBAG, *Tunis...*
- [191](#) P. HUBAC, *Les Barbaresques...*, p. 93 sq.
- [192](#) G. MARÇAIS, « Recherches d'archéologie musulmane. Honein », *Revue africaine*, 1928, pp. 333-350.
- [193](#) R. LESPES, « Oran, ville et port avant l'occupation française », *Revue africaine*, 1934, pp. 287-295.
- [194](#) JEAN LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, éd. Ch. Schefer, Paris, 1898, p. 341. Voir aussi : IBN KHALDUN, *Histoire des Berbères*, trad. DE SLANE, 4 vol. Alger, 1856. Rééd. P. Casanova. Paris, 1968-1969.
- [195](#) F. CRESTI, « Description d'Alger au XVI^e siècle », *Revue de l'Occident musulman*, 1982.
- [196](#) A. DEVOULX, « Alger, étude archéologique et topographique », *Revue africaine*, 1875. – G. ESQUER. *Iconographie historique de l'Algérie*, Paris, 1929. – H. DE GRAMMONT, *Histoire d'Alger sous la domination turque (1516-1830)*, Paris, 1887. – Ch. MONCHICOURT, « Essai bibliographique sur les plans imprimés de Tripoli, Djerba, Tunis, La Goulette et sur un plan d'Alger au XVI^e siècle », *Revue africaine*, pp. 387-418.
- [197](#) L. DEL MARMOL-CARVAJAL, *L'Afrique...*, t. III, p. 407.

[198](#) Sur tout ceci et sur l'intérêt des différents auteurs : F. CRESTI, « Description d'Alger... », *passim*.

[199](#) D. DE HAEDO, *Topographie...*, t. XIV, pp. 364-374.

[200](#) L. DEL MARMOL-CARVAJAL, *L'Afrique...*, t. III, p. 402.

[201](#) F. CRESTI, « Description d'Alger », p. 14. – DE NICOLAY, *Les Quatre premiers livres des navigations...*

[202](#) D. DE HAEDO, *Topographie...*, t. XIV, pp. 414-433.

[203](#) Sur tout ceci, voir les textes cités *supra* pp. 140-155, en particulier les récits et traités de HAEDO et du Père DAN.

[204](#) *Mémoires du chevalier d'Arvieux...*, p. 45.

[205](#) Sur la condition des Juifs : D. DE HAEDO, *Topographie...*, pp. 90 *sq.*

[206](#) *Ibid.*, p. 52.

[207](#) *Ibid.*, p. 71.

[208](#) M. A. LADERO QUESADA, *Granada...*

[209](#) Tout ceci cité par TURBET-DELOF, *L'Afrique barbaresque...*, p. 135.

[210](#) D. DE HAEDO, *Topographie...*, p. 82.

[211](#) CERVANTÈS, *Le Captif*, p. 400.

[212](#) N. WEISSMANN, *Les Janissaires*, Paris, 1964.

[213](#) J. DENY, « Chansons de janissaires », *Mémoires de René Basset*, Paris, 1923, p. 82.

[214](#) *Ibid.*, pp. 83-84.

[215](#) D. DE HAEDO, *Topographie...*, p. 79.

[216](#) J. DENY, *Chansons de janissaires...*, p. 81.

[217](#) Sur les chantiers d'Alger : D. DE HAEDO, *Topographie...*, pp. 41 *sq.*

[218](#) Ch. MONCHICOURT, « Insécurité... », pp. 318-319.

[219](#) Lope de Figueroa, homme de guerre, capitaine alors déjà célèbre, couvert de gloire, inspira Lope de Vega et Calderón (*L'Alcade de Zalamea*).

[220](#) CERVANTÈS dans *L'Espagnole anglaise*, cité par J. BABELON, *La Captivité...*, p. 55. Voir aussi *El trato de Argel*, trad. VILADE, *Revue africaine*, 1891, pp. 143-145.

[221](#) Ch. MONCHICOURT, *Insécurité...*, p. 320.

[222](#) Voir *infra*, carte n° 3, p. 322.

[223](#) D. DE HAEDO, *Topographie...*, p. 66.

[224](#) J. L. BELACHEMI, *Nous, les frères Barberousse...*

- [225](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*
- [226](#) L. DEL MARMOL-CARVAJAL, *L'Afrique...*, t. I, p. 522.
- [227](#) G. DIEDO, *La battaglia di Lepanto...*, p. 42.
- [228](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, pp. 143, 122, 135 et 177.
- [229](#) J. L. BELACHEMI, *Nous, les frères Barberusse...*, note 10, p. 418. – G. B. COMANDE, *La Sicilia contro il corsaro Dragut (1551-1552)*, Palerme, 1956.
- [230](#) F. DAN, *Histoire de la Barbarie...* – A. GATEAU, « Introduction à l'étude du vocabulaire nautique en France », *Revue africaine*, 1946, pp. 140-183.
- [231](#) J. DENY, « Chansons de janissaires... », p. 84.
- [232](#) J. DE HAMMER, *Histoire de l'Empire ottoman...*, t. III, p. 57, cité dans D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, p. 160.
- [233](#) Cité dans *ibid.*, note 1, p. 156.
- [234](#) A. DEVAULX, « La première révolte des janissaires à Alger », *Revue africaine*, 1871, pp. 1-6.
- [235](#) E. WATBLED et A. MONNEREAU, *Négociations entre Charles Quint et Kheir ed-Din (1538-1540)*, Paris, 1881.
- [236](#) J. DENY, *Chansons de janissaires...*, Introduction.
- [237](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, pp. 132-133.
- [238](#) Ch. MONCHICOURT, « Épisodes de la carrière tunisienne de Dragut », *Revue tunisienne*, 1917, pp. 317-324, 1918, pp. 263-273.
- [239](#) Sur tout ce qui précède : E. DE LA PRIMAUDAIE. *Documents inédits...*, doc. n° I, III, IV, XXIII, LV, LVII, LVIII, LIX. – R. RICARD, « Ibéro-Africana. Textes espagnols sur la Berbérie (XV^e, XVI^e, XVII^e siècles) », *Revue africaine*, 1945.
- [240](#) F. BRAUDEL, *Les Espagnols et l'Afrique du Nord...*, plan hors-texte (pp. 420-421). – P. SEBAG, « Cartes, plans et vue générales de Tunis et de La Goulette aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Mémoires Ch. A. JULIEN*, Paris, 1964.
- [241](#) E. DE LA PRIMAUDAIE, « Documents inédits... », doc. IV, XXXIII, XXXIV.
- [242](#) *Ibid*, doc. XXV et LXVIII.
- [243](#) *Ibid*. doc. XXIX. XXV.
- [244](#) L. DEL MARMOL-CARVAJAL, *L'Afrique...*, t. III. p. 539.
- [245](#) F. ELIE DE LA PRIMAUDAIE, « Documents inédits... », doc. I, XXXVI.
- [246](#) *Ibid.*, doc. II.
- [247](#) P. DE RIBERA, 1534, cité par F. BRAUDEL, *Les Espagnols et l'Afrique...*

[248](#) F. ELIE DE LA PRIMAUDAIE, « Documents inédits... », doc. XXX, XL, VII, XII.

[249](#) P. RUFF, *La domination espagnole...*, pp. 23 sq. – E. PELLISSIER DE REYNAUD, « Expéditions et établissements des Espagnols en Barbarie », in *Exploration scientifique de l'Algérie*, Paris, 1845.

[250](#) Cité par F. BRAUDEL, *Les Espagnols et l'Afrique...*

[251](#) CERVANTÈS, *Don Quichotte*, XXXIX, p. 382.

V. LES ESCLAVES

[252](#) M. A. LADERO QUESADA, « La esclavitud por guerra... » – A. NÈGRE, « A propos de Mogadiscio au Moyen Age », *Annales de l'Université d'Abidjan*, 1977, pp. 5-38.

[253](#) E. BOUSQUET, *Les conditions des serfs et des esclaves à Byzance et dans l'Orient latin*, Lausanne, 1962. – A. HADJINICOLAOU-MARAVA, *Recherches sur la vie des esclaves dans le monde byzantin*, Athènes, 1950.

[254](#) Ch. VERLINDEN, « Aspects de l'esclavage dans les colonies médiévales italiennes », *Hommages à Lucien Febvre*, vol. II, Paris, 1953, pp. 91-103. – « La Crète, débouché et plaque tournante de la traite des esclaves aux XIV^e et XV^e siècles », *Studi Fanfani*, vol. III, Milan, 1962, pp. 593-669.

[255](#) B. KREKIĆ, *Dubrovnik (Raguse) et le Levant au Moyen Age*, Paris, 1961. – A. TEJA, « Aspetti della vita economica di Zara dal 1289 al 1409 », t. II, « La schiavitù domestica e il traffico degli schiavi », *Rivista Dalmatica*, 1940-1942. – M. FINLEY, « La servitude pour dettes », *Revue d'Histoire du droit*, 1965, pp. 159-184.

[256](#) J. HEERS, *Esclaves et domestiques au Moyen Age dans le monde méditerranéen*, Paris, 1981.

[257](#) A. BRUTAILS, « Études sur l'esclavage en Roussillon », *Nouvelle Revue d'Histoire du Droit français et étranger*, 1886, pp. 5-44.

[258](#) *Recueil de la Société Jean Bodin pour l'Histoire comparative des institutions*, t. XIV, *La paix*, Bruxelles, 1962, pp. 397-545.

[259](#) J. HEERS, *Les partis et la vie politique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1981. – *L'Esilio, la Vita politica e la Società nel Medioevo*, Naples, 1997.

[260](#) J. M. MADUREL MARIMON, « Ventas de esclavos sardes de guerra a Barcelona en 1374 », *IV Congreso de Historia de la Corona de Aragón*, 1959, pp. 285-289. – « Los seguros de vida en Barcelona », *Anuario de Historia del Derecho Español*, 1955, pp. 123-188.

[261](#) A. SCHIAFFINI, *Testi fiorentini del Duecento e dei primi del Trecento*, n° 6, *Cronaca fiorentina del secolo XIV, anno 1230*, Florence, 1926.

[262](#) E. CRISTIANI, *Nobiltà e Popolo nel Comune di Pisa*, Naples, 1962.

[263](#) G. MELONI, *Genova e Aragona all'epoca di Piero il Ceremonio*, t. II (1355-1360), Padoue, 1976.

[264](#) *Vita di Cola di Rienzo*, Bracciano, 1924, p. 259.

[265](#) *Storia d'Italia di Francesco Guicciardini*, t. II, livre V, chap. V, p. 24.

[266](#) G. CARADENTE, *I trionfi nel primo Rinascimento*, Turin, 1963.

[267](#) G. L. HERSEY, *The Aragonese Arch 1443-1475*, New Haven, Londres, 1973.

[268](#) G. CHIESA, *Il diario della Città di Roma dall'anno 1480 all'anno 1492 di Antonio de Vascho* (Rerum Italicarum Scriptores, t. XXIII, 3^e partie, p. 541).

[269](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, p. 36.

[270](#) *Ibid.*, p. 9.

[271](#) L. DEL MARMOL-CARVAJAL, *L'Afrique...*, t. I, p. 521.

[272](#) G. JEHEL, *Les Génois en Méditerranée...*, pp. 12 sq.

[273](#) E. MITRE FERNANDEZ, « La frontière de Grenade aux environs de 1400 », *Le Moyen Age*, 1972, pp. 489-522.

[274](#) J. MIRET Y SANS, « La esclavitud... »

[275](#) B. DE LA BROQUIÈRE, *Le Voyage en terre d'outre-Mer*, éd. H.A. Scheffer, Paris, 1892.

[276](#) A. BRUTAILS, voir *supra*, note 6.

[277](#) P. EGIDI, « La colonia sarracena di Lucera e la sua distruzione », *Archivio storico per le provincie napoletane*, XXXVI (1911), pp. 597-694, XXXVII (1912), pp. 71-89, 664-696, XXXVIII (1913), pp. 681-707, XXXIX (1914) pp. 132-171, 697-766.

[278](#) M. A. LADERO QUESADA, *Granada...*, p. 522.

[279](#) J. MIRET Y SANS, « La esclavitud... »

[280](#) A. NÈGRE, *A propos...* voir *supra*, note 1.

[281](#) J. HEERS, *Esclaves et domestiques...* (voir *supra*, note 5), p. 89.

- [282](#) Sur tout ceci : M. BALARD, *La Romanie génoise...*
- [283](#) Voir *supra*, note 3.
- [284](#) A. CLOT, *L'Égypte des Mamelouks. L'empire des esclaves (1250-1517)*, Paris, 1996.
- [285](#) L. CIBRARIO, « Note sul commercio degli schiavi a Genova nel secolo XIV », *Opere varie*, Turin, 1960.
- [286](#) D. DE HAEDO, *Topographie...* – P. DAN, *Histoire de Barbarie et de ses corsaires...* – J.-B. GRAMAYE, *Les cruautés exercées...*
- [287](#) L. TRIA, « La Schiavitù in Liguria (ricerche e documenti) », Gênes, 1947, *Atti della Società ligure di Storia Patria*, vol. LXX).
- [288](#) I. ORIGO, « The Domestic Enemy : the eastern Slaves in Tuscany in the Fourteenth and Fifteenth Century », *Speculum*, 1955.
- [289](#) R. LIVI, *La Schiavitù domestica nei tempi di mezzo e nei moderni. Ricerche storiche di un antropologo*, Padoue, 1928.
- [290](#) R. C. TEXLER, « The Foundlings of Florence (1395-1455) », *History of Childhood Quarterly*, 1973, pp. 259-284.
- [291](#) J. HEERS, *Esclaves et domestiques...* (voir *supra*, note 5), pp. 217-221.
- [292](#) A. BRUTAILS, « Étude sur l'esclavage... », voir *supra*, note 6.
- [293](#) J. MIRET Y SANS, « La esclavitud en Calaluña... »
- [294](#) V. CORTES, *La Esclavitud en Valencia...*
- [295](#) J. E. LOPEZ DE COCA CASTAÑA, « Esclavos... », pp. 279-280. – T. GARCIA FIGUERAS, « Cabalgados, correrias y entradas de los Andaluces en el littoral africano en la segunda mita del siglo XV », *Revista de Historia militar*, Madrid, 1957, pp. 51-79.
- [296](#) V. CORTES, *La Esclavitud en Valencia...*
- [297](#) L. TRIA, « La Schiavitù in Liguria... » voir *supra*, note 36.
- [298](#) J. MORET Y SANS, « La esclavitud en Calaluña... », p. 7.
- [299](#) A. FRANCO, *La Esclavitud in Sevilla y su tierra a fine de la Edad Media*, Séville, 1979.
- [300](#) Sur tout ce qui précède : P. BONNASIE, *La organización del Trabajo en Barcelona a fines del siglo XV*, Barcelone, 1975.
- [301](#) Cité par MIRET Y SANS, « La esclavitud en Calaluña... », pp. 60-61.
- [302](#) J. M. MADIREL MARIMON, « Los seguros... » voir *supra*, note 9.
- [303](#) A. BRUTAILS, « Étude sur... » voir *supra*, note 6.

[304](#) A. M. RODRIGUES, « Les esclaves dans la société portugaise au Moyen Âge », Mémoire, Université Paris IV, 1979.

[305](#) M. A. LADERO QUESADA, « La esclavitud por guerra... »

[306](#) Ch. MONCHICOURT, « L'insécurité... »— A. DEVOULX, *Le registre des prises maritimes, traduction d'un document inédit concernant le partage des captures*, Alger, 1873. E. G. FRIEDMAN, *Spanish Captives in North Africa in the Early Modern Ages*, Wisconsin, 1983.

[307](#) D. DE HAEDO, *Topographie...*

[308](#) P. DAN, *Histoire de la Barbarie...*

[309](#) *Ibid*, p. 378.

[310](#) J. DE PASAMONTE, « Vida y Trabajos... » CERVANTÈS, *El trato de Argel*, trad. de Vilade, *Revue africaine*, 1891, pp. 109-160. — G. AUDISIO, « Recherches sur l'origine et la signification du mot “bagne” », *Revue africaine*, 1957, pp. 363-380.

[311](#) CERVANTÈS, cité par J. BABELON, *L'esclavage de Cervantès...*, p. 88.

[312](#) P. SEBAG, « Cartes, plans... », — *Voyage du chevalier d'ARVIEUX...*

[313](#) M. A. LADERO QUESADA, *Granada...*, p. 203.

[314](#) A. ADORNO, *Itinéraire...*, p. 127.

[315](#) J. L. BELACHEMI, *Nous, les frères Barberousse...*, p. 214.

[316](#) M. A. LADERO QUESADA, *Granada...*, p. 201.

[317](#) *Ibid.*, p. 203.

[318](#) S. BONO, *I corsari barbareschi...*, pp. 140-141.

[319](#) *Ibid.*, p. 338.

[320](#) J. MORAND, *Itinéraire d'Antibes...*

[321](#) S. BONO, *I corsari barbareschi...*, p. 340.

[322](#) Cité par J. BABELON, *L'esclavage de Cervantès...*, p. 51.

[323](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois...*, p. 182.

[324](#) *Ibid.*, pp. 165-166. — J.-B. GRAMAYE, *Les cruautés...*

[325](#) CERVANTÈS, *Le Captif...*

[326](#) J. DE PASAMONTE, « Vida y Trabajos... »

[327](#) E. MITRE FERNANDEZ, *La Frontière de Grenade...*, voir *supra*, note 22.

[328](#) Ch. MONCHICOURT, « L'insécurité... », pp. 319-320.

[329](#) *Ibid.* et J. MORAND, *Itinéraire...*, pp. 91 et 135.

[330](#) P. MACAIRE, « Majorque et le Maghreb au xve siècle », thèse, Université de Paris IV, 1977.

[331](#) P. LOPEZ ELUM, « Apresamento y Ventas de Moros cautivos en 1441 por “acaptar” sin licencia », *Al Andalus*, 1969, pp. 329-356.

[332](#) V. CORTES, *La Esclavitud...*, p. 46 et doc. n° 213.

[333](#) Voir *supra*, note 79.

[334](#) J. HEERS, *Esclaves et domestiques...* (voir *supra*, note 5), p. 238.

[335](#) *Ibid.*, p. 227.

[336](#) T. M. VINYOLÉS, « La vita quotidiana della gente di mare (esempi barcellonesi dei secoli XIV e XV », *Medioevo, Saggi e Rassegni*, 1996, pp. 9-36.

[337](#) *Mémoires du chevalier d'Arvieux...*, p. 84.

[338](#) M. DE ESPALZA, « Moriscos y Andalusiez en Tùnez durante el siglo XVII », *Al Andalus*, 1969, pp. 248-327.

[339](#) M. A. LADERO QUESADA, « La esclavitud... »— P. MALAUSSENA, « Le rachat des captifs chrétiens en pays musulmans à la fin du xive siècle », *Annales du Midi*, 1968.

[340](#) Ch. MONCHICOURT, « L'insécurité... », p. 20.

[341](#) Cl. CARRÈRE, *Barcelone, centre économique à l'époque...*, pp. 624-625.

[342](#) E. LOPEZ DE COSTA CASTAÑAR, « Esclavos... », pp. 293-300.

[343](#) Voir *supra*, note 87.

[344](#) CERVANTÈS, *L'Espagnole anglaise et Nouvelles exemplaires*. Sur tout ceci, voir J. BABELON, *L'esclavage de Cervantès...*, pp. 58-73.

[345](#) J. GRACIÁN, *Tractado de la redención de captivos*, Rome, 1597, in *Biblioteca de Autores españoles*, t. V, p. 452-485 (en particulier pp. 456-457 et 469) et Appendice V.

[346](#) J. DE PASAMONTE, « Vida y Trabajos... »

[347](#) J. W. BRODMAN, *The Trinitarian...* V. CORTES, *La Esclavitud...*

[348](#) W. RUDT DE COLLENBERG, « Les Litterae... »

[349](#) J. DELAVILLE LE ROUX, « L'Ordre de Montjoye », *Revue de l'Orient latin*, 1893, pp. 39-50.

[350](#) R. DE JUAN, *De la redención de cautivos, Sagrado Instituto del orden de la Sma. Trinidad*, Madrid, 1686. — J. A. GARÍ Y SIUMELL, *La Orden redentora de la Merced ó sea Historia de las redenciones de cautivos cristianos*, Barcelone, 1873.

[351](#) P. DESLANDRES, *L'ordre des Trinitaires...*, – J.W. BRODMAN, *The Trinitarian...– Discours du rachat de cent quatre-vingt-six tant chrétiens que chrétiennes captifs d'entre les Maures*, Paris, 1582. – J. GRACÍAN, voir *supra*, note 94. – J. BOURGEOIS, *Institution et fondation de l'ordre de la très sainte et indivise Trinité*, Douai, 1594-1606.

[352](#) S. BONO, *I Corsari barbareschi* p. 330.

VI. FRAYEURS ET PROPAGANDES

[353](#) A. GARCÍA SANDOVAL, *Organización de la defensa de la costa del regno de Granada desde su reconquista hasta finales del siglo XVI*, Grenade, 1947. – M. L. LADERO QUESADA, *Granada...*, pp. 237 sq.

[354](#) F. BRAUDEL, *La Méditerranée...*, pp. 211 sq. – J. TEMBOURY ALVAREZ, *Torres almenares (costa occidental)*, Malaga, 1975.

[355](#) S. BONO, *I Corsari barbareschi...*, pp. 193 sq. – pour la Calabre : G. VALENTE, *Le torri costiere della Calabria*, Cosenza, 1960.

[356](#) G. PETTI BALBI, « I nomi di navi a Genova nei secoli XII e XIII », *Miscellanea Falco*, t. II, pp. 65-86. – B. Z. KEDAR, *Mercanti in crisi a Genova e Venezia nel '300*, Rome, 1981.

[357](#) Archivio di Stato di Genova, *Notai*, Tommaso di Recco, filsa 1, n° 45, le 24 mai 1449.

[358](#) V. BORGHESI, *Il Mediterraneo tra due rivoluzioni nautiche (secoli XIV-XVII)*, Florence, 1980. – M. TANGHERONI, « La vita a bordo delle navi », *Artigiani e salariati. Il mondo del lavoro nell'Italia dei secoli XII-XV*, Pise, 1984.

[359](#) M. PARDESSUS, *Collection de droit maritime*, vol. 4, Paris, 1937. – M. CALEGARIO, « Patroni di navi e magistrature maritime. I Conservatores Navium », *Miscellanea di Storia ligure*, 1970.

[360](#) M. T. FERRER I MALLOL, « Dos Registros de l'“Officium Maris” de Genova (1402-1419) », *Congresso Storico Liguria*, Bordigera, 1974, pp. 248-348.

[361](#) F. C. LANE, « Fleet and Fairs : the Fonction of the Venetian Muda », *Studi in onore di A. Saponi*, Milan, 1937. – D. STÖKLY, *Le système de l'incanto des*

galées du marché de Venise (fin XIII^e-milieu XV^e siècle), Leiden, 1995. – G. LUZZATTO, « Navigazione in linea e navigazione libera nelle grandi città mari del Medio Evo », *Studi di storia economica veneziana*, Venise, 1955. – M. E. MALLET, *The Florentine Galleys in the XVth. Century*, Oxford, 1967.

[362](#) A. UNALI, « Il “Libre de acordament di equipaggi per la guerra di corsa nel’400” », *Collana di Studi Italo-Iberici*, Cagliari, 1982, pp. 83-102. – *Marinai, pirati e corsari catalani nel Basso Medioevo*, Bologne, 1983.

[363](#) G. JEHEL, *Les Génois en Méditerranée occidentale...*, p. 15.

[364](#) I. PARLOS, *Les Pirates en Méditerranée...*, voir *supra* note 57, chapitre I.

[365](#) A. BOITEUX, *La fortune de mer. Le besoin de sécurité et les débuts de l’assurance maritime*, Paris, 1968. – J. HEERS, « Le prix de l’assurance maritime à la fin du Moyen Age », *Revue d’Histoire économique et sociale*, 1952, pp. 7-19.

[366](#) G. PETTI BALBI, *Caffaro e la chronachistica*, Gênes, 1982.

[367](#) A. MAC KAY, « The Ballad and the Frontier in Late Medieval Spam », *Bulletin of Hispanic Studies*, 1976, pp. 15-33. – « Los romances fronterizos como fuente histórica », *IV Coloquio de Historia Medieval Andaluza*, Almeria, 1988, pp. 273-295.

[368](#) M. A. LADERO QUESADA, *Granada...*, pp. 226-230.

[369](#) A. COSTER, *Fernando de Herrera...*

[370](#) H. D. DE GRAMMONT, *Le R’azaouat est-il l’œuvre de Kheir ed-Din ?* Villeneuve-sur-Lot, 1873.

[371](#) D. DE HAEDO, *Histoire des rois d’Alger...*, p. 74.

[372](#) Cité par J. L. BELACHEMI, *Nous les frères Barberousse...*, p. 429.

[373](#) Cité par J. L. BELACHEMI, *Nous les frères Barberousse...* pp. 430-431.

[374](#) A. RICHER, *Vie des plus célèbres marins : Barberousse*, Paris, 1781.

[375](#) G. ESQUER, *Iconographie historique de l’Algérie...*, t. I, pl. II.

[376](#) G. VALENTE, *Vita di Occhiali*, Milan, 1960. – S. BONO, *I Corsari barbareschi...*, pp. 350-358. – G. A. QUARTI, « Notizie intorno al corsaro Luca Galeni-Occhiali, cristiano renegato », *Rivista di cultura marinara*, 1931, pp. 241-242. cité par S. BONO, *I Corsari barbareschi...*, p. 354.

[377](#) P. CHAMPION, *Dictionnaire des lettres françaises, XVI^e siècle...*, p. 130. – VILLEGAGNON, *Traité de la guerre de Malte...*

[378](#) J. DUMONT, *L’Église au risque de l’Histoire*, Paris, 1984, p. 177.

[379](#) J. DUMONT, *Lépante...*, pp. 233-235.

[380](#) Cité par J. MAURAND, *Itinéraire...* Appendice VIII, p. 325, voir aussi pp. XV, XVIII et XXII.

[381](#) BRANTÔME, *Œuvres...*, t. IV, pp. 140-141.

[382](#) *Ibid.*, p. 142.

[383](#) *Ibid.*, p. 149.

[384](#) J. L. BELACHEMI, *Nous les frères Barberousse...*, note 19, p. 426, qui cite la *Déposition du baron de la Garde* (Bibliothèque nationale, Paris, Fonds Moreau, n° 718, f° 224).

[385](#) BRANTÔME, *Vie des hommes illustres...*

[386](#) G. TURBET-DELOF, *L'Afrique barbaresque...*, titres cités dans la Bibliographie de cet ouvrage.

[387](#) Cité par P. BOYER, *La vie quotidienne à Alger à la veille de l'intervention française*, Paris, 1963, p. 10.

[388](#) *Mémoires du chevalier d'Arvieux...*

[389](#) LAUGIER DE TRACY, cité par P. HUBAC, *Les Barbaresques...*, pp. 214-215.

[390](#) M. L. DUFRESNOY, *L'Orient romanesque en France...*, p. 18.

[391](#) VOLTAIRE, cité par P. HUBAC, *Les Barbaresques...*, pp. 230-231.

[392](#) A. VOYARD, *Les turqueries...*, – M. L. DUFRESNOY, *L'Orient romanesque...*, p. 66. Cet Ibrahim, esclave d'origine chrétienne, devint le protégé de Soliman qui, en 1520, fit bâtir pour lui un grand palais, près de l'hippodrome de Constantinople. Grand vizir en 1523, il épousa, au cours de fêtes splendides, Khadidja, sœur de l'empereur. En janvier 1536 il regagnait Constantinople en grand vainqueur des Perses, en compagnie de Soliman, et quelques semaines plus tard, en mars, fut brutalement disgracié, étranglé le jour même, victime sans doute de jalousies au sein du sérail. – A. GEOFFROY, *Briefve description de la mort du Grand Turc*, Paris, 1545 et G. POSTE, *La Tierce Partie des orientales histoires*, Poitiers, 1560.

[393](#) M. A. LADERO QUESADA, *Granada...*, p. 200.

[394](#) L. CAZENAVE, *L'Esclavage de Cervantès...*, pp. 103-105.

[395](#) Cité et résumé par P. BOYER, *La Vie quotidienne...* (voir *supra*, note 35), pp. 76-78.

[396](#) G. TURBET-DELOF, *L'Afrique barbaresque...*, pp. 222-223. – A. VOYARD, *Les Turqueries...*

[397](#) P. MARTINO, « Les Arabes dans la comédie... »

[398](#) M. L. DUFRESNOY, *L'Orient romanesque...*, pp. 10 sq.

CONCLUSIONS

[399](#) P. DE BRANTÔME, *Vie des hommes illustres...* Cité par G. TURBET-DELOF, *L'Afrique romanesque...*, p. 138, avec plusieurs autres exemples.

[400](#) S. BONO, *I Corsari barbareschi...*, pp. 253-255, qui cite la thèse de A. RIGGIO analysée par ailleurs, avec d'autres écrits, dans la revue *Oriente Moderno*, 1951, pp. 216-217.

[401](#) D. ROPS, *L'Histoire de l'Église du Christ*, t. VI, pp. 108-110, cité par J. DUMONT, *Lépante...*, p. 90.

[402](#) P. HUBAC, *Les Barbaresques...*

[403](#) *Ibid.*, « Avant-propos ».

[404](#) G. FISHER, *Barbary Legend...*

Bibliographie

SOURCES IMPRIMÉES

- ADORNO A., *Itinéraire d'Anselme Adorno en Terre sainte (1470-1471)*, éd. J. Heers et G. De Groer, Paris, 1978.
- E. D'ARANDA, *Relation de la captivité et la liberté du sieur Emmanuel d'Aranda*, 1656.
- Mémoires du chevalier d'Arvieux recueillis et mis en ordre par le R.P. Labat*, 6 vol., Paris, 1735.
- Voyage du chevalier d'Arvieux à Tunis*, éd. de Maussion de Favières, préface de P. GORCE, Paris, 1994.
- BRANTÔME, *Œuvres complètes de Pierre de Bourdeilles, seigneur de Brantôme*, éd. L. Lalanne, 12 vol., Paris, 1864-1893.
- BRAUN G., VAN DER NOEVEL S., HOGENBERG Fr., *Théâtre des cités du monde*, Cologne, 1579.
- BRUN R., « Annales avignonaises de Datini », *Mémoires de l'Institut Historique de Provence*, 1935.
- CARRELIÈRES T. DE, *Histoire de l'entreprise de Tripoli et de la prise de Gerbes*, Lyon, 1560.
- CERVANTÈS M. DE, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, trad. L. Viardot, chronologie et préface L. Urrutia, 2 vol., Paris, 1969.
- *El trato de Argel*, trad. Vilade, in *Revue africaine*, 1891, pp. 109-160.
- EL BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, éd. de Slane, Paris, 1859.
- CHARRIÈRE E., *Négociations de la France dans le Levant*, 4 vol., Paris, 1848-1860.

- DAN P., *Histoire de la Barbarie et de ses corsaires...*, Paris, 1637, 2^e éd., 1649.
- DENY J., « Chansons de janissaires d'Alger », *Mémoires de René Basset*, Paris, 1923.
- DIEDO G., « La battaglia di Lepante », in *Biblioteca rara*, Milan, 1863, pp. 3-47.
- Discours du rachat de cent quatre-vingt-six tant chrétiens que chrétiennes captifs d'entre les Maures*, Paris, 1582.
- Voyage en Turquie et en Grèce du R.P. Robert de Dreux*, publication annotée par H. Pernot, Paris, 1925.
- Du FRESNE-CANAY, *Voyage du Levant (1573)*, éd. Hauser, 1897.
- ÉLIE DE LA PRIMAUDAIE F., « Documents inédits sur l'Histoire de l'occupation espagnole en Afrique (1506-1574) », *Revue africaine*, 1875.
- ESPINCHARD J., *Histoire des Ottomans*, Paris, 1600.
- GARNIER FR., *Le Journal de Lépante*, Paris, 1956.
- GRACIÁN J., *Tract ado de la redempción de captivos*, Rome, 1597. Réimpr. in *Biblioteca de Autores españoles*, t. LV, pp. 452-485.
- GRAMAYE J.B., *Les cruautés exercées sur les Chrétiens dans la ville d'Alger*, Paris, 1620.
- HAEDO D. DE, *Histoire des rois d'Alger*, trad. H.-D. de Grammont, Paris, 1998.
- *Topografía e historia general de Argel...*, Valladolid, 1612. Réimpr. Madrid, 3 vol., 1927-1929, trad. Berbrugger et Monnereau in *Revue africaine*, 1870, pp. 364-373, 414-433, 490-519, .1871. pp. 41 sq., 202 sq., 375 sq.
- « Dialogos de la captividad », trad. Moliner et Volle, in *Revue africaine*, 1895, pp. 54-103, 198-258, 320-367 ; 1896, pp. 5 sq. ; 1897 pp. 153 sq., 249 sq.
- « Epitome de los reyes de Argel », trad. H.-D. de Grammont, in *Revue africaine*, 1880, pp. 37 sq., 116 sq., 215 sq., 261 sq., 344 sq., 401 sq., 1881, pp. 5 sq., 97. Reéd. en un volume, Alger, 1881, et *Histoire des rois d'Alger*, trad. H.-D. de Grammont, Paris, 1998.
- JAEGER G.A., *Bibliographie thématique des aventuriers de la mer. XVI^e-XX^e siècle*, Lausanne, 1983.
- LAMI M. et ROUANET L., *La confession d'un corsaire inconnu*, Paris, 1911.
- LANEREDUCCI Fr. et BOSIO G.O., « Costa e Discursi di Barberia », trad. P. Granchamp, in *Revue africaine*, 1925, pp. 421-549.
- LAUGIER DE TRACY, *Histoire du royaume d'Alger*, Amsterdam, 1725.
- LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, éd. Ch. Schaffer, Paris, 1898.

- MARMOL-CARVAJAL DEL, *Descripción general de Africa...*, Grenade et Malaga, 3 vol., 1573-1579, trad. Perrot d'Ablancourt sous le titre *L'Afrique de Marmol*, 3 vol., 1667.
- MAS-LATRIE L. DE, *Traités de paix et documents divers concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au Moyen Age*, 2 vol., Paris, 1866-1872.
- MAURAND J., *Itinéraire d'Antibes à Constantinople (1544)*, Paris, 1901.
- MELIKOFF-SAYAR I., *Le Destan d'Umur Pacha*, Paris, 1954.
- MONTLUC B. DE, *Commentaires... où sont décrits les combats, les rencontres...*, coll. Petitot, 3 vol. Paris, 1821.
- NICOLA DE NICOLAÏ, *Les Quatre premiers livres des Navigations et Pérégrinations orientales*, Lyon, 1568.
- PASAMONTE J. DE, « Vida y Trabajos », in *Autobiografias de soldados (siglo XVII)*, Madrid, 1956, pp. 5-74.
- QUARTI G.A., *La battaglia di Lepante nei canti popolari dell'epoca*, Milan, 1930.
- RICARD R., « Ibero-Africana. Textes espagnols sur la Berbérie (xv^e, xvi^e, xvii^e siècles) », in *Revue africaine*, 1945.
- Mémoires de la vie de François de Scepeaux, seigneur de Vieilleville et comte de Durtal, maréchal de France*, éd. M. Petitot, 3 vol., Paris, 1822.

TRAVAUX

- ACHARD P., *Histoire de la Méditerranée : la vie extraordinaire des frères Barberousse, corsaires et rois d'Alger*, Paris, 1939.
- BABELON J., *Cervantès*, Paris, 1939.
- BALARD M., *La Romanie génoise (xiii^e-début du xv^e siècle)*, 2 vol., Rome, 1978.
- BARATIER E. et REYNAUD F., *Histoire du commerce de Marseille*, t. III, 1421-1481, Paris, 1951.

- BELACHEMI J.L., *Nous les frères Barberousse, corsaires et rois d'Alger*, Paris, 1984.
- BONO S., *I corsari barbareschi*, Turin, 1964.
- BOURRILLY V.L., « Les diplomates de François I^{er}, Antonio Ricon », *Revue historique*, 1913.
- « La première ambassade d'Antonio Ricon en Orient », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 1900.
- « L'ambassade de La Forest et de Marcillac à Constantinople », *Revue historique*, 1901.
- *Guillaume du Bellay*, Paris, 1905.
- BRACEWELL C.W., *The Uskoks of Senj*, Ithaque, 1992.
- BRAUDEL F., *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, 1949.
- « Les Espagnols et l'Afrique du Nord de 1492 à 1517 », *Revue africaine*, 1928.
- BRODMAN J.W., *The Trinitarian and Mercedarian Orders : A Study of Religions Redemptionism in the Thirteenth Century*, P.H.D. University of Virginia, 1974 (Xerox University Microfilms. Londres, 1980).
- BRUNSCHVIG R., *La Berbérie orientale sous les Hafsides des origines au xve siècle*, 2 vol., Paris, Adrien Maisonneuve, 1940-1947.
- CAPELLONI L., *Vita del Principe Andrea Doria*, Gênes, 1863.
- CARRÈRE CL. *Barcelone, centre économique à l'époque des difficultés, 1380-1462*, 2 vol., Paris, 1967.
- CAZENAVE J., « L'esclavage de Cervantès à Alger (1575-1580) », *Bulletin de la Société de géographie d'Alger*, 1924.
- CHAUNU P. et ESCAMILLA M., *Charles Quint*, Paris, 2000.
- CHRISTIAN P., *Histoire des corsaires et des pirates*, Paris, 1846-1850.
- COMANDE G.B., *La Sicilia contro il corsaro Dragut (1551-1552)*, Palerme, 1956.
- CORTES V., *La Esclavitud en Valencia durante el reinado de los reyes católicos (1479-1516)*, Valence, 1964.
- COSTER A., *Fernando de Herrera (el Divino)*, Paris, 1908.
- COUR A., *L'établissement des dynasties des chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs d'Alger*, Paris, 1904.
- CRESTI P., « Description d'Alger au xvi^e siècle » in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 1982, pp. 1-22.

- CROOKS E.J., *The Influence of Cervantès in the 17.th Century*, Baltimore, 1931.
- DESLANDRES P., *L'ordre des Trinitaires pour le rachat des captifs*, 2 vol., Toulouse-Paris, Privat, 1903.
- DEVOULX A., « Alger. Étude archéologique et topographique... », *Revue africaine*, 1875.
- DUFRESNOY M.L., *L'Orient romanesque en France. 1704-1789*, Montréal, 1946.
- DUMONT J., *Lépante, l'Histoire étouffée*, Paris, 1997.
- ENGEL C.E., *L'ordre de Malte en Méditerranée (1530-1798)*, Monaco, 1957.
- ESQUER G., *Iconographie historique de l'Algérie...*, Paris, 1929. t. I, ^{xvi}^e siècle – 1820.
- FARINE Ch., *Deux pirates du ^{xv}^e siècle*, Paris, 1869.
- FISHER G., *Barbary Legend, War, Trade and Piracy in North-Africa (1415-1830)*, Oxford, 1957.
- FONTENAY M. et TENENTI A., « Course et piraterie en Méditerranée de la fin du Moyen Âge au début du ^{xix}^e siècle », in *Course et piraterie*, Paris, 1975, t. I, pp. 78-136.
- FRIEDMAN E.G., *Spanish Captives in North Africa in the Early Modern Ages*, Wisconsin, 1983.
- GEORIS M., *Charles Quint, un César catholique*, Paris, 1999.
- GRAMMONT H. DE, *Histoire d'Alger sous la domination turque (1516-1830)*, Paris, 1887.
- GUIRAL J., « Commerce et piraterie à Valence de 1410 à 1430 », *Anuario de Estudios Medievales*, 1980.
- GUIRAL-HADZIIOSSIF J., *Valence, port méditerranéen au ^{xv}^e siècle (1410-1525)*, Paris, 1985.
- HAMMER J. DE, *Histoire de l'Empire ottoman*. t. III, Paris, 1833-1848.
- HUBAC P., *Les Barbaresques et la course en Méditerranée*, Paris, 1959.
- INALCIK H., *The Ottoman Empire*, Londres, 1973.
- JAEGER G.A., *Pirates, flibustiers et corsaires (Histoire et Légendes d'une société d'exception)*, 1987.
- JEHEL G., *Les Génois en Méditerranée occidentale (fin ^x^e-début ^{xiv}^e siècle). Ebauche d'une stratégie pour un empire*, Amiens, 1993.
- JULIEN Ch.-A., *Histoire de l'Afrique du Nord*, 3^e éd., 2 vol., Paris, 1978.
- JURIEN DE LA GRAVIÈRE E., *Doria et Barberousse*, Paris, 1886.

- *Les Corsaires barbaresques et la marine de Soliman*, Paris, 1887.
- LADERO QUESADA M.A., *Granada historia de ma ciudad*, Madrid, 1970.
- « La esclavitud por guerra a fines del siglo XV : el caso de Malaga », *Hispania* (Madrid), 1967, pp. 63-88.
- LAMOUCHE L., *Histoire de la Turquie*, Paris, 1953.
- LESPÈS R., *Alger*, 1830.
- « Oran, ville et port avant l'occupation française », *Revue africaine*, 1934, pp. 287-298.
- LOPEZ DE COCA CASTAÑAR J.E., « Esclavos, alfuqueques y mercaderes en la frontera del mar de Alborán (1490-1516) », *Hispania*, 1978, pp. 275-300.
- MARTINO P, « Les Arabes dans la Comédie et le Roman du XVIII^e siècle », *Revue africaine*, 1905.
- MIRET Y SANS J., « La esclavitud en Cataluña en los ultimos tiempos de la Edad media » in *Revue hispanique*, 1917, pp. 1-109.
- MONCHICOURT Ch., « L'insécurité en Méditerranée durant l'été 1550 », *Revue tunisienne*, 1917.
- « Essai bibliographique sur les plans imprimés de Tripoli, Djerba et Tunis-La Goulette au XVI^e siècle et Note sur un plan d'Alger » in *Revue africaine* 1925, pp. 1-166.
- « Episodes de la carrière tunisienne de Dragut », *Revue tunisienne*, 1917, pp. 317-324, 1918, pp. 263-273.
- MONLAÛ J., *Les États barbaresques*, Paris, « Que Sais-je ? », 1973.
- MOREL-FATIO A., « L'Espagne de Don Quichotte » in *Études sur l'Espagne*, t. I, 1895, pp. 295-382.
- PICARD Ch., *La mer et les Musulmans d'Occident. VIII^e-XIII^e siècle*, Paris, 1997.
- RUDT DE COLLEBERG W.H., « Les Litterae Hortatoriae accordées par les papes en faveur de la rédemption des Chypriotes captifs des Turcs (1570-1597) », *Epetheris*, Nicosie, 1981-1982.
- RUFF P., *La Domination espagnole à Oran sous le gouvernement du comte d'Alcaudete (1534-1558)*, Paris, 1900.
- SEBAG P., « Cartes, plans et vue générales de Tunis et de La Goulette aux XVII^e et XVIII^e siècles » in *Mélanges Ch.-A. Julien*, 1964, pp. 89-101.
- SOISSON J.-P., *Charles Quint*, Paris, 2000.
- TAILLIART Ch., *L'Algérie dans la littérature française...*, Paris, 1925.

- TENENTI A., « I corsari nel Mediterraneo all'inizio del Cinquecento », *Rivista storica italiana*, 1960, pp. 234-287.
- TURBET-DELOF G., *L'Afrique barbaresque dans la littérature française aux XVI^e et XVII^e siècles*, Genève, 1973.
- URSU J., *La Politique orientale de François I^{er}*, Paris, 1908.
- VOYARD A., *Les Turqueries dans la littérature française*, Toulouse, 1959.
- « Chez les pirates barbaresques. Les écrivains par mer dans la littérature et l'histoire », *Bulletin de la Section de Géographie du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, t. LXIII, 1949-1950, pp. 89-104.
- WEISSMANN N., *Les Janissaires*, Paris, 1964.
- WIET G., *Histoire de l'Égypte arabe*, Paris, 1957.

Index

A

- Ablancourt, Nicolas Perrot d' : [284](#).
Abou Hammon, roi de Tlemcen : [73](#).
Abou Saïd Jarmac : [63](#).
Adorno, Anselme : [25](#).
Agote, Martin de : [73](#).
Ahmed Pacha : [178](#), [237](#).
Aix-en-Provence : [39](#).
Ajouagos, Azuagues (Kabyles) : [75](#), [115](#), [180](#).
Alania : [47](#).
Alarcón Francisco de : [192](#).
Albanie : [119](#).
Alcantara (ordre de chevalerie) : [186](#).
Alcaudete, comte d' : [93-94](#), [192](#).
Alexandrie : [16](#), [25](#), [36](#), [60](#), [240](#).
Alger : [46](#), [71](#) sq., [93](#), [104](#), [143](#), [148](#) sq., [204](#), [227](#) sq.
Algésiras : [13](#).
Alghero : [25](#).
Ali Pacha : [119](#) sq.
Alicante : [14](#).
Almanç, Pedro de : [289](#).
Almería : [13](#), [41](#), [117](#), [243](#).
Almohades : [11](#).

Alphonse V d'Aragon : [11](#).
Alphonse IV de Portugal : [12](#).
Anatolie : [38](#), [47](#) sq., [69](#), [206](#).
Andalous : [43](#), [155](#), [176](#).
Andalousie : [43](#), [117](#), [241](#), [260](#).
Andora : [246](#).
Andrinople : [47](#).
Andronic III, empereur : [50](#).
Angoulême, Henri d' : [135](#).
Arab Ahmed Pacha : [151](#).
Aragon : [10](#), [36](#).
Argos : [49](#).
Arioste, l' : [290](#).
Aroudj : [68](#) sq., [269](#) sq.
Arvieux, chevalier d' : [281](#)-282.
Athènes : [17](#).
Aubusson, Pierre d' : [59](#).
Avignon : [20](#), [45](#).
Azov, mer d' : [211](#).

B

Baies : [243](#).
Balzan, Alonso de : [182](#).
Barbaro Marc Antoine : [129](#).
Barcelone : [10](#), [30](#), [39](#), [218](#)-219, [247](#).
Bari : [9](#).
Barrax Ali : [250](#).
Bédouins : [40](#)-41, [155](#).

Belon, Pierre : [116](#).
Bellay (Du), Guillaume : [82](#), [275](#).
Jean : [276](#).
Joachim : [276](#).
Martin : [275](#).
Benoît XIII, pape : [250](#).
Beyrouth : [25](#).
Bohême : [85](#).
Boiardo, Matteo Maria : [290](#).
Bône : [34](#), [76](#), [103](#), [141](#), [183](#).
Boniface IX, pape : [11](#).
Bonifacio : [29](#).
Boccace : [15](#), [286](#) sq.
Bonivet, amiral : [84](#).
Borgia, César : [202](#).
Bougie : [14](#), [46](#), [105](#)-106, [144](#), [182](#), [190](#)-191.
Boulainvilliers, Henri de : [284](#).
Bragadin, Marcantonio : [118](#), [204](#).
Brantôme, Pierre Bourdeilles de : [112](#), [270](#)-271, [276](#) sq., [304](#)-305.
Brindisi : [119](#).
Broquière Bertrandon de la : [206](#).

C

Cadix : [35](#), [43](#).
Caffai [19](#), [212](#).
Caffaro : [267](#).
Le Caire : [40](#), [63](#) sq.
Calatrava, ordre de chevalerie : [186](#).

Cale (La) :

voir [Mers el-Kharez](#).

Calvi : [25](#).

Calabre : [243](#).

Cano, Thomè : [132](#).

Cara Hassan : [71](#).

Caraffa, cardinal : [203](#).

Carthagène : [94](#), [191](#).

Castellamare : [243](#).

Catalans : [40](#).

Catalogne : [100](#), [221](#) sq.

Cateau-Cambrésis, traité de : [108](#).

Caucase : [211](#).

Cervantès : [134](#), [166](#)-167, [236](#) sq., [251](#)-252, [290](#) sq.

Ceuta : [12](#), [42](#).

Chaouch Siman : [269](#).

Charles Quint : [77](#), [80](#), [81](#) sq., [93](#)-94, [183](#).

Charles VII, roi de France : [59](#), [62](#), [83](#), [89](#).

Charles I^{er} d'Anjou : [11](#), [18](#).

Charles II d'Anjou : [207](#).

Chartres : [136](#).

Cherchell : [15](#).

Chio : [15](#), [37](#), [48](#), [50](#), [212](#).

Chypre : [17](#), [53](#), [118](#), [120](#), [255](#)-256.

Ciudad Real, Alvaro Gomez : [121](#).

Clermont Tallard, Claude de : [112](#).

Collo : [76](#).

Colonna, Marco Antonio : [120](#), [126](#)-127.

Comares, marquis de : [14](#), [182](#).

Constantine : [34](#), [76](#).

Constantinople : [18](#), [22](#), [54](#), [78](#), [87](#), [103](#).

Cordoue : [74](#).

Coron : [54](#), [78](#), [133](#).

Corse : [25](#), [29](#), [76](#).

Couça, Mohammed Pacha : [171](#).

Crépy, traité de : [103](#).

Crète : [54](#)-55.

Crimée : [19](#).

Curzola : [18](#).

D

Damergi, corsaire : [167](#).

Danube : [16](#).

Dellys : [15](#).

Denia : [9](#).

Diderot : [291](#).

Djerha : [11](#), [14](#), [69](#), [109](#), [141](#), [148](#), [167](#), [172](#), [181](#).

Diedo, Girolamo : [129](#), [170](#).

Djidjelli : [71](#).

Doria, Andrea : [76](#) sq., [104](#), [113](#), [116](#), [120](#) sq., [172](#).

Dragut : [106](#), [111](#), [172](#), [181](#), [243](#).

E

Égypte : [22](#), [60](#) sq.

Elbe, île : [46](#), [77](#), [167](#).

Enghien, François comte d' : [94](#), [95](#).

Épire : [90](#).

Escanasi Simon : [252](#).

Eubée : [54](#).

Euldj'Ali : [117](#) sq., [133](#) sq., [169](#), [175](#), [180](#), [272](#), [273](#).

F

Fabre, Michel : [38](#).

Famagouste : [118](#).

Farnèse, Alexandre : [121](#).

Ferdinand d'Aragon : [12](#), [203](#).

Ferdinand de Habsbourg : [85](#).

Fernández de Córdoba, Diego : [14](#).

Fez : [40](#), [72](#), [104](#).

Figueira, Lope de : [119](#), [166](#).

Florence : [30-31](#), [216](#), [263-264](#).

Fondi : [79](#).

Forbin, Bertrand : [249](#).

Forest, Jean de La : [87-88](#).

Formentera (Majorque) : [168](#).

François I^{er} : [77](#), [81](#) sq., [179](#).

Frangipani : [85](#).

Fréjus : [27](#), [46](#).

G

Galland, Antoine : [296](#).
Gallipoli : [17](#).
Gandia : [245](#).
Garnier, Robert : [292](#).
Gattilusii, Génois : [16](#).
Gelves (= *Djerba*).
Gênes : [10](#), [30](#)-31, [121](#)-122, [217](#), [246](#), [263](#).
Girolamo, Alessandro : [272](#) .
Gomberville, Martin le Roy de : [293](#).
Gonzague, Julie de : [79](#).
La Goulette : [70](#), [80](#), [183](#)-184.
Gozo, île : [109](#) sq.
Gracián Jerónimo : [252](#).
Granvelle, cardinal : [119](#).
Grégoire XI, pape : [11](#).
Grenade : [37](#)-38, [80](#), [116](#)-117, [155](#), [208](#), [230](#), [260](#).
Grignan, Adhémar de : [97](#).
Grimaldi, Génois : [34](#).
Gritti, Giorgio : [87](#).
Guicciardini, Francesco : [202](#).

H

Haedo, Diego de : [143](#)-144, [171](#).
Hambourg : [258](#).

Hassan, fils de Barberousse : [104](#), [178](#), [230](#).
Hassan, renégat vénitien : [173](#), [176](#).
Henri II, roi de France : [105](#), [108](#).
Henri III, roi de France : [135](#).
Henri de Trastamare : [13](#).
Herrera, Fernando de : [130](#), [268](#).
Honein : [35](#), [148](#).
Hongrie : [84](#).
Horozco, Alvarez Gomez de : [183](#)
Hospitaliers : [56](#) sq., [109](#) sq., [142](#)-143.
Hyères : [76](#), [97](#).

I

Ibrahim, vizir : [286](#).
Isaak (Barberousse) : [73](#).
Isabelle la Catholique : [203](#).
Ischia : [102](#), [168](#), [243](#).

J

Jacques le Conquérant : [10](#).
Janus, roi de Chypre : [17](#).

Jativa : [218](#), [245](#).
Jean VI Cantacuzène : [50](#).
Jove Paul : [144](#)-145.
Juan d'Autriche : [118](#) sq.
Juifs : [156](#).

K

Kabyles : [75](#), [155](#), [180](#).
Kairouan : [9](#), [36](#).
Kansouh, sultan d'Égypte : [64](#)-65.
Kheir ed-Din (Barberousse) : [68](#), [74](#) sq., [150](#), [174](#), [269](#) sq.
Kosovo, bataille de : [47](#).
Koukrou, royaume du : [180](#)-181.

L

Lanfreducci, Francesco : [142](#)-143.
Lascaris, Philippe : [113](#).
Lépante : [119](#) sq., [170](#).
Lesparre, capitaine : [84](#).
Lipari : [102](#), [168](#), [226](#).
Lomellini, Génois : [252](#).

Louis XII, roi de France : [202](#).

Louis XIV : [293](#).

Louis I^{er} d'Anjou : [28](#).

Louise de Savoie : [85](#)-86.

Lübeck : [258](#).

Lucera : [207](#).

Lucques : [216](#).

Lusignan, Pierre de : [60](#).

M

Mahdia : [10](#), [75](#), [105](#), [147](#), [181](#).

Mahon : [81](#), [103](#), [226](#).

Majorque : [39](#)-40, [45](#), [106](#), [245](#).

Malaga : [14](#), [35](#), [41](#), [94](#), [208](#), [247](#), [260](#).

Malte : [80](#), [90](#), [109](#) sq., [142](#)-143, [181](#).

Mamelouks : [21](#), [60](#) sq., [212](#).

Marana, Paolo : [298](#).

Marcillac, Charles de : [117](#).

Marie d'Anjou : [28](#).

Marj Dabik, bataille de : [65](#).

Marmol, Luis de : [140](#)-141, [284](#).

Maroc : [11](#).

Marseille : [27](#)-28, [30](#), [45](#), [94](#)-95, [248](#)-249.

Matifou, cap : [93](#).

Martinengo, Luigi : [59](#).

Maurand, Jérôme : [101](#)-102.

Mazagan : [42](#), [117](#).

Mdina : [114](#).

Médicis : [97](#).
Medina Celi, duc : [109](#).
Mentechéh : [47](#).
Mercédaïres : [256](#)-257.
Mer Noire : [209](#)-210.
Mers el-Kébir : [14](#), [182](#), [189](#).
Mers el-Kharez : [34](#).
Michel VIII Paléologue : [18](#).
Modon : [54](#), [78](#), [133](#).
Mogadiscio : [210](#).
Mohács bataille de : [86](#).
Mohammed Pacha : [159](#).
Monastir : [40](#), [90](#).
Mombassa : [210](#).
Moncade, Hugo de : [74](#).
 Miguel de : [110](#).
Montluc, Jean de : [103](#), [117](#).
Montmorency : [91](#).
Montpellier : [20](#), [25](#), [62](#).
Morales, Ambrogio de : [121](#).
Morat, Raïs : [135](#).
Mostaganem : [15](#), [117](#).
Moulay, Abou Abdallah : [79](#)-80.
Moulay, Hassan, roi de Tunis : [79](#)-80, [104](#), [187](#).
Moulay, Mohammed, roi de Tlemcen : [93](#).
Mouradi, Seïd : [270](#).
Mouret, Jean : [292](#).
Munzer, Jérôme : [225](#).
Musi, Agostino : [272](#).
Mustapha Pacha : [110](#), [114](#).
Mykonos : [51](#).
Mytilène : [52](#), [68](#).

N

Naples : [74](#), [102](#), [119](#), [168](#), [257](#), [262](#).

Navarre, Marguerite de : [288](#).

Navarro, Pedro : [14](#), [71](#).

Naxxar : [114](#).

Négrepont : [170](#).

Nice : [95](#).

Nicée : [18](#).

Nicolay, Nicolas de : [116](#).

Nicosie : [118](#).

Noailles, François de : [117](#).

O

Oran : [14](#), [33](#), [72](#), [74](#), [94](#), [148](#), [183](#), [185](#) sq., [190](#).

Otrante : [60](#).

Ouargla : [104](#).

P

Paléologues : [59](#).

Palerme : [144](#).
Pasamonte, Jeronimo de : [229](#), [239](#)-240.
Patras : [51](#).
Paul III, pape : [261](#).
Paulin : [92](#), [275](#) sq.
Peñon d'Alger : [76](#).
Penon de Velez : [14](#), [106](#).
Pera : [212](#).
Perpignan : [218](#).
Philippe II : [108](#), [115](#) sq., [133](#).
Piali Pacha : [109](#), [118](#).
Pie IV, pape : [261](#).
Pie V, pape : [115](#), [261](#).
Pierre le Cruel : [13](#).
Pise : [200](#).
Polo, Marco : [200](#).
Porto Ercole : [101](#).
Portugal : [224](#).
Postel, Guillaume : [116](#).
Prevesa : [90](#).
Prezenda, Luis : [186](#).
Provence : [100](#).

R

Rabadan Pacha : [173](#).
Rabelais : [272](#), [281](#).
Ravensbourg : [219](#).
Reggio de Calabre : [94](#), [101](#)-102.

Regnard, Jean-François : [294](#).
René d'Anjou : [38](#).
Renteria, Martin de : [71](#).
Rhodes : [56](#) sq., [115](#), [240](#).
Ricon : [84](#) sq.
Rivière, chevalier de La : [110](#).
Rome : [9](#), [119](#), [257](#).
Rostan, vizir : [92](#), [104](#), [178](#), [181](#).
Roxane (sultane) : [78](#).

S

Safi : [42](#).
Saint-Blancard : [89-90](#).
Saint-Elme, fort à Malte : [111](#).
Saintes-Marguerites, îles : [101](#).
Saintes-Maries (Camargue) : [167](#).
Saint-Foix, Germain de : [298](#).
Saladin : [21](#).
Salah, Raïs : [105](#), [108](#), [177](#), [181](#).
Samothrace : [48](#).
Sandras, Gatien de Courtilz de : [295-296](#).
Santa Cruz, marquis de : [80](#), [122](#).
Santiago, ordre de chevalerie : [186](#).
Saragosse : [261](#).
Sardaigne : [168](#).
Scarinxo, pirate : [31](#).
Scotti, Aurelio : [122](#) sq.
Scudéry, Madeleine de : [285-286](#).

Sélim I^{er} : [64 sq.](#), [75](#).
Sélim Eutemi : [71](#).
Sepulveda, Juan Guiès de : [121](#).
Séville : [12](#), [220](#).
Sfax : [9](#).
Sicile : [46](#), [75](#), [113](#), [207](#), [262](#).
Sidi Bacha, marabout : [164](#).
Silos, monastère : [234](#).
Sinane Pacha : [181](#).
Sinope : [17](#).
Sivas : [64](#).
Smyrne : [50](#)-51.
Soliman, sultan : [66](#)-78.
Sousse : [37](#).
Sperlonga : [79](#).
Spinola, Génois : [17](#), [28](#).
Stora : [34](#).
Stromboli : [168](#).
Strozzi, Leone : [97](#), [106](#).
Syrie : [60 sq.](#), [18](#).

T

Tabarca : [252](#).
Talamone : [101](#).
Tana (La) : [211](#).
Tatares : [211](#).
Tavernier, Jean-Baptiste : [283](#).
Tekerlili, Mohammed : [177](#).
Tenes : [40](#).

Terracina : [79](#).
Tétouan : [43](#).
Thèbes : [17](#).
Thevet, André : [116](#).
Tineh : [61](#), [64](#).
Tlemcen : [11](#), [35](#), [40](#), [72](#) sq., [94](#), [148](#), [187](#).
Tolède : [80](#).
Toledo, García de : [112](#).
Toulon : [76](#), [96](#) sq.
Toulouse : [222](#).
Touman, sultan d'Égypte : [65](#).
Tracy, Laugier de : [282](#)-283.
Trébizonde : [19](#).
Trinitaires : [256](#)-257.
Tripoli : [14](#), [35](#), [37](#).
Troyes, Nicolas de : [288](#).
Tunis : [11](#), [33](#), [36](#)-38, [70](#), [79](#) sq., [104](#), [133](#) sq., [141](#), [146](#)-147, [230](#) sq.
Turmeda, Anselm : [249](#).

U

Umur Pacha : [48](#) sq.
Ustica, île : [167](#).

V

Valence : [10](#), [38](#), [44](#), [155](#), [218](#), [245](#), [261](#).
Valette, Jean Parisot de La : [110](#).
Valona : [119](#).
Vegas, Martin de : [76](#).
Veñegas, Alejo : [121](#).
Veneziano, Antonio : [235](#).
Venier, Sebastiano : [118](#).
Venise : [48](#), [53](#) sq., [87](#), [92](#), [103](#), [121](#) sq., [264](#).
Ventotenne, île : [166](#).
Vienne : [87](#).
Vigneulles, Philippe de : [288](#).
Villefranche : [95](#)-96.
Villiers de l'Isle-Adam : [59](#)-60.

Y

Yussuf Pacha : [171](#), [177](#).

X

Xauen : [231](#).

Z

Zapolya, Jean : [85](#).

Zanzibar, île : [209](#).

Suivez toute l'actualité des Éditions Perrin sur
www.editions-perrin.fr

PERRIN

Nous suivre sur

